

Alain Bihr

LA REPRODUCTION DU CAPITAL

Prolégomènes à une théorie générale du capitalisme

Tome I

Cahiers libres Editions Page deux

© 2001 Editions Page deux
Collection « Cahiers libres »

Case postale 34, CH-1000 Lausanne 20
E-mail: page2@fastnet.ch
Internet: <http://www.fastnet.ch/page2/>

Maquette couverture G. Pesce
Impression CODIS
ISBN 2-940 189-22-6

A Jean-Marie Heinrich,
mon complice en lectures marxiennes,
qui m'a accompagné
dans les premières étapes de ce travail.

INTRODUCTION

Le projet dont le présent ouvrage entame la réalisation est ambitieux, puisqu'il s'agit ni plus ni moins, comme l'indique son sous-titre, que de développer *une théorie générale du capitalisme*: d'élaborer un cadre conceptuel à l'intérieur duquel pourraient se situer toutes les analyses critiques de la réalité sociale contemporaine. Ambitieux, il n'en est pas moins limité: il ne vise à constituer ni une théorie générale de la société¹, ni une théorie générale de l'histoire², puisqu'il ne traitera que de la réalité sociale contemporaine, de ce mode bien particulier de *production* de la vie en société qui est le nôtre et qu'identifie couramment le concept de capitalisme. Dont il s'agira d'ailleurs de montrer qu'il reste pertinent à cet égard³.

1. A la manière de Max Weber, *Economie et Société* (1922), traduction partielle, Plon, 1971; ou de Robert Fossaert dans *La société*, Le Seuil, 6 volumes, 1977-1983; *Le monde au XXI^e siècle*, Fayard, 1991; *L'avenir du socialisme*, Stock, 1996.

2. A la manière de Tony Andréani dans *De la société à l'histoire*, Méridiens-Klincksieck, 2 tomes, 1989.

3. Dans cette mesure, ma tentative se situe au même niveau de généralité que celle poursuivie par Jacques Bidet dans *Que faire du Capital?* (1985), PUF, 2000, *Théorie de la modernité*, PUF, 1990 et *Théorie générale, Théorie du droit, de l'économie et de la politique*, PUF, 1999. Elle s'en sépare cependant tant par ses fondements que par son architecture générale.

En quoi la réalisation d'un pareil projet est-elle aujourd'hui *nécessaire*? A quelles conditions, sous quelle forme et selon quelle démarche est-elle *possible*? Telles sont les deux questions préalables auxquelles cette introduction entend répondre.

1. Les enjeux

Je commencerai par préciser les enjeux d'une pareille théorie générale. Enjeux qui sont de deux ordres, politique et théorique.

1.1. «*La Roche Tarpeienne est bien proche du Capitole!*» C'est ce qu'ont eu l'occasion de se répéter, au cours de ces vingt dernières années, ceux qui ont conservé le souvenir de la vague de contestation qui a déferlé sur le monde contemporain durant une décennie, en gros du milieu des années 1960 au milieu des années 1970.

a) A l'époque, le fond de l'air était rouge, pour reprendre le titre du célèbre film de Chris Marker. Aucun aspect des sociétés développées, bouleversées par la «*modernisation*» de l'après-guerre, n'échappait à une critique qui se voulait radicale, remettant en cause les fondements mêmes de la domination capitaliste. Non sans bien des illusions sur la proximité de la «*lutte finale*» ou sur tel ou tel modèle exotique du «*socialisme*», les groupes et idéologues «*gauchistes*» faisaient assaut de radicalisme en se lançant dans la surenchère verbale et l'activisme. Plus sérieusement, en marge d'un mouvement ouvrier englué dans le compromis fordiste, se développaient les luttes de certains secteurs du prolétariat occidental (notamment les ouvriers non qualifiés de l'industrie automobile) remettant en question les termes mêmes de ce compromis, refusant de continuer à «*perdre sa vie à la gagner*», revendiquant un «*contrôle ouvrier*» sur le contenu et l'organisation du travail et, plus largement, de la vie sociale. Ces luttes entraient ainsi en résonance avec une pléiade de «*nouveaux mouvements sociaux*» qui, en contestant l'organisation capitaliste de l'espace urbain, la reproduction des rapports patriarcaux entre hommes et femmes, le pillage-gaspillage des ressources naturelles, etc., étendaient la critique de la domination capitaliste à l'ensemble du «*mode de vie*» et confortaient l'exigence d'une «*autogestion généralisée*». Tandis qu'à l'autre bout de la planète, au Vietnam, en Amérique latine, dans les maquis de l'Angola et du Mozambique, les peuples en armes continuaient à secouer le joug du vieux colonialisme ou de ses modernes avatars; et que «*le printemps de*

Prague» mais aussi les grèves polonaises de décembre 1970 achevaient de déchirer le voile mensonger du stalinisme, rendant d'autant plus vive et crédible la revendication d'un «*socialisme à visage humain*».

Pourtant, en l'espace de quelques années, cet ensemble de mouvements contestataires allaient s'effondrer, témoignant ainsi de leur fragilité sinon de leur légèreté, ouvrant la voie à une reconsolidation de l'ordre existant et à un retour en force de ses légitimations conservatrices voire réactionnaires. La séquence d'événements et de processus qui ont conduit à un tel renversement de situation est assez bien connue pour qu'on ne s'y attarde pas outre mesure. Ce fut d'abord l'entrée en crise du capitalisme occidental, plaçant rapidement le monde salarial et le mouvement ouvrier sur la défensive face à la montée du chômage, au développement de la précarité et aux attaques contre les «*avantages acquis*». Ce fut ensuite, à l'entrée des années 1980, suivant en cela les exemples anglais et américain, le ralliement des gouvernements occidentaux au paradigme néo-libéral, indice de la remise en question par la classe dominante du compromis fordiste, paradigme dont les prétendues vertus ont été depuis magnifiées par une meute de nouveaux «*chiens de garde*» du capital, journalistes, essayistes, universitaires, syndicalistes et hommes politiques. Ce fut surtout l'incapacité foncière du mouvement ouvrier occidental à relever les défis que lui lançaient tout à la fois les transformations du capitalisme occidental depuis la fin de la guerre, son entrée en crise, la rupture du compromis fordiste et l'offensive néo-libérale, semblant ainsi accréditer l'idée de son déclin irrémédiable⁴. Idée que le ralliement quelquefois tapageur des directions social-démocrates au paradigme néo-libéral et, bien plus encore, l'entrée en crise puis l'effondrement précipité du prétendu «*socialisme réellement existant*» allaient définitivement accréditer.

A tel point que, après la chute du mur de Berlin et l'implosion de l'URSS, certains n'hésitèrent plus à parler de «*fin de l'Histoire*». Ayant triomphé en apparence de ses ennemis tant intérieurs (le mouvement ouvrier) qu'extérieurs (le «*bloc socialiste*»), régnant en maître d'un bout à l'autre de la planète, semblant capable de renverser toutes les barrières dressées sur la voie de son devenir historique-mondial, le capitalisme se présente depuis comme l'horizon indépas-

4. Cf. à ce sujet *Du «Grand Soir» à «l'alternative»*, Editions Ouvrières (Editions de l'Atelier), 1991.

sable de notre temps, voire de tous les temps, en se parant au passage de toutes les vertus. L'«*avenir radieux de l'humanité*» qui, naguère, s'appelait encore «*communisme*», porte désormais la dénomination euphémique d'«*économie de marché*».

b) Un euphémisme qui masque pourtant piètrement le caractère proprement catastrophique du cours imprimé par le capitalisme au devenir actuel de l'humanité. Sur le plan écologique tout d'abord, où le productivisme foncier d'une économie tout entière dominée par les exigences d'une accumulation sans bornes du capital continue à se traduire par la raréfaction des ressources minérales, l'appauvrissement de la faune et de la flore, des déséquilibres grandissants au sein des écosystèmes locaux ou globaux. Sans que ces problèmes et encore moins leurs remèdes s'inscrivent dans les priorités ni même quelquefois seulement parmi les préoccupations des autorités politiques, en dépit de la pression exercée par les organisations écologistes et des opinions publiques de plus en plus alertées à ce sujet. Il suffit de rappeler à ce sujet les piètres résultats et retombées des sommets de Rio (1992), de Kyoto (1997) et de La Haye (2000)! Faut-il s'en étonner de la part des tenants d'une pensée pour qui n'a de valeur que ce qui peut entrer dans l'échange marchand ou qui sert de conditions immédiates à cet échange?

Cette crise écologique est elle-même en partie occultée par les effets plus immédiatement perceptibles de la crise socio-économique dans laquelle s'est progressivement enfoncé le capitalisme mondial depuis deux décennies maintenant et que sa gestion néo-libérale n'aura fait qu'aggraver continûment. Qu'il s'agisse des pays dits «*en voie de développement*», pris dans le corset des politiques d'«*ajustement structurel*» qui se sont traduites, pour des centaines de millions de leurs habitants, par une régression de leur niveau de vie, voire par la plongée dans la misère la plus noire; ou des pays prétendument «*développés*» sinistrés par le chômage de masse et la précarité, le bilan de ces années de développement d'un capitalisme sauvage, sous couvert de «*globalisation*» et de «*déréglementation*», aura été une polarisation sociale grandissante, une aggravation considérable des inégalités sociales, le plus extrême dépouillement côtoyant l'étalage cynique du luxe le plus ostentatoire⁵. Pour s'en tenir à un seul chiffre, signalons que «*le patri-*

5. Sur le cas français, cf. Alain Bihr et Roland Pfefferkorn, *Déchiffrer les inégalités*, Syros, 1995; 2^e édition mise à jour, 1998; et *Hommes/femmes: l'introuvable égalité*, Editions de l'Atelier, 1996.

moins des 358 milliardaires en dollars que compte le monde dépasse les revenus cumulés de pays qui, ensemble, représentent 45 % de la population mondiale»⁶. Tel est le glorieux bilan que peuvent afficher tous les gestionnaires de ce monde dans lequel, plus que jamais, la richesse et la morgue des uns se paient de la pauvreté, du désespoir et en définitive de la mort des autres.

Mais le «*nouvel ordre mondial*» et le néo-libéralisme qui en est l'instrument n'auront pas provoqué des ravages seulement sur le plan socio-économique, ils auront tout aussi bien engendré un véritable vide politique. D'une part du fait de l'affaiblissement de la capacité régulatrice des Etats-nations à coups de déréglementation des marchés, qu'aucun cadre régulateur de substitution ne sera venu compenser, ni au niveau des «*ensembles régionaux*» en voie de constitution (tel l'Union Européenne) ni *a fortiori* au niveau mondial (dans le cadre par exemple du G7, du FMI, de la Banque Mondiale ou de l'OMC). D'autre part du fait de l'affaiblissement de ce garde-fou du capital que constituaient encore naguère le mouvement ouvrier au sein des pays centraux et les luttes anti-impérialistes des peuples des pays de la périphérie, autant de forces que l'offensive néo-libérale aura contribué à mettre au pas. Absence de garde-fou qui autorise aujourd'hui les gouvernements des principales puissances capitalistes à persister dans la voie des réformes néo-libérales en dépit de leurs effets sociaux manifestement désastreux. Si bien que l'économie mondiale se trouve privée de tout pilote, abandonnée au déchaînement des forces aveugles des marchés, notamment financiers.

A quoi il convient encore d'ajouter cet autre aspect du vide politique qu'est la crise de la démocratie représentative que le néo-libéralisme aura singulièrement aggravée: en privant l'immense majorité des citoyens de toute emprise sur le devenir économique et social; en affaiblissant globalement le pouvoir politique et ceux qui l'exercent; en corrompant l'esprit civique par l'exaltation de l'enrichissement facile et rapide; en aggravant les inégalités; en privant de toute substance la citoyenneté de ceux qui se sont trouvés laissés pour compte par la crise.

6. ONU, *Rapport mondial sur le développement humain 1996*, édition française, Economica, 1996, page 2.

Ce vide politique n'est, enfin, qu'un aspect particulier d'un vide plus général, généré par le devenir catastrophique du capitalisme contemporain, celui résultant de l'absence de tout ordre symbolique, de tout ensemble un tant soit peu stable et cohérent de normes, de référentiels, de valeurs. La « *crise du sens* » qui en résulte est responsable de la difficulté grandissante que rencontrent de nos jours, dans les « *sociétés développées* » plus encore que dans les « *pays en voie de développement* », les individus pour créer ou maintenir leur identité, pour communiquer avec autrui, pour s'investir dans les activités collectives en prenant part à la construction du monde, en parvenant à hériter du passé comme à se projeter dans l'avenir.

Or, en face de cette crise, il n'est que trop évident que l'exaltation libérale de l'individualisme constitue une réponse bien courte. Car cette crise enregistre, en un sens, les limites d'un processus de privatisation de la vie sociale qui, poussé à bout, conduit l'individu à se vider de sa propre substance sociale et psychologique. En particulier, l'individualisme est bien incapable de fournir une réponse au sentiment diffus d'insécurité qui va en augmentant au sein des populations des pays industrialisés, du fait des profonds et rapides bouleversements sociaux et mentaux engendrés par la crise (après ceux des décennies de croissance); du fait de la menace de précarisation des conditions d'existence et de marginalisation sociale liée à la « *segmentation* » des sociétés, une « *segmentation* » que les politiques néo-libérales auront partout aggravée; du fait, enfin, de la perte de repères liée à la dissolution ou à l'éclatement des communautés d'appartenance ou de référence (la famille, la profession, la classe, la nation, la communauté religieuse). Or c'est à ces données que répondent, avec succès, le développement des idéologies d'extrême droite au Nord, celui des intégrismes religieux au Sud, convertissant cette angoisse impalpable en peurs identifiables à défaut d'être fondées: peur de l'autre, peur de l'étranger, et notamment de l'immigré, peur du changement, tout en nourrissant un besoin de restauration autoritaire et d'affirmation identitaire⁷. En ce sens, aussi bien par ses défauts (ce dont il ne s'est pas occupé) que par ses excès (les effets de ses poli-

7. Cf. à ce sujet *Le Spectre de l'extrême droite. Les Français dans le miroir du Front national*, Editions de l'Atelier, 1998; et *L'actualité d'un archaïsme. La pensée d'extrême droite et la crise de la modernité*, Editions Page deux, Lausanne, 1998; 2^e édition augmentée, 1999.

tiques), le néo-libéralisme aura fait le lit des discours et pratiques d'exclusion, à base nationaliste et xénophobe, dont la réémergence, un peu partout dans le monde, aura accompagné son triomphe apparent comme son ombre portée.

c) Crise écologique, crise socio-économique, crise politique, crise symbolique: telle est la réalité catastrophique du capitalisme contemporain que les discours triomphalistes de ses thuriféraires néo-libéraux ne sauraient faire oublier à un esprit critique un tant soit peu informé. Une réalité qui ne rend que plus nécessaires et plus urgents encore la poursuite et l'approfondissement de la critique du capitalisme. Or c'est précisément une pareille critique qui, pour l'essentiel, aura fait défaut au cours des deux dernières décennies.

La raison essentielle de cette carence aura été le renversement du rapport de force idéologique précédemment évoqué, dans le cadre duquel se sera déroulée une véritable contre-révolution culturelle, accompagnant les contre-réformes néo-libérales que je viens d'évoquer. En l'espace de quelques années, ce sont les principaux instruments mêmes de la critique du capitalisme qui ont été frappés de discrédit, voire tout simplement d'interdit quelquefois. Des termes comme « *capitalisme* », « *exploitation* », « *plus-value* », « *lutte des classes* », « *classe ouvrière* », « *prolétariat* », etc. sont devenus littéralement incompréhensibles par le grand nombre ou sont même tombés au rang de quasi-obscénités, en étant exclus du champ du discours théorique et politique, au mieux tolérés sous la forme d'euphémismes édulcorants. En lieu et place de la « *langue de bois* » de certains discours révolutionnaires, le néo-libéralisme est ainsi parvenu à imposer une « *novlangue* » non moins fallacieuse, dans laquelle les licenciements collectifs sont devenus des « *plans sociaux* »; le capitalisme (avec ce que le terme comprend de connotation négative) s'est mué en « *économie de marché* », dans laquelle ne s'échangent que des équivalents sous les auspices de la liberté et de l'égalité juridique; et la « *communauté internationale* » couvre l'affrontement généralisé et impitoyable des capitaux, Etats, peuples sur la scène mondiale.

Quant à ceux qui, vaille que vaille, auront maintenu intactes leurs convictions critiques, ils se sont la plupart du temps contentés de se replier sur quelques certitudes élémentaires, en attendant des jours meilleurs; ou de limiter leur travail critique à des tâches pré-

cises et limitées, là où au contraire l'élargissement et l'approfondissement de l'emprise capitaliste sur le monde auraient exigé une critique d'ampleur égale à celle de son objet. Du moins auront-ils eu le mérite d'entretenir la flamme de la critique et d'en transmettre l'héritage⁸.

Le premier enjeu du projet ici présenté est donc de rétablir la critique radicale de la réalité sociale actuelle dans ses droits et, surtout, de la hisser à la hauteur des exigences du moment : de procéder à une critique du capitalisme contemporain qui soit à la mesure de ce dernier, y compris de ses développements les plus récents.

1.2. Une pareille entreprise ne part heureusement pas de rien. Elle peut même s'appuyer sur un riche héritage, au centre duquel figure l'œuvre incontournable de Marx. Une œuvre aujourd'hui pourtant largement discréditée par la contre-révolution qui vient d'être évoquée, dont elle a constitué une des cibles principales.

a) Fétichisée à l'époque de la contestation triomphante, cette œuvre s'est en effet trouvée placée, au cours de ces vingt-cinq dernières années, sous les feux croisés de ses opposants de toujours et d'anciens marxistes repentis. Des attaques qui ont semblé avoir d'autant plus de portée qu'elles s'en sont pris moins à l'œuvre de Marx même qu'à la caricature qui en avait été produite et présentée par un certain marxisme.

Marx s'est ainsi trouvé accusé, en premier lieu, d'être *compromis* dans l'entreprise totalitaire de conquête et d'exercice du pouvoir qui aura, en définitive, abouti au prétendu « *socialisme réellement existant* » et aux crimes de masse qu'il a commis. Sous le prétexte que ce dernier lui a, en partie, emprunté sa justification idéologique et son langage, son œuvre a été soupçonnée d'en receler les prémisses et de lui avoir ouvert la voie. Il a fallu, à cette fin, passer sous silence l'entreprise d'occultation et de falsification de l'œuvre de Marx, sur laquelle reposait son enrôlement au service des bureaucraties et des Etats prétendus « socialistes » ou « communistes » ; les nombreux passages dans lesquels il a déployé sa critique radicale de l'Etat et exposé le lien pour lui indissoluble entre révolution communiste et dépérissement

8. Est-il nécessaire de préciser que j'inclus dans cette catégorie mes propres travaux antérieurs, auxquels j'ai renvoyé dans quelques-unes des notes précédentes ?

de l'Etat⁹ ; ainsi que la longue tradition des auteurs marxistes qui ont puisé dans ces textes des motifs suffisants ainsi que l'outillage conceptuel pour une critique sans appel des régimes dits socialistes, bien avant même que ces derniers ne se soient définitivement formés. Tout cela n'a pas constitué un obstacle pour ceux qui ignoraient ou méconnaissaient ces textes, y compris parmi ceux qui avaient été marxistes : dans cette affaire, leur aveuglement anti-marxiste du jour n'a eu d'égal que leurs œillères marxistes de la veille.

Abusivement assimilée au « *socialisme réellement existant* » et à ses crimes, l'œuvre de Marx a ainsi encouru le discrédit moral et politique de ce dernier, avant même qu'il ne sombre corps et biens. Et sa faillite historique aura servi à ternir encore un peu plus la réputation de celui qui était censé en avoir été l'inspirateur, en semblant le renvoyer définitivement aux fameuses poubelles de l'histoire. L'œuvre de Marx serait ainsi définitivement enfouie sous les décombres du mur de Berlin, après avoir encouru l'opprobre pour sa complicité supposée avec les crimes commis par Staline, Mao ou Pol Pot.

Approfondissant ce premier motif critique, d'autres auteurs ont, en second lieu, reproché à l'œuvre de Marx d'avoir été *pervertie* par l'univers capitaliste, d'être restée sous l'emprise idéologique de différents fétichismes dominant cet univers : le progressisme historique, le messianisme révolutionnaire, l'étatisme, l'économisme, la rationalité instrumentale, etc.¹⁰ Tout en faisant la part de ce qui, là encore, revient plutôt aux formules réductrices prêtées à Marx par ses épigones qu'à ce dernier lui-même, on ne saurait dénier toute vérité à cette critique ; sans pour autant oublier que l'on trouve simultanément, dans l'œuvre de Marx, la première tentative systématique d'une critique des fétichismes capitalistes. A commencer par le principal d'entre eux : l'économisme (le fétichisme de la marchandise, de l'argent et du capital, articulé sur celui du travail abstrait et de la croissance des forces productives, du productivisme), objet de la critique marxienne de l'économie politique, critique sur laquelle le présent ouvrage aura

9. On n'en trouvera un commentaire synthétique dans Maximilien Rubel, « Marx penseur de l'anarchisme » in *Marx critique du marxisme*, Payot, Payot, 1974 ; et Henri Lefebvre, *De l'Etat*, tome 2, UGE, collection 10/18, 1976, chapitres VI et VII.

10. Ce motif critique a été développé par des auteurs aussi différents que Cornelius Castoriadis, François Lyotard, Jean Baudrillard, Karl Popper, entre autres. Toute la critique « *post-moderniste* » développe également un pareil motif.

l'occasion de revenir en détail. Ce seul fait interdit de considérer son œuvre comme nulle et non avenue, mais doit au contraire inciter à s'appuyer sur elle, à se servir de ses propres avancées critiques pour la débarrasser de ses scories fétichistes.

C'est une pareille attitude dialectique qu'il convient d'adopter face au troisième motif qui a animé la critique faite à Marx : celui d'avoir été *démenti* par le devenir ultérieur du capitalisme, d'être par conséquent dépassé au vu de la réalité sociale contemporaine. Outre qu'il convient à chaque fois de s'assurer que ces démentis concernent bien les analyses de Marx lui-même et non pas celles qu'on lui a indûment attribuées ou que d'autres ont développées en son nom, il faut se rappeler que ses analyses ont toujours porté sur des *tendances* et non pas sur des *déterminismes* : Marx a été avant tout un *penseur du possible*, y compris dans sa dimension d'utopie¹¹. Dans cette mesure même, tout démenti (réel ou apparent, provisoire ou définitif) infligé à son œuvre n'est que relatif : il signifie que d'autres possibles, d'autres tendances, négligées ou inaperçues par Marx, voire inexistantes à son époque et imprévisibles pour lui, se sont développées au sein du capitalisme, conformément au caractère pluriel et contradictoire, en un sens inépuisable, des possibles et du devenir historique qui s'en nourrit. Mais cela n'implique encore nullement que l'héritage théorique que nous a légué Marx soit incapable de rendre compte de ce qui s'est produit d'inédit et d'inattendu depuis la fin du XIX^e siècle, et qu'il n'a pas su ou pu prévoir. Autrement dit, les éventuels démentis infligés aux analyses de Marx doivent être l'occasion de développer, d'approfondir, d'enrichir son héritage, et non pas fournir un alibi facile à sa liquidation pure et simple.

b) A quelque chose malheur est cependant quelquefois bon. Si la contre-révolution idéologique que nous subissons depuis près d'un quart de siècle est parvenue, sur la base de piètres arguments souvent, à discréditer l'œuvre de Marx, du moins nous aura-t-elle débarrassé de son interprétation la plus courante qui, depuis un siècle, aura lar-

11. Cf. à ce sujet Ernst Bloch, *Über Karl Marx*, Surkamp Verlag, Francfort, 1968 ; et *Karl Marx und die Menschlichkeit*, Rowohlt, Francfort, 1969 ; Henri Lefebvre, *Une pensée devenue monde. Faut-il abandonner Marx?*, Fayard, 1980 ; et plus récemment Michel Vadée, *Marx penseur du possible*, Méridiens-Klincksieck, 1993 ; ainsi que Henri Maler, *Congédier l'utopie ? L'utopie selon Karl Marx*, L'Harmattan, 1994 ; et *Convoiter l'impossible : l'utopie avec Marx, malgré Marx*, Albin Michel, 1995.

gement contribué à la stériliser en la caricaturant ou en la dénaturant, en la rendant ainsi d'autant plus vulnérable à ses critiques.

Il s'agit de ce que, des décennies durant, on a appelé « *le marxisme* », dans un abus de langage qui suggérerait que la postérité de Marx s'était réduite à cette seule interprétation réductrice de son œuvre. Celle-ci s'est formée très tôt, dans le dernier quart du XIX^e siècle, sur la base d'un corpus de citations de Marx et surtout d'Engels extrêmement réduit mais incessamment répété, bien souvent conformément à des présupposés étrangers voire directement contraires à leur démarche intellectuelle et politique : « *le marxisme* » s'est construit autant *sans* et *contre* Marx qu'avec lui. Cette élaboration s'est poursuivie en relation étroite avec la formation et le développement des partis social-démocrates de la II^e Internationale (notamment le parti social-démocrate allemand), puis des partis dits communistes de la III^e Internationale et leurs différents avatars et épigones, en leur servant principalement d'instrument de conquête et d'exercice du pouvoir d'Etat, en un mot d'idéologie au sens précisément où l'entendaient Marx et Engels. Ce n'est pas la moindre ironie du siècle écoulé que d'avoir vu l'œuvre projetant une critique radicale des phénomènes idéologiques être enrôlée au service d'une des pires idéologies que ce siècle aura produites.

Ce marxisme de parti et d'appareil, qui a occupé une position hégémonique au sein de la postérité de Marx, au point d'occulter le plus souvent les autres courants s'inscrivant dans cette postérité et de vouloir en monopoliser l'héritage, a profondément dénaturé l'œuvre de Marx. Il a notamment cherché à *systematiser* cette œuvre, en cherchant à constituer une philosophie de l'histoire, dénommée « *matérialisme historique* », voire une philosophie tout court, le fameux « *matérialisme dialectique* » (ou *diamat*). Alors que l'œuvre de Marx trouve au contraire son point de départ dans la critique de toute philosophie en tant que telle, qu'elle soit matérialiste ou idéaliste¹². Alors surtout que, loin de constituer une doctrine définitive, cette œuvre se caractérise essentiellement, j'aurai encore l'occasion d'y insister, par sa diversité interne, par son caractère fragmentaire, par ses hésitations et ses changements

12. Cf. Henri Lefebvre, *Marx*, PUF, collection « Philosophes », 1964 ; et *Métaphilosophie*, Editions de Minuit, 1965 (réédition Syllepse, 2000) ; et plus récemment Etienne Balibar, *La philosophie de Marx*, La Découverte, collection « Repères », 1993.

de cap, en définitive par son *inachèvement foncier*: comme le dit très justement Etienne Balibar, Marx « n'a, effectivement, jamais eu le temps de construire une doctrine parce que la rectification allait plus vite. Non seulement elle anticipait sur les conclusions, mais sur la critique des conclusions [...]. Trop théoricien, Marx, pour ficeler ses conclusions. Trop révolutionnaire, soit pour se plier aux revers de fortune, soit pour ignorer les catastrophes, continuer comme si de rien n'était. »¹³

C'est essentiellement sous cette forme dogmatique que le marxisme a pu dégénérer en idéologie de parti, d'appareil et en définitive d'Etat, servant de justification aux pires entreprises politiques. Et c'est également sous cette forme que la « *vulgate marxiste* », ressassant sempiternellement les mêmes formules, a pu se survivre historiquement, alors qu'elle avait déjà largement manifesté sa stérilité intellectuelle. L'effondrement des partis et des régimes avec lesquels elle avait fini par se confondre lui a cependant donné le coup de grâce.

En réaction contre une pareille dégradation de l'héritage de Marx en idéologie politique, mais aussi quelquefois en rapport étroit avec elle, on a vu, parallèlement, se développer différentes tentatives visant à conférer au marxisme un statut de science (sociale). Ainsi a-t-on assisté à la constitution ou à la tentative de constitution d'une économie marxiste, d'une sociologie marxiste, d'une histoire marxiste, d'une anthropologie marxiste, d'une critique littéraire marxiste, voire d'une psychologie marxiste. Ces tentatives auront certainement permis à l'héritage de Marx de féconder l'ensemble des sciences sociales (on ne compte plus les œuvres et travaux qui, à un titre ou à un autre, qu'ils le reconnaissent ou non, sont redevables à Marx, à sa méthode, à ses concepts, à ses résultats); et, réciproquement, de s'enrichir de sa confrontation à des champs de recherche, des problématiques, des élaborations conceptuelles qui lui étaient *a priori* extérieurs et étrangers. Dans cette mesure même, ces tentatives ont mieux résisté à l'épreuve du temps et il en subsiste aujourd'hui encore des représentants éminents, dans le domaine universitaire notamment.

Ces démarches n'en ont pas moins participé à la dénaturation de l'œuvre de Marx: en cherchant à la constituer en science, elles l'ont soumise à un modèle épistémologique qui lui est profondément étranger, ainsi que je le montrerai dans un moment. Par exemple, en limitant à chaque fois le marxisme au cadre étroit d'une discipline

13. *Op. cit.*, page 114.

spécialisée et d'un champ de recherches particulier, permettant au mieux l'analyse d'un groupe limité de phénomènes, ces tentatives contredisaient directement l'effort permanent de Marx pour saisir la réalité sociale comme une totalité dynamique, qui plus est en proie à de profondes contradictions ouvrant la voie à son dépassement. En ce sens d'ailleurs, ces tentatives procédaient, la plupart du temps, de découpages au sein de son œuvre dont l'arbitraire n'avait rien à envier à celui du « *diamat* » auquel elles étaient censées s'opposer.

c) « *Marx est mort!* » Combien de fois n'a-t-on pas entendu, depuis 1883, ce cri de guerre ou ce soupir de soulagement! La liste serait longue des œuvres qui ont prétendu prendre acte de cette mort ou prendre part à cette mise à mort, et qui ont depuis lors sombré dans l'oubli. La répétition même de ce geste, depuis plus d'un siècle maintenant, devrait à elle seule nous rendre cette mort douteuse: n'est-elle pas le signe que quelque chose *résiste* dans cette œuvre, aussi bien à son enfouissement dans les fosses communes de l'histoire qu'à sa momification au panthéon de la culture académique? Qu'il s'agisse du rapport polémique et critique qu'elle entretient à son objet, le capitalisme, lui-même encore bien présent; ou de son rapport de complicité avec la « *vieille taupe* » de la lutte des opprimés et son possible révolutionnaire. Si bien que, parmi d'autres, cette œuvre n'a cessé de féconder toutes les formes de pensée préoccupées non seulement d'interpréter le monde, mais encore et surtout de le transformer.

Le second enjeu du projet ici présenté sera donc de reprendre cette œuvre, en en faisant le point de départ de cette critique systématique du capitalisme contemporain dont la nécessité et l'urgence nous sont clairement apparues. Reprise que la situation qui lui a été faite, au cours des deux dernières décennies, rend contradictoirement plus difficile et plus aisée que jadis.

Au regard des développements précédents, on aura compris que cette reprise exclut tout fétichisme de cette œuvre. Certes, contre ses falsifications, incompréhensions et réductions, aussi bien par des marxistes que par des anti-marxistes, il s'agit de procéder à sa *restitution*, en insistant sur sa complexité interne, qui n'est pas celle d'un système mais celle d'un devenir, au cours duquel se sont esquissés de multiples projets et trajets particuliers, certains poursuivis de manière méthodique (au premier rang desquels sa critique de l'économie politique précisément), d'autres à peine entamés (par exemple sa critique

de l'Etat et de la politique), d'autres encore abandonnés en cours de réalisation (par exemple l'essai d'une théorie générale de l'histoire esquissée dans la première partie de *L'idéologie allemande*), laissant en définitive un héritage riche de ses différences, oppositions et même contradictions internes, de ses possibilités inégalement explorées et exploitées, riche en un sens de son caractère fragmentaire et inachevé. En somme, Marx nous a laissé *un chantier* (et même plusieurs), ouvert à qui est prêt à se saisir de ses matériaux et matériels pour poursuivre l'ouvrage dans les voies qu'il a lui-même indiquées; ou à qui est prêt à le piller pour partir explorer d'autres directions encore, pourquoi pas...

Mais cette restitution ne saurait constituer un but en soi, en transformant l'œuvre de Marx en un objet d'étude académique, à la manière de l'œuvre d'un Aristote, d'un Descartes ou d'un Spinoza. En ce sens, si elle a eu incontestablement son sens et son intérêt à l'époque du « *diamat* » triomphant dans la déformation et la falsification de l'œuvre de Marx, une certaine « *marxologie* », s'érigeant en gardienne sourcilieuse du Temple marxiste, est aujourd'hui en passe de devenir vaine, en ne contribuant pas moins à momifier cette œuvre que les marxistes de la chaire qu'elle dénonce volontiers.

Pas davantage ne sera-t-il question de chercher à refonder philosophiquement ou épistémologiquement l'œuvre de Marx, en la soumettant à des paradigmes qui lui sont étrangers et qui ne peuvent que la dénaturer. A l'exemple de ce qu'a entrepris, ces dernières années, le marxisme analytique anglo-saxon, procédant à une relecture de Marx à partir des présupposés de l'individualisme méthodologique et dont on peut se demander ce qu'il conserve de marxiste en définitive¹⁴.

Car, dans l'un et l'autre cas, on stérilise cette œuvre en coupant le lien vital qui la relie au mouvement de transformation révolutionnaire du monde contemporain, en dehors duquel elle n'a plus de sens. La restitution de l'œuvre de Marx doit n'être qu'un moment de sa *confrontation* méthodique aux problèmes que pose l'intelligence critique du capitalisme contemporain et des conditions de son dépassement, en procédant à la critique croisée de ce dernier à partir de l'œuvre de Marx (de ses hypothèses, de ses concepts, de sa méthode)

14. Cf. à ce sujet « Le marxisme analytique anglo-saxon », *Actuel Marx*, n° 7, PUF, 1990; et Daniel Bensaïd, *Marx intempestif*, Fayard, 1995, chapitres 2 et 5.

et de cette œuvre elle-même à partir de tout ce qui s'est produit de neuf, d'inédit et d'inattendu depuis un siècle. Seule cette démarche, par nature dialectique, reste fidèle à la méthode selon laquelle Marx lui-même a développé son œuvre¹⁵; seule elle permettra d'établir que cette œuvre reste *nécessaire* à la compréhension critique du monde dans lequel nous vivons, même si elle est devenue *insuffisante* en n'étant plus capable, à elle seule, de remplir le programme d'une pareille critique, en justifiant par conséquent le recours à des apports qui lui sont extérieurs. Seule elle permettra d'établir ses points forts, incontournables, sur lesquels il est indispensable de continuer de s'appuyer, à côté de ses indéniables points faibles: lacunes et limites, erreurs et illusions, ambiguïtés et contradictions (qui ne sont d'ailleurs pas toujours là où on croit les avoir décelées). Ainsi n'est-il pas question de masquer ce que l'œuvre de Marx contient de passif à côté de son incontestable actif; pas plus qu'il n'est question de rejeter cet héritage sous prétexte de son passif.

Sous ce rapport, l'enjeu du projet dont le présent ouvrage entame la réalisation est donc de parvenir à *dépasser* l'œuvre de Marx, au sens dialectique de ce terme, c'est-à-dire de la reprendre à un niveau supérieur, à travers la critique de ses limites et insuffisances et sa confrontation à une réalité sociale autrement plus vaste et plus complexe que celle dont Marx lui-même avait cherché à rendre compte. Et nous verrons alors que cette œuvre fournit elle-même bien souvent, à qui veut et sait s'en servir de manière critique, les matériaux et les matériels nécessaires à son propre dépassement: comme l'a suggéré Antonio Negri dans une formule saisissante, Marx se situe bien souvent déjà lui-même au-delà de Marx¹⁶.

1.3. Développer une critique du capitalisme contemporain, pris dans toute son extension et toute sa compréhension, en l'appuyant dialectiquement sur l'œuvre de Marx implique en fait de donner à cette critique une forme théorique particulière. Différant sensiblement des modèles épistémologiques qui ont habituellement cours dans les sciences sociales, ce type d'élaboration théorique apparaît en-

15. L'essai de Lukacs intitulé « Qu'est-ce que le marxisme orthodoxe? », paru dans *Histoire et conscience de classe* (traduction Editions de Minuit, 1960), a dit le fin mot à ce sujet, à savoir qu'en matière de « marxisme », l'orthodoxie n'est jamais dans le dogme, mais toujours et uniquement dans la méthode.

16. Antonio Negri, *Marx au-delà de Marx*, traduction Christian Bourgois, 1979.

core bien souvent comme illégitime du point de vue de ces modèles, en étant renvoyé du côté de l'idéologie et du discours partisan ou de celui de l'essai social ou politique. Il convient donc de s'expliquer à son sujet.

a) Au cœur de l'œuvre de Marx gît en effet un modèle original d'intelligibilité de la réalité sociale, que la plupart de ses commentateurs n'ont pas su comprendre ou qu'ils ont négligé. Ce modèle procède de Hegel et, à travers lui, de l'ensemble de la tradition philosophique occidentale, mais aussi de la critique à laquelle Marx s'est livré de cet héritage philosophique dans ses œuvres dites de jeunesse. Il implique de comprendre la réalité sociale comme *praxis*: comme autoproduction de l'humanité dans un rapport contradictoire à ses propres produits et œuvres¹⁷.

Selon cette conception, le rapport de l'être humain (individuel et social) à ses produits et à ses œuvres (en y incluant les rapports sociaux, les institutions, les formes culturelles) est en effet fondamentalement double et contradictoire. D'une part, en produisant un monde humain (dans sa triple dimension matérielle, institutionnelle et symbolique), en objectivant ses puissances dans et par la transformation du monde (naturel et social), l'homme acquiert lui-même une objectivité: il se définit et se réalise, en donnant forme et contenu à son humanité. Dans et par ses produits, ses rapports sociaux, ses œuvres culturelles, l'homme se conquiert comme être humain: il pose son humanité dans la richesse de ses multiples déterminations.

Mais, d'autre part et simultanément, dans et par ses rapports à ses produits et à ses œuvres, l'être humain peut aussi se perdre et s'égarer. Car ses produits et ses œuvres peuvent lui échapper, acquérir une existence séparée et autonome, voire se retourner contre lui et le nier, en le dominant comme autant de fétiches dans lesquels il ne reconnaît plus le résultat de sa propre activité. Autrement dit, si, pour l'être humain, l'activité objectivante est affirmation et réalisation de soi, elle est toujours aussi, potentiellement, risque de négation et de perte de soi, d'aliénation en un mot. C'est ainsi que de son action de transformation de la nature naît un devenir essentielle-

17. Cette compréhension de l'œuvre de Marx est commune à la plupart des « marxistes » qui, tels Ernst Bloch, Georg Lukacs, Henri Lefebvre, Max Horkheimer, Theodor Adorno notamment, se sont efforcés de restituer cette œuvre dans son rapport critique à la tradition philosophique occidentale.

ment aveugle qui l'emporte vers une destinée incertaine: c'est l'histoire. De même, la résultante totale de ses interactions sociales peut se fixer et se figer en une forme extérieure et supérieure qui le domine et l'opprime: c'est l'Etat. Ou encore ses produits matériels, issus de ses mains et de son cerveau, lui échappent, se mettent à exister (à la fois réellement et illusoirement) par eux-mêmes en devenant marchandises, argent, capital, en le transformant lui-même en chose que l'on achète et que l'on vend, et dont l'existence finit par être subordonnée au mouvement devenu autonome de ses propres produits. Ou, enfin, ce sont les élaborations de sa conscience (de son intelligence, de son imagination, de sa sensibilité) qui engendrent en lui « l'inconscience » (la fausse conscience, la méconnaissance, l'illusion idéologique).

Selon Marx, donc, les rapports de l'être humain à ses produits, à ses actes et à ses œuvres unissent indissolublement bien que contradictoirement réalisation de soi et aliénation de soi. Toute production est promesse de réalisation mais aussi possibilité d'aliénation. D'où un mouvement dialectique qui traverse la réalité sociale dans son ensemble comme chacun de ses éléments: réalisation (à travers une objectivation, une production) – aliénation par séparation et autonomisation du produit à l'égard du producteur – appropriation (ou réappropriation) des puissances humaines par la lutte contre leurs formes aliénées et aliénantes. Ce n'est qu'à travers de tels scissions, déchirements, contradictions et conflits que l'être humain se conquiert et que l'humanité prend forme. Tel est, selon Marx, le sens fondamental du drame humain.

Comprendre la réalité sociale comme *praxis*, c'est donc placer au centre de son analyse le *rapport contradictoire* entre l'acte et l'œuvre, le producteur et le produit, le sujet et l'objet, ainsi que le mouvement dialectique qui naît de cette contradiction (objectivation, aliénation, lutte pour se réapproprier les puissances aliénées). Pareil modèle d'intelligibilité implique donc d'entretenir un rapport fondamentalement *critique* à la réalité sociale. Il rend possible en même temps que légitime la critique de cette réalité elle-même dans ce qu'elle comprend d'oppression, de mutilation, d'aliénation de l'être humain, individuel ou social; mais aussi de toutes les apparences qui tendent à la masquer et de toutes les représentations qui cherchent à la justifier précisément dans son caractère aliéné et aliénant. Rapport critique qui, de

ce fait, est bien souvent la condition même de la connaissance de la réalité sociale.

Ce rapport critique à la réalité sociale ne procède donc pas d'un point de vue extérieur à la réalité, de l'opposition à celle-ci d'un quelconque idéal éthique, politique, religieux ou philosophique transcendant, réductible en définitive à un point de vue arbitraire et discutable. Il part, au contraire, du constat des contradictions immanentes à la réalité sociale même, inhérentes aux rapports des hommes à leurs produits et œuvres, des luttes contre les formes aliénées que revêtent ces derniers, des conflits marquant les rapports des hommes entre eux qui en dérivent. Ce qui implique de ne pas vouloir illusoirement se tenir en dehors et au-dessus de la mêlée sociale, mais d'y plonger pour en saisir les enjeux et y prendre le parti de l'émancipation humaine, en procédant à la critique des différentes formes de l'aliénation humaine et en déterminant les voies et les moyens de la désaliénation : de l'appropriation par les hommes de leurs propres forces naturelles et sociales.

b) Mais comprendre la réalité sociale comme *praxis* n'exige pas seulement d'entretenir un rapport critique à la réalité sociale. Cela implique encore de donner à ce rapport une forme théorique particulière, celle d'une connaissance à la fois globale, négative et utopienne de cette réalité.

Globale tout d'abord. Car comprendre en quoi la réalité sociale est autoproduction contradictoire de l'être humain, c'est s'efforcer de la saisir dans la totalité de ses éléments constitutifs et dans son mouvement d'ensemble. C'est ne jamais séparer la prise en considération de tel ou tel « objet », découpé et isolé dans le champ de la réalité sociale, pour le faire relever d'un corpus de concepts et d'un ensemble de méthodes ou de techniques d'analyse spécifiques, de la tentative de le restituer comme un moment du mouvement d'ensemble de cette réalité ni de celle visant à concevoir et à définir des perspectives au niveau global ; sans pour autant, inversement, réduire le partiel au global, dissoudre la particularité dans une fausse généralité. C'est donc s'efforcer de saisir le rapport complexe, fait à la fois de complémentarité, de concurrence et de contradiction, en un mot le rapport dialectique, entre la totalité sociale et ses parties : aspects et éléments, niveaux et dimensions, processus partiels, etc.

Négative ensuite. Car comprendre la réalité sociale comme *praxis*, c'est être tout particulièrement attentif à ce que Hegel nommait « le travail du négatif », c'est-à-dire les contradictions et mouvements dialectiques qui traversent la réalité sociale, qui l'empêchent de se figer dans une forme définitive, qui tendent sans cesse à la dissoudre et à la déborder, à la conduire vers sa propre fin. C'est donc saisir la réalité sociale par ses aspects contradictoires et mouvants, incohérents et instables, sans pour autant négliger ce que la réalité sociale contient de « positif » : les stabilités et les régularités qui lui permettent de se maintenir en dépit des contradictions qui la minent et poussent à son dépassement ; bien plus, c'est comprendre en quoi le négatif est susceptible d'engendrer du positif : en quoi les contradictions internes à la totalité sociale se régulent elles-mêmes et concourent à sa reproduction. C'est donc s'efforcer de saisir la dialectique par laquelle la réalité sociale à la fois se donne une identité et s'altère, se stabilise et se déstabilise, se régule et se dérègle, en un mot : se (re) produit et se détruit.

Utopienne enfin. Car comprendre la réalité sociale comme *praxis*, c'est encore confronter l'exploration de l'actuel et de l'accompli à celle du possible. C'est montrer que la réalité sociale est toujours grosse de virtualités et de potentialités qui germent au sein des contradictions, qui travaillent l'existant en l'empêchant de se clore sur lui-même, en ouvrant en lui des brèches, rendant ainsi possible sa transformation, y compris sa transformation radicale, révolutionnaire. Virtualités et potentialités dont l'actualisation tout à la fois menace le réel et le féconde et qu'inversement celui-ci à la fois produit et réduit, engendre et étouffe. C'est donc affirmer que l'analyse du présent ne peut s'effectuer sans exploration du possible, qui seule permet de lui donner sens (signification et orientation) ; et qu'inversement cette exploration doit s'appuyer sur une analyse rigoureuse de l'existant et de ses contradictions.

Démarche qu'à la suite d'Henri Lefebvre on peut qualifier d'utopienne plutôt que d'utopique. Car, contrairement à l'utopie, d'une part, elle articule dialectiquement le possible et le réel, en procédant à l'analyse de leurs rapports contradictoires, dans les termes que je viens de rappeler. D'autre part, elle explore le champ des possibles tout entier, dans toute sa diversité foisonnante, en n'enfermant pas l'avenir dans une formule unique et définitive.

Ainsi l'enjeu du présent travail est-il aussi, et peut-être d'abord, l'élaboration d'une approche tout à la fois globale, négative et uto-

pienne de la réalité sociale actuelle, profondément marquée par l'emprise du capitalisme sur elle. Une telle approche doit s'efforcer de saisir cette réalité comme une totalité traversée de contradictions et ouverte sur le possible, y compris son propre dépassement. *Totalité, contradiction, possibilité* constituent ainsi ses trois catégories fondamentales, chacune d'entre elles demandant à être médiatisée par les deux autres, et dialectisée en conséquence.

c) En plaçant au cœur de l'analyse de la réalité sociale la dialectique du sujet et de l'objet, le type d'intelligibilité ici défendu s'écarte résolument de ceux sur lesquels reposent communément les sciences sociales, et qui se caractérisent au contraire par la séparation, la dissociation du sujet et de l'objet. Qu'il s'agisse, comme dans le positivisme, de privilégier l'objet, de « *traiter les faits sociaux comme des choses* » (selon la formule de Durkheim), en concevant la réalité sociale sur le modèle de la réalité physique, comme un ordre ou un système de lois objectives; ou qu'il s'agisse, au contraire, sur la base d'une épistémologie d'inspiration kantienne, de privilégier le sujet en concevant la réalité sociale comme l'œuvre de la liberté (d'action et d'interprétation) des sujets individuels dans leurs interactions mutuelles. Au lieu de fixer à part et de figer dans leur identité unilatérale et abstraite le sujet et l'objet (la liberté et le déterminisme, l'acteur et le système, le sens et la structure), en engageant ainsi la pensée dans d'indissolubles dilemmes, le concept de *praxis* les médiatise dialectiquement, en s'efforçant de les saisir dans le *rapport* contradictoire dans et par lequel ils s'engendrent en même temps qu'ils se nient réciproquement.

Pour cette raison précisément, la théorie critique ici envisagée ne se soucie pas de la « *neutralité axiologique* » (selon l'expression de Max Weber) communément exigée des sciences sociales. Elle n'entend pas s'en tenir à la description et à l'analyse des faits, de ce qui est ou a été, à l'exclusion de tout jugement de valeur, de toute prise de position morale ou politique, en séparant une nouvelle fois l'objectif et le subjectif et en rendant insaisissables leurs rapports dialectiques. Au contraire, elle implique une prise de position et même une prise de parti en faveur de ceux qui luttent contre l'oppression sous toutes ses formes et les aliénations qui lui donnent naissance, en faveur en un mot de l'émancipation humaine.

Le projet qui s'esquisse ainsi d'une approche globale, négative et utopienne du capitalisme contemporain récuse donc les modèles de

« scientificité » qui ont actuellement cours dans les sciences sociales. Il se propose de montrer qu'un autre type de connaissance de la réalité sociale est possible, tout aussi rigoureux et bien plus fécond. Il ne s'interdira cependant pas de s'enrichir des résultats et des apports conceptuels de ces sciences, en cherchant cependant, à chaque fois, à les dégager de leurs limites et de leurs présupposés¹⁸.

2. La problématique

Former le projet d'une approche globale, négative et utopienne du capitalisme contemporain, à partir d'une confrontation de l'œuvre de Marx à ce dernier, fait immédiatement surgir *quatre groupes de questions* incontournables. Chacun possède sa spécificité propre et pourtant ils se renvoient les uns aux autres et forment une unité, définissant ainsi le champ et les contours de la problématique que se propose d'explorer la théorie générale ici projetée.

2.1. Le premier est celui que soulève l'étonnante « survie » du capitalisme depuis un siècle. Comment le capitalisme est-il parvenu à se maintenir et continue-t-il à se maintenir, en dépit des crises et des guerres qu'il a déclenchées à plusieurs reprises, en dépit des forces matérielles et sociales qui, conformément aux analyses de Marx, l'ont poussé vers son éclatement et son dépassement en une forme sociale supérieure?

Poser cette question, prendre ainsi acte de cette capacité du capitalisme, depuis un siècle et demi au moins, de « *persévérer dans l'existence* » malgré les contradictions dont il est le siège – mais, peut-être aussi, à cause d'elles –, c'est tourner le dos à la fois au catastrophisme (à l'affirmation de l'effondrement inéluctable du capitalisme, à la croyance en la « *crise finale* ») et au triomphalisme (à l'affirmation de la victoire certaine des forces révolutionnaires, à la croyance en la « *lutte finale* ») qui ont longtemps tenu lieu d'analyse – en fait, de masque à l'absence d'analyse – à un certain marxisme. Si des générations de marxistes (à commencer par Marx lui-même, par moments au moins) ont pu croire à la fin prochaine du capitalisme, force nous

18. Pour une critique plus circonstanciée des sciences sociales, cf. « Essai sur le concept de théorie sociale », *L'homme et la société*, n° 45-46, octobre-décembre 1977, n° 51-54, janvier-décembre 1979; et « De la positivité sociale à la critique des valeurs », *L'homme et la société*, n° 84, 1987/2.

est de constater que le mourant ne se porte pas trop mal, et qu'il manifeste même une singulière vitalité, fût-elle destructrice.

La question précédente demande cependant à être formulée en des termes plus appropriés, de sorte à éviter l'organicisme inhérent à la métaphore biologisante de la « survie ». Elle devient alors celle de *la reproduction des rapports sociaux* constitutifs de la structure du capitalisme, à commencer par ses *rapports de production*.

Nous rencontrons ici pour la première fois des concepts essentiels sur lesquels j'aurai l'occasion de revenir amplement; il n'est pourtant pas inutile de les préciser sommairement. Je rappellerai donc que, par le concept de *rapports de production*, Marx désigne les rapports sociaux que les hommes entretiennent par l'intermédiaire de leurs conditions matérielles d'existence: les rapports des hommes entre eux médiatisés par l'appropriation (la propriété et la possession) de leurs moyens de production et de leurs moyens de subsistance (ou moyens de consommation). Il n'est pas possible, par contre, de définir aussi simplement la *reproduction* de ces rapports puisque, comme nous le verrons un peu plus loin, cette dernière constituera en un sens l'« objet » central même de la théorie générale ici projetée. Je me contenterai pour l'instant d'indiquer qu'il ne faut pas entendre la reproduction de ces rapports comme leur simple reconduction ou répétition à l'identique, qu'il n'y a pas de *reproduction sans production* de neuf ni *destruction* de l'ancien, donc sans réagencement de l'ensemble des rapports sociaux en définitive. Indication lapidaire qui ne prendra tout son sens que par la suite.

Cette première question reprend donc une interrogation essentielle et éminemment complexe des sciences sociales, à laquelle peu d'auteurs se sont cependant directement attaqués¹⁹. Comment les sociétés

19. Les approches fonctionnalistes (Parsons, Merton) ou post-fonctionnalistes (Touraine) présupposent la capacité de la totalité sociale à se reproduire, sans l'expliquer. Parmi les rares auteurs à s'être directement confrontés au problème, il convient de citer: dans une perspective marxiste classique, Louis Althusser, *Sur la reproduction*, PUF, collection Actuel Marx, 1995; ou Henri Lefebvre, *La survie de capitalisme. La re-production des rapports de production*, Editions Anthropos, 1973; dans une perspective à la fois post- et anti-marxiste, Cornelius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Le Seuil, 1975; dans une perspective individualiste (au sens de l'individualisme méthodologique), Raymond Boudon, *La logique du social; introduction à l'analyse sociologique*, Hachette, 1979; dans une perspective systémiste, Yves Barel, *La reproduction sociale. Systèmes vivants, invariance et changement*, Editions Anthropos, 1973.

se (re)produisent-elles? Comment maintiennent-elles relativement inchangées, du moins pendant un certain temps, leurs structures fondamentales, par-delà les changements, les conflits, les événements quelquefois dramatiques qui les affectent et les bouleversent, en dépit aussi des contradictions internes qui les minent? Car, si toute société est historique, si toute société finit en ce sens par disparaître le plus souvent après de profondes transformations, l'expérience historique atteste tout aussi bien de la capacité des structures sociales à se maintenir. D'ailleurs, sans une pareille continuité historique, on ne pourrait pas parler de(s) société(s) ni *a fortiori* procéder à leur définition, distinction, classement, etc. Ce sont ces questions générales, spécifiées dans le cadre du capitalisme, que je me propose, entre autres, d'élucider dans le cadre de la théorie générale ici projetée.

Comme le suggèrent certaines formulations précédentes, s'interroger sur la capacité des rapports sociaux capitalistes à se reproduire, c'est notamment se demander comment ont pu être maîtrisées leurs contradictions internes, comment elles ont pu être subordonnées aux processus régulateurs de la reproduction, voire servir ces processus, leurs effets de rupture se voyant alors inhibés et virtualisés et les contradictions intégrées dans un sens organisationnel. Et poser la question en ces termes signifie en particulier refuser toute thèse voyant dans la reproduction de ces rapports sociaux soit une sorte de phénomène d'inertie sociale, analogue à l'inertie matérielle (les rapports sociaux se maintiendraient en leur état comme des choses²⁰), soit un processus automatique (la totalité sociale reproduirait ses rapports constitutifs sur le mode et le modèle de l'homéostasie des organismes vivants²¹). Dans l'un et l'autre cas, qu'on la pense en termes mécaniques ou en termes organiques, sur la base d'une conception à chaque fois réificatrice des rapports sociaux, leur reproduction est constatée et l'on ne se pose pas la question de ses conditions de possibilité. C'est au contraire cette question qui doit ici passer au premier plan, en partant de l'idée que *la reproduction sociale ne va jamais de soi*, qu'elle est au contraire fondamentalement problématique, un processus qu'il convient d'autant plus d'expliquer qu'il se heurte à des obstacles, à des limites et à des contradictions.

20. Perspective dans laquelle se place implicitement toute sociologie d'inspiration positiviste, par exemple le fonctionnalisme.

21. Perspective explicitement adoptée par les approches systémistes.

Car parler de *maîtrise* des contradictions internes aux rapports sociaux capitalistes, comme je l'ai fait plus haut, ne signifie pas pour autant que ces contradictions aient été résolues ou dépassées. Même maîtrisées, les contradictions ne disparaissent pas pour autant : elles se déplacent, s'atténuant ici pour renaître ailleurs, s'élargissant elles aussi en se transformant. C'est du moins l'hypothèse dont je partirai pour étudier le processus reproductif. Il faudra donc aussi analyser la manière dont ces contradictions se reproduisent elles aussi, avec les rapports sociaux dont elles sont une dimension irréductible.

C'est dire enfin que je m'intéresserai à la question de savoir si et dans quelle mesure ce processus reproductif peut atteindre une sorte de point de non-retour, à partir duquel la reconduction des rapports de production céderait la place à leur dissolution, à leur décomposition, à leur éclatement ou à l'éclosion et au développement de nouveaux rapports, radicalement différents, moment crucial où s'amorcerait une sorte d'autodestruction ou, au contraire, d'autodépassement du capitalisme, l'un n'empêchant d'ailleurs pas l'autre. Autrement dit, il s'agira d'explorer l'horizon du processus reproductif, de déterminer d'éventuelles brèches ou lignes de fracture en son sein, par lesquelles pourraient se glisser la pensée critique et l'action révolutionnaire, et non pas seulement se contenter de scruter sa fonctionnalité autorégulatrice.

2.2. A la question de la « survie » du capitalisme fait immédiatement pendant celle, opposée et complémentaire, de ses transformations. Car, tout en se maintenant quant à l'essentiel (les rapports sociaux de production, de propriété et de classes), le capitalisme s'est profondément transformé au cours du siècle écoulé. Autant que par sa capacité à se reproduire, il nous aura étonné par sa faculté à produire du neuf, de l'inédit, de l'inattendu, dans tous les secteurs et à tous les niveaux de la *praxis* sociale. Et l'on soupçonne immédiatement un lien étroit entre ces deux aspects de son devenir séculaire, production et reproduction, invariance et changement, pourtant contraires.

En ce sens, rien n'a été plus stupide qu'une certaine thèse d'origine léniniste parlant de stagnation voire de dégénérescence du capitalisme contemporain. S'il est vrai qu'au sein de ce dernier la reproduction l'emporte globalement sur la production, en ce sens que la seconde reste le plus souvent subordonnée aux exigences de la

première, il s'agit pourtant de comprendre que la reproduction ne peut s'effectuer sans une incessante production, innovation, invention : de nouveaux rapports sociaux, de nouvelles techniques et pratiques, de nouvelles institutions et représentations ; et que ce mode de reproduction est même une des caractéristiques fondamentales du capitalisme, ainsi que Marx et Engels l'indiquaient pourtant déjà dans un célèbre passage du *Manifeste du parti communiste* : « *La bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner sans cesse les moyens de production, ce qui veut dire les rapports de production, c'est-à-dire l'ensemble des rapports sociaux. Le maintien sans changement de l'ancien mode de production était, au contraire, pour toutes les classes industrielles antérieures, la condition première de leur existence. Ce bouleversement continu de la production, ce constant ébranlement de tout le système social, cette agitation et cette insécurité perpétuelles distinguent l'époque bourgeoise de toutes les précédentes. Tous les rapports sociaux, figés et couverts de rouille, avec leur cortège de conceptions antiques et vénérables, se dissolvent ; ceux qui les remplacent vieillissent avant d'avoir pu s'ossifier. Tout ce qui avait solidité et permanence s'en va en fumée, tout ce qui était sacré est profané, et les hommes sont forcés enfin d'envisager leurs conditions d'existence et leurs rapports réciproques avec des yeux désabusés.* »²²

De ces transformations qu'a connues le capitalisme en un siècle, il importe d'évaluer le sens et la portée exacts. Comment se rattachent-elles aux nécessités de la reproduction des rapports capitalistes fondamentaux ? En quoi sont-elles commandées par ces dernières ? En quoi, au contraire, leur échappent-elles et les débordent-elles ?

Ces questions sont d'autant plus cruciales que certaines de ces transformations semblent mal s'accorder ou même contredire quelques-unes de prévisions parmi les plus importantes de Marx ou de ses successeurs. Comment, par exemple, accorder la thèse de la paupérisation (absolue ou même seulement relative) du prolétariat, déduite par Marx des lois de l'accumulation du capital qu'il a formulées, avec l'augmentation incontestable depuis un siècle du « niveau de vie » des ouvriers et des employés, du moins dans les formations capitalistes développées, en dépit de l'infléchissement récent de cette tendance ? Comment accorder, de même, la thèse marxiste de la bi-

22. Karl Marx et Friedrich Engels, *Manifeste du parti communiste*, Œuvres choisies en deux volumes, Editions du Progrès, Moscou, s.d., tome I, page 25.

polarisation tendancielle de la structure de classes du capitalisme avec non seulement le maintien d'anciennes classes moyennes (comme la paysannerie parcellaire et la petite-bourgeoisie) mais encore la croissance numérique des « *couches moyennes salariées* » et leur importance socio-politique grandissante ? Et nous avons vu plus haut quel parti la critique anti-marxiste avait cherché à tirer de ces démentis, réels ou apparents, infligés à l'œuvre de Marx par les transformations survenues au sein du capitalisme après lui.

Plus grave peut-être encore, bon nombre de ces transformations ont semblé sortir du champ d'investigation traditionnel de la pensée marxiste, comme si celle-ci n'avait rien à dire à son sujet, se trouvait incapable d'en rendre compte dans ses propres termes. Pour nous en tenir à des questions déjà évoquées, en quoi la pensée marxiste peut-elle nous aider à éclairer les enjeux de la crise écologique ou de la crise symbolique qui, toutes deux, affectent profondément l'humanité contemporaine ? En quoi nous permet-elle, de même, de comprendre le devenir contradictoire des rapports de sexe mais aussi des rapports entre classes d'âge au sein des sociétés capitalistes contemporaines ? Quel peut être son apport à la refondation d'une éthique sur la base de la ruine, aujourd'hui patente, de l'individualisme bourgeois classique ? Tels sont quelques-uns, parmi de multiples autres, des défis lancés par les transformations survenues au sein du capitalisme depuis un siècle à ceux qui veulent assumer l'héritage de Marx, et qu'ils se doivent de relever sous peine de laisser cet héritage dépérir.

Je me contenterai pour l'instant d'indiquer le sens général de ces transformations. D'une part, on a assisté à un *élargissement* de la base spatiale et sociale des rapports capitalistes de production. Ce mouvement s'est effectué à la fois :

– vers « l'extérieur », par intégration aux rapports de production capitalistes des formations capitalistes extérieures à leur berceau historique (l'Europe occidentale), par constitution du capitalisme en un système intégrant, à des degrés divers et selon différentes formes, l'ensemble des formations sociales de la planète, en un mot par *devenir-monde du capitalisme* ;

– et vers « l'intérieur », par intégration à ces mêmes rapports de production des secteurs de la pratique économique et sociale qui, antérieurs au capitalisme, lui restaient encore en partie extérieurs jusque dans les formations capitalistes connues de Marx et étudiées par lui

(l'exemple typique étant ici la production agricole et plus largement le monde rural).

Cependant, cet élargissement n'a pas seulement consisté à intégrer/désintégrer l'immense legs historique des formations précapitalistes, il a là encore produit du neuf et de l'inédit au sein même de la pratique économique et sociale du capitalisme lui-même : que l'on pense seulement, parmi les exemples les plus immédiats, au prodigieux développement de l'univers de la consommation marchande et sa « *colonisation de la vie quotidienne* » pour reprendre l'image suggestive d'Henri Lefebvre et de Jürgen Habermas ; ou au développement du tourisme et des loisirs de masse ; ou encore au développement d'une véritable industrie culturelle et à l'explosion des moyens de communication de masse, etc.

A cet élargissement de la base spatiale et sociale des rapports capitalistes de production s'est adjoint, d'autre part, comme le suggèrent déjà certaines indications précédentes, un *approfondissement* de leur emprise sur l'ensemble de la *praxis* sociale. Aujourd'hui, du moins dans les formations capitalistes développées, tout un chacun perçoit intuitivement que ces rapports tendent à se subordonner, plus ou moins directement, bien qu'inégalement selon les secteurs et les niveaux de la *praxis*, l'ensemble des rapports sociaux et des pratiques sociales, des plus proches (les rapports familiaux, les relations de voisinage, etc.) aux plus lointains (les rapports économico-politiques mondiaux), des plus immédiats (les pratiques quotidiennes : travailler, habiter, communiquer, etc.) aux plus abstraits (les formes de pensée et de représentation du monde en général). Et, là encore, ce mouvement aura impliqué à la fois la destruction d'anciens rapports sociaux et d'anciennes pratiques sociales, d'anciennes représentations, ou du moins leur profond remaniement ; et la production de nouveaux rapports et de nouvelles pratiques et représentations, de manière, dans l'un et l'autre cas, à approprier la réalité sociale aux rapports capitalistes de production. C'est aujourd'hui la *praxis* sociale dans son ensemble et en chacun de ses éléments qui porte, dans une certaine mesure, l'empreinte de ces derniers. En un mot, le devenir-monde du capitalisme s'est accompagné d'un *devenir-capitalisme du monde* : de la production d'un univers social spécifiquement capitaliste, d'une « civilisation » capitaliste, d'un monde approprié aux rapports capitalistes de production.

Ce double mouvement d'élargissement de la base des rapports capitalistes de production et d'approfondissement de leur emprise, suivant lequel les formations capitalistes se sont transformées, n'est autre en définitive que le processus de constitution de ces rapports en un *mode de production* spécifique: en une totalité sociale originale, remodélant l'ensemble des rapports sociaux et des pratiques sociales hérités des formations précapitalistes, mais engendrant aussi des rapports sociaux inédits et des pratiques sociales jusqu'alors inconnues, en enserrant le tout dans une organisation capable, jusqu'à un certain point, d'assurer sa propre régulation et reproduction. En définitive, dans la perspective ici esquissée, pour autant que le capitalisme se soit transformé depuis Marx, il n'a fait que réaliser le concept par lequel celui-ci l'avait déjà défini: il est devenu visiblement, sur toute la surface de la planète et dans toute la profondeur de la *praxis* sociale, ce qu'il était déjà essentiellement au temps de Marx, à savoir un mode de production original, cependant historiquement déterminé comme tout mode de production. Processus qui n'en est pas encore à son terme (à supposer qu'il puisse l'atteindre) et qui n'a pas été sans contradictions ni résistances; processus infiniment complexe que la théorie générale ici projetée se propose précisément d'analyser et d'exposer dans ses moments essentiels.

Le concept de mode de production, tel que je l'utilise ici, diffère donc sensiblement de celui que l'école althusserienne a vulgarisé au cours des années 1960 et 1970²³. Il ne désigne pas une totalité donnée, articulant différentes instances distinctes (l'économique, le politique, l'idéologique) en un système clos et autoreproductif; mais *une totalité en devenir*, un mouvement de totalisation, située dans le temps historique et dans l'espace mondial, se faisant et se défaisant sans cesse à travers le processus par lequel ses rapports structurels (les rapports sociaux de production) tendent à se subordonner la *praxis* sociale entière, intégrant et désintégrant à la fois ce qui les tire en arrière (le legs historique) et ce qui les pousse en avant (les potentialités révolutionnaires), engendrant ainsi sans cesse du neuf et de l'inédit. C'est donc une totalité inachevée, contradictoire et ouverte, une tota-

23. Cf. Althusser (sld), *Lire Le Capital*, Maspero, 1965. Sur la difficulté d'élaborer une analyse de la reproduction des rapports de production dans ce cadre, cf. *Sur la reproduction*, op. cit. Pour une critique de l'usage althusserien du concept de mode de production, cf. Henri Lefebvre, *La survie du capitalisme*, op. cit., pages 82-94.

lité dialectique, confirmant la nécessité et l'urgence d'une approche globale, négative et utopienne du capitalisme contemporain.

2.3. Pour être générale, la théorie ici projetée n'en devra pas moins tenter de rendre compte des développements les plus récents du capitalisme. Ces développements s'inscrivent dans le contexte de la crise structurelle qu'il a connue au cours du dernier quart de siècle.

Dans cette crise, on retrouve les caractéristiques déjà manifestées par les crises structurelles antérieures: rupture dans le rythme d'accumulation du capital, dévalorisation brutale d'une partie importante du capital en fonction, accélération de la concentration et de la centralisation du capital, tendance globale à la surproduction de capital et de marchandises et développement concomitant de la surpopulation relative (sous formes du chômage et de la précarité de masse), remise en cause des modes antérieurs et diffusion progressive de nouveaux modes d'exploitation et de domination du capital, aggravation des conditions de travail et de vie d'une grande partie du prolétariat, remodelage de l'appareil d'Etat, crise d'hégémonie au sein de la bourgeoisie, rivalités grandissantes entre les grandes puissances capitalistes, tentations autoritaires des gouvernements, etc. Mais cette crise présente aussi des caractéristiques originales posant une série de questions qui rentrent intégralement dans le cadre de ma problématique.

En premier lieu, tout le monde perçoit confusément aujourd'hui le caractère *mondial* de cette crise: le succès de termes comme « *internationalisation* », « *transnationalisation* », « *mondialisation* », « *globalisation* », etc., en est le symptôme. Mais à quels processus effectifs correspond cette perception? En quoi consiste exactement le processus de mondialisation actuellement en cours? Quels en sont les formes et les enjeux? Quels rapports y a-t-il entre la mondialisation et les rapports capitalistes de production dans la forme actuelle de leur reproduction? En quoi la phase actuelle du processus de mondialisation, dont nous venons de voir qu'il fait intégralement partie de la dynamique séculaire du capitalisme, se distingue-t-elle des phases précédentes? Si l'on fait l'hypothèse que l'on assiste aujourd'hui à l'émergence du mondial comme *niveau spécifique d'organisation* du capitalisme, comment ce niveau s'articule-t-il avec ces autres niveaux d'organisation, à la fois antérieurs (diachroniquement) et inférieurs (synchroniquement), que sont le national, le régional et le local? Enfin qu'advient-il des contradictions inhérentes aux rapports de

production au niveau mondial? Dans quelle mesure et sous quelles formes s'y reproduisent-elles?

En second lieu, la crise actuelle se présente aussi comme une crise de différents dispositifs institutionnels de régulation, mis en place à l'issue de la précédente crise structurelle (celle ayant atteint son paroxysme dans le cours des années 1930) au niveau des différents Etats capitalistes centraux, dans le cadre du compromis fordiste, et destinés précisément à éviter la réédition de ce type de crise. Bien plus, l'offensive néo-libérale précédemment évoquée s'est donné comme objectif le démantèlement au moins partiel de ces dispositifs de régulation, démantèlement qui semble être une des conditions du processus de mondialisation dans sa phase actuelle. Comment comprendre cet ensemble de faits? Assisterait-on à un retour à des modes purement marchands de régulation de l'accumulation capitaliste sur le plan mondial, dont les insuffisances ont pourtant été attestées par les phases antérieures de cette accumulation? Quelle place revient encore à l'Etat dans la phase actuelle du développement du capitalisme? Comment expliquer l'apparent désengagement de l'Etat dans sa forme et ses limites nationales, sous l'effet conjugué de la pression du marché mondial et de l'émergence des pouvoirs régionaux, contrastant singulièrement avec son intervention résolue dans le processus global de reproduction sociale au cours de la phase précédente? Ou ne s'agit-il en définitive que d'une altération des formes étatiques d'intervention et de régulation, les formes nouvelles étant encore imparfaitement constituées et, de ce fait, difficilement repérables? En quoi pourrait consister une régulation de l'accumulation du capital sur le plan mondial et quels rôles y joueraient les Etats et les relations interétatiques?

En troisième lieu, la crise actuelle fait apparaître un curieux phénomène. Comme je l'ai relevé plus haut, au cours du siècle écoulé, la dynamique du capitalisme s'est confondue avec un double mouvement d'élargissement et d'approfondissement de l'emprise des rapports capitalistes de production. Or le cours de la crise actuelle se confond avec un mouvement apparemment contraire de *rétrécissement* de cette emprise, tant en extension qu'en compréhension. Ainsi la phase actuelle de mondialisation des rapports capitalistes de production s'accompagne-t-elle de la marginalisation de régions entières de la planète, progressivement délaissées par le capital ou nettement sous-exploitées par lui: le continent africain (notamment sa partie

subsaharienne) en offre un éclatant et dramatique exemple. Tandis que, jusqu'au sein des métropoles capitalistes des pays dits développés, le développement du chômage et de la précarité exclut du rapport salarial une part grandissante de la population, en la vouant à la marginalité socio-économique. Tout semble donc se passer comme si la phase actuelle de reproduction des rapports capitalistes de production exigeait une inversion du processus séculaire d'élargissement et d'approfondissement de l'emprise de ces rapports sur la praxis sociale. S'agit-il là d'une simple apparence? Si oui, à quoi tient-elle? S'agit-il au contraire d'un mouvement réel? Et dans ce cas, comment l'expliquer? Serait-ce l'indice que le devenir-monde du capitalisme et le devenir-capitalisme du monde se heurtent à des limites absolues, voire que le point de non-retour, précédemment évoqué, a été atteint dans la dynamique historique du capitalisme, qui l'engagerait sur la voie de son dépérissement ou de son dépassement?

En dernier lieu, qu'en est-il de la prétendue « sortie de crise » dans laquelle nous serions entrés depuis deux ou trois ans? Quelle en est la réalité? Ne s'agit que d'une nouvelle illusion, venant après bien d'autres, dont le seul fondement serait une courte reprise telle qu'en ont toujours connu les phases dépressives de l'accumulation capitaliste, à l'exemple de celle qui s'est déjà produite à la fin des années 1980, débouchant rapidement sur une nouvelle aggravation de la crise au début de la décennie suivante? Ou, au contraire, s'agit-il d'une authentique sortie de crise, le capitalisme étant parvenu une nouvelle fois à surmonter ses contradictions internes, à élaborer par conséquent un nouveau régime stable (régulé) d'accumulation? Et dans ce cas, quels en sont les caractéristiques essentielles? Et comment est-il parvenu à les élaborer?

2.4. L'expérience du siècle écoulé, comme celle des dernières années conduisent enfin à s'interroger sur le mouvement révolutionnaire, sur son bilan comme sur ses perspectives.

De ce mouvement, il faut tout d'abord constater *l'échec global*. Nulle part, en effet, il n'a su et pu dépasser, de manière durable, le capitalisme en donnant naissance à d'autres rapports de production et à un autre mode de production; nulle part le prolétariat n'a su et pu s'émanciper de la domination du capital et fonder « *la libre association des producteurs libres* » par laquelle Marx définissait le communisme. Et pourtant, à plusieurs reprises, il est parti à « *l'assaut du*

ciel». Comment expliquer ses échecs répétés, dont la répétition même semble indiquer qu'ils ne sont pas dus à des causes fortuites ou à des facteurs seulement conjoncturels?

Pour autant, son action historique n'a pas été stérile. Sous la dénomination générique de *socialisme*, il a même donné naissance à une riche variété de formes politiques et sociales, depuis les régimes social-démocrates d'Europe du Nord jusqu'au prétendu « *socialisme réellement existant* » d'Europe de l'Est et d'Asie, dont le bilan reste à établir et entre d'ailleurs intégralement dans la présente problématique. Il faudra en particulier s'interroger sur les rapports, sans doute complexes, qui ont uni et opposé à la fois la dynamique de reproduction des rapports de production, notamment dans leur dimension de mondialisation, de devenir-monde du capital, à ces différentes formes de régime.

Cet échec global du mouvement révolutionnaire, en dépit de ses succès partiels et momentanés, ne peut manquer de susciter le doute. Doute quant à ses possibilités d'abord : le capitalisme n'est-il pas en mesure de neutraliser ou de détourner, de « *recupérer* » en somme les forces matérielles, sociales, intellectuelles qui tentent de le subvertir et de le dépasser ? N'est-il pas en mesure de maîtriser les contradictions qui naissent de son développement : non seulement d'en atténuer et d'en différer les effets, mais encore de les intégrer en en faisant un usage régulateur au service de sa propre reproduction ? De manière plus radicale, le doute n'épargne pas davantage la nécessité même d'une rupture révolutionnaire : l'idée de révolution conserve-t-elle aujourd'hui encore un sens ? Le capitalisme n'a-t-il pas déjà réalisé par lui-même quelques-uns des objectifs que Marx assignait au socialisme et au communisme ? D'ailleurs le prolétariat des formations capitalistes développées est-il encore au moins potentiellement révolutionnaire ? Y a-t-il même seulement encore un prolétariat, et plus largement des classes sociales ?

Que de pareilles questions aient généralement ouvert la voie à l'abandon de toute perspective critique et préparé le terrain au ralliement à l'ordre établi ne doit pas nous empêcher de les prendre en compte et de tenter d'y répondre en d'autres termes (si possible) que ceux d'un reniement global des exigences et des espérances d'émancipation. Ces questions conduisent en fait à un réexamen et une redéfinition des différents aspects et moments du mouvement révolutionnaire. Et d'abord de son *sujet* : le prolétariat. Comment définir ou

redéfinir aujourd'hui, dans le capitalisme se transformant en mode de production, en réalité à la fois mondiale et globale, le prolétariat, compris comme classe non seulement en soi mais encore pour soi, donc comme sujet potentiellement révolutionnaire ? Quelle en est la composition socio-économique ? En quoi s'est-elle trouvée modifiée au cours des dernières décennies ? Plus largement, dans quelle mesure les transformations survenues au sein du capitalisme ont-elles modifié les rapports entre les classes et les conditions générales de la lutte des classes ? En quoi ces transformations favorisent-elles ou au contraire entravent-elles la formation d'un sujet révolutionnaire : d'une force sociale capable de faire progresser l'humanité sur la voie de son émancipation matérielle, politique et intellectuelle ?

La double expérience de la « *survie* » et des transformations du capitalisme oblige de même à réexaminer et à redéfinir le *projet* révolutionnaire, c'est-à-dire le contenu même de la notion de communisme. Que signifient aujourd'hui, à la lumière de l'expérience passée du mouvement révolutionnaire mais aussi des transformations survenues au sein du capitalisme, les notions de « *dictature du prolétariat* », d'accomplissement de la démocratie et de « *dépérissement de l'Etat* » par lesquelles Marx a défini les tâches politiques de la révolution communiste ? Sous quelles formes concevoir aujourd'hui, à l'âge de l'automatisation, des réseaux télématiques mais aussi de la mondialisation des marchés et de la production, une société fondée sur la « *libre association* » des producteurs ? Dans quelle mesure la dynamique du capitalisme a-t-elle approché ou, au contraire, éloigné les différentes fins (de l'économique, du politique, de la division du travail et de la société en classes, des idéologies, de l'historicité aveugle) par lesquelles Marx a défini (négativement) le communisme ? Et l'image utopique d'une humanité réconciliée avec elle-même et avec la nature, par laquelle il le définissait positivement, conserve-t-elle encore aujourd'hui une signification et une valeur pragmatiques ?

Le réexamen des perspectives du mouvement révolutionnaire passe enfin par la redéfinition de son *trajet*. Quelles possibilités stratégiques s'ouvrent aujourd'hui à lui ? Quelles sont les contradictions de l'ordre existant sur lesquelles il lui faut parier ? Quelles formes d'organisation et de luttes sont appropriées à ses tâches actuelles ? En particulier, sous quelles formes, par quelles médiations (stratégiques, organisationnelles, culturelles) permettre au prolétariat mondial de s'affirmer comme une force unifiée dont les différentes parties par-

viendraient à coordonner leurs actions et à (re) devenir une force sociale au moins capable d'infléchir la dynamique capitaliste? Comment faire que ce qui n'est encore qu'un ensemble de mouvements divisés, séparés aussi bien par la fragmentation persistante de l'espace géopolitique que par les inégalités de développement héritées de l'histoire, devienne un mouvement d'ensemble concourant à la réalisation d'un même but? Ou faut-il au contraire renoncer à cette vision «centralisatrice» de la lutte de classe au profit d'une conception pariant sur des convergences rendues possibles par le développement de multiples réseaux, de liaisons systémiques lâches entre différents foyers de lutte?

3. La méthode

La théorie générale du capitalisme ici projetée se propose donc d'examiner l'ensemble de ces questions et de tenter de leur apporter des réponses, tandis qu'inversement ces questions dessinent le programme de cette théorie et en soulignent la nécessité. Reste à indiquer comment, selon quelle démarche remplir un pareil programme dont la réalisation débordera de loin, on le devine, le seul présent ouvrage.

3.1. Les précédents exposés des enjeux et de la problématique suggèrent que cette théorie générale doit se centrer sur une analyse du procès de reproduction des rapports capitalistes de production. En conséquence, *mon hypothèse directrice sera qu'une pareille théorie doit prendre pour objet central en même tant que comme fil conducteur le concept de reproduction du capital*, en désignant par là le processus par lequel se trouvent produites l'ensemble des conditions (matérielles, institutionnelles, culturelles) de la reproduction du capital comme rapport social, en lui subordonnant la *praxis* entière, dans toute son étendue spatiale et toute son épaisseur sociale. Processus fait à la fois d'invariance et de changement, dont il s'agira aussi de montrer comment il reproduit, tantôt en les atténuant, tantôt en les aggravant, toujours en les transformant, les contradictions internes au capital, tout en en produisant de nouvelles. Processus dont il s'agira enfin de déterminer les limites, l'éventuel point de non-retour ainsi que les conditions de son dépassement.

Cette hypothèse repose sur *un double présupposé*, que l'ensemble des développements à venir auront pour fonction de valider. En pre-

mier lieu, *elle considère le capital comme le rapport social central de la praxis sociale contemporaine*, comme le noyau générateur de cette *praxis*, en tant qu'il détermine, plus ou moins directement, l'ensemble de ses rapports et pratiques constitutifs de la réalité sociale contemporaine. Ce qui impliquera de revenir en détail sur le concept de capital pour en déployer toute la richesse et la complexité internes, loin des réductions fétichistes (économistes) qui en ont singulièrement rétréci, obscurci et en définitive interdit la compréhension.

En second lieu, l'hypothèse précédente fait de *la reproduction* de ce rapport *le procès qui lie la partie (le capital comme rapport de production) au tout (le capitalisme comme mode de production)*. On aura compris que, par reproduction du capital, j'entends du coup un processus autrement plus vaste et plus complexe que celui que la pensée marxiste désigne habituellement par lui, à savoir le seul procès d'ensemble de la production capitaliste, en tant qu'il assure ses conditions immédiates de reproduction (simple ou élargie); et *a fortiori* que le seul établissement des fameux schémas de reproduction du capital social exposés dans la dernière section du Livre II du *Capital*. Je montrerai en effet que le capital ne peut se reproduire comme rapport de production sans se subordonner progressivement l'ensemble des conditions sociales d'existence, bien au-delà de la sphère (économique) qu'il informe immédiatement, qu'il ne peut se reproduire sans s'appropriier en fait la totalité des aspects et éléments de la *praxis* sociale à travers une série de médiations dont la détermination et l'articulation constitueront une des tâches majeures de la théorie ici projetée.

3.2. Cette théorie sera donc, par hypothèse, *une théorie de la reproduction du capital*. En entamant sa réalisation, le présent ouvrage se contentera cependant d'élaborer le concept même de reproduction du capital, en en dégageant les moments essentiels. Et cette élaboration va directement nous ramener vers Marx, plus précisément vers sa critique de l'économie politique.

Pour éclatée qu'elle soit, l'œuvre de Marx n'en présente pas moins un fil conducteur, un *fil rouge*, qu'il n'a cessé de tisser par-delà les péripéties historiques et les difficultés existentielles au milieu desquelles il s'est débattu, au cours d'une quarantaine d'années d'activité théorique et politique. Des manuscrits rédigés à Paris en 1844, portant en titre «Economie politique et philosophie» et publiés de manière

posthume sous le titre de *Manuscrits de 1844*, aux notes marginales sur Wagner qui date de 1881-1882²⁴, en passant par l'*opus magnum* qu'est *Le Capital* et ses travaux préparatoires, dont émergent les célèbres *Manuscrits de 1857-1858*, plus connus sous le nom de *Grundrisse*, ainsi que la partie centrale des *Manuscrits de 1861-1863*, publiée sous le titre de *Théories sur la plus-value*, l'œuvre de Marx s'est en effet progressivement centrée autour du projet d'une *critique de l'économie politique*. À l'image du restant de l'œuvre, cependant, cette critique restera elle-même inachevée et, à la mort de Marx, seule une petite partie de ses recherches et élaborations sur ce terrain aura été publiée : outre quelques textes précurseurs tels que la *Misère de la philosophie* (1847) ou *Travail salarié et capital* (1849), Marx ne fera paraître de son vivant que la *Contribution à la critique de l'économie politique* en 1859 et le premier livre du *Capital* en 1867, portant lui-même le sous-titre de « Critique de l'économie politique »²⁵.

Cette critique marxienne de l'économie politique a fait l'objet de bien des mécompréhensions et malentendus. Les raisons en sont multiples. Elles tiennent, tout d'abord, à l'emprise idéologique persistante des processus dont Marx avait pourtant fait l'objet même de sa critique, notamment au fétichisme marchand, monétaire et capitaliste. En dernière instance, c'est bien ce fétichisme (couplé avec le scientisme, un autre fétichisme au demeurant) qui a conduit la plupart de ses lecteurs et commentateurs, y compris parmi ses soi-disant disciples, à voir dans la critique marxienne de l'économie politique une œuvre d'économiste et à chercher à constituer à partir d'elle une économie marxiste, en commettant ainsi *un contresens fondamental et dramatique* qui a lourdement pesé sur le destin de ce qu'on a appelé le marxisme.

Sans doute y a-t-il dans la critique marxienne de l'économie politique une volonté de parachever cette dernière comme science positive du procès global de la production capitaliste. Ainsi Marx affirme-t-il dans la préface à la première édition allemande du premier livre du *Capital* que « le but final de cet ouvrage est de dévoiler la loi économique du mouvement de la société »²⁶. Et, de fait, Marx aura considé-

24. Publiées en annexe du *Capital*, I, 3, pages 241-253. Les références des traductions des œuvres de Marx que j'ai utilisées figurent dans la bibliographie.

25. Pour une présentation des travaux entrant dans le cadre de la critique marxienne de l'économie politique, cf. annexes 1 et 2.

26. *Le Capital*, I, 1, page 19.

ramblement fait progresser la connaissance de l'économie capitaliste, en la débarrassant des confusions dans lesquelles elle se débattait avant lui, chez les grands classiques (Smith, Ricardo, Malthus), notamment celles concernant le concept de valeur, en effectuant clairement la distinction entre travail concret et travail abstrait. Il aura ainsi su, le premier, formuler les lois générales de développement de la production capitaliste : loi de la valeur, loi d'accumulation, loi d'équilibre des échanges intersectionnels, loi de formation d'un taux de profit moyen, etc., qu'il rattache à la puissance homogénéisante de la valeur et de sa logique d'équivalence.

Mais ce moment positif reste chez lui directement subordonné à *la critique* de l'économie politique, à la fois comme monde réifié et comme représentation fétichiste. Contre les économistes qui, victimes des mirages du « monde enchanté » des rapports marchands, célèbrent les vertus de l'économie capitaliste, en en naturalisant et en éternisant les rapports constitutifs, Marx met en évidence :

– le processus historique d'expropriation des producteurs qui, sur la base de la destruction et de la dissolution de toutes les formes antérieures de propriété et de production, a permis la formation du capital comme rapport social de production, donc le caractère historiquement déterminé de ce dernier ;

– l'exploitation et la domination du travail sous sa forme salariée par le capital, la non-équivalence que masque le rapport d'échange contractualisé qu'est le salariat, secret de la mystérieuse capacité du capital à produire et accumuler de la plus-value ;

– la manière dont la confusion (non seulement mentale mais sociale, pratique autant qu'idéologique) des rapports de production avec leurs supports matériels (la marchandise, la monnaie, les moyens de production, etc.) conduit à fétichiser ces derniers et à transformer le procès social de production en un monde enchanté, un monde à l'envers dans lequel les choses gouvernent les hommes ;

– les contradictions qui minent ce mode de production et ses autorégulations spontanées, contradictions entre sa forme (marchande et monétaire) et son contenu (le développement quantitatif et qualitatif des forces productives), qui en font un mode fondamentalement instable, au cours nécessairement heurté et chaotique, interrompu par des crises, en définitive un mode transitoire, voué à être dépassé ;

– la manière dont, précisément, s'accumulent en son sein les conditions non seulement de son propre dépassement, mais du dé-

passer de toute « économie » : les conditions de l'abolition du règne de la nécessité et de la rareté et, partant, de l'abolition de la « lutte pour la vie », les conditions de l'accès à l'abondance et à la liberté (définie notamment par la fin du travail). Possibilités dont la pleine actualisation supposait, selon Marx, une révolution et l'avènement d'un nouveau mode de production, le communisme.

Autant de thèmes sur lesquels j'aurai largement l'occasion de revenir dans le cours de cet ouvrage. Leur escamotage non seulement a dénaturé l'œuvre de Marx, en en réduisant la dimension critique, mais encore l'a rendue largement inopérante, y compris souvent dans sa dimension de connaissance positive du mode de production. Tant il est vrai que, privé de cette dimension, l'héritage de Marx devient stérile.

La mécompréhension dont a souffert la critique marxienne de l'économie politique s'explique, en second lieu, par sa méthode d'exposition, si contraire aux modèles épistémologiques dominants qu'elle ne pouvait pas ne pas être déroutante. Cette méthode, qui s'élève de l'abstrait au concret, se justifie pourtant pleinement par son objet même. En effet, ce que Marx se propose de saisir, c'est le mode de production capitaliste dans sa totalité. Or cette totalité n'est pas immédiatement accessible en tant que telle : elle ne peut pas faire l'objet d'une intuition, qu'elle soit sensible ou intellectuelle, elle ne peut que se (re) construire par la pensée. Se pose alors la question essentielle et du point de départ et de la méthode pour accéder au tout, sur laquelle Marx a beaucoup hésité et réfléchi. Le parti qu'il a fini par prendre, dès les *Grundrisse* et qui ne cesse de s'affirmer jusqu'au *Capital*, c'est de commencer par l'analyse du rapport social à la fois le plus simple et le plus abstrait, la valeur, précisément parce que la prédominance de ce rapport social caractérise le mode de production capitaliste en propre, en partant dans les *Grundrisse* de la catégorie de l'argent et dans *Le Capital* de celle de la marchandise. Ce faisant, Marx fait nécessairement abstraction, dans un premier temps, de toutes les conditions (historiques, sociales, techniques, juridiques, politiques, éthiques, religieuses, etc.) qui ont rendu possible et qui continuent à rendre possible cette prédominance de la valeur en tant que rapport social ; avant de les restituer méthodiquement, chacune à sa place, place commandée par les exigences mêmes de l'analyse, en montrant comment ces conditions sont produites par le mouvement même d'autonomisation de la valeur et/ou par la transformation d'éléments

préalables que ce mouvement trouve comme résultats du développement historique antérieur. Restitution que Marx n'a cependant pas pu ou su conduire jusqu'à son terme²⁷.

Cette méthode, qui opère par réduction (mise entre parenthèses provisoire) et par restitution (de ce qui a été précédemment réduit), est la seule qui permette de saisir rigoureusement une totalité sociale selon la logique même de sa constitution : « *C'est seulement par cette démarche qu'il est possible de ne pas toujours parler de tout à propos de tous les rapports.* »²⁸ Si elle présente le défaut de commencer par des analyses abstraites donc difficiles, ce dont Marx avait conscience²⁹, elle n'en a pas moins sa nécessité : « *C'est là un désavantage contre lequel je ne peux rien si ce n'est toutefois prévenir et prémunir les lecteurs soucieux de vérité.* »³⁰ Faut de l'avoir comprise, des générations de commentateurs, y compris marxistes, ont allégrement démembré la critique marxienne de l'économie politique, à l'instar d'un Althusser recommandant de sauter la lecture du premier chapitre du Livre I du *Capital* et réduisant celui-ci à ce seul Livre³¹ ; ou en escamotant l'ensemble du Livre II, réputé ne traiter que de questions « techniques » n'intéressant que les économistes et les capitalistes. Ce travail d'équarrissage aura privé ceux qui en auront suivi les recommandations ou subi les effets de l'intelligence de l'unité et du mouvement de la critique marxienne, en n'en laissant subsister que des moments épars (pour l'essentiel l'analyse de la formation de la plus-value, les développements concernant la loi générale de l'accumulation capitaliste et l'accumulation primitive, l'établissement de la loi tendancielle

27. Les deux passages essentiels dans lesquels Marx expose et justifie sa méthode se situent dans l'*Introduction*..., pages 164-165 et dans la préface à la seconde édition allemande du premier livre du *Capital*, I, 1, pages 26 à 29.

28. Lettre de Marx à Engels du 2 avril 1858, *Lettres sur « Le Capital »*, page 95. Cf. aussi Henri Lefebvre, *Le langage et la société*, Gallimard, 1966, pages 175-204 ; et préface à la deuxième édition de *Logique formelle, logique dialectique*, Anthropos, 1969, pages V-LIII.

29. « *Dans toutes les sciences, le commencement est ardu. Le premier chapitre, principalement la partie qui contient l'analyse de la marchandise, sera donc d'une intelligence un peu difficile* », écrit-il par exemple dans la préface à la première édition allemande du premier livre du *Capital* (I, 1, page 17).

30. Lettre de Marx à Maurice La Châtre du 18 mars 1872, *Le Capital*, I, 1, page 44.

31. Cf. *Lire le Capital*, op. cit.

de baisse du taux de profit moyen), aux liens lâches entre eux, rendus de ce fait quelquefois incompréhensibles.

La dispersion des travaux de Marx en des dizaines de manuscrits, étalés sur près de vingt-cinq années, et l'état final d'inachèvement de sa tentative de critique de l'économie politique auront sans doute favorisé ces découpages arbitraires et contribué, eux aussi, en troisième lieu, à la mécompréhension de sa tentative. En particulier, ils n'auront pas permis, la plupart du temps, de la saisir *simultanément* dans son unité et dans sa diversité. Car, si la direction critique reste bien la même, les inflexions des concepts sont notables, allant souvent bien au-delà de la simple nuance, au fil des tentatives successives et incessantes de rédaction auxquelles Marx s'est livré. Loin d'être seulement l'indice de ses difficultés réelles à maîtriser l'ensemble de son propos, il faut y voir autant d'essais, différents mais cohérents entre eux, pour explorer un champ qu'il découvrait en même temps qu'il le mettait en forme conceptuellement. Ce qui exclut de privilégier l'un ou l'autre moment fort de la démarche marxienne, en considérant par exemple – comme on l'a fait très longtemps – tous les manuscrits antérieurs au *Capital* comme le simple brouillon de ce dernier, alors qu'ils présentent souvent une originalité forte; ou, au contraire, en voyant dans les *Grundrisse* l'authentique veine critique que serait venu étouffer le formalisme ultérieur du *Capital*, selon l'interprétation audacieuse mais discutable qu'en a proposé Toni Negri³². Je montrerai au contraire qu'il y a bien une unité profonde de la critique marxienne de l'économie politique, mais que celle-ci ne peut se concevoir qu'en respectant sa diversité, qu'en intégrant les différentes dimensions de cette réalité complexe que constituent le capital et son procès de reproduction, qu'à travers ses multiples esquisses, brouillons, versions primitives et rédactions définitives Marx s'est précisément efforcé de saisir.

3.3. Ainsi, plus d'un siècle après la mort de Marx, sa critique de l'économie politique reste en un sens à (re) découvrir, en la dégagant de la gangue des commentaires qui l'ont, pour la plupart, étouffée et défigurée. Car sa vigueur et son actualité ne peuvent manquer de s'imposer à qui sait se l'approprier dans son sens, sa méthode, son unité et sa diversité propres. Le présent ouvrage, qui propose une telle relecture, en constituera, je l'espère, une illustration.

32. Cf. Marx au-delà de Marx, *op. cit.*

Conformément à mon projet, ma relecture se centrera sur la thématique et la problématique de la reproduction du capital. Cette thématique et cette problématique s'inscrivent directement dans la perspective de la critique marxienne: « *Notre conception diffère fondamentalement de celle des économistes qui, enfoncés dans le système capitaliste, voient certes comment on produit dans le rapport capitaliste, mais non comment ce rapport lui-même est produit et crée en même temps les conditions matérielles de sa dissolution, supprimant du même coup sa justification historique, en tant que forme nécessaire du développement économique et de la production de la richesse sociale.* »³³ Essentiellement préoccupé de démontrer que le mode capitaliste de production n'est pas la forme absolue et définitive de production sociale, Marx s'attache précisément à déterminer les conditions et les formes sous lesquelles le rapport capitaliste de production, le capital comme rapport de production, est lui-même produit et par conséquent aussi reproduit, tout en accumulant les conditions de sa propre destruction. Telle est l'originalité foncière de sa critique de l'économie politique: montrer que le résultat essentiel de la production capitaliste, ce ne sont ni les marchandises ni l'argent, ni même la plus-value (le profit, l'intérêt, la rente), mais le capital lui-même comme rapport de production. En ce sens, elle est la première analyse méthodiquement menée du *procès de production d'un rapport social*; et elle demeure un modèle du genre.

Dans cette mesure même, la thématique et la problématique de la *reproduction* du capital y affleurent à différents moments. Dès l'« Introduction à la critique de l'économie politique » par laquelle Marx inaugure la rédaction des *Grundrisse*, elle est implicitement présente dans la mise en évidence de l'aspect systémique des rapports entre production, circulation, distribution et consommation, préfigurant ainsi l'idée que le mouvement du capital est un procès dont les résultats reproduisent sans cesse les conditions et les présupposés, créant ainsi la possibilité de sa propre répétition périodique. Par la suite, elle passe à plusieurs reprises au premier plan de l'analyse. Par exemple au sein de la section du *Capital* consacrée à l'analyse du procès d'accumulation (Livre I, section VII), qui permet à Marx d'introduire la différence entre reproduction simple et reproduction élargie. Ou encore dans le « chapitre » inédit du Livre I du *Capital*, dont la

33. Marx, *Un chapitre inédit du Capital*, page 264.

dernière partie est significativement intitulée: « *La production capitaliste est production et reproduction du rapport de production spécifiquement capitaliste.* »³⁴ La problématique de la reproduction est de même omniprésente dans le livre II du *Capital*, pas seulement d'ailleurs dans sa section III déjà mentionnée, consacrée à « *la reproduction et la circulation du capital social* ». De même se retrouve-t-elle à l'arrière-plan des différentes analyses que Marx consacre aux crises de la production capitaliste et à leur issue, destinées à mettre en évidence le cours nécessairement chaotique du processus reproductif et ses limites essentielles.

Et pourtant, à aucun moment de son analyse, le concept de reproduction du capital ne fait l'objet de la part de Marx d'une élaboration méthodique. Aussi n'est-il pas toujours exempt de confusion dans l'usage qu'il en fait : Marx ne distingue pas toujours clairement la reproduction du capital comme rapport social de production de la reproduction de ses éléments constitutifs, les moyens de production et la force de travail. En un sens, on peut même dire que ce concept est *le grand absent de la critique marxienne*. Cette absence surprend notamment au sein du Livre III du *Capital*, au moment où Marx passe à l'analyse du procès d'ensemble de la production capitaliste, unité des procès de production et de circulation. On s'attendrait à trouver dans ce Livre, où Marx traite de la production capitaliste comme un tout qui s'assure les conditions de sa propre reproduction, une élaboration méthodique de ce concept qui puisse à la fois reprendre, prolonger et synthétiser les éléments qui s'en trouvent exposés dans les deux Livres précédents. Ce qui précisément n'est pas le cas.

Il faudra s'interroger sur cette absence. Marx considérerait-il que la reproduction du capital allait de soi, qu'elle était en quelque sorte automatiquement assurée par les mécanismes d'autorégulation de la production capitaliste, tant du moins que ceux-ci n'entraient pas en crise? Considérerait-il au contraire que l'établissement du caractère inéluctable des crises et la perspective qu'elles ouvraient d'un dépassement du capitalisme comme mode de production rendaient en quelque sorte inutile l'élaboration d'une théorie de la reproduction du capital en tant que telle? Sans doute l'un et l'autre à la fois, comme nous le verrons. En quoi il restait prisonnier de son temps... et des illusions du mouvement révolutionnaire de son époque, qu'il

34. *Id.*, page 257.

avait contribué à faire naître d'ailleurs. Le capitalisme encore juvénile dont Marx faisait l'expérience n'avait pas encore montré son étonnante capacité à « survivre », à se rétablir par-delà et même à travers ses contradictions et ses crises; et les espoirs de son prochain dépassement révolutionnaire n'avaient pas encore eu l'occasion de se dissiper, ou du moins de se refroidir.

La juvénilité du capitalisme auquel Marx avait affaire présentait d'ailleurs un autre handicap sur la voie de l'élaboration de ce concept. Certaines des conditions de la reproduction du capitalisme lui étaient encore directement données, résultats d'un devenir historique dont le capital comme rapport de production était issu, qu'il lui suffisait de se subordonner sans avoir encore besoin de les transformer en se les appropriant, en un mot de les (re) produire. Pour reprendre une terminologie élaborée par Marx afin de rendre compte du bouleversement par le capital du procès de production mais dont je montrerai qu'elle peut s'étendre bien au-delà de ce dernier, le capital en était encore à un régime de domination *formelle* de ses conditions de reproduction, et n'avait pas encore atteint son régime de domination *réelle*. Or seul le passage à ce dernier, qui n'interviendra, inégalement selon les secteurs et les formations sociales, qu'au cours du XX^e siècle, rendra immédiatement perceptibles l'ampleur et la profondeur du procès de reproduction du capital, en rendant du même coup incontournables la problématique de la reproduction et l'élaboration de son concept. C'est là du moins une hypothèse sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir, pour l'étoffer, au terme de cette étude.

Ma reprise de la critique marxienne de l'économie politique, à partir du concept de reproduction du capital, se propose donc d'en fournir *une lecture originale en même temps que critique*. Elle montrera notamment pourquoi cette critique devait nécessairement se diversifier, parler en quelque sorte à plusieurs voix, se développer sur un mode polyphonique. Ce qui permettra de dépasser quelques-unes des difficultés récurrentes de compréhension de certains développements particuliers (par exemple l'analyse du fétichisme ou les fameux schémas de reproduction du Livre II du *Capital*) et d'établir la stérilité de nombre de querelles d'interprétation que l'œuvre marxienne a fait naître (par exemple son analyse des crises du procès capitaliste de production).

Prendre pour fil conducteur le concept de reproduction du capital renouvellera, en second lieu, la compréhension de l'architecture

interne de la critique de l'économie politique, tout en indiquant comment la compléter là où Marx l'a laissée en plan. Car il apparaîtra que ses lacunes sont précisément liées à l'absence d'élaboration du concept de reproduction, qui confirmera ainsi sa centralité au sein même du champ élaboré par la critique marxienne.

Enfin, reprendre cette critique en la centrant ainsi sur la problématique de la reproduction me permettra d'en saisir les limites exactes, en même temps que d'indiquer comment les dépasser, tout en restant fidèle à la méthode même suivie par Marx. Car, chemin faisant, nous verrons que la reproduction du capital comme rapport social implique des médiations que le capital lui-même ne peut engendrer dans et par son propre mouvement. Ce qui me permettra *in fine* d'indiquer comment poursuivre, au-delà des limites de sa critique de l'économie politique *stricto sensu*, la tentative que Marx, le premier, a entamée dans le cadre de cette critique : l'exposé méthodique de l'ensemble des conditions de la prédominance de ce rapport social réifié qu'est la valeur, plus exactement de cette « *valeur en procès* » qu'est le capital.

Une dernière remarque avant de plonger dans la vaste matière de la critique marxienne de l'économie politique. On s'étonnera peut-être en suivant le commentaire que j'en propose du peu de références qui y seront faites aux autres lectures qui en ont été menées, dont certaines sont pourtant fort stimulantes³⁵. Trois raisons essentielles ont justifié ce choix. D'une part, le souci de ne pas alourdir davantage encore un texte déjà long et dense. D'autant plus que, d'autre part, *aucun* de ces commentaires ne s'est à proprement parler centré sur la thématique et la problématique de la reproduction du capital chez Marx, du moins dans le sens large que je lui donne ; en ce sens, ma démarche est *pionnière*. Enfin, et dans cette mesure même, il m'a semblé nécessaire d'*en revenir directement au texte marxien lui-même*, pour en explorer toute la richesse mais aussi en exposer les lacunes et les limites.

35. Je pense en particulier à celles d'Henrik Grossmann, *Marx, l'économie politique classique et le problème de la dynamique*, traduction Champ Libre, 1975 ; de Roman Rosdolsky, *La genèse du Capital chez Karl Marx*, traduction partielle Maspero, 1977 (une traduction intégrale est annoncée aux Editions de la Passion) ; d'Ernest Mandel, *La formation de la pensée économique de Karl Marx*, Maspero, 1967 ; Antonio Negri, *Marx au-delà de Marx*, *op. cit.* ; Jacques Bidet, *Que faire du Capital ?*, *op. cit.* ; Stravros Tombazos, *Le temps dans l'analyse économique. Les catégories du temps dans Le Capital*, Editions Sociétés des Saisons, 1994.

Partie I

LE CONCEPT DE CAPITAL

Toute reprise de la critique marxienne de l'économie politique implique, à titre de condition préalable, d'en revenir à son concept central: celui de capital. Tâche d'autant plus indispensable que la compréhension de ce concept continue à être obscurcie et parasitée par la persistance d'un certain nombre de représentations fétichistes. Tantôt celles-ci réifient le capital en le considérant comme une chose ou un ensemble de choses (marchandises, argent, moyens de production) que l'on s'approprie, accumule, échange, etc. ; tantôt elles le personnifient, en le présentant comme une puissance douée d'autonomie, capable de se mettre en mouvement par elle-même, de se conserver et de s'accroître par elle-même, en l'assimilant à l'activité et à la volonté (bonne ou mauvaise) des capitalistes. Ces représentations trouvent leurs conditions dans le mouvement apparent du capital, ce qui explique leur prégnance sur les agents du procès social de production. Mais elles occultent la véritable nature du capital, son caractère de rapport social de production, que je me propose de rappeler dans un premier temps.

Cependant la reprise de l'ensemble de la critique marxienne de l'économie politique, et notamment des nombreux manuscrits qui ont précédé et accompagné la rédaction du Capital, rend possible et même nécessaire de complexifier le concept de capital. En effet, la définition du capital comme rapport social de production, pour fondamentale qu'elle soit, n'est pas la seule que Marx produise au fil de sa critique. Ce n'est même pas la plus fréquente, Marx recourant le plus souvent à la formule de « valeur en procès » pour caractériser le capital. Formule a priori obscure, mais dont l'analyse va révéler la fécondité, notamment du point de vue d'une problématique de la reproduction du capital.

Un certain nombre de passages dispersés de la critique marxienne recèlent enfin une troisième définition du capital comme pouvoir: comme puissance sociale aliénée, comme médiation autonomisée, comme communauté sociale réifiée. La signification et l'importance de cette définition ont échappé à la quasi-totalité des lecteurs et commentateurs de Marx, d'autant plus que ce dernier l'a lui-même à peine esquissée, en ne lui conférant qu'un statut secondaire et même marginal par rapport aux deux précédentes.

Se posera alors la question de l'unité du concept de capital. Dans la critique marxienne de l'économie politique, chacune de ces trois définitions du capital occupe, tour à tour, aux différentes étapes de l'analyse, le premier plan, comme si chacune répondait à une intention particulière, aucune ne parvenant à épuiser la signification de ce concept. Ce qui m'amènera à former l'hypothèse d'une tridimensionalité du capital, chacune des définitions précédentes correspondant à l'une de ses trois dimensions d'expropriation des producteurs, d'autonomisation de la valeur et de socialisation de la production. Et j'indiquerai enfin pourquoi une analyse de la reproduction du capital doit privilégier la définition de ce dernier comme valeur en procès; et comment cette analyse doit dès lors se structurer autour de cette définition.

Chapitre I

LE CAPITAL

COMME RAPPORT SOCIAL DE PRODUCTION

La définition fondamentale du capital, celle qui sert de point de départ et de point de retour incessant à Marx dans sa critique de l'économie politique, celle en particulier dont il se sert pour procéder à la critique des représentations fétichistes que véhicule cette dernière, détermine le capital comme rapport social de production. Commençons par rappeler la signification donnée par Marx au concept de rapport de production en général, avant de souligner l'originalité du capital en tant que rapport de production.

1. Le concept de rapport de production

Le concept de rapport de production ne se forme que lentement dans l'œuvre de Marx. Il n'apparaît clairement formulé comme tel que dans la célèbre préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique* publiée en 1859. Par ailleurs, comme souvent chez Marx, il ne fait pas l'objet d'une exposition en tant que tel : son élaboration se mêle constamment aux analyses des différents rapports de production qui se sont succédé au cours de l'histoire, elle se fait donc à la volée, au fil de la mise en œuvre du concept, en s'infléchissant

ainsi sans cesse au gré de contextes variables et de matériaux divers d'analyse. Enfin, pour compliquer le tout, ce concept ne se sépare jamais chez Marx d'autres concepts avec lesquels il forme constellation : ceux de procès de travail, de forces productives, de division sociale du travail, d'appropriation de la nature, etc.

On peut néanmoins tenter de dégager une définition de ce concept de l'ensemble des passages de l'œuvre de Marx où il est mis en œuvre. Par *rappports de production*, Marx entend les rapports sociaux que les hommes entretiennent entre eux dans le procès de production de leurs conditions matérielles d'existence, donc dans l'acte d'appropriation de la nature, rapports essentiellement médiatisés par leurs relations (de propriété et de possession) aux moyens de production et de consommation (de subsistance). Reprenons les différents moments de cette définition.

Le procès de production par les hommes de leurs conditions matérielles d'existence, par lequel ils se distinguent d'emblée de tous les autres êtres vivants, présente en fait une double face ou une double dimension. D'une part, il met en rapport les hommes avec la nature en un procès de travail, rapport actif dans et par lequel ceux-ci s'approprient la nature en la transformant. Dans ce procès de travail, Marx distingue différents facteurs qu'il nomme *les forces productives* : d'une part, les moyens de production, comprenant à la fois les matières de travail à transformer (les ressources naturelles : la terre, sol et sous-sol, les matières premières, les sources d'énergie) et les moyens de travail pour les transformer (les outils, les machines, les infrastructures productives) ; d'autre part, la force de travail humaine, c'est-à-dire l'ensemble des facultés physiques, intellectuelles, morales que l'homme peut mettre en œuvre dans son activité productive. Marx compte quelquefois également les différents modes sociaux de coopération (de division et de combinaison) entre l'ensemble des forces de travail individuelles comme une force productive.

Mais, d'autre part et simultanément, « [...] dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, rapports de production qui correspondent à un degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles »¹. Passons sur le caractère déterministe de cette formulation, qui a ouvert le chemin aux réductions économistes

1. Préface à la *Contribution...*, page 4.

que l'on sait, pour ne retenir ici que l'essentiel : le procès de production est toujours aussi d'emblée un *procès social*, mettant en jeu des rapports des hommes entre eux, rapports complexes faits à la fois de coopération, de concurrence et de lutte. Ce sont ces rapports-là que Marx désigne par le concept de rapports de production.

En dépit de son inflexion économiste, ou peut-être à cause d'elle, la citation précédente présente l'intérêt de signaler que ces rapports ne se nouent pas arbitrairement ; ils sont, dans une certaine mesure (mais dans une certaine mesure seulement), déterminés par les forces productives, donc par les éléments mêmes du procès de travail que ces rapports médiatisent. En un sens, les rapports de production constituent une mise en forme (sociale) particulière de ces éléments, autrement dit des forces productives : une manière particulière de les combiner, qui ne saurait évidemment être étrangère à leur nature propre. Inversement, les forces productives constituent en somme le contenu à la fois matériel et social des rapports de production.

Les rapports sociaux de production déterminent donc les positions respectives des différents agents ou catégories d'agents de la production les uns par rapport aux autres au sein du procès social de production : par exemple les relations entre producteurs et non-producteurs, celles entre producteurs directs (ceux qui mettent immédiatement en œuvre les moyens de production) et producteurs indirects (ceux qui n'assument que des fonctions de direction, de surveillance, de conception ou d'organisation du procès de production), etc., déterminant ainsi toute une division sociale du travail. Et Marx de montrer que le moment central de tout ce processus de différenciation et de hiérarchisation sociales, donc le moment central des rapports de production au sein des différents modes de production, est *la relation de propriété et/ou de possession aux moyens de production* et, secondairement, aux moyens de consommation. Ainsi les différents rapports de production (la communauté primitive, le patriarcat, l'esclavage, le servage, etc.) peuvent-ils en définitive se définir à partir du mode d'appropriation ou de non-appropriation par les producteurs (et notamment les producteurs directs) des moyens de production. Les rapports de production sont ainsi caractérisés par cette relation fondamentale d'appropriation aux moyens de production, qui constitue même plus largement et plus fondamentalement, selon Marx, la base de tout l'édifice social et politique : « *C'est toujours dans le rapport immédiat entre le propriétaire des moyens de production et le producteur direct (rapport dont les différents aspects*

correspondent naturellement à un degré défini du développement des méthodes de travail, donc à un certain degré de force productive sociale), qu'il faut chercher le secret le plus profond, le fondement caché de tout l'édifice social et par conséquent de la forme politique que prend le rapport de souveraineté et de dépendance, bref la base de la forme spécifique que revêt l'Etat à une période déterminée. »²

Notons enfin pour conclure ce préalable que, dans les sociétés précapitalistes, les rapports de production n'existent pas de manière séparée et autonomisée relativement aux autres rapports sociaux, par exemple relativement aux rapports sociaux de sexe, aux rapports familiaux ou tribaux, aux rapports civils, politiques et religieux, etc. C'est au contraire une caractéristique des rapports capitalistes de production et, avec eux, de l'ensemble du procès de production capitaliste qu'ils structurent et dont ils impulsent et dirigent la dynamique, que de tendre à se séparer et à s'autonomiser à l'égard de l'ensemble des autres rapports sociaux, en les subordonnant à leur « logique » propre, sans totalement y parvenir cependant. Cela tient à la spécificité même de ces rapports, sur laquelle nous allons nous pencher à présent.

2. Les trois moments du rapport capitaliste de production

En tant que rapport de production, le capital se définit par trois moments que l'analyse permet de distinguer, bien qu'ils se trouvent étroitement articulés entre eux.

2.1. La séparation et l'opposition entre le producteur direct et les conditions matérielles de la production : moyens de production comme moyens de consommation, est le présupposé fondamental du rapport capitaliste et le premier de ses moments. Bien qu'elle soit le résultat d'un long processus historique, cette séparation et opposition se présentent immédiatement aux agents de la production sous la forme simple d'une situation de fait, que la dynamique même du capital tend à reproduire en l'élargissant et en l'approfondissant, ainsi que nous le verrons encore. Elle prend ainsi l'apparence d'une séparation et d'une opposition *naturelles*, allant de soi, existant de toute éternité et destinée à durer de même, tenant à la nature même des éléments

2. *Le Capital*, III, 3, page 172.

ainsi mis en rapport, apparence propice aux représentations fétichistes du capital.

Cette séparation affecte ses deux pôles constitutifs, dans leur forme comme dans leur contenu. D'une part, elle réduit le producteur direct au statut de simple puissance de travail («*Arbeitsvermögen*»), au double sens d'une *potentialité* de travail et d'une *capacité* de travail. Privé qu'il est de tout moyen de production et, par conséquent, de la possibilité de produire ses propres moyens de consommation, le producteur direct n'a désormais pour seule propriété que sa puissance de travail, sa simple capacité à fournir un travail, à procéder à une opération productive. D'autre part et inversement, face à cette puissance de travail réduite à elle-même, les moyens de production (aussi bien que les moyens de consommation) font eux-mêmes l'objet d'une appropriation privative par une minorité d'individus, les capitalistes : le capital présuppose la propriété privée des moyens de production. Ainsi la séparation entre le producteur direct et les conditions matérielles de la production prend-elle d'emblée la forme d'une situation de droit, sanctionnée par tout l'appareil juridico-politique : les moyens de production et de consommation font face aux producteurs directs en tant que propriété d'autrui, défendue à ce titre par toute la puissance coercitive et répressive dont l'État est capable.

Ainsi, la condition primordiale de la formation du capital comme rapport de production est *la séparation et l'opposition* entre la richesse objective, moyens de production et moyens de subsistance, d'une part, et le principe subjectif de la richesse, la puissance de travail, d'autre part. Les premiers doivent se dresser face à la seconde comme des éléments qui sont devenus autonomes, qui lui sont devenus étrangers, propriété d'autrui, qui plus est comme des éléments qui la dominent en la contraignant à se mettre à leur service, ainsi que nous le verrons. Ce n'est qu'à cette condition qu'argent, moyens de production et moyens de subsistance prennent la forme sociale de capital. Autrement dit, ce qui leur imprime le caractère de capital, ce n'est pas leur nature intrinsèque d'argent ou de marchandises, de moyens de production ou de moyens de subsistance, mais bien *le rapport* particulier qui les lie et les oppose à la fois à la force de travail : «[...] *c'est le fait que cet argent et ces marchandises, ces moyens de production et ces moyens de subsistance se dressent comme des puissances autonomes, personnifiées par leur propriétaire en face de la capacité de travail, dépouillée de toute richesse matérielle; le fait que les conditions*

matérielles, indispensables à la réalisation du travail, soient étrangères à l'ouvrier et, qui plus est, apparaissent comme des fétiches doués d'une volonté et d'une âme propres; le fait enfin que des marchandises figurent comme acheteuses de personnes. »³

2.2. Car, pour que le procès de travail puisse avoir lieu, il faut bien que la puissance de travail trouve à s'unir avec les conditions matérielles de la production qui lui font face. Leur transformation en propriété privée d'agents distincts implique que cette réunification ait lieu et ne puisse avoir lieu que par la médiation d'un rapport d'échange marchand entre leurs propriétaires respectifs, rapport qui prend une forme juridique (contractuelle) déterminée comme tout rapport d'échange.

La force de travail est, évidemment, achetée par le capitaliste. Mais, dans ce rapport, le capitaliste ne figure que comme personnification du capital, donc du travail objectivé dans les moyens de production et les moyens de subsistance, s'appropriant la puissance de travail pour se conserver et s'accroître sous forme de valeur. Autrement dit, travail objectivé et principe subjectif du travail ne restent pas séparés l'un de l'autre : une partie du premier (les moyens de subsistance) est échangée contre le second de manière à permettre à l'autre partie (les moyens de production) de fonctionner comme telle, de manière à conserver et à accroître la masse de l'ensemble du travail mort. C'est pourquoi Marx dit, dans le passage précédemment cité, que ce sont les moyens de subsistance qui achète l'ouvrier, le travail mort qui s'incorpore le travail vivant pour se conserver et s'accroître.

La transformation de la puissance de travail en marchandise est ainsi le second moment du rapport capitaliste de production, conséquence et complément logiques du précédent. Le capital ne peut donc pas exister sans le travail salarié : « *Capital et travail salarié (comme nous appelons le travail de l'ouvrier qui vend lui-même sa capacité de travail) expriment deux facteurs d'un seul et même rapport. L'argent ne peut devenir du capital sans s'échanger au préalable contre la force de travail que l'ouvrier vend comme une marchandise; d'autre part, le travail ne peut être salarié qu'à partir du moment où les propres conditions objectives de l'ouvrier se dressent face à lui comme des conditions auto-*

3. Un chapitre inédit du Capital, page 165.

nomes, propriété d'autrui, valeur existant pour soi et ramenant tout à elle, bref, du capital.»⁴

Et en devenant marchandise, la puissance de travail acquiert, comme toute marchandise, à la fois une valeur d'usage et une valeur :

– La vente de la puissance de travail fait apparaître celle-ci comme valeur dont le salaire est la forme monétaire. Comme pour toute marchandise, la grandeur de cette valeur est mesurée par le temps de travail socialement nécessaire à sa (re)production, donc nécessaire à l'entretien du travailleur dont elle est inséparable, nécessaire à la production de ses moyens de subsistance et de ceux des siens : « *Le temps de travail nécessaire à la production de la force de travail se résout donc dans le temps de travail nécessaire à la production de ces moyens de subsistance; ou bien la force de travail a juste la valeur des moyens de subsistance nécessaires à celui qui la met en jeu.* »⁵ Ainsi le salaire permet-il en principe au producteur direct d'acquérir les moyens de consommation nécessaires et suffisants à sa (re)production en tant que producteur, lesquels, dans le cadre d'une production capitaliste, prennent essentiellement la forme de marchandises. Par l'échange du salaire contre des moyens de consommation se trouvent réunifiées la puissance de travail et les conditions matérielles d'entretien et de reproduction du travailleur⁶.

– L'achat de la puissance de travail par le détenteur des moyens de production, par le capitaliste, fait apparaître sa valeur d'usage : la puissance de travail (« *Arbeitsvermögen* ») est alors prête à se concrétiser en force de travail (« *Arbeitskraft* »), en faculté de mettre en œuvre des moyens de production. C'est cette valeur d'usage que le capitaliste acquiert contre un salaire et qu'il se propose de consommer sous la seule forme qui soit possible, c'est-à-dire en la faisant agir comme force de travail, donc en la dépensant sous la forme d'une certaine quantité de travail.

2.3. Cette consommation productive de la force de travail par le capital (iste), troisième moment du rapport capitaliste de production,

4. *Id.*, pages 168-169.

5. *Le Capital*, I, 1, pages 173-174.

6. La consommation individuelle par le travailleur de ses moyens de consommation assure donc la reproduction de sa force de travail. Bien que formellement distincte du procès de production immédiat du capital, nous verrons qu'elle constitue un moment essentiel du procès de reproduction du capital.

parachève ainsi la réunification de la puissance de travail et de ses conditions objectives d'emploi en tant que force de travail. Elle implique, cependant, elle-même un double aspect. En effet :

– D'une part, la force de travail va servir à mettre en mouvement les moyens de production dont le capitaliste est détenteur : le travail vivant est destiné à animer le travail mort de manière à métamorphoser les matières de travail (matières premières et matières auxiliaires) et les moyens de travail (outils, machines, locaux, infrastructures diverses) en produits nouveaux. La consommation de la force de travail par le capital (iste) donne ainsi lieu à un *procès de travail* concret, déterminé dans sa forme comme dans son contenu, aboutissant à la production de valeurs d'usage correspondant à un quelconque besoin humain.

– Mais, d'autre part, la consommation productive de la force de travail par le capitaliste n'est pas destinée à satisfaire ses besoins personnels (ou ceux des siens), à engendrer des valeurs d'usage privées (comme lorsqu'on s'attache les services d'un personnel domestique), mais au contraire des valeurs d'usage sociales, capables de s'échanger contre d'autres valeurs d'usage sociales, contre les produits d'autres fragments du travail social, en un mot : de devenir des marchandises. Car la production capitaliste s'affirme d'emblée comme une production marchande, comme une production en vue de l'échange. Autrement dit, ce qui intéresse avant tout le capitaliste dans la force de travail, c'est moins sa capacité à produire des valeurs d'usage que sa capacité à former de la valeur, moins sa capacité à produire des richesses concrètes que sa capacité à engendrer la forme générale et abstraite de la richesse, la valeur, sous sa forme adéquate d'argent. La production des premières ne l'intéresse que pour autant qu'elles constituent les supports et les médiations indispensables de la seconde.

Bien plus, ce que le capitaliste a en vue en consommant productivement la force de travail, c'est la formation d'une valeur excédant celle de l'ensemble des éléments (objectifs et subjectifs) qui sont entrés dans le procès de travail, excédant celle qu'il a dû avancer en définitive pour mettre en mouvement tout ce procès. Ce but, il l'atteint grâce à la capacité de la force de travail de former plus de valeur que sa valeur propre, sa capacité d'être dépensée pendant plus de temps qu'il est nécessaire à sa propre reproduction, capacité dont le capitaliste s'assure le bénéfice en s'appropriant la valeur d'usage de la force de travail par son achat et en la faisant fonctionner à son service pendant le temps nécessaire à sa manifestation : « *La valeur d'usage de la force de travail, c'est-à-*

dire le travail, n'appartient pas plus au vendeur [donc au travailleur, n.d.r.] que n'appartient à l'épicier la valeur d'usage de l'huile qu'il a vendue. L'homme aux écus a payé la valeur journalière de la force de travail; son usage pendant le jour, le travail d'une journée entière, lui appartient donc. Que l'entretien journalier de cette force ne coûte qu'une demi-journée de travail, bien qu'elle puisse opérer ou travailler pendant une journée entière, c'est-à-dire que la valeur créée par son usage durant un jour soit le double de sa valeur journalière, c'est là une chance particulièrement heureuse pour l'acheteur, mais qui ne lèse en rien le droit du vendeur.»⁷ La consommation de la force de travail par le capital (iste) prend donc essentiellement la forme d'un *procès de valorisation*: d'un procès de formation non seulement de valeur mais encore de survaleur ou de plus-value, selon la traduction habituelle du terme allemand « *Mehrwert* »⁸.

L'unité de ces deux aspects du procès de consommation productive de la force de travail par le capital (iste) : procès de travail et procès de valorisation, constitue ce que Marx nomme *le procès de production immédiat du capital*. Celui-ci se présente, dans son double aspect, comme appropriation de la force de travail par le capital. D'une part, en tant que valeur d'usage, travail vivant, elle est requise pour mettre en mouvement l'ensemble du travail mort, objectivé dans les matières de travail (matières premières et matières auxiliaires) et les moyens de travail (outils, machines, locaux, etc.), pour les transformer en de nouvelles valeurs d'usage. D'autre part, contrairement aux moyens de production qui se contentent de transmettre leur valeur au produit et qui représentent donc la partie constante du capital avancé, elle devient, en tant que valeur, la partie de ce même capital qui génère une valeur supérieure à la sienne propre, la partie variable du capital par conséquent.

Des deux aspects de ce procès, procès de travail et procès de valorisation, c'est évidemment le second qui est le plus important du point de vue du capital; le procès de travail apparaissant comme un simple moyen au service de la valorisation du capital. Et nous verrons

7. *Le Capital*, I, 1, page 194.

8. Je maintiens la traduction habituelle de l'allemand *Mehrwert* par plus-value, conformément à la traduction française du Livre I du *Capital* revue par Marx lui-même. Sa traduction par survaleur, proposée par Jean-Pierre Lefebvre, ne me semble rien ajouter de fondamentalement neuf à la compréhension du concept. Ce qui ne m'empêchera pas de recourir quelquefois à ce terme ni à certaines de ses traductions des manuscrits de Marx.

ultérieurement comment le procès de valorisation se subordonne le procès de travail en le marquant profondément de son empreinte.

2.4. En intégrant l'ensemble de ses trois moments, nous parvenons à la définition suivante du rapport capitaliste de production. Fondé sur la séparation de fait et de droit du travail mort et du travail vivant, de la force de travail et de ses conditions objectives d'existence et de réalisation, le capital est du travail mort, objectivé dans des moyens de production et de consommation, qui incorpore sans cesse en lui-même du travail vivant dans le but essentiel de se conserver et de s'accroître. Le mort se saisissant du vif, les choses s'emparant des hommes en les asservissant, le produit dominant le producteur en le mettant au service de sa conservation et de son accumulation, la richesse objective s'incorporant le principe subjectif de la richesse pour en faire le moteur de sa croissance exponentielle, telle est en définitive la caractéristique fondamentale du capital comme rapport de production selon Marx.

Cette inversion et perversion caractérise d'ailleurs les deux moments fondamentaux du rapport capitaliste de production, aussi bien son procès de circulation que son procès de production. En effet, comme je l'ai signalé plus haut, dans le procès de circulation, les moyens de subsistance, qui représentent le contenu matériel du capital variable, achète les travailleurs (leurs forces de travail); tandis que, dans le procès de production, les moyens de production se soumettent et utilisent ces mêmes ouvriers afin de valoriser la totalité de la valeur avancée: « [...] la propriété économique déterminée qu'ont les moyens de subsistance d'acheter les ouvriers, ou celle qu'ont les moyens de production – le cuir et la forme – d'utiliser des ouvriers cordonniers, cette inversion entre chose et personne [...] » constitue en propre le rapport capitaliste de production⁹.

Evidemment, à chaque fois, cette inversion requiert la médiation du capitaliste qui intervient comme *personnification du capital*, qui prête donc sa conscience et sa volonté aux choses (moyens de subsistance et moyens de production) dans lesquelles le capital se matérialise, s'objective. C'est par son intermédiaire que s'effectue en définitive la subordination des personnes aux choses et du travail vivant au travail mort. De même qu'inversement, face au capital (iste), le travailleur salarié personnifie le travail vivant, la force de travail comme principe moteur du procès de production.

9. *Un chapitre inédit du Capital*, page 173, note 139.

Notons pour terminer le triple aspect du rapport entre travail mort et travail vivant qui s'établit au sein du capital et que mettent en évidence les trois moments précédents. Le capital repose tout à la fois sur *la séparation* entre le travail mort et le travail vivant; il procède ensuite de *leur unification* par l'échange marchand, donc en leur qualité de marchandises; enfin, il les *hiérarchise*, subordonne le travail vivant au travail mort dans un procès de travail qui est aussi et surtout un procès de valorisation. Par la suite, j'aurai maintes fois l'occasion de revenir sur ce triple processus de séparation-unification-hiérarchisation et d'en souligner l'importance pour la définition du capital et la compréhension de son mouvement d'ensemble.

3. L'expropriation des producteurs: le « travailleur libre »

En tant que rapport social de production, le capital se caractérise donc essentiellement par la séparation entre le producteur direct et les conditions matérielles de la production. C'est ce moment-là du capital qui détermine les deux autres. Cette séparation commande la réunification des éléments subjectifs et objectifs de la production par la médiation marchande. De même fonde-t-elle la possibilité de la valorisation du capital, en permettant au capitaliste de disposer de la force de travail du producteur aux conditions de durée, d'intensité et de productivité nécessaires à la valorisation du capital avancé. Dans les limites cependant de la résistance que le producteur opposera à sa propre exploitation et domination.

Cette séparation et opposition fonde en même temps *la profonde originalité historique* du rapport capitaliste de production, en le distinguant de tous les rapports antérieurs. Car, bien qu'elle se présente comme une donnée de fait et de droit au sein du capitalisme, avec toutes les apparences de la naturalité, cette séparation est le résultat d'un processus historique séculaire. Processus qui ne se réduit pas à la seule phase d'accumulation primitive analysée dans le *Capital* (Livre I, section VIII), mais qui couvre en un sens l'ensemble du devenir historique de l'humanité, ainsi que l'atteste le développement consacré par Marx aux « formes ayant précédé la production capitaliste » dans les *Grundrisse*¹⁰. Ce processus a abouti à concentrer entre les

10. Cf. tome 1, pages 435-479. Dans ce passage d'une grande richesse, Marx distingue précisément différentes lignées d'historicité (asiatique, antique, médié-

moins d'une minorité de membres de la société l'essentiel des moyens sociaux de production, tandis que l'immense majorité de ses membres s'en sont trouvés dépossédés, réduits à l'état de ce que Marx nomme des « *travailleurs libres* », c'est-à-dire des travailleurs séparés de leurs moyens de production et de leurs moyens de subsistance, réduits au statut de simple puissance de travail. L'expression de « *travailleur libre* » est évidemment d'une cruelle ironie, s'agissant du résultat du processus par lequel des hommes se trouvent dépouillés de toute la richesse naturelle et sociale et réduits à la condition d'« *individus nus* » soumis à des choses.

C'est sur ce processus d'*expropriation* des êtres humains à l'égard de leurs propres conditions matérielles d'existence et, plus largement, de toute la richesse sociale accumulée au cours de l'histoire de la civilisation que repose en définitive le rapport capitaliste de production. Ce processus définit aussi, du même coup, la condition du « *travailleur libre* » que présuppose ce rapport, en fixant le contenu de sa « liberté », une « liberté » fondée sur l'expropriation, la dépossession, la privation, une « liberté » qui se révèle ainsi largement illusoire et pour tout dire mystificatrice.

« Libre », le travailleur réduit au statut de simple puissance de travail l'est doublement. D'une part, l'expropriation de ses conditions matérielles d'existence l'a libéré des liens de dépendance et / ou de domination qui caractérisaient les formes précapitalistes de la production (le « *communisme primitif* », le patriarcat, l'esclavage, le servage, le régime corporatif). Dans ces formes, l'unité du producteur et de ses conditions matérielles de travail et d'existence était en un sens toujours réalisée, le producteur individuel étant ainsi assuré d'avoir accès aux moyens de production (essentiellement la terre) et aux moyens de subsistance, dans les limites fixées par les contraintes de l'appropriation de la nature. Cette unité était cependant médiatisée soit par l'appartenance et la subordination du producteur individuel à une communauté sociale (tribale, clanique, familiale, villageoise, corporative), fonctionnant elle-même comme un collectif de travail, possédant et maîtrisant à ce titre les moyens de production (c'était le cas dans le « *communisme primitif* » comme dans le régime corpora-

vale) selon la forme et le degré de séparation entre le producteur et ses conditions matérielles d'existence à partir de la communauté primitive. J'en rappellerai quelques résultats un peu plus loin.

tif); soit par la réduction des producteurs au statut de moyens de production dirigés par un pouvoir tutélaire de type personnel ou institutionnel (comme dans l'esclavage); soit par une sorte de mixte entre les deux (comme dans le servage ou au sein des sociétés relevant du fameux «*mode de production asiatique*»). En impliquant la dissolution, progressive ou brutale, de toutes ces formes de production et des formes d'organisation sociale qui leur servait de cadre et de support, la formation du rapport capitaliste de production a affranchi le producteur individuel de l'ensemble de ces liens communautaires et/ou personnels de dépendance et de subordination.

Du même mouvement, elle l'a *individualisé*: elle en a fait un producteur individuel, tenu de s'approprier individuellement ses conditions sociales d'existence, en ne comptant en quelque sorte que sur ses ressources propres, matérielles ou immatérielles, ou celles de son entourage social immédiat. Ce qu'il peut faire, au mieux, dans un premier temps, sous la forme de la petite production marchande, dans laquelle il reste maître et de ses moyens de production et du produit de son travail (c'est le cas du paysan parcellaire et de l'artisan), tout en ayant déjà à faire face à la circulation marchande dans son ensemble, dont le devenir incertain constitue une menace permanente d'expropriation définitive. Et lorsque cette menace se précise, il connaît le sort commun de ceux qui n'ont plus pour seule propriété que leur force de travail.

«Libre», le travailleur l'est alors, d'autre part, précisément en sa qualité de propriétaire privé de sa force de travail individuelle, dont il peut disposer (user et abuser) à sa guise comme de toute propriété, en pouvant notamment la faire entrer dans le processus de l'échange marchand. Car tel est en définitive le véritable domaine et le sens profond de la «liberté» au sens capitaliste: prendre part à l'échange marchand, vendre pour acheter, aliéner son bien propre pour s'approprier le bien d'autrui. En ce sens, le «*travailleur libre*» jouit de la même liberté, celle de l'échangiste, que le capitaliste qui lui fait face. Liberté formelle cependant que démentent les conditions réelles et le contenu effectif de l'acte d'échange qui se déroule entre eux. Ainsi:

– Formellement, en tant que propriétaire de sa force de travail, le «*travailleur libre*» peut refuser de vendre celle-ci. En fait, sa situation d'«*individu nu*», dépossédé de tout moyen de production propre, le contraint à procéder à cette vente, puisque c'est pour lui, dès lors, le seul moyen de se reproduire en tant qu'être naturel et social. De plus,

l'équivalent monétaire de la valeur de sa force de travail, qu'il perçoit sous forme de salaire, ne pouvant, la plupart du temps, se convertir qu'en moyens de consommation, qui plus est en moyens temporaires, le «*travailleur libre*» se trouve dans l'obligation de renouveler sans cesse la vente de sa force de travail. Autrement dit, il est contraint de vendre à vie sa force de travail (donc de se vendre lui-même) par sa «liberté» même!

– Tout aussi formellement, dans l'acte d'échange qui les unit, capitaliste et «*travailleur libre*» sont censés se faire face avec les mêmes droits et les mêmes prétentions; et ils sont censés s'unir l'un à l'autre selon un rapport librement négocié, comportant des avantages et des obligations réciproques, en somme un rapport équilibré, égalitaire. En fait, l'inégalité de leur situation respective qui résulte de la nécessité impérative, proprement vitale même, dans laquelle se trouve le «*travailleur libre*» de vendre sa force de travail au capitaliste, pèse évidemment sur les termes de l'échange entre eux: il permet au second de fixer les conditions auxquelles a lieu cet échange, que ce soit en termes de prix de la force de travail ou en termes de conditions (de durée, d'intensité, etc.) de son usage. Autrement dit, le «*travailleur libre*» est généralement contraint par sa propre «liberté» même d'accepter les conditions d'échange fixées par le capitaliste.

– Enfin, si formellement l'échange par le «*travailleur libre*» de sa force de travail réalise sa liberté d'échangiste, elle aliène en fait sa liberté d'être social et individuel. En effet, la vente de la force de travail se révèle une fiction en ce sens qu'elle ne met pas en vente une quelconque marchandise appartenant au «*travailleur libre*», mais qu'elle met ce dernier lui-même, sa personne avec l'ensemble de ses facultés physiques, morales, intellectuelles, à la disposition du capitaliste pour une durée déterminée. Dès lors, la contrainte *au* travail se trouve relayée par la contrainte *dans* le travail qui revêt des formes multiples: direction, organisation, surveillance du procès de travail par le capitaliste, ses représentants ou ses délégués. Discipline, menaces, brimades, etc., mais aussi effort productif prolongé quelquefois jusqu'aux limites de l'épuisement physique, deviennent ainsi le lot quotidien du «*travailleur libre*», d'autant plus que le procès de travail est, rappelons-le, soumis à un impératif de valorisation du capital: il s'agit, pour le capitaliste, de faire former le maximum de survaleur ou plus-value à la force de travail qu'il emploie. Ainsi le «*travailleur libre*» est-il en définitive contraint par sa propre «liberté»... à renoncer à sa liberté!

4. La triple dimension de l'expropriation capitaliste

L'analyse du capital comme rapport de production met ainsi principalement l'accent sur le processus d'expropriation qui affecte le producteur immédiat. Ce processus ne renvoie pas seulement à la genèse historique de ce rapport, au processus de prétendue « *accumulation primitive* » analysé par Marx notamment dans la dernière section du Livre I du *Capital*. Il constitue en fait une dimension permanente et multiforme de son procès de reproduction. Autrement dit, condition d'existence du capital, l'expropriation du producteur direct en est aussi le résultat sans cesse renouvelé et aggravé par le mouvement même du capital : équivalent par définition à sa force de travail, le salaire perçu par le producteur ne lui permet, sauf rares exceptions, que d'acquiescer des moyens de consommation et non des moyens de production, ce qui le contraint à remettre sans cesse en vente sa force de travail. C'est là une dimension fondamentale du procès de reproduction du capital, sur laquelle j'aurai à revenir.

Cette expropriation ne se limite d'ailleurs pas au rapport du producteur direct aux moyens de production et aux moyens de consommation (de subsistance). Elle affecte tout aussi bien sa maîtrise du procès de travail : dans la mesure où celui-ci doit être subordonné aux impératifs de la valorisation du capital, le producteur direct va se trouver progressivement réduit au rôle de simple exécutant de tâches parcellaires, l'unité, le rythme et le sens même du procès global de travail ayant tendance à lui échapper, pour être accaparé par le capitaliste ou ses représentants dans le procès de travail. Le chapitre V reviendra sur les principales étapes et modalités de cette subordination, qui a constitué et représente toujours l'un des enjeux majeurs de la lutte entre travailleurs et capitalistes.

L'expropriation du producteur direct s'étend enfin au produit du travail sur lequel il n'a aucun droit. En aliénant sa force de travail au capitaliste, il renonce par cela même à toute revendication sur le résultat de l'usage de cette force par ce dernier : celui-ci s'étant rendu propriétaire de tous les éléments objectifs (les moyens de production) aussi bien que subjectifs (les forces de travail) du procès de travail, il est également seul propriétaire légitime du produit. Et ce non seulement dans l'immédiat (le résultat du procès de travail appartient au capitaliste et apparaît comme une des formes prises par le capital) mais encore sur le plan historique : le travail objectivé des générations antérieures se

présente d'emblée aux travailleurs actuels comme du capital accumulé, au service duquel ils doivent mettre leur force de travail présente.

Fondement du rapport capitaliste de production, le processus d'expropriation en détermine aussi les trois dimensions essentielles d'exploitation, de domination et d'aliénation. Il fixe le contenu et la forme propres de chacune de ces dimensions. C'est ce que je voudrais montrer dans les développements suivants.

4.1. D'une manière générale, le concept d'*exploitation* désigne l'extorsion aux producteurs par les non-producteurs d'une partie de leur temps de travail et/ou du produit de leur travail, plus précisément l'accaparement par les seconds de tout ou partie du surtravail ou surproduit fourni par les premiers : de la quantité de travail et/ou de produit qui excède ce qui est directement nécessaire à la reproduction de leur force de travail. Dans les formes précapitalistes de production, cette extorsion était directe et d'autant plus manifeste qu'elle impliquait généralement le recours à une violence ouvertement exercée envers les producteurs : versement d'un tribut, accomplissement d'une corvée, travail forcé, etc., ne pouvaient le plus souvent s'obtenir sans pression directe sur eux. En apparence, il en va autrement dans le cadre du rapport capitaliste.

L'exploitation passe ici par des médiations multiples. Sa possibilité se fonde sur l'expropriation du producteur direct, notamment sur sa séparation d'avec les moyens de production. Cette séparation permet en effet au capitaliste de se rendre temporairement maître, par l'intermédiaire d'un rapport d'échange qui est aussi un rapport de droit, de la force de travail du « *travailleur libre* ». Et il peut alors s'approprier, par la consommation productive de cette force, plus de valeur qu'il ne lui a fallu dépenser (sous forme de salaire) pour acquiescer cette force ; il lui suffit pour cela de prolonger la durée du travail au-delà de ce qui strictement nécessaire à la reproduction de la force de travail. L'exploitation capitaliste prend ainsi la forme de la production d'une survalueur ou plus-value.

Mais, sous cette forme, le processus d'exploitation tend précisément à se masquer aux regards mêmes de ceux qui le subissent. D'une part, l'appropriation de la force de travail par le capital (iste) s'effectue alors par l'intermédiaire d'un rapport apparemment égalitaire : rapport d'échange marchand, dans lequel ne sont en principe échanger que des équivalents, qui plus est aux termes d'un contrat passé entre les deux

parties, le travailleur salarié, propriétaire de sa force de travail, et le capitaliste, propriétaire des moyens de production. Ce qui laisse supposer que le capitaliste paie au travailleur le prix de *son travail* (de son quantum de travail, comme c'est le cas lorsqu'on achète les services d'un travailleur indépendant), alors qu'il ne lui paie que le prix de *sa force de travail* (ici tenu, par hypothèse, comme étant identique à sa valeur). En somme, l'aspect marchand et juridique du rapport capitaliste masque l'exploitation inhérente à la consommation productive de la force de travail : la capacité dont dispose alors le capitaliste de faire rendre à la force de travail plus de travail qu'il n'en a lui-même dépensé (sous forme de salaire) pour en faire usage. L'opacité de ce processus d'exploitation est d'ailleurs encore renforcée par le fait que les catégories de valeur qu'il implique (valeur de la force de travail, valeur des produits du travail, plus-value) supposent la médiation du marché dans son ensemble et, en définitive, de tout le procès social de production.

D'autre part, dans les modes de production précapitalistes, le mode d'extraction du surtravail rend, le plus souvent, immédiatement perceptible et intelligible le processus d'exploitation : temps de travail nécessaire et temps de travail extra sont, le plus souvent, séparés dans l'espace et/ou dans le temps, comme par exemple dans le système féodal de la corvée où le travailleur (le serf) a alors parfaitement conscience de travailler tantôt pour lui, tantôt pour le seigneur. Au contraire, en confondant dans une même journée de travail, temps de travail nécessaire et temps de surtravail, le rapport capitaliste de production tend à occulter et à rendre inintelligible le processus d'exploitation : « *Etant admis que la journée de travail compte 6 heures de travail nécessaire et 6 heures de travail extra, le travailleur libre fournit au capitaliste 6 x 6 ou 36 heures de surtravail par semaine. C'est la même chose que s'il travaillait 3 jours pour lui-même et 3 jours gratuits pour le capitaliste. Mais cela ne saute pas aux yeux ; surtravail et travail nécessaire se confondent l'un dans l'autre [...]. Il en est autrement avec la corvée. L'espace sépare le travail nécessaire que le paysan valaque, par exemple, exécute pour son propre entretien, de son travail extra pour le boyard. Il exécute l'un sur son champ à lui et l'autre sur la terre seigneuriale. Les deux parties du temps de travail existent ainsi l'une à côté de l'autre, de manière indépendante. Sous la forme de la corvée, le surtravail est rigoureusement distinct du travail nécessaire.* »¹¹

11. *Le Capital*, I, 1, page 232.

4.2. Mais il n'y a pas d'exploitation sans *domination* exercée sur les producteurs : il faut toujours contraindre ces derniers à céder une partie de leur temps de travail ou du produit de leur travail. Dans les modes précapitalistes, cette contrainte prend une forme d'autant plus visible qu'elle est non seulement fréquemment violente, mais qu'elle met le plus souvent directement en jeu le pouvoir politique et ses appareils répressifs. Là encore, l'expropriation sur laquelle se fonde le rapport capitaliste de production permet d'en masquer la dimension de domination.

D'une part, en se présentant comme une donnée de fait et plus encore de droit, cette expropriation condense mais en même temps fait disparaître toute la violence politique qu'il a fallu déployer, historiquement, pour séparer les producteurs de leurs moyens de production et de consommation : à l'*acte* de violence ponctuel et répété à travers lequel s'effectue l'exploitation précapitaliste, l'expropriation des producteurs a substitué une sorte d'*état* de violence permanent, dont la permanence et l'évidence mêmes masquent la nature violente.

D'autre part, en contraignant le « *travailleur libre* » à vendre sa force de travail au capitaliste pour s'assurer ses propres moyens de consommation, et qui plus est à s'unir à lui aux termes d'un contrat « librement » négocié, cette situation d'expropriation rend inutile, dans les conditions les plus courantes, le recours à une contrainte d'ordre politique pour rendre possible l'exploitation : « *La subordination découle du contenu spécifique de la vente, et ne lui est pas antérieure, comme dans le cas où le producteur est dans un rapport autre que monétaire (c'est-à-dire dans un rapport de possesseur de marchandise à possesseur de marchandise) vis-à-vis de l'exploiteur de son travail, en raison d'une contrainte politique, par exemple. C'est uniquement parce qu'il détient les conditions de travail que l'acheteur place le vendeur sous sa contrainte économique : ce n'est plus un rapport politique et social fixe qui assujettit le travail au capital.* »¹² Qui plus est, cette situation d'expropriation permet d'entretenir une confusion entre la contrainte au travail (la nécessité de travailler d'une manière générale) et la contrainte au surtravail (la possibilité pour le capitaliste de faire travailler le producteur direct au-delà de ce qui est nécessaire pour assu-

12. Cf. *Un chapitre inédit du Capital*, page 202. Nous avons là la raison fondamentale de la séparation et de l'autonomie relative de l'économique et du politique qui caractérise le mode de production capitaliste.

rer la reproduction de sa propre force de travail) : le temps de travail nécessaire (à la reproduction de la force de travail) ne se distingue pas du temps de surtravail et la contrainte qu'implique celui-ci disparaît du même coup.

Enfin, en instituant le capitaliste en propriétaire des moyens de production et en lui permettant de disposer légitimement (juridiquement) de la force de travail du producteur immédiat par un acte d'échange marchand, l'expropriation du producteur justifie par avance les fonctions de commandement (de direction, d'organisation, de surveillance) que le capitaliste ou ses représentants et agents subalternes exercent au sein même du procès de travail, en en masquant l'arbitraire politique.

L'expropriation du producteur immédiat, tout en tendant à occulter ou légitimer la domination du capital sur le travail, en détermine aussi la forme spécifique, en la distinguant de tous les modes antérieurs de domination du travail. Par la médiation de cette expropriation, la domination capitaliste se présente sous la forme de la subordination du travail vivant (de la force de travail) au travail mort (les moyens de production), de l'absorption du principe producteur de la valeur par la valeur pétrifiée, de manière à le transformer en agent de sa propre conservation et de son propre accroissement. « *Le mort saisit le vif* » : cette formule, qui n'est pas sans en rappeler d'autres utilisées par Marx parlant du vampirisme du capital, est celle qui caractérise le mieux en définitive la domination capitaliste : « *Les moyens de production se sont transformés immédiatement en moyens d'absorption du travail d'autrui. Ce n'est plus le travailleur qui les emploie, mais ce sont au contraire eux qui emploient le travailleur. Au lieu d'être consommés par lui comme éléments matériels de son activité productive, ils le consomment lui-même comme ferment indispensable à leur propre vie ; et la vie du capital ne consiste que dans son mouvement comme valeur en voie de perpétuelle multiplication.* »¹³ Formule étonnante *a priori* que j'aurai l'occasion de commenter longuement au chapitre suivant.

4.3. Mais, plus encore que les formes spécifiques d'exploitation et de domination du travail qu'elle rend possibles, l'expropriation du producteur direct détermine, en troisième lieu, la dimension d'*aliénation* du rapport capitaliste. D'une part, l'aliénation du producteur

envers le produit de son travail : comme je le montrerai dès le chapitre suivant, ce produit, devenu marchandise, argent et capital, acquiert une autonomie qui non seulement lui permet d'échapper au contrôle des producteurs et en partie même à leur conscience, mais encore de les soumettre eux-mêmes à son mouvement et à sa loi propres. Les producteurs deviennent ainsi le jouet des mouvements capricieux de leur propre produit autonomisé, qui détermine jusqu'à la possibilité de leur survie : « *Ainsi que, dans le monde religieux, l'homme est dominé par l'œuvre de son cerveau, il l'est, dans le monde capitaliste, par l'œuvre de sa main.* »¹⁴ On retrouve ici le thème déjà esquissé précédemment du mort saisissant le vif, des choses asservissant les hommes.

A quoi s'ajoute, d'autre part, leur aliénation envers leur propre activité. L'analyse des modalités concrètes de la domination du travail par le capital, de la subordination du procès de travail aux impératifs du procès de valorisation, nous montrera comment, en régime capitaliste, le travail ne peut que mutiler le travailleur physiquement, intellectuellement, moralement, en s'imposant à lui comme une activité abstraite : parcellaire, répétitive, mécanique, en définitive dépourvue de sens. Ce thème de l'aliénation du travailleur, déjà développé par Marx dans les *Manuscrits de 1844*¹⁵, se retrouve intégralement dans les œuvres de la maturité, notamment les *Grundrisse* et le premier Livre du *Capital*.

Ainsi, les trois concepts d'exploitation, de domination et d'aliénation concourent également, chacun selon son sens propre, à l'analyse du processus d'expropriation sur lequel se fonde le rapport capitaliste. Et, réciproquement, ce processus spécifie chacun de ces concepts dans les conditions de la production capitaliste.

14. *Le Capital*, I, 3, page 62.

15. *Manuscrits de 1844*, pages 55 à 70.

13. *Le Capital*, I, 1, page 304.

Chapitre II

LE CAPITAL COMME VALEUR EN PROCÈS

La définition du capital comme rapport social de production a pour principal mérite de le situer comme l'une des formes, historiquement déterminée, du procès social de production et d'en faire apparaître le contenu politique en tant que moment de la division de la société en classes. Sous ce double angle, elle constitue une critique pertinente de toutes les représentations fétichistes du capital qui tendent à en faire une condition naturelle et éternelle, par conséquent indépassable, de toute production sociale.

Pour autant, cette définition présente un certain nombre de limites immédiates. En premier lieu, elle présuppose une catégorie, celle de *valeur*, sur laquelle elle ne s'explique pas. De ce fait, le procès de valorisation, pourtant un élément essentiel de la définition du capital comme rapport de production, demeure en partie énigmatique à l'intérieur de cette définition. Autrement dit, ce n'est que sous condition de l'explicitation du concept de valeur que l'on pourra parfaitement comprendre comment le capital parvient à se valoriser et ce que signifie précisément cette valorisation.

En deuxième lieu, la définition du capital comme rapport social de production ne rend pas compte de *l'aspect dynamique* du capital, de son incessant mouvement, de son procès permanent, car : « *Le capital*

n'est pas un simple rapport mais un procès; tout au long des diverses phases de ce procès, il ne cesse d'être du capital. »¹ Procès qui n'est autre, nous le verrons en détail par la suite mais nous le devinons déjà, que celui de sa reproduction; procès au cours duquel le capital (re)produit ses propres conditions d'existence, non pas à l'identique mais en bouleversant sans cesse les conditions sociales de production et la *praxis* plus généralement; procès qui est enfin marqué par des contradictions et des crises de son mouvement autoreproductif. Ce n'est donc qu'en saisissant le capital comme procès et non pas comme simple rapport, plus exactement en le concevant comme un *rapport en procès*, que l'on pourra tenter d'élaborer une théorie de sa reproduction.

En troisième lieu, la définition du capital comme rapport de production ne nous dit rien, de même, sur les différentes *formes* que peut revêtir ce rapport dans le procès de production capitaliste, sur les catégories principales et secondaires en lesquelles il se différencie au cours de son procès : capital constant et capital variable, capital productif, capital-marchandise et capital-argent, capital fixe et capital circulant, capital commercial, capital bancaire et capital financier, etc. Si la définition du capital comme rapport de production nous en fournit l'essence, elle s'en tient à cette abstraction, sans nous livrer *la riche phénoménologie de ses apparences*, promues à l'autonomie par le mouvement même de reproduction du capital, sans lesquelles cependant l'étude du capital et de son procès resterait incomplète.

C'est l'ensemble des insuffisances précédentes que la définition du capital comme *valeur en procès* entend pallier. Cette deuxième définition du capital réfère explicitement celui-ci au concept de valeur. Concept que Marx a repris, comme bien d'autres, à l'économie politique classique (notamment à Smith et Ricardo), non sans procéder à la critique des incohérences théoriques et des confusions idéologiques qui en entachent et en limitent l'approche par les classiques. En l'occurrence, l'essentiel du travail critique de Marx a consisté non pas tant dans la détermination du *contenu* de la valeur (le travail social abstrait) ni même dans l'analyse de sa *forme* (qu'il est pourtant le premier à avoir dégagée et formulée en tant que telle) que dans l'exposé du *mouvement* de la valeur, de son résultat et de son sens : l'abstraction grandissante de la forme relativement au contenu, autrement dit *l'autonomisation de la valeur*. Mouvement qui s'amorce dès le simple

1. *Grundrisse*, tome 1, page 205.

rapport marchand, se confirme avec la constitution de la médiation monétaire et s'achève dans le capital et son mouvement d'auto(re)-production : car « ceux qui considèrent l'avènement à une existence indépendante de la valeur comme une pure abstraction oublient que le capital industriel est cette abstraction in actu. »² C'est précisément cette tendance à l'autonomisation de la valeur, tendance que le capital actualise, dont cherche à rendre compte sa définition comme valeur en procès. Je me propose donc de déployer dans ce chapitre les différents moments de cette définition, en revenant tout d'abord sur le délicat concept de valeur.

1. La valeur, abstraction concrète

La catégorie de valeur est au fondement de la critique marxienne de l'économie politique. C'est par elle que débute cette critique, tant dans les *Grundrisse* et la *Contribution à la critique de l'économie politique* que dans *Le Capital* lui-même. La complexité de son analyse mais aussi la mécompréhension et les confusions, dont elle continue à faire couramment l'objet, justifient pleinement de revenir en détail sur elle.

1.1. Marx dégage le concept de valeur de son analyse de la marchandise et de la monnaie. Commençons par rappeler sommairement le raisonnement qui lui permet de le formuler.

Toute marchandise se présente immédiatement dans sa dualité de *valeur d'usage* et de *valeur d'échange*. En tant que produit de l'unité contradictoire de la nature et du travail humain, elle est en mesure de

2. *Le Capital*, II, 1, page 97. Je rappelle que Marx nomme *capital industriel* un capital qui est en fonction simultanément dans le procès de production et dans le procès de circulation, donc qui présente simultanément aussi bien que successivement les trois formes fonctionnelles de capital productif, de capital-marchandise et de capital-argent, indépendamment du contenu concret du travail social qu'il met en œuvre. En ce sens, le capital industriel s'oppose au *capital marchand*, qui n'est en fonction que dans le procès de circulation, qu'il s'agisse du capital commercial ou du capital bancaire. Le qualificatif *industriel* ne préjuge donc pas de la branche d'activité dans lequel ce capital opère ni de la nature du procès de travail sur la base duquel il se valorise : il peut s'agir aussi bien d'un capital investi dans l'agriculture que dans les industries extractives ou même dans les industries de transport ou, plus largement, dans ce qu'on appelle aujourd'hui d'un terme aussi confus que passe-partout « les services ».

satisfaire un besoin social, de quelque nature qu'il soit, ce qui lui assure une valeur d'usage, une utilité, sans laquelle elle ne pourrait entrer dans l'échange et devenir marchandise. Mais du moment où, précisément, elle entre dans l'échange, c'est qu'elle est également pourvue d'une autre détermination, celle de valeur d'échange : de la capacité à s'échanger dans certaines proportions contre d'autres marchandises, à la limite contre toute autre marchandise.

Cette interchangeabilité et cette commensurabilité des marchandises supposent cependant qu'elles aient quelque chose en commun en tant que valeurs d'échange, par-delà la diversité de leur valeur d'usage. C'est là précisément *leur valeur* : « *Le quelque chose de commun qui se montre dans le rapport d'échange ou dans la valeur d'échange des marchandises est par conséquent leur valeur.* »³

Mais quel est le contenu de cette valeur ? Quelle est la substance que les marchandises ont en commun et qui leur assure la possibilité de se faire face dans l'échange ? Il ne peut s'agir évidemment ni de leurs valeurs d'usage, ni des travaux particuliers et concrets, d'ailleurs séparés les uns des autres, qui leur ont donné naissance, qui les ont produites en tant que valeurs d'usage. Or, si l'on dépouille les marchandises de leur enveloppe de valeurs d'usage, si l'on met entre parenthèses les travaux particuliers et concrets qui leur ont donné naissance, il ne reste plus qu'un caractère commun à toutes les marchandises : celui d'être des produits du travail humain en général, les résultats d'une dépense de force humaine de travail, abstraction faite de la forme particulière sous laquelle et de l'objectif spécifique en vue duquel cette dépense s'est effectuée. La substance commune à l'ensemble des marchandises qui leur assure leur caractère de valeur, par conséquent le contenu de la valeur, c'est donc le travail humain « *dans le sens abstrait du mot* » comme dit Marx⁴ : un travail dont on a fait abstraction de toutes les qualités et modalités concrètes et particulières de réalisation.

Cette notion de *travail abstrait*, substance de la valeur, peut se comprendre de différentes manières. Tantôt Marx le présente, ainsi que nous venons de le voir, comme du travail en général, un travail indifférent à ses formes particulières et concrètes, homogénéisées en étant toutes ramenées à une pure dépense de force humaine de tra-

3. *Le Capital*, I, 1, page 54.

4. *Id.*, page 61.

vail. Tantôt – et cette détermination précise la précédente – il s'agit pour Marx de la dépense d'une force de travail sans qualité particulière, ne requérant aucune qualification ni formation spécialisées, correspondant aux facultés communément répandues parmi les membres d'une société donnée: «*C'est une dépense d'une force simple que tout homme ordinaire, sans développement spécial, possède dans l'organisme de son corps. Le travail simple moyen change, il est vrai, de caractère dans différents pays et dans différentes époques; mais il est toujours déterminé dans une société donnée.*»⁵; le travail complexe (ou qualifié) n'étant alors lui-même qu'un multiple de ce travail simple. Tantôt encore Marx entend le travail abstrait comme une moyenne sociale: un travail exécuté avec un «*degré moyen d'habileté et d'intensité*» dans «*des conditions qui, par rapport au milieu social donné, sont normales*»⁶. Et nous verrons ultérieurement comment la production capitaliste réalise cette homogénéisation moyenne dans le cours même de son développement.

Ce travail social moyen ne constitue pas seulement la substance de la valeur, il en est aussi *la mesure*. Autrement dit, la grandeur de valeur d'une marchandise, qui s'exprime dans son rapport d'échange avec d'autres marchandises, dans la quantité dans laquelle elle s'échange contre d'autres marchandises, est déterminée par la quantité de travail social moyen nécessaire à sa production, par la quantité de travail abstrait qu'elle contient. Ainsi le travail abstrait règle-t-il la circulation des marchandises: l'échange entre elles s'effectue proportionnellement à la quantité de travail social moyen contenues en elles.

La valeur apparaît ainsi comme *une abstraction*. Pour la dégager, il a fallu écarter, mettre entre parenthèses, faire abstraction de toutes les déterminations concrètes liées tout à la fois à la valeur d'usage des marchandises, à leur matérialité et à leurs usages sociaux (les besoins qu'elles satisfont), ainsi qu'aux travaux particuliers qui les ont produites. Mais il ne s'agit pas pour autant d'une simple abstraction mentale, encore moins d'une invention ou d'une fiction de l'esprit, comme le reproche en a souvent été fait à Marx par ses critiques et ses détracteurs, incapables de le comprendre. La valeur est en fait *une abstraction concrète*, une abstraction en acte, une abstraction pratique: elle se réalise précisément lors de chaque acte d'échange

5. *Id.*, page 59.

6. *Id.*, page 55.

marchand, dans le clair-obscur d'une pratique sociale dont la familiarité même nous masque la nature. En effet, ramené à sa forme la plus simple, l'échange marchand se réduit au rapport d'échange entre deux marchandises. Or qu'est-ce qu'égaliser deux produits du travail humain, pris en quantités déterminées, pourtant manifestement différents par leurs qualités (leur matière et leur forme, leur structure et leurs fonctions), sinon précisément faire abstraction non seulement mentalement mais pratiquement, dans et par le rapport d'échange lui-même, de leurs valeurs d'usage? Comme le dit Marx, «*[...] il est évident que l'on fait abstraction de la valeur d'usage des marchandises quand on les échange et que tout rapport d'échange est même caractérisé par cette abstraction.*»⁷ De même tout rapport d'échange fait-il abstraction du caractère particulier des travaux qui ont produit les marchandises; par le seul fait de déclarer équivalents leurs produits, il les homogénéise, les réduisant à de simples quantités d'un même travail abstrait: «*Avec les caractères utiles particuliers des produits du travail disparaissent en même temps et le caractère utile des travaux qui y sont contenus, et les formes concrètes diverses qui distinguent une espèce de travail d'une autre espèce.*»⁸ C'est donc le rapport d'échange qui apparaît, dès sa forme la plus simple, le troc, comme exerçant une étonnante puissance pratique d'abstraction sur les produits du travail en les posant comme valeurs, ainsi que sur les travaux particuliers et concrets en les faisant apparaître comme de simples quantités d'un même travail homogène et identique. Le travail abstrait, substance de la valeur, apparaît ainsi comme le résultat pratique, le produit du développement des rapports marchands. Puissance qui ira croissante au rythme du développement extensif et intensif des rapports marchands, puis des rapports capitalistes.

1.2. En fait, la valeur est *la forme* détournée, médiante, réifiée en définitive, et par conséquent fallacieuse et mystificatrice, sous laquelle se manifeste le travail social, le caractère social du travail, dans les conditions de la production marchande.

En effet, toute production marchande repose sur une division du travail *social* en une multitude de travaux *privés*, exécutés indépendamment les uns des autres. Ces travaux ne peuvent affirmer et

7. *Id.*, page 53.

8. *Id.*, page 54.

confirmer leur caractère social que par l'entrée de leurs produits dans l'échange marchand, donc par les rapports d'échange qui se nouent entre eux. Par conséquent, aux yeux des producteurs, «[...] *les rapports de leurs travaux privés apparaissent ce qu'ils sont, c'est-à-dire non des rapports sociaux immédiats des personnes dans leurs travaux mêmes, mais plutôt des rapports sociaux entre les choses.*»⁹ Dans le cadre de la production marchande, les rapports sociaux entre les producteurs n'existent et ne se manifestent donc, aux yeux de ces derniers, que comme rapports sociaux entre leurs produits devenant marchandises; les travaux productifs ne revêtent de caractère social que par l'intermédiaire et sous la forme du caractère social de leurs produits devenant marchandises. En définitive, ce sont les choses seules qui prennent un caractère social par les rapports directs d'échange qu'elles nouent entre elles, en se posant réciproquement comme valeurs d'usage sociales; et les producteurs n'affirment le caractère social de leurs travaux privés que de manière indirecte, par l'intermédiaire de l'échange de leurs produits précisément.

Mais en quoi consiste le caractère social de tels travaux privés? Et sous quelle forme l'échange marchand leur permet-il d'affirmer leur caractère social? Il est double. D'une part, chaque travail privé est social en ce premier sens qu'il engendre des valeurs d'usage sociales. Mais le caractère social des valeurs d'usage qu'il crée demande lui-même à être confirmé et ne peut l'être que par le fait de trouver à s'échanger sur le marché.

D'autre part, chaque travail privé est social en ce sens qu'il est égal à tout autre travail privé en sa qualité de travail abstrait, de dépense d'une force de travail en général. Mais «*l'égalité de travaux qui diffèrent toto coelo [en tout] les uns des autres ne peut consister que dans une abstraction de leur inégalité réelle, que dans la réduction à leur caractère commun de dépense de force humaine, de travail humain en général, et c'est l'échange seul qui opère cette réduction en mettant en présence les uns des autres sur un pied d'égalité les produits des travaux les plus divers.*»¹⁰

Ainsi l'échange marchand ne permet aux différents travaux privés d'affirmer leur caractère social qu'en tant qu'il établit leur égalité comme dépenses de force humaine de travail par l'intermédiaire et

sous la forme de l'égalité de leurs produits, en un mot qu'en tant qu'il affirme le caractère de valeur de ces derniers. C'est donc sous la forme de la valeur de leurs produits, d'un caractère qui semble leur appartenir en propre, donc sous une forme à la fois détournée et immédiatement indéchiffrable à leurs yeux, sous la forme d'un «*hiéroglyphe*» dit Marx, donc sans savoir en définitive ce qu'ils font, ce que signifie leur geste, que les producteurs affirment et confirment le caractère social de leurs travaux privés. Ce dernier prend à leurs yeux la forme réifiée, méconnaissable et mystificatrice, de la valeur: «[...] *le caractère social des travaux les plus divers consiste dans leur égalité comme travail humain et [...] ce caractère social spécifique revêt une forme objective, la forme valeur des produits du travail [...]*»¹¹.

Enfin, la proportion dans laquelle les différents produits s'échangent entre eux semble résulter de la grandeur de cette propriété qui leur est inhérente, leur valeur, de leur grandeur de valeur en somme. Par conséquent, «*il semble qu'il réside dans ces choses une propriété de s'échanger en proportions déterminées comme les substances chimiques se combinent en proportions fixes*»¹². Apparence encore renforcée par le fait que ces proportions varient sans cesse, indépendamment de toute volonté et de tout contrôle possible des producteurs, comme si la ronde des marchandises était réglée par leurs propriétés intrinsèques, comme si les choses vivaient de leur propre vie, indépendamment des activités et des hommes qui les ont produites.

Ainsi, dans le cadre des rapports marchands, tous les caractères du travail social se présentent sous la forme de propriétés inhérentes à ses produits, que ceux-ci semblent posséder substantiellement, en et par eux-mêmes: «*Le caractère d'égalité des travaux humains acquiert la forme de valeur des produits du travail; la mesure des travaux individuels par leur durée acquiert la forme de grandeur de valeur des produits du travail; enfin, les rapports de producteurs, dans lesquels s'affirment les caractères sociaux de leurs travaux acquièrent la forme d'un rapport social des produits du travail.*»¹³ C'est l'ensemble de ce processus à la fois mental et social, pratique et idéologique, que Marx nomme *le fétichisme de la marchandise*. Nous rencontrons ainsi, pour la première fois, cet important concept de fétichisme, sur lequel nous aurons

11. *Ibid.*

12. *Id.*, page 87.

13. *Id.*, pages 84-85.

9. *Id.*, page 85.

10. *Id.*, page 86.

l'occasion de revenir à plusieurs reprises par la suite, tant il constitue l'un des fils conducteurs et l'un des thèmes majeurs, parmi les plus profonds et les plus originaux, de la critique marxienne de l'économie politique.

Car, aux yeux de Marx, qu'elle soit classique ou vulgaire, cette dernière reste essentiellement marquée par ce fétichisme. Cela se manifeste notamment dans le fait qu'elle n'est jamais parvenue à analyser et n'a même jamais tenté d'analyser *la forme valeur* en tant que telle : « *L'économie politique a bien, il est vrai, analysé la valeur et la grandeur de valeur, quoique d'une manière très imparfaite. Mais elle ne s'est jamais demandé pourquoi le travail se présente dans la valeur, et la mesure du travail par sa durée dans la grandeur de valeur des produits.* »¹⁴ Ce faisant, elle a considéré les différentes formes générées par les rapports marchands : la forme marchandise du produit, la forme valeur du travail social et la forme grandeur de valeur de la durée du travail comme des formes évidentes, naturelles et par conséquent éternelles, comme si le produit du travail était naturellement et de toute éternité marchandise, comme si le travail social engendrait naturellement et de toute éternité de la valeur, comme si sa durée se matérialisait naturellement en grandeur de valeur des marchandises : « *Des formes qui manifestent au premier coup d'œil qu'elles appartiennent à une période sociale dans laquelle la production et ses rapports régissent l'homme au lieu d'être régis par lui, paraissent à sa conscience bourgeoise une nécessité tout aussi naturelle que le travail productif lui-même.* »¹⁵ Autrement dit, toute l'économie politique procède de la *réification* des rapports de production capitalistes, par conséquent de leur naturalisation et éternisation : de l'attribution aux produits du travail en tant que tels des caractères qu'ils ne doivent qu'aux travaux qui les ont engendrés et aux rapports sociaux auxquels ils servent de supports. C'est aussi en quoi elle remplit une fonction idéologique d'occultation et de légitimation de la domination capitaliste.

1.3. En définitive, en tant qu'abstraction concrète, la valeur recèle *une contradiction fondamentale*. D'une part, comme nous venons de le voir, elle n'est que du travail social matérialisé, elle n'est que la forme prise par le caractère social du travail dans les conditions de la

production marchande. Tel est son *contenu* (« *sa substance* » dit encore Marx) dont elle ne saurait se séparer sans se détruire, sans disparaître comme telle. Mais, d'autre part et simultanément, elle n'existe et ne se manifeste en tant que valeur, en tant que *forme* spécifique du travail social, qu'en faisant précisément abstraction de son contenu, qu'en niant et occultant toutes les déterminations de ce dernier : les valeurs d'usage en lesquelles il se matérialise, les formes particulières et concrètes des travaux dont ils se composent, les conditions sociales de la production dans leur caractère matériel et historique, les besoins sociaux auxquels il répond, etc. En un mot, la valeur n'existe qu'en tendant à *s'autonomiser* par rapport à son propre contenu : en tendant à se détacher et se séparer de lui, à s'extérioriser par rapport à lui, à se développer comme une réalité substantielle, existant en elle-même et par elle-même. En ce sens, le mouvement de la valeur, son procès en tant que valeur, n'est autre que celui de son autonomisation tendancielle à l'égard de son contenu.

Bon nombre de commentateurs de Marx, parmi ceux qui se sont penchés sur son analyse de la valeur, n'ont pas compris que cette autonomisation tendancielle constituait le cœur de cette analyse. C'est aussi ce qui les a empêchés de comprendre le capital comme valeur en procès. Dans les pages suivantes, c'est sur les premières phases de ce procès d'autonomisation de la valeur que je me propose de m'arrêter en détail, pour éclairer le sens de cette définition et en faire ressortir l'originalité, souvent méconnue.

A chacune de ces phases, la valeur va acquérir un degré d'autonomie supérieur par rapport à son contenu, au prix cependant de l'approfondissement de la contradiction avec ce dernier. Car cette contradiction est indépassable : pure forme, la valeur ne peut se séparer de son contenu sans se compromettre. A chaque nouvelle phase de son procès d'autonomisation, la valeur ne fait que surmonter cette contradiction dans les termes où elle se pose à la phase antérieure, mais pour la reproduire en d'autres termes, plus aigus encore. La valeur va ainsi nous apparaître, dans le mouvement d'autonomisation qui la réalise et la compromet à la fois, comme une véritable contradiction en procès.

14. *Id.*, pages 91-92.

15. *Ibid.*

2. De la marchandise à l'argent

2.1. La forme la plus simple sous laquelle se manifeste et se réalise la valeur est en même temps sa forme la plus immédiate : le rapport direct d'échange entre deux marchandises de valeurs d'usage différentes, autrement dit le troc, rapport dont la forme générale est la suivante : $x \text{ marchandise } A = y \text{ marchandise } B$. Dans l'exemple pris par Marx, 20 mètres de toile = 1 habit, ou : vingt mètres de toile *valent* un habit, ou encore : *la valeur* de vingt mètres de toile est d'un habit.

En fait, dans ce rapport, la valeur figure sous deux formes différentes, correspondant aux deux rôles à la fois opposés et complémentaires qu'y jouent les deux marchandises qui y sont engagées. La marchandise A y exprime sa valeur *relativement* à B ; sa valeur y figure comme *valeur relative*. Quant à B, elle ne sert que d'*équivalent* à A, son corps (sa valeur d'usage) sert de matière à l'expression de la valeur de A.

Dans ce rapport d'échange, la valeur de A s'affirme déjà comme une qualité fondamentalement différente de toutes celles qui composent sa valeur d'usage, puisqu'elle peut prendre la forme d'une valeur d'usage totalement différente de la sienne propre, la forme de la valeur d'usage d'une autre marchandise : « *Pour exprimer que sa réalité sublime comme valeur est distincte de son corps raide et filamenteux, elle [la toile] dit que la valeur a l'aspect d'un habit, et que par conséquent elle même, comme chose valable, ressemble à l'habit, comme un œuf à un autre œuf.* »¹⁶ Autrement dit, sous cette forme simple et immédiate, la valeur se distingue de la valeur d'usage et manifeste déjà, ce faisant, sa capacité à se détacher d'elle et à s'autonomiser.

Mais son autonomie est alors encore singulièrement limitée. Sur le plan qualitatif tout d'abord. Car la forme d'existence autonome de la valeur n'est, dans ce rapport, que celle d'une autre valeur d'usage. Sous cette forme, la valeur ne parvient à se détacher d'une valeur d'usage que pour se matérialiser en une autre. Elle ne se distingue pas encore de la valeur d'usage en général, elle ne possède pas encore une forme d'existence autonome par rapport à toute valeur d'usage.

La limite de son autonomie n'est pas moins nette sur le plan quantitatif. Ce n'est que l'autonomie de la valeur d'une seule marchandise qui est assurée, à l'exclusion de toutes les autres. Et, qui plus est, elle ne l'est que le temps que dure le rapport d'échange, la

confrontation directe des marchandises dans l'échange ; dans le rapport immédiat entre deux marchandises, l'existence autonome de la valeur est éphémère et fugitive, elle n'a rien de permanent.

Ainsi le rapport d'échange le plus simple oppose déjà la marchandise à elle-même : il la pose dans sa polarité de valeur d'usage et de valeur. Mais, tandis que la valeur d'usage y figure clairement, il n'en est pas de même de la valeur qui n'y apparaît que comme une détermination inessentielle et contingente. Autrement dit, la valeur ne possède pas, au sein du simple rapport d'échange entre deux marchandises, une forme adéquate à sa nature, tout en y manifestant déjà l'exigence d'une telle forme. L'autonomie de la valeur y est encore purement accidentelle, aussi accidentelle que l'est le rapport lui-même par lequel elle tente de s'affirmer ; Marx nomme d'ailleurs cette forme « *la forme simple ou accidentelle de la valeur* ». Car nous n'en sommes encore qu'au stade du troc occasionnel et isolé, au stade où l'échange reste une pratique exceptionnelle, totalement marginale par rapport aux modes de production considérés.

Ce n'est qu'avec le développement des rapports d'échange, lorsque ceux-ci deviennent réguliers et permanents, qu'avec les formes plus complexes de la valeur, que son autonomie peut s'affirmer comme telle en dépassant ses limites précédentes. Au niveau de la « *forme développée ou totale* » de la valeur, de formule générale : $z \text{ marchandise } A = y \text{ marchandise } B$, ou $= x \text{ marchandise } C$, ou $= w \text{ marchandise } D$, ou $= v \text{ marchandise } E$, etc., la différence entre la valeur d'une marchandise A et sa propre valeur d'usage est déjà plus nette qu'au niveau de la forme simple, puisque la première s'affirme comme identique à toutes les valeurs d'usage possibles, à l'exception de la sienne propre. L'autonomie de la valeur de la marchandise A par rapport à sa propre valeur d'usage se renforce en proportion du nombre indéfini des valeurs d'usage différentes (celles des marchandises B, C, D, E, etc.) dans lesquelles la valeur de A s'incarne désormais.

Cependant, même sous cette forme, elle n'a pas encore d'existence indépendante de la série de valeurs d'usage qui lui servent d'équivalents dans des rapports d'échanges successifs ; tandis que son existence se limite à la durée des ces mêmes rapports. De surcroît, là encore, il ne s'agit que de l'autonomie de la valeur d'une seule marchandise A à l'exclusion de toutes les autres. C'est que « [...] *cette forme rend impossible toute expression commune de la valeur des marchandises, car, dans l'expression de valeur d'une marchandise quelconque,*

16. *Id.*, page 66.

toutes les autres figurent comme ses équivalents, et sont, par conséquent, incapables d'exprimer leur propre valeur.»¹⁷

Ce n'est qu'avec « la forme valeur générale », lorsqu'une marchandise se met à jouer le rôle d'équivalent général, qu'elle est instituée comme équivalent *unique* et *commun* par rapport à toutes les autres marchandises, que les limites précédentes sont en partie dépassées. D'une part, la différence entre valeur d'usage et valeur est désormais maximale : « [...] la valeur de chaque marchandise est maintenant distincte non seulement de sa propre valeur d'usage, mais encore de toutes les autres valeurs d'usage, et, par cela même, représentée comme le caractère commun et indistinct de toutes les marchandises. »¹⁸ Autrement dit, la valeur s'affirme désormais comme quelque chose de fondamentalement différent de la valeur d'usage, de toute valeur d'usage, comme quelque chose que toutes les marchandises possèdent en commun dans l'exacte mesure où cette qualité ou propriété commune n'a précisément rien à voir avec leurs valeurs d'usage respectives qui les différencient.

D'autre part, la valeur possède désormais, dans et par le corps de la marchandise qui sert d'équivalent général, une forme d'existence autonome par rapport à toutes les valeurs d'usage. Car, par le fait de servir d'équivalent à toutes les autres marchandises à l'exception de lui-même, l'équivalent général acquiert la propriété de matérialiser et de signifier non plus la valeur de telle ou telle marchandise prise à part et isolément mais la valeur de toutes les marchandises, la valeur entière disséminée dans le monde des marchandises, en un mot la valeur en tant que telle. Il apparaît ainsi comme la marchandise qui, de par sa nature propre, de par ses qualités propres, possède la capacité de s'échanger contre toutes les marchandises, comme la marchandise qui possède en un mot « la forme d'échangeabilité immédiate et universelle »¹⁹. Ce qui renvoie au fétichisme monétaire sur lequel nous allons revenir dans un moment.

Enfin, par le fait que le rôle d'équivalent est désormais réservé à une seule marchandise, nécessairement requise dans chaque rapport d'échange, alors même que les rapports d'échange n'ont cessé de se multiplier pour devenir permanents (c'est la condition même du dé-

17. *Id.*, page 78.

18. *Id.*, pages 78-79.

19. *Id.*, page 81, note 1.

veloppement de « la forme valeur générale », c'est-à-dire de l'institution d'un équivalent général), la valeur possède à présent une existence elle-même permanente, d'apparence aussi inaltérable voire éternelle que le corps de l'équivalent général. Apparence qui se renforcera encore dès lors que ce seront des métaux précieux (or et argent) qui joueront le rôle d'équivalent général, autrement dit lorsque de « la forme valeur générale » on sera passé à « la forme monnaie » qui n'en est que la forme historique et sociale de réalisation.

2.2. Avec l'institution de la monnaie, le caractère de valeur des marchandises acquiert donc une expression extérieure et séparée du corps même des marchandises, de leur valeurs d'usage. En elle, la valeur prend une forme fixe et stable, celle d'un objet distinct et palpable (l'or ou l'argent), qui la pose d'emblée comme une réalité autonome à côté et en dehors des valeurs d'usage. Avec l'institution de la monnaie, tout se passe comme si le caractère de valeur de toutes les marchandises s'était détaché d'elles pour se condenser dans le corps de cette seule marchandise faisant office d'équivalent général, dans laquelle la valeur se dresse désormais, indépendante, face à toutes les valeurs d'usage : le dédoublement intime de toute marchandise en valeur d'usage et valeur a pris la forme extérieure et visible, tangible même, du dédoublement de la marchandise et de la monnaie.

La monnaie apparaît alors comme cette marchandise qui possède, face à toutes les autres, la mystérieuse capacité d'incarner par elle-même la valeur. Le fétichisme marchand, le fétichisme de la marchandise, attribuant à la valeur d'usage en tant que telle, en tant que chose, un caractère social qu'elle ne tient que de sa nature de produit du travail social, se développe ainsi en *fétichisme monétaire*, en fétichisme de la monnaie : le résultat d'un processus social, de l'autonomisation de la valeur au sein de la circulation marchande et de sa cristallisation / condensation dans le corps d'une seule marchandise, y apparaît comme la propriété intrinsèque de cette dernière, comme la qualité naturelle de sa valeur d'usage, donc du métal (or ou argent) dont se compose son corps.

De cette nouvelle forme du fétichisme de la valeur, Marx a livré pour la première fois le secret en montrant qu'elle trouve sa source dans les développements des particularités de la forme équivalent de la valeur, qui se manifestent déjà au niveau du simple rapport de valeur entre deux marchandises : x marchandise $A = y$ marchandise B .

En effet, en tant qu'elle sert d'équivalent, donc de matière à l'expression de la valeur de A, la valeur d'usage de B acquiert la capacité d'exprimer, de signifier, de matérialiser directement comme telle de la valeur : « [...] dès qu'il est posé comme équivalent, l'habit n'a plus besoin de passeport pour constater son caractère de valeur. Dans ce rôle, sa propre forme d'existence [autrement dit son corps d'habit et sa valeur d'usage en tant qu'habit] devient forme d'existence de la valeur. »²⁰ Alors que la marchandise A ne peut exprimer son caractère de valeur que dans et par le rapport à une autre marchandise B, cette dernière semble pour sa part avoir la capacité, dès lors qu'elle sert d'équivalent à la précédente, d'exprimer par elle-même, par son propre corps, son propre caractère de valeur : « Elle n'a pas besoin de revêtir une forme différente de sa forme naturelle pour se manifester comme valeur à l'autre marchandise, pour valoir comme telle et, par conséquent, pour être échangeable avec elle. La forme équivalent est donc, pour une marchandise la forme sous laquelle elle est immédiatement échangeable avec une autre. »²¹

Cette apparence fallacieuse naît de ce qu'on ignore, ce faisant, le rapport d'échange, donc le rapport social, dans et par lequel seul, en servant d'équivalent à une autre marchandise, en lui prêtant son corps comme porte-valeur, elle voit son corps propre acquérir la capacité de signifier la valeur de cette autre marchandise et de signifier aussi du même coup, de manière immédiate, sa propre valeur : « Du moment que la forme relative exprime la valeur d'une marchandise, de la toile par exemple, comme quelque chose de complètement différent de son corps lui-même et de ses propriétés, comme quelque chose qui ressemble à un habit par exemple, elle fait entendre que sous cette expression un rapport social est caché. C'est l'inverse qui a lieu avec la forme équivalent. Elle consiste précisément en ce que le corps d'une marchandise, un habit par exemple, en ce que cette chose, telle quelle, exprime de la valeur, et, par conséquent, possède naturellement forme de valeur. »²² Ainsi le fétichisme monétaire est-il en germe dans le simple rapport d'échange entre deux marchandises, dans ce rapport qui fait du corps de la marchandise B la matérialisation de la valeur de la marchandise A.

Mais cette apparence se renforce considérablement lorsque se trouve institué un *équivalent général*, autrement dit lorsqu'une seule

et même marchandise monopolise face à toutes les autres la fonction d'équivalent, au lieu que cette fonction soit distribuée entre toutes les marchandises (équivalents singuliers) ou même seulement entre quelques unes (équivalents particuliers). Alors le corps de cette marchandise n'apparaît plus seulement comme la matérialisation et la représentation de la valeur d'une marchandise ou de quelques marchandises mais de toutes les marchandises, donc comme la matérialisation et la représentation de la valeur en tant que telle. Du même coup, son corps semble posséder la mystérieuse propriété d'être par elle-même valeur, là où il faut au contraire à n'importe quelle autre marchandise s'égaliser à l'équivalent général, donc entrer en rapport de valeur avec lui, pour manifester son caractère de valeur : « Une marchandise ne paraît point devenir argent parce que toutes les autres marchandises expriment en elle réciproquement leurs valeurs; tout au contraire, ces dernières paraissent exprimer en elle leurs valeurs parce qu'elle est argent. Le mouvement qui a servi d'intermédiaire s'évanouit dans son propre résultat et ne laisse aucune trace. Les marchandises trouvent, sans y avoir contribué en rien, leur propre valeur représentée et fixée dans le corps d'une marchandise qui existe à côté et en dehors d'elles. Ces simples choses, argent et or, telles qu'elles sortent des entrailles de la terre, figurent aussitôt comme incarnation immédiate de tout travail humain. De là, la magie de l'argent. »²³ Le fétichisme (monétaire) devient possible dès lors que le produit (la monnaie) est détaché de son processus producteur (du développement de l'échange marchand qui lui a donné naissance).

2.3. C'est en tant que forme autonomisée de la valeur que la monnaie remplit ses traditionnelles fonctions au sein de la circulation des marchandises.

En premier lieu, sa fonction de *mesure des valeurs* des marchandises. Désormais leur qualité de valeur (leur identité qualitative en tant que produits d'une dépense de travail humain en général) aussi bien que leurs quantités respectives de valeur ne s'expriment plus dans leurs rapports réciproques directs mais uniquement dans leur rapport avec l'or (en supposant que ce soit l'or qui joue le rôle de marchandise monnaie), dans son corps métallique posé comme incarnation sociale du travail humain en général.

23. *Id.*, page 103.

20. *Id.*, pages 65-66.

21. *Id.*, page 69.

22. *Id.*, page 71.

La valeur de toute marchandise prend ainsi *la forme prix*: elle s'exprime en une quantité déterminée d'or. Dès lors, pour comparer les valeurs des marchandises entre elles, s'impose la nécessité de déterminer une certaine quantité d'or comme unité de mesure des valeurs. La monnaie fait alors également office d'*étalon des prix*.

Sous cette forme prix, tous les rapports de valeur tendent à devenir inintelligibles. S'ils se laissent encore deviner tant que l'étalon monétaire se présente directement sous forme d'une certaine quantité d'or, ils tendent au contraire à disparaître ou deviennent à peu près indéchiffrables lorsque l'étalon monétaire fait l'objet d'une définition et d'une dénomination légales arbitraires, et bien plus encore lorsque la monnaie se sera dématérialisée pour laisser place à de simples substituts d'elle-même. A quoi s'ajoute le fait que le prix, le rapport quantitatif de la marchandise à l'étalon monétaire, peut ne pas exprimer seulement la grandeur de valeur de la marchandise mais encore les circonstances particulières qui président à son échange ou les fluctuations du marché; dès lors, le prix se sépare lui-même de la valeur.

Enfin, avec le développement des rapports marchands, certaines choses vont prendre la forme marchandise, devenir marchandises et donc acquérir un prix alors même qu'elles n'ont aucune valeur, puisqu'elles ne résultent d'aucun travail humain. Autrement dit, la forme prix peut ne recouvrir aucun rapport de valeur, s'autonomiser donc complètement par rapport à tout rapport de valeur réel. En quoi elle masque encore un peu plus les rapports de valeur en en brouillant l'intelligibilité.

Dans la mesure même où chaque marchandise ne trouve désormais à exprimer qualitativement et quantitativement sa valeur que dans le corps de la marchandise monnaie, celle-ci devient, en deuxième lieu, la médiation obligée des marchandises dans leurs rapports réciproques, *leur moyen de circulation*. L'échange direct marchandise contre marchandise, $M - M$, tel qu'il se pratique dans le troc, cède la place à un mouvement plus complexe, marchandise - argent - marchandise, $M - A - M$, dans lequel une marchandise ne s'échange contre une autre qu'après s'être convertie en argent et s'être reconvertie d'argent en marchandise, qu'après avoir subi une double métamorphose, au terme d'une double opération de vente et d'achat. Les marchandises ne circulent plus que par l'intermédiaire de l'argent.

Dans ce processus, si la marchandise se métamorphose sans cesse, endosse successivement sa forme de valeur utile et sa forme de valeur, l'argent se maintient au contraire constamment sous sa forme de valeur et affirme donc son caractère de valeur pétrifiée. De même, alors qu'au terme de ses métamorphoses, la marchandise quitte définitivement la sphère de la circulation, l'argent, quant à lui, s'y maintient constamment en mouvement. Sous la forme de la monnaie dans sa fonction de moyen de circulation, la valeur tend ainsi à occuper en permanence la circulation comme son domaine propre et sous une forme où elle s'affirme directement comme telle. La monnaie apparaît ainsi comme le véritable moteur de la circulation marchande, alors même qu'elle n'en est que la résultante générale.

C'est toujours en sa qualité d'équivalent général, de représentant universel de la richesse marchande, que la monnaie va pouvoir remplir, en troisième lieu, sa fonction de *moyen de paiement*. Lorsque la vente de la marchandise n'est plus immédiatement accompagnée de sa contrepartie monétaire, lorsque la marchandise est cédée non plus contre une quantité déterminée de monnaie mais contre une simple promesse de paiement ultérieur, autrement dit lorsque la vente se fait à crédit, que le vendeur se fait créancier et l'acheteur débiteur, c'est encore l'argent dans sa qualité de matérialisation de la valeur qui sera exigée au terme prévu du crédit et qui permettra au débiteur de régler sa dette.

Enfin et surtout, sous forme de trésor, l'argent va pouvoir servir de *moyen de réserve*. Sa qualité de matérialisation permanente de la valeur va lui permettre de sortir momentanément de la circulation sans se compromettre, d'attendre dans l'antichambre de la circulation le moment opportun où il pourra y faire à nouveau son retour ou le moment où sa présence y sera impérativement requise pour le paiement des dettes échues.

2.4. La monnaie est donc fondamentalement le résultat d'une autonomisation de la valeur par rapport à la valeur d'usage. Mais le mouvement d'autonomisation de la valeur ne saurait en rester à ce premier moment ni par conséquent la valeur à sa forme monétaire. De fait, dans le cadre même de la circulation marchande, se manifeste la tendance de la valeur à dépasser les limites que son autonomie y rencontre, sans pour autant y parvenir.

a) En premier lieu, la valeur va tendre à s'émanciper des contraintes que lui impose la circulation des marchandises, le mouvement $M - A - M$, par l'autonomisation de chacune des deux métamorphoses pourtant strictement complémentaires et inséparables dont il se compose. D'une part, elle va tendre à autonomiser la première phase, $M - A$, par rapport à la seconde, $A - M$. C'est ce qui se produit dans la thésaurisation, lorsque la vente n'est plus effectuée en vue d'un achat ultérieur, mais dans le but de s'approprier une certaine quantité de monnaie (de valeur) pour la soustraire à la circulation, l'accumuler à part en sa qualité de valeur matérialisée: « *On vend dès lors des marchandises non seulement pour en acheter d'autres, mais aussi pour remplacer la forme marchandise par la forme argent. La monnaie arrêtée à dessein dans la circulation se pétrifie, pour ainsi dire, en devenant trésor, et le vendeur se change en thésauriseur.* »²⁴ Au-delà des nécessités immédiates de la circulation marchande qui exige qu'une partie de la valeur soit toujours mise en réserve sous forme de trésor monétaire, la thésaurisation est le fruit du désir d'enrichissement abstrait, de la passion d'accumulation de l'or qui saisit les échangistes dès lors que la valeur s'est pétrifiée dans le corps de ce dernier. Car sa détention met alors tout un chacun potentiellement en possession de toutes les marchandises, elle lui permet de s'approprier tous les éléments de la richesse sociale, de commander à tous les fragments du travail social. Capable de s'incarner dans le corps de toute marchandise, donc d'assurer à son possesseur l'accès à tous les éléments de la richesse sociale, l'argent devient alors le *nervus rerum* du monde marchand: c'est pour lui, pour son appropriation, que vont désormais se mettre en mouvement marchandises et marchands, produits et producteurs. D'autant plus qu'avec la généralisation des rapports marchands se développe la vénalité de toute chose, bien au delà de la sphère marchande proprement dite: « [...] *tout, marchandise ou non, se transforme en monnaie. Rien qui ne devienne vénal, qui ne se fasse vendre ou acheter! La circulation devient la grande cornue sociale où tout se précipite pour en sortir transformé en cristal monnaie. Rien ne résiste à cette alchimie, pas même les os des saints, et encore moins les choses sacro-saintes, plus délicates, res sacro-sanctae, extra commercium hominum* [choses sacro-saintes, hors du commerce des hommes]. »²⁵

24. *Id.*, page 136.

25. *Id.*, page 137.

Ainsi se consolide bien évidemment aussi le fétichisme de l'argent, « *la magie de l'or* » comme disait Marx plus haut, qui fait entreprendre aux hommes les aventures les plus folles et leur fait accomplir les actes les plus monstrueux, dans l'unique espoir de s'approprier le métal jaune.

D'autre part et inversement, avec le développement de la fonction de l'argent comme moyen de paiement, c'est la seconde métamorphose de la marchandise, $A - M$, qui tend à s'autonomiser par rapport à la première, $M - A$. De cette manière, le conséquent tend à précéder l'antécédent, le résultat tend à se produire avant que sa condition ne soit assurée. En effet, dans la circulation marchande normale, l'échangiste doit avoir vendu avant de et pour pouvoir acheter, il doit avoir converti sa propre marchandise en argent avant de pouvoir reconverter l'argent en marchandise. Dès lors que l'argent fonctionne non plus comme simple moyen d'achat mais comme moyen de paiement, autrement dit dès lors que se développe la vente à crédit, chacun peut au contraire acheter en échange d'une simple promesse de paiement ultérieur, donc d'argent seulement potentiel, avant même que d'avoir réalisé sa propre marchandise, d'être par conséquent en possession d'argent réel.

Evidemment, au sein de la circulation marchande simple²⁶, aucune de ces métamorphoses ne peut s'autonomiser définitivement, donc réellement, de l'autre; chacune ne peut exister que comme complément polaire de l'autre. La monnaie ne peut réaliser sa valeur d'usage spécifique d'équivalent général qu'en pénétrant à nouveau dans la circulation pour s'échanger contre des marchandises; tandis qu'inversement la marchandise ne peut s'acheter sans que l'on doive, à un moment ou autre, la payer, passer à la caisse! Cependant la tendance de ces deux métamorphoses à s'autonomiser l'une par rapport à l'autre est bien réelle et résulte du mouvement même de la valeur dans la circulation marchande. Elle exprime en fait l'autonomisation tendancielle de la valeur telle qu'elle se manifeste dans cette circulation, en dépit des limites qu'elle y rencontre. Dans la thésaurisation, la valeur cherche à échapper à la nécessité de son incarnation dans sa forme marchandise, pour se maintenir en permanence dans sa forme

26. Marx nomme circulation simple la circulation des marchandises et de la monnaie par opposition à la circulation du capital, la circulation de la *valeur* par opposition à la circulation de *valeur en procès*.

générale et autonome de valeur, celle d'argent. Dans l'apparition et le développement du système de crédit, la valeur cherche inversement à s'émanciper de la contrainte monétaire, de la nécessité de payer, elle cherche à échapper à la nécessité de se présenter sous forme réelle d'argent, pour rester sous la forme idéale d'argent potentiel, de simple promesse d'argent, d'argent spéculatif. On a là des tendances qui, du point de vue de la simple circulation marchande, sont aberrantes mais qui trouveront précisément à se réaliser, au moins en partie, dans le mouvement ultérieur d'autonomisation de la valeur sous forme du capital et de son mouvement de reproduction.

b) L'autonomisation de la valeur au sein de la circulation marchande se manifeste tout aussi bien, en second lieu, dans sa tendance à s'émanciper du corps même de la marchandise monnaie, dans la métamorphose spontanée de cette dernière en de simples représentants ou substituts d'elle-même, en de simples signes de monnaie, en définitive en une série d'abstractions mentales et de conventions sociales.

C'est déjà le cas dans sa fonction de mesure des valeurs. En effet, dans cette fonction, la monnaie ne figure que comme monnaie idéale. Une équation du genre: une tonne de fer = deux onces d'or, qui nous donne le prix d'une tonne de fer, ne représente pas un acte d'échange réel mais un acte d'échange seulement potentiel: elle dit simplement combien il faudrait fournir d'or en échange d'une tonne de fer ou quelle quantité d'or le possesseur de fer peut espérer retirer de l'échange de sa marchandise. En tant que mesure de la valeur du fer, l'or n'a donc pas besoin de figurer réellement dans l'équation précédente, il lui suffit d'être imaginé par les échangeistes: «*L'expression de la valeur des marchandises en or étant tout simplement idéale, il n'est besoin pour cette opération que d'un or idéal ou qui n'existe que dans l'imagination.*»²⁷

Si la présence de la marchandise monnaie est encore requise, au moins à titre idéal, dans sa fonction de mesure des valeurs, ce n'est plus le cas dans sa fonction de moyen de circulation des marchandises. Certes, dans cette fonction, la monnaie circule tout d'abord comme monnaie métallique, sous forme de pièces de monnaie au tirage d'or déterminé et garanti. Mais l'usure que la circulation fait subir au corps métallique de la marchandise monnaie, le constant écart qui en résulte entre la valeur réelle du numéraire et sa valeur

nominale conduit à substituer à la monnaie métallique du papier-monnaie, des billets de banque à cours forcé.

La dématérialisation de la monnaie, la substitution à la monnaie métallique dans sa fonction de numéraire de simples signes de monnaie, d'une monnaie purement symbolique en ce sens que son corps ne matérialise pratiquement aucune valeur, est un résultat direct, naturel, de la circulation de la monnaie proprement dite. Elle n'est en définitive qu'une manifestation de la contradiction entre les deux faces de la marchandise monnaie, entre sa substance métallique et sa fonction monétaire, sa fonction d'équivalent général, de matérialisation de la valeur, elle-même aspect particulier de la contradiction générale entre la valeur d'usage et la valeur. En se dépouillant de son corps métallique pour revêtir celle d'un simple morceau de papier, d'un simple billet de banque (le papier-monnaie d'Etat), la valeur affirme encore un peu plus son autonomie à l'égard de la valeur d'usage, en même temps qu'elle dit toute sa fragilité dans cette indépendance même.

Cette autonomisation tendancielle de la valeur à l'égard de la forme monétaire rencontre cependant des limites évidentes au sein de la circulation marchande simple. Aucun de ces substituts de la monnaie que nous venons d'évoquer ne peut se séparer de la monnaie proprement dite qu'ils remplacent ou représentent, en palliant les insuffisances dans certaines de ses fonctions spécifiques, sans pouvoir l'évincer en tant qu'incarnation sociale du travail humain en général. Si la marchandise peut fonctionner comme monnaie idéale dans sa fonction de mesure des valeurs, c'est dans l'exacte mesure où le prix n'est lui-même qu'une forme idéale de la valeur; veut-il se réaliser comme prix, c'est alors la monnaie en tant que telle qui est requise, c'est contre une certaine quantité de monnaie que la marchandise doit pouvoir s'échanger. Si la marchandise monnaie peut être avantageusement remplacée par de simples signes monétaires dans sa fonction de numéraire (de moyen de circulation), c'est à l'expresse condition que soit en dernier recours garantie la possibilité de la conversion de ces signes (le papier-monnaie d'Etat) contre l'or.

2.5. En définitive, les limites de l'autonomie de la valeur sous forme de la monnaie sont celles-là mêmes de la circulation marchande qui lui donne naissance, à laquelle elle reste fondamentalement subordonnée et dont elle ne peut pas s'émanciper.

27. *Le Capital*, I, 1, page 105.

Dans la circulation des marchandises, dans le mouvement $M - A - M$, la marchandise constitue le point de départ et le point d'arrivée, la monnaie ne servant que d'intermédiaire et de moyen terme. Ce mouvement a pour fin (dans les trois sens du terme: pour achèvement, finalité mais aussi limite) la consommation, c'est-à-dire l'appropriation par l'échangiste d'une marchandise dont l'utilité diffère de celle de sa marchandise initiale, celle qu'il a lui-même produite, et, par-delà la consommation et à travers elle, sa propre reproduction en tant que producteur. Prisonnier de la division du travail qui a fait de lui un producteur privé, il ne peut s'approprier les valeurs d'usage nécessaires à sa reproduction sociale, qu'il s'agisse de moyens de production ou de moyens de consommation, qu'en procédant à l'échange de ses propres marchandises contre de l'argent (vente) avant de reconvertir cet argent contre d'autres marchandises (achat). Si la circulation marchande trouve son origine dans la production privée, elle trouve aussi son but et sa borne dans la reproduction des producteurs privés, partant du système de la production privée lui-même.

De part en part donc, c'est la valeur d'usage et non la valeur, donc l'aspect matériel de l'échange et non pas son aspect formel, qui est le moteur de la circulation simple. Les différentes formes qu'y revêt la valeur, qu'il s'agisse de la forme marchandise ou de la forme monnaie, ne sont là que des formes transitoires et éphémères que revêtent les produits du travail social pour s'échanger entre eux et satisfaire en définitive les besoins des producteurs, elles sont par conséquent purement accidentelles et inessentiels au regard du but réel poursuivi: « Dans le mouvement $M - A - M$, c'est l'élément matériel qui apparaît comme le contenu réel du mouvement; le mouvement social, lui, comme une simple médiation fugitive, destinée à satisfaire les besoins individuels. »²⁸

Pour que l'autonomie de la valeur franchisse un degré supplémentaire, il faudrait que ce soit l'appropriation de la valeur elle-même et non plus celle de la valeur d'usage qui devienne la finalité de la circulation des marchandises. C'est ce qui s'esquisse dans la thésaurisation, ainsi que nous l'avons vu: en et par elle, de simple moyen au service de la circulation, l'argent se pose alors en fin de celle-ci. Mais de manière contradictoire et par conséquent limitée.

Car, en sortant de la circulation, en s'accumulant sous forme de trésor, l'or perd la possibilité de manifester son caractère d'équivalent général, de matérialisation de la valeur, d'incarnation sociale du travail humain sous sa forme abstraite; pour cela, il lui faut à nouveau rentrer dans la circulation. Mais, ce faisant, il ne se nie pas moins en tant que forme universelle de la richesse marchande, pour s'échanger contre des formes particulières de cette richesse; il se nie même alors en tant que valeur tout court, en se transformant en valeur d'usage et en disparaissant dans la consommation. Ainsi, de quelque côté qu'on se tourne, l'autonomie de la valeur sous forme de trésor, d'argent retiré de la circulation marchande et accumulé à ce titre, apparaît illusoire: « Tant qu'il [l'argent] demeure à l'écart de la circulation, il est sans valeur, tout autant que s'il était enfoui dans le filon le plus profond. Mais qu'il soit mis en circulation et c'est la fin de son caractère impérissable; la valeur qu'il recèle s'évanouit dans les valeurs d'usage contre lesquelles il s'échange. »²⁹

Et, en rentrant dans la circulation, l'argent ne se conserve pas davantage en tant que quantité de valeur. Au contraire, en s'échangeant contre des marchandises, il se dépense et sa quantité diminue. L'argent ne peut donc pas s'accroître dans et par la circulation; cela n'est possible qu'à la condition qu'il sorte de la circulation, donc qu'il se nie à nouveau en tant qu'argent. Ainsi, dans la thésaurisation: « La valeur ne naît pas de la valeur: on met en circulation de la valeur sous forme de marchandises, pour lui en retirer sous forme de trésor, de valeur inutilisable. Ainsi quant à son contenu, l'enrichissement se présente comme un appauvrissement volontaire. C'est seulement l'absence de besoins, le renoncement au besoin, à la valeur d'usage existant sous forme de marchandise, qui permet d'accumuler cette valeur sous forme d'argent. »³⁰ Le caractère contradictoire de l'accumulation de la valeur sous forme d'argent, dans laquelle l'enrichissement en valeur (argent) signifie l'appauvrissement en valeur d'usage (marchandises), tient donc bien aux limites de la circulation simple, qui a pour finalité propre l'appropriation de la valeur d'usage et dans laquelle, par conséquent, l'accumulation de la valeur ne peut se faire que dans le renoncement à la valeur d'usage, à la richesse concrète et à sa jouissance.

29. *Id.*, page 237.

30. *Id.*, pages 237-238.

28. *Version primitive...*, page 233 (voir annexes et bibliographie).

Ainsi ce qui limite l'autonomisation de la valeur sous sa forme d'argent, c'est en définitive la contradiction qui se manifeste dans cette forme entre le *mouvement* de la valeur dans la circulation d'une part, sa *conservation* et son *accroissement* en tant que valeur d'autre part. La poursuite du procès d'autonomisation de la valeur suppose donc le dépassement de cette contradiction : loin de se perdre dans la circulation, il faut que la valeur puisse s'y maintenir et s'y accroître en tant que valeur. Il ne faut plus que la circulation soit le procès de négation de la valeur sous sa forme autonomisée d'argent, mais qu'elle devienne le procès même de sa conservation et de son accroissement en tant que valeur. C'est alors seulement que la valeur aura acquis une réelle autonomie à l'égard de la circulation, non plus en se retirant d'elle mais en s'y adonnant comme à son procès d'autoconservation et d'autoaccroissement.

3. De l'argent au capital

La valeur ne peut exister comme abstraction concrète qu'en rapport avec la circulation des marchandises. Et pourtant, en elle, son autonomie, donc son existence comme abstraction concrète, est singulièrement limitée, voire niée. Pour dépasser cette contradiction, il faut et il suffit que la circulation marchande change de forme.

3.1. A côté du mouvement $M - A - M$ qui constitue sa forme normale, la circulation des marchandises peut encore se présenter sous la forme inverse, $A - M - A$. Cette forme apparaît et se développe avec le commerce, autrement dit avec la pratique qui consiste non plus à vendre une marchandise pour en acquérir une autre, mais à acheter une marchandise dans le but de la revendre, en principe plus cher. Elle suppose la formation d'une catégorie particulière d'échangistes qui ne sont plus eux-mêmes producteurs mais s'instituent comme intermédiaires entre les producteurs privés, les marchands ou commerçants.

De l'une à l'autre forme, le changement apparaît *a priori* purement formel : ce sont les mêmes actes d'achat et de vente, les mêmes acteurs (des échangistes en tant qu'acheteurs et vendeurs) et les mêmes formes de la valeur (la marchandise et l'argent) qui sont impliqués dans l'un et l'autre mouvement. Pourtant, derrière ce changement apparemment de pure forme de la circulation marchande se

produit une véritable révolution dans le mouvement de la valeur, qui va lui permettre de s'émanciper des limites antérieures imposées à son autonomisation. Montrons-le en précisant les différences entre les deux mouvements $M - A - M$ et $A - M - A$.

En premier lieu, d'un mouvement à l'autre, marchandise et argent échangent leur position respective. Dans le mouvement $M - A - M$, c'est la marchandise qui constitue simultanément le point de départ et le point d'arrivée et l'argent n'est qu'un simple intermédiaire ; dans le mouvement $A - M - A$, c'est exactement l'inverse.

De ce fait, en deuxième lieu, dans le premier mouvement, $M - A - M$, l'argent est *dépensé*, c'est-à-dire définitivement perdu par l'échangiste qui procède à cette série de métamorphoses en lançant l'argent dans la circulation. Dans le second mouvement au contraire, l'argent n'est qu'*avancé* pour être récupéré (sous quelque quantité que ce soit) en fin de mouvement. Dans le premier cas, l'argent disparaît définitivement dans la consommation de la marchandise qu'il permet d'acquérir *in fine*, et la valeur qu'il représentait ou concrétisait se trouve ainsi définitivement détruite. Dans le second cas, l'argent se trouve au contraire restitué par le mouvement, il revient dans la main de celui qui l'a lancé initialement dans la circulation, il reflue vers son propriétaire initial : tandis que le mouvement $M - A - M$ éloigne sans cesse l'argent de la main de son propriétaire, le mouvement $A - M - A$ l'y ramène au contraire sans cesse. Autrement dit, là la valeur disparaît et se détruit, ici au contraire elle se conserve.

En troisième lieu, derrière le changement de sens de la circulation se profile en fait un changement de finalité, derrière son changement de forme un changement de contenu. Nous avons vu que le but du mouvement $M - A - M$, c'est l'appropriation de la valeur d'usage, c'est en définitive la consommation : l'échangiste vend une marchandise qui est une non-valeur d'usage pour lui pour acheter une marchandise qui constitue pour lui une valeur d'usage et qu'il retient à ce titre. La valeur d'usage constitue donc le véritable contenu de ce mouvement, la valeur n'est qu'une forme accidentelle et inessentielle quant au but poursuivi, qui se trouve en dehors de la circulation. Au contraire, dans le mouvement $A - M - A$, le but poursuivi n'est pas l'appropriation de valeurs d'usage mais celle de la valeur sous sa forme autonomisée d'argent. La valeur d'échange n'est plus alors la simple forme superficielle du procès, elle en devient le contenu même, ce qui lui donne son sens, ce qui en constitue le moteur : « *Le cercle* $M - A -$

M a pour point initial une marchandise et pour point final une autre marchandise qui ne circule plus et qui tombe dans la consommation. La satisfaction d'un besoin, une valeur d'usage, tel est son but définitif. Le cercle $A - M - A$ au contraire a pour point de départ l'argent et y revient; son motif, son but déterminant est donc la valeur d'échange. »³¹

Dans le premier cas, on cherche à s'approprier des marchandises particulières, donc la richesse sous sa forme concrète et déterminée de valeurs d'usage; dans le second cas, on cherche à s'approprier la marchandise générale (l'argent), donc la richesse sous sa forme abstraite et indéterminée. Aussi le mouvement $M - A - M$ n'a-t-il de sens que pour autant que la marchandise qui lui sert de point d'arrivée diffère qualitativement, par sa valeur d'usage, de celle qui lui sert de point de départ. Il ne peut en être de même du mouvement $A - M - A$: ici le point d'arrivée et le point de départ ne diffèrent en rien du point de vue qualitatif, puisqu'il s'agit dans l'un et l'autre cas d'argent, donc de la valeur sous sa forme autonomisée et réifiée, qui peut certes potentiellement s'échanger contre toutes les marchandises mais en lequel toutes leurs différences qualitatives ont disparu. Le mouvement $A - M - A$ n'a donc de sens que pour autant que le point d'arrivée diffère quantitativement du point de départ, autrement dit que celui qui a initié ce mouvement et l'a conduit à sa fin en retire plus d'argent qu'il n'y a initialement avancé: « *La forme complète de ce mouvement est donc $A - M - A'$, avec $A' = A + \delta A$, c'est-à-dire égale à la somme primitivement avancée plus un excédent. Cet excédent, je l'appelle plus-value (en anglais surplus value). Non seulement donc la valeur avancée se conserve dans la circulation, mais elle y change encore sa grandeur, y ajoute un plus, se fait valoir davantage, et c'est ce moment qui la transforme en capital.* »³² En un mot, le capital est la valeur qui, dans et par son procès de circulation, non seulement se conserve mais encore s'accroît comme valeur.

En quatrième et dernier lieu, puisque le mouvement $M - A - M$ trouve sa finalité en dehors de lui-même dans la consommation, il y trouve aussi sa limite: une fois obtenue la marchandise finale, l'échangiste est parvenu à son but et le mouvement est achevé. La marchandise disparaissant dans la consommation, le mouvement ne peut reprendre qu'en lançant une nouvelle marchandise dans la cir-

31. *Le Capital*, I, 1, page 154.

32. *Id.*, page 155.

culution, qu'en faisant parcourir à une autre marchandise le cycle des métamorphoses. Le résultat du mouvement $A - M - A$ lui fournit, au contraire, un nouveau point de départ possible et nécessaire. Autrement dit, ce mouvement peut et doit indéfiniment se reprendre. Il le peut dans la mesure même où le terme final se présente sous la même forme que le terme initial, celui d'une certaine somme d'argent, d'une certaine quantité de valeur sous forme de monnaie, d'équivalent général, égale à la quantité initiale engrossée d'une plus-value: elle peut donc immédiatement recommencer à parcourir la série des métamorphoses qui lui ont permis de se conserver et de s'accroître. Et, en même temps, c'est là pour lui une nécessité car, du moment où la circulation n'a plus d'autre sens ni d'autre fin que la valorisation de la valeur, la quantité d'argent obtenue au terme de la circulation ne peut avoir d'autre destinée que de reprendre le mouvement qui lui a permis de s'accroître pour s'accroître à nouveau. En définitive, ce mouvement n'a de fin (de finalité) qu'en lui-même; c'est pourquoi il se présente comme un mouvement indéfiniment recommencé: « *La circulation simple – vendre pour acheter – ne sert que de moyen d'atteindre un but situé en dehors d'elle-même, c'est-à-dire l'appropriation de valeurs d'usage, de choses propres à satisfaire des besoins déterminés. La circulation de l'argent comme capital possède au contraire son but en lui-même; car ce n'est que par ce mouvement toujours renouvelé que la valeur continue de se faire valoir. Le mouvement du capital n'a donc pas de limite.* »³³

Le capital est donc la valeur qui se conserve et s'accroît comme valeur en un mouvement incessamment recommencé, dont le point d'arrivée constitue à chaque fois un nouveau point de départ, dont le résultat relance à chaque fois, sur une base potentiellement élargie, le mouvement qui l'a produit.

3.2. $A - M - A'$, avec $A' > A$, telle est donc la forme générale sous laquelle se présente le capital dans le procès de circulation, quelle que soit par ailleurs sa fonction³⁴. C'est à cette forme que correspond sa

33. *Id.*, page 156.

34. Cette formule n'est pas valable seulement pour le capital commercial à laquelle elle correspond directement. Elle convient tout aussi bien pour le capital industriel, où elle se présente sous une forme complexifiée que nous aurons l'occasion d'étudier ultérieurement; que pour le capital financier, où elle se présente sous la forme simplifiée $A - A'$, sans l'intermédiaire de la forme marchandise de la valeur.

définition comme valeur en procès: « *L'argent qui est valeur d'échange adéquate résultant de la circulation, qui est devenu autonome mais rentre dans la circulation pour s'y perpétuer et être mis en valeur (s'y multiplier) grâce à la circulation elle-même, c'est du capital. Dans le capital, l'argent a perdu sa rigidité et, d'objet tangible, il est devenu procès.* »³⁵ Le capital est donc l'argent, qui de valeur pétrifiée, est devenu procès, l'argent en procès, ou mieux encore *la valeur en procès* (« *prozessierende Wert* »), comme le suggère Marx dans le passage suivant qui condense les différentes phases du mouvement d'autonomisation de la valeur que le capital parachève: « *La valeur d'échange est déterminée maintenant en tant que procès et non plus en tant que forme fugitive de la valeur d'usage, indifférente au contenu matériel de celle-ci, ni comme simple objet, sous la forme de l'argent; elle est déterminée comme un rapport vis-à-vis d'elle-même établi par le procès de circulation.* »³⁶

La définition du capital comme valeur en procès présente un double sens, conformément au double aspect qualitatif et quantitatif de ce procès lui-même: « *Il y a ici deux choses à souligner. Premièrement $A - M - A$ est une valeur en procès, la valeur d'échange en tant que procès qui passe par les différents actes d'échange ou les différents stades de la circulation et, en même temps, déborde sur eux et les domine. Deuxièmement: dans ce procès, la valeur ne se conserve pas seulement, mais elle accroît sa grandeur de valeur, se multiplie, s'accroît, ou encore elle crée dans ce mouvement une survaleur. Ainsi elle n'est plus seulement une valeur qui se conserve, mais une valeur qui se valorise, une valeur qui pose de la valeur.* »³⁷ Et, sous ce double rapport, le capital dépasse bien les limites de l'autonomisation de la valeur sous ses formes antérieures.

En tant que valeur en procès, le capital est, d'une part, *la valeur qui se conserve en tant que valeur* dans et par son mouvement de valeur, donc dans et par la circulation. Dans le mouvement $M - A - M$, dans la circulation simple, la valeur, que ce soit sous la forme de la marchandise ou celle de l'argent, n'est que la forme éphémère et à la limite

35. *Version primitive...*, page 245.

36. *Id.*, pages 239-240. La *Version primitive...*, dont sont extraites bon nombre des citations précédentes et suivantes, texte injustement méconnu, est sans doute celui où Marx a le plus clairement mis en évidence que l'enjeu de la transformation de l'argent en capital est précisément un degré supérieur d'autonomisation de la valeur.

37. *Manuscrits de 1861-1863*, page 16.

accidentelle que revêtent les produits du travail social pour s'échanger entre eux: elle n'a aucune permanence et disparaît en fin de procès. Dans le mouvement $A - M - A$, ou plutôt $A - M - A'$, la valeur se conserve au contraire en passant sans cesse de la forme marchandise à la forme argent et *vice versa*, en revêtant successivement ses formes opposées sans jamais se cristalliser, se fixer en l'une d'entre elles, ce qui lui ferait perdre son caractère de valeur autonomisée: « *Elle apparaît comme l'entité qui domine et englobe ses deux modes d'existence, l'argent et la marchandise, et précisément pour cette raison comme sujet du procès au cours duquel elle se présente tantôt comme l'un, tantôt comme l'autre, par conséquent comme argent en procès ou valeur en procès.* »³⁸

Si, dans la circulation simple, par opposition à la marchandise, l'argent apparaît comme la forme propre de la valeur, la forme adéquate à sa nature, où elle se fait immédiatement reconnaître comme telle, dans la circulation du capital au contraire, l'argent perd ce privilège puisque le capital n'est capital qu'à la condition que, sous sa forme d'argent, il s'échange sans cesse contre la marchandise et, *vice versa*, de marchandise redevienne argent. Ce qui s'affirme dès lors comme la manifestation propre de la valeur, ce n'est plus une forme fixe, l'argent, c'est *le mouvement même de transformation de la valeur* d'une de ses formes dans l'autre, de l'argent en marchandise et de marchandise en argent. Et même en plus d'argent qu'il n'en a été initialement avancé.

Car, d'autre part – et c'est la confirmation de son autonomie en tant que valeur –, le capital est la valeur qui *s'accroît* en tant que valeur, qui augmente sa propre grandeur de valeur, bref *la valeur qui se valorise* dans et par sa circulation: « *Le maintien en tant que telle de la valeur d'échange par l'entremise de la circulation se présente en même temps comme son auto-augmentation. C'est sa mise en valeur par elle-même, sa façon active de se poser comme valeur créatrice de valeur, comme valeur se reproduisant elle-même et se conservant de ce fait, mais se posant en même temps comme valeur, c'est-à-dire comme plus-value.* »³⁹ Ou, comme le dit encore Marx par ailleurs, le capital est la valeur qui, de grandeur fixe et stable, s'est transformée en une grandeur variable, qui s'accroît d'un incrément, en un *fluens* posant une *fluxio*: « [...] *cette somme de valeurs ne devient donc du capital que parce que sa gran-*

38. *Id.*, page 21.

39. *Version primitive...*, page 243.

deur augmente et peut varier, étant d'emblée un fluens engendrant une fluxio.»⁴⁰

Le but (la conservation et l'accroissement de la valeur) que le thésauriseur poursuit vainement en tenant la valeur (l'argent) à l'écart de la circulation et de ses aléas, le capitaliste l'atteint en jetant de la valeur dans la circulation pour en retirer plus de valeur encore et recommencer sans cesse ce mouvement: «*La vie éternelle de la valeur que le thésauriseur croit s'assurer en sauvant l'argent des dangers de la circulation, le capitaliste la gagne en lançant toujours de nouveau l'argent dans la circulation.*»⁴¹ La conservation et l'accroissement de la valeur sous sa forme autonomisée et réifiée d'argent, qui dans la thésaurisation n'était qu'un mouvement extérieur et contraire à la circulation marchande, s'obtient désormais grâce à elle et en est devenu le but même. Dans et par le capital, la circulation de la valeur cesse de devenir antagonique de sa conservation et de son accroissement, comme c'était le cas dans la circulation simple: elle en est devenue la condition même.

En définitive, «[...] la valeur se présente ici comme une substance automatique, douée d'une vie propre, qui, tout en échangeant ses formes sans cesse, change aussi de grandeur, et, spontanément, en tant que valeur mère, produit sa pousse nouvelle, une plus-value, et finalement s'accroît par sa propre vertu. En un mot, la valeur semble avoir acquis la propriété occulte d'enfanter de la valeur parce qu'elle est valeur, de faire des petits, ou du moins de pondre des œufs d'or.»⁴² Avec l'autonomisation de la valeur sous la forme du capital, de valeur en procès, son fétichisme franchit donc lui aussi un degré supplémentaire. Si, au sein de la marchandise, la valeur apparaît comme une qualité intrinsèque du produit du travail; si, au sein de la monnaie, elle semble s'incarner par nature dans un corps métallique; avec le capital, elle prend la forme d'une «*substance automate*»: d'une réalité existant en elle-même et capable de se mouvoir par elle-même, de se conserver et de s'accroître elle-même dans et par ce mouvement, de se reproduire à une échelle élargie en un incessant procès cyclique, en un mot: de s'autoengendrer. Telle est la forme fétichisée sous laquelle se présente le capital dans le procès de circulation, forme au sein de la-

40. Un chapitre inédit du Capital, page 118.

41. *Le Capital*, I, 1, page 157.

42. *Id.*, 158.

quelle la substance de la valeur (le travail social) semble avoir totalement disparu.

3.3. Mais à quelles conditions la valeur acquiert-elle une telle autonomie, parvient-elle à se conserver et à se valoriser dans et par la circulation? Autrement dit, comment s'effectue la métamorphose de l'argent en capital? Quel est le secret de cette valeur en procès qu'est le capital? Les principaux éléments de la réponse de Marx à ces questions sont mieux connus que son analyse du procès d'autonomisation de la valeur. Je vais donc pouvoir passer plus rapidement sur eux.

Pour se transformer en capital, l'argent doit pouvoir s'échanger contre une valeur d'usage dont la consommation est capable de le conserver et de l'accroître en tant qu'argent, de le (re)produire en tant que valeur, autrement dit comme travail social objectivé, matérialisé, puisque telle est la substance même de la valeur. Et la seule valeur d'usage possédant une telle faculté est la source même de toute valeur, le travail sous sa forme abstraite: «*La valeur d'usage contre laquelle l'argent, capital virtuel, peut s'échanger ne peut être que celle de laquelle naît la valeur d'échange elle-même, à partir de laquelle elle s'engendre et s'accroît. Or c'est uniquement le travail.*»⁴³

Mais, dans cet échange, le travail ne doit pas lui-même revêtir la forme de travail objectivé, matérialisé, passé (mort), comme c'est le cas dans les marchandises. Car, bien loin de le métamorphoser en capital, nous avons vu que l'échange de l'argent contre les marchandises en compromet irrémédiablement l'autonomie en tant que valeur. Dès lors, le travail ne peut revêtir que la forme d'un travail non matérialisé, d'un travail simplement potentiel, d'une simple puissance de travail: «*Le travail non objectif (et qui n'est donc pas encore matérialisé), existant temporellement, ne peut exister que sous la forme de capacité, de possibilité, de faculté, de capacité de travail du sujet vivant. Au capital, travail matérialisé autonome conservant son caractère de capital, ne peut s'opposer que la puissance de travail vivant elle-même et ainsi le seul échange qui puisse transformer l'argent en capital est celui qu'effectue le possesseur de capital avec le possesseur de la puissance de travail vivante, c'est-à-dire l'ouvrier.*»⁴⁴ Il faut donc que l'argent, objectivation du travail social sous sa forme de travail abstrait, trouve à

43. *Version primitive...*, page 252.

44. *Id.*, page 250.

s'échanger contre son contraire conceptuellement déterminé: le travail simplement subjectif, la puissance de travail comme telle, pour se métamorphoser en capital.

La puissance de travail constitue ainsi la valeur d'usage éminente face à la valeur autonomisée que représente le capital, la seule valeur d'usage qui puisse s'échanger contre le capital en le (re)produisant, qui puisse être valeur d'usage pour lui: «Pour l'argent sous sa forme de capital, il n'existe pas d'autre valeur d'usage. *C'est précisément là son rapport en tant que valeur d'échange à la valeur d'usage.* L'unique valeur d'usage qui puisse constituer l'opposition et le complément de l'argent en sa qualité de capital, c'est le travail *et celui-ci existe en tant que capacité de travail, existant elle-même comme sujet.*»⁴⁵

On retrouve alors les principaux éléments de l'analyse du capital comme rapport de production, menée au chapitre précédent. Nous savons ainsi que cet échange entre l'argent devenu capital et la puissance de travail se présente d'emblée comme un procès double.

D'une part, il doit se situer dans le procès de circulation marchande. Capitaliste et travailleur se font alors face comme de simples échangistes, l'un possesseur d'argent, l'autre possesseur de marchandise. Et leur rapport ne diffère en rien formellement des rapports entre les échangistes en général: on y procède à l'échange d'équivalents dans le cadre d'un rapport contractuel, chacun respectant la subjectivité juridique de l'autre.

Cela implique notamment que la puissance de travail se présente elle-même comme marchandise et que le capitaliste puisse se l'approprier à ce titre. Mais la puissance de travail n'apparaît sous cette forme qu'à une double condition. Il faut que le travailleur puisse librement disposer de sa puissance de travail, qu'il en soit le propriétaire personnel, pour pouvoir l'aliéner dans l'échange marchand, donc qu'il soit dégagé de tous les liens de dépendance, personnels ou communautaires, qui pourraient le priver de cette liberté. De plus, il faut qu'il n'ait plus à échanger son travail que sous la forme de sa puissance de travail et non plus sous celle de travail objectivé, matérialisé, donc qu'il soit privé de toutes les conditions de matérialisation de sa puissance de travail dans un produit quelconque, autrement dit qu'il soit privé de tout moyen de production propre, par conséquent aussi de tout moyen de consommation propre: sa seule propriété doit être

sa puissance de travail. «*La transformation de l'argent en capital exige donc que le possesseur d'argent trouve sur le marché le travailleur libre, et libre à un double point de vue. Premièrement, le travailleur doit être une personne libre, disposant à son gré de sa force de travail comme de sa marchandise à lui; secondement il doit n'avoir pas d'autre marchandise à vendre; être, pour ainsi dire, libre de tout, complètement dépourvu des choses nécessaires à la réalisation de sa puissance travailleuse.*»⁴⁶

Mais, d'autre part et simultanément, l'échange entre capital et force de travail doit se situer en dehors du procès de circulation marchande. Car, dans ce dernier procès, l'argent ne peut nullement se métamorphoser en capital: il ne peut ni s'accroître en tant que valeur puisqu'on n'y échange que des équivalents, ni même conserver sa valeur puisqu'il disparaît en définitive dans la valeur d'usage contre laquelle il s'échange. De plus, dans ce procès, la puissance de travail se réalise comme valeur mais non pas comme valeur d'usage, seule forme sous laquelle elle peut métamorphoser l'argent en capital. Pour qu'une pareille transformation ait lieu, il faut donc que la puissance de travail soit consommée dans sa valeur d'usage propre par le capital, procès de consommation qui se déroule en dehors de la circulation marchande et qui n'a rien à voir avec elle: «*Dans l'échange entre le capital et le travail, le premier acte correspond tout à fait avec l'échange tel qu'il se pratique dans la circulation ordinaire; le second acte est un procès qualitativement distinct de l'échange et c'est abusivement qu'on le qualifie tel. Il s'oppose directement à l'échange: c'est une catégorie fondamentalement différente.*»⁴⁷

Ce second aspect de «l'échange» entre la puissance de travail et l'argent sous sa forme de capital prend en effet la forme d'un procès de production, qui nous fait totalement sortir de la sphère de la circulation. Car ce n'est que sous cette forme que la puissance de travail peut être consommée dans sa valeur d'usage propre, comme principe subjectif du travail. Ce qui signifie encore que l'acquéreur de la puissance de travail doit être lui-même détenteur de moyens de production et qu'il se pose face au «*travailleur libre*» à ce titre. Le rapport apparemment égalitaire entre acheteur et vendeur cède alors la place à un rapport de domination et d'exploitation: l'ouvrier opère désormais sous le commandement du capitaliste et sa force de tra-

46. *Le Capital*, I, 1, page 172.

47. *Grundrisse*, tome 1, page 223.

45. *Id.*, page 251.

vail devient un simple moyen de valorisation du capital. Car, pour que ce procès de production permette la métamorphose de l'argent en capital, nous savons qu'il ne doit pas seulement se présenter comme un procès de travail, donc comme production de valeurs d'usage; mais encore et surtout comme un procès de valorisation: comme production de valeur et même comme production d'une survaleur ou plus-value. Cela ne peut avoir lieu qu'à une double condition:

– Le travail mis en œuvre doit *former de la valeur*, c'est-à-dire être du travail socialement nécessaire, aussi bien qualitativement (produire des valeurs d'usage correspondant à un besoin social) que quantitativement: du travail social moyen, condition nécessaire sinon suffisante pour que les marchandises puissent réaliser leur valeur (s'échanger à leur valeur) sur le marché. Ce qui implique que la dépense en travail, qu'il soit mort ou vivant, soit conforme aux conditions normales de production. Sans quoi le travail dépensé, tout en étant utile en tant qu'il forme des valeurs d'usage sociales, ne permettrait de former ni valeur ni plus-value. Ainsi « *la force de travail doit fonctionner dans des conditions normales* », c'est-à-dire avec les moyens de travail requis et des matières de travail (notamment des matières premières) de la qualité requise; elle « *doit posséder dans la spécialité à laquelle on l'emploie le degré moyen d'habileté, d'adresse et de célérité* »; « *cette force doit de plus fonctionner avec le degré d'intensité habituel* », ce à quoi veille d'ailleurs de près le capitaliste; enfin « *la consommation des moyens de production doit se faire d'une manière normale* », sans gaspillage des matières de travail (sans perte de matière supérieure à ce que le procès de travail requiert habituellement dans la société) et sans usure ou détérioration des moyens de travail autres que celles qui résultent normalement de leur usage⁴⁸.

– Le travail mis en œuvre doit *former non seulement de la valeur mais encore et surtout une survaleur*, une plus-value, c'est-à-dire à la

48. *Le Capital*, I, 1, pages 195-196. On voit ainsi comment la loi de la valeur, réglant la circulation des marchandises en exigeant qu'elles soient échangées conformément aux quantités de travail abstrait qu'elles contiennent, devient une loi interne du procès de production capitaliste, exigeant que ces mêmes marchandises soient effectivement produites selon les normes sociales de production en vigueur, en en faisant la condition même de la valorisation du capital. Tel est bien l'enjeu de l'appropriation capitaliste du procès de travail, comme nous le verrons en détail au chapitre V.

fois conserver la valeur avancée et l'augmenter d'une valeur nouvelle. Ce qui implique un double processus. D'une part, la force de travail doit transmettre la valeur des éléments du travail mort (matières de travail et moyens de travail) aux produits du travail dans lesquels ils se trouvent métamorphosés, *elle conserve l'ancienne valeur* pétrifiée dans ces éléments par le seul fait de les convertir en de nouvelles valeurs d'usage. Et, par cela même, *elle produit une nouvelle valeur*, elle ajoute une valeur additionnelle à la valeur déjà existante: « *Le travailleur ne peut pas ajouter un nouveau travail, créer par conséquent une valeur nouvelle, sans conserver des valeurs anciennes, car il doit ajouter ce travail sous une forme utile, et cela ne peut avoir lieu sans qu'il transforme des produits en moyens de production d'un produit nouveau, auquel il transmet par cela même leur valeur. La force de travail en activité, le travail vivant, a donc la propriété de conserver de la valeur en ajoutant de la valeur; c'est là un don naturel qui ne coûte rien au travailleur, mais qui rapporte beaucoup au capitaliste; il lui doit la conservation de la valeur actuelle de son capital.* »⁴⁹ D'autre part, cette nouvelle valeur doit être supérieure à celle de la force de travail elle-même; ce qui suppose que l'usage de la force de travail par le capital soit prolongé au delà du temps de travail nécessaire à sa simple reproduction, à la simple production des moyens de consommation (subsistance) nécessaires à l'entretien du travailleur. Ce que les conditions mêmes de l'appropriation par le capital de la force de travail rendent possible.

Sous cet angle, le rapport entre le capital et le travail est un « *échange* » *fondamentalement inégal*, et c'est pourquoi il est en définitive mystificateur de parler d'échange à son sujet. Plus de valeur (de travail social moyen) est fourni au capital par la force de travail au cours du procès de production (qui est aussi le procès de sa consommation productive) que son échange contre cette même force de travail n'en a coûté au capital dans le procès de circulation. Cette inégalité foncière du rapport du capital au travail dans le procès de production est en quelque sorte masquée par leur égalité formelle au sein du procès de circulation.

Dans ces conditions, on voit que le procès de travail n'est, en définitive, qu'un moyen obligé et qu'un détour nécessaire de la transformation de l'argent en capital, de la valeur fixe en valeur en procès,

49. *Id.*, page 205.

capable non seulement de se conserver mais encore de s'accroître comme telle. En effet, pour pouvoir se valoriser, pour pouvoir absorber une quantité de travail abstrait supplémentaire, il faut qu'une dépense additionnelle de force de travail ait lieu, et celle-ci ne peut avoir lieu que sous forme d'un procès de travail concret, utile, producteur de valeurs d'usage nouvelles, quelle que soit en définitive la forme de celles-ci et, par conséquent, la forme du procès de travail qui leur donne naissance. De même, pour pouvoir se conserver, il faut que la valeur ancienne puisse se transmettre à une nouvelle valeur d'usage; là encore la médiation d'un procès de travail concret, métamorphosant les moyens de production en de nouveaux produits, s'avère nécessaire, quelle qu'en soit la forme: «[...] *ce travail additionnel ne peut s'ajouter que sous forme de travail concret. Il ne s'ajoute donc aux moyens de production que sous la forme spécifique d'une valeur d'usage particulière, tout comme la valeur au sein de ces moyens ne se conserve que s'ils sont consommés comme moyens de travail par le travail concret.*»⁵⁰ Et, dans ce procès, les moyens de production jouent moins le rôle de moyens de réalisation de la force de travail en valeurs d'usage nouvelles que celui de moyens d'absorption d'une quantité additionnelle de travail vivant en général qui, pour autant qu'une partie n'en est pas payée, permet au capital de se valoriser: «*Dans le procès de production réel, les conditions objectives du travail – matières et moyens de travail – servent à objectiver non seulement le travail vivant, mais encore un travail excédant celui que contenait le capital variable. Elles servent donc de moyen d'absorption et d'extorsion du surtravail qui s'exprime dans la plus-value (et le surproduit).*»⁵¹

3.4. La consommation productive de la force de travail par le capital, sous son double aspect d'un procès de travail et d'un procès de valorisation, constitue donc le secret de la valeur en procès qu'est le capital, le secret de l'autonomisation de la valeur sous forme de capital. Si, de grandeur constante, la valeur peut devenir grandeur variable, se transformer en valeur en procès, en un mot se métamorphoser en capital, c'est en définitive que «[...] *le capitaliste échange une grandeur de valeur déterminée, donnée (et en ce sens constante)*

50. *Un chapitre inédit du Capital*, page 149.

51. *Id.*, pages 188-189.

contre de la force de travail, une valeur contre une force créatrice de valeur, une grandeur de valeur contre une production de valeur, une opération de mise en valeur.»⁵² En un mot, du travail mort contre du travail vivant. Et ce n'est que dans la mesure où le capital s'approprie et s'incorpore la force créatrice de toute valeur qu'il peut se poser comme capital, c'est-à-dire précisément comme valeur en procès.

C'est donc aussi l'occultation de ce processus qui est à la racine du fétichisme capitaliste, de l'apparence d'autoproduction, d'autovalorisation du capital. Y contribuent, d'une part, la confusion en une seule journée de travail du temps de travail nécessaire et du temps de travail extra, qui caractérise spécifiquement l'exploitation capitaliste, ainsi que nous l'avons vu au chapitre précédent; d'autre part, la forme salaire de la valeur (ou du prix) de la force de travail qui fait apparaître cette dernière comme valeur (ou prix) du travail, tout le travail semblant ainsi avoir été payé à l'ouvrier, la partie non payée (le surtravail) disparaissant et la plus-value apparaissant comme une pure création du seul capital: «*En recevant par jour un salaire de trois francs, l'ouvrier paraît donc avoir reçu toute la valeur due à son travail, et c'est précisément pourquoi l'excédent de la valeur de son produit sur celle de son salaire prend la forme d'une plus-value de trois francs, créée par le capital et non par le travail.*»⁵³

Mais cette même consommation productive de la force de travail marque en même temps la limite absolue de l'autonomie de la valeur sous la forme du capital. Nous avons défini précédemment la valeur comme une abstraction concrète: elle ne peut exister en tant que forme autonomisée qu'en faisant constamment abstraction de son propre contenu, le travail social, qu'en faisant abstraction par conséquent des valeurs d'usage dans lesquelles elle se matérialise, sans jamais y parvenir totalement. Sous la forme de l'argent, cette abstraction se concrétise en une vaine tentative de séparation entre la valeur d'une part et l'ensemble des valeurs d'usage d'autre part: la valeur ne se conserve et ne s'accroît alors qu'en se soustrayant à l'échange marchand (c'est ce qui se produit dans la thésaurisation), mais elle se nie alors en même temps en tant qu'argent, en tant que représentant de la richesse marchande, capable de s'échanger avec l'ensemble des éléments de celle-ci.

52. *Le Capital*, II, 1, page 203.

53. *Le Capital*, I, 2, page 210.

L'autonomie que l'argent ne peut pas acquérir sur le mode de la séparation, le capital la conquiert sur le mode de la réunion. En s'unissant, dans et par le procès de production, avec cette valeur d'usage éminente qu'est pour lui la puissance de travail, la valeur acquiert la faculté d'être et de rester valeur, et qui plus est valeur se valorisant, sous la forme de n'importe quelle valeur d'usage. Au stade de l'argent, la consommation de la valeur d'usage contre laquelle la valeur s'échange signifie la disparition de celle-ci. Au stade du capital, cette même consommation non seulement ne fait plus disparaître la valeur mais encore elle la conserve en l'accroissant. La négation de la valeur d'usage par l'argent restait formelle: une simple opposition que l'argent devait maintenir sous peine de se trouver englouti par son contraire. La négation de la valeur d'usage par le capital est au contraire une négation réelle, une négation en acte, une négation dialectique dans et par laquelle la valeur se conserve et s'accroît par la consommation (l'absorption) de son propre contraire, en transformant celle-ci en son propre procès de (re)production. Au stade du capital, la valeur se maintient en son élément contraire comme en son procès vital.

Ainsi, sous la forme du capital, la valeur semble avoir dépassé la contradiction qui la définit comme abstraction concrète. En fait, il n'en est rien, celle-ci s'est simplement déplacée et transformée: «*Si on le considère de plus près, le procès de valorisation du capital – et l'argent ne devient capital qu'au travers de lui – est en même temps son procès de dévalorisation, sa démonétisation [...]. La dévalorisation dont nous parlons ici est la suivante: le capital est passé de la forme argent à celle de marchandise, d'un produit qui a un certain prix et doit être réalisé. En tant qu'argent, il existe comme valeur. Il existe à présent comme produit, et idéalement comme prix, mais non plus comme valeur en tant que telle [...] il doit donc rentrer dans la circulation pour créer à nouveau la richesse sous sa forme générale*»⁵⁴, autrement dit se reconvertir en argent. L'acte par lequel la valeur assure son autonomie en tant que capital, en consommant productivement la force de travail, est donc en même temps un acte par lequel elle compromet radicalement son autonomie, puisqu'elle se retrouve sous la forme de marchandise. Ainsi, après être sortie du procès de circulation, elle doit à nouveau y rentrer pour retrouver sa forme adéquate d'argent,

54. *Grundrisse*, tome 1, pages 358-359.

en y réalisant la valeur et la survaleur que le procès de production a formées; faute de quoi, elle aura définitivement perdu sa forme de valeur. Acte dont le résultat n'est jamais garanti, qui s'identifie toujours, pour le capital, à un *salto mortale*.

La contradiction qui définit la valeur comme abstraction concrète s'avère donc bien indépassable. Nous commençons même à deviner qu'elle s'approfondit aux différents stades d'autonomisation de la valeur: confinée à la simple *différence* entre valeur d'usage et valeur au niveau de la marchandise, se développant en *opposition* entre la valeur et l'ensemble des valeurs d'usage au niveau de l'argent, elle prend au niveau du capital la forme d'une *contradiction* entre les procès de production et de circulation, entre les deux faces du procès de production lui-même (procès de travail et procès de valorisation), plus fondamentalement entre le capital et le travail. Nous verrons ultérieurement comment elle s'approfondit en définitive en un véritable *antagonisme* de classes entre la bourgeoisie et le prolétariat⁵⁵.

4. Le fétichisme de la valeur

La définition du capital comme valeur en procès met donc l'accent sur le processus d'autonomisation de la valeur. Le capital se détermine ainsi comme une valeur capable de se conserver et de s'accroître en tant que valeur dans et par son propre mouvement de circulation. Mais, ce faisant, ne sommes-nous pas précisément victimes de ce fétichisme du capital, que Marx n'a cessé de pourfendre dans sa critique de l'économie politique? Ne faisons-nous pas du capital une puissance s'autoproduisant: s'autoconservant, s'autoaccroissant, s'autoengendrant, illusion qui est précisément au cœur de ce fétichisme? La question est d'importance: elle concerne la signification que Marx donne à ce dernier terme aussi bien que la portée du mouvement d'autonomisation de la valeur.

Lorsque Marx parle de fétichisme de la valeur: de la marchandise, de la monnaie (de l'argent) ou du capital, qu'entend-il exactement

55. Je montrerai ultérieurement que, sur la base du capital et de son procès de reproduction, le mouvement d'autonomisation de la valeur se poursuit et donne lieu à des formes plus développées encore, avec l'autonomisation d'une partie du capital dans le procès de circulation (le capital marchand) et surtout avec le capital financier, sous sa double forme de capital de prêt et de capital fictif. Cf. à ce sujet le chapitre XII.

par là? La question a donné lieu à de nombreuses interprétations et controverses, de ceux qui ne voient dans les développements qu'il a consacrés au fétichisme qu'une simple fioriture sans grand intérêt ou même une thématique philosophique absconse, à ceux qui, au contraire, les ont placés au cœur de son effort théorique d'élucidation des rapports sociaux.

A première vue, le concept de fétichisme sert essentiellement chez Marx à dénoncer cette forme d'*illusion* qui consiste à conférer à des objets (une valeur d'usage quelconque, un métal précieux, des moyens de production, des signes, etc.) en tant que tels des qualités et des propriétés qu'ils ne tiennent que de leur nature sociale: des activités productives qui les ont engendrés et surtout des *rapports sociaux* auxquels ils servent de *supports* et qui se trouvent matérialisés et condensés en eux. Illusion communément partagée par les agents de ces rapports, illusion que Marx dénonce avec force ironie souvent au sein de ce qu'il nomme «*l'économie politique vulgaire*», mais dont il trouve aussi les traces persistantes au sein des économistes classiques sur lesquels il a pris lui-même pris appui (Adam Smith, David Ricardo). Cette illusion consiste à croire que tout produit du travail est par lui-même, naturellement en quelque sorte, valeur; de même que l'or et l'argent auraient, du seul fait de leur qualité de métal précieux, la capacité à faire office de monnaie en matérialisant de la valeur; tandis que tout moyen de production serait immédiatement comme tel du capital. A chaque fois, les rapports sociaux particuliers, qui confèrent leur qualité de valeur (de marchandise, de monnaie, de capital) à ces objets, se trouvent occultés comme tels: ils semblent découler des qualités intrinsèques de ces objets et se trouvent de ce fait à la fois naturalisés et éternisés, et du même coup légitimés. On perçoit ici immédiatement la portée idéologique de l'illusion fétichiste.

Mais réduire le concept de fétichisme à la dénonciation d'une pareille illusion – comme je l'ai fait au début de ce chapitre en l'introduisant – serait en réduire considérablement la portée et, en définitive, méconnaître totalement l'originalité profonde de la pensée de Marx sur ce point, la manière dont il remanie le contenu de ce concept. Car le fétichisme de la valeur, tel que le conçoit Marx, n'est pas seulement ni même essentiellement une illusion, un processus idéologique, un processus mental en définitive, il est plus fondamentalement un processus social, un processus pratique, un mode spécifique de production *et* de l'objectivité sociale *et* de son apparence.

Car, lorsque Marx parle de fétichisme de la valeur, il a précisément en vue le mouvement réel, pratique, social-historique d'autonomisation de la valeur en tant qu'abstraction concrète. Il vise à rendre compte de la manière dont, dans le cadre de la généralisation des rapports marchands qu'opèrent et dont procèdent les rapports capitalistes de production, le travail social, l'acte social de travail, prend forme, c'est-à-dire la manière dont tout à la fois *il se constitue, il se manifeste et il se masque* dans et par cette forme sociale qu'est la valeur.

Dans le cadre des rapports marchands, en effet, comme nous l'avons vu au début de ce chapitre, les rapports entre les producteurs séparés les uns des autres, entre leurs différents travaux privés, prennent non seulement mentalement mais pratiquement la forme de rapports (d'échange) entre les produits de leurs travaux: c'est uniquement dans et par l'échange de leurs produits que les producteurs peuvent se mettre en rapport les uns avec les autres, c'est uniquement dans et par cet échange qu'ils peuvent confirmer le caractère social de leurs travaux privés. Les rapports sociaux entre producteurs ne peuvent donc se réaliser et se manifester que sous la forme, non seulement mentale mais pratique, de la transformation de leurs produits en marchandises, dans et par le caractère de valeur de ces dernières. En même temps qu'ils s'y occultent puisqu'ils y prennent précisément l'apparence de rapports entre des marchandises, de rapports entre des choses, qui semblent commandés par leurs qualités intrinsèques: «[...] *un rapport social déterminé des hommes entre eux [...] revêt pour eux la forme fantastique d'un rapport des choses entre elles.*»⁵⁶

Apparence qui ne fait que se renforcer au fur et à mesure où s'affirme, avec l'argent puis le capital, l'autonomie de la valeur, ainsi que j'aurai l'occasion de le souligner à plusieurs reprises par la suite.

Cette abstraction concrète qu'est la valeur *opacifie* donc la réalité sociale, elle rend indéchiffrable aux producteurs leurs propres rapports réels en les masquant dans et derrière les rapports entre des choses, dans et derrière les mouvements de leurs propres produits qu'ils ne reconnaissent plus comme tels. En même temps, elle confère à leurs produits de mystérieuses qualités, d'occultes propriétés: d'une simple marchandise, elle fait «[...] *une chose très complexe, pleine de subtilités métaphysiques et d'arguties théologiques*»⁵⁷; à un simple

56. *Le Capital*, I, 1, page 85.

57. *Ibid.*, page 84.

métal, fût-il précieux, elle confère le pouvoir de s'approprier toutes les richesses sociales et de commander à toutes les formes du travail social; elle transforme les moyens de production, objectivation d'un travail passé, en vampires assoiffés de travail vivant mais capables tout aussi bien de rejeter ce dernier. En un mot, cette forme métamorphose les produits du travail humain en *fétiches* au sens classique (religieux et ethnologique) du terme: en objets que les hommes sacralisent, qu'ils vénèrent et redoutent à la fois, dont ils cherchent à s'approprier ou à se concilier les redoutables et mystérieux pouvoirs, alors même qu'ils sont leurs produits, mais des produits dans lesquels ils ne reconnaissent plus la manifestation de leur propre puissance sociale objectivée, de leur propre acte de travail matérialisé.

Le fétichisme de la valeur est donc inséparable de sa nature d'abstraction concrète et du mouvement (contradictoire) d'autonomisation par laquelle cette abstraction opère non seulement mentalement mais pratiquement. De ce mouvement, le concept de fétichisme permet de souligner deux aspects fondamentaux, deux dimensions essentielles:

– *la réification des rapports sociaux de production*, la transformation des rapports entre les hommes en rapports entre des choses; partant, la cristallisation ou condensation de ces rapports en qualités ou propriétés de ces choses, qui semblent posséder par elles-mêmes des caractères qu'elles ne tiennent pourtant que de leur fonction de supports des rapports sociaux; en définitive, la confusion entre les rapports sociaux et leurs supports matériels;

– *la personnification de ces rapports réifiés*, qui conduit à métamorphoser et métaphoriser ces mêmes choses en des puissances supra-humaines, capables d'exister par elles-mêmes, de s'auto-engendrer, faisant l'objet d'un véritable culte de la part des hommes, avec ce que tout culte implique de projection fantasmatique et d'investissement libidinal de leur part.

Avec le concept de fétichisme, Marx tente donc en définitive de rendre compte de l'opacité propre aux rapports de production capitalistes due à leur réification, de l'apparence qu'ils prennent dans la réalité sociale quotidienne, ainsi que des illusions idéologiques qui l'accompagnent, de cette religiosité barbare qui, dans le mode de production capitaliste, dans le monde dit moderne, saisit les hommes à l'égard de leurs propres produits matériels, fantasmés par eux comme des puissances qui les dépassent et qui, en un sens, les dépassent réellement en

échappant à leur contrôle. Mais il montre en même temps comment cette apparence et ces illusions tiennent à la forme même prise par le travail social dans le cadre de ces rapports, la valeur, et sont de ce fait inévitables et indépassables dans le cadre de ces derniers⁵⁸.

58. L'analyse ultérieure des formes plus développées d'autonomisation de la valeur me donnera l'occasion de revenir sur le concept de fétichisme, surtout pour expliciter le rôle qu'il joue dans la reproduction du capital.

Chapitre III

LE CAPITAL COMME POUVOIR

Les deux définitions précédentes du capital comme rapport de production et comme valeur en procès s'avèrent complémentaires. L'analyse du procès d'autonomisation de la valeur permet de pallier les insuffisances décelées dans la détermination du capital comme rapport social de production. Réciproquement, l'analyse des différents moments de ce rapport de production se révèle nécessaire à l'élucidation du mystère de la valeur en procès ainsi qu'à la critique du fétichisme capitaliste. Correctement développée, chacune de ces deux définitions renvoie donc à l'autre comme à son complément nécessaire.

Complémentaires, ces deux définitions apparaissent cependant en même temps opposées. La première se réfère exclusivement au procès de production du capital, tandis que la seconde saisit ce dernier essentiellement dans son procès de circulation. L'une met l'accent sur le procès d'expropriation des producteurs ; tandis que l'autre suit, jusqu'à ses plus ultimes conséquences, le mouvement d'autonomisation de la valeur.

Or le capital est à la fois l'un et l'autre : il est *l'unité* de son procès de production *et* de son procès de circulation ; il procède à la fois de l'expropriation des producteurs et de l'autonomisation de la valeur, l'une dans et par l'autre. En ce sens, chacune de ces deux définitions

est unilatérale au regard de la réalité du capital. Et c'est pourquoi d'ailleurs chacune d'elles renvoie à l'autre : partis de l'analyse du procès de production du capital en définissant celui-ci comme rapport de production, nous avons débouché sur le procès de circulation qu'il présuppose comme fin et dans lequel il se pose comme valeur en procès ; pour revenir vers le procès de production en tant que fondement secret mais aussi limite ultime de l'autonomisation de la valeur.

La nécessité se fait donc sentir d'une troisième définition du capital qui dépasse les deux précédentes, qui intègre leur part de vérité sans pour autant tomber dans leur unilatéralité respective, qui permette de rendre compte de la réalité du capital comme *tout*, c'est-à-dire dans son double procès de production *et* de circulation. Une telle définition existe bien chez Marx : c'est celle du capital comme *pouvoir*.

Mais il faut remarquer tout de suite que cette troisième définition du capital ne fait pas, de la part de Marx, l'objet d'une élaboration aussi méthodique que les deux précédentes. S'il est possible de la dégager d'un certain nombre de passages de sa critique de l'économie politique, sans avoir à solliciter ceux-ci outre mesure et *a fortiori* sans avoir à les soumettre à une interprétation arbitraire, la définition du capital comme pouvoir ne se trouve pourtant formulée nulle part clairement en tant que telle. Placée à *l'horizon* de la pensée de Marx, elle est essentiellement perceptible comme point de rencontre d'un certain nombre de ses lignes de fuite.

La position singulière de cette troisième définition s'explique tout d'abord par son caractère synthétique. En effet, le capital ne peut être saisi et compris comme pouvoir qu'une fois élaborées ses définitions comme rapport de production et comme valeur en procès. Il est symptomatique à cet égard que les passages dans lesquels le capital est le plus clairement et le plus significativement défini comme pouvoir se situent vers la fin de la critique marxienne de l'économie politique, du moins selon le plan progressivement élaboré au cours des travaux préparatoires au *Capital* et suivi par ce dernier¹. Par exemple dans l'extrait suivant du Livre III du *Capital* dans lequel le caractère de synthèse de cette définition ressort clairement, le capital y étant présenté comme une puissance sociale aliénée, résultant à la fois de l'expropriation des producteurs à l'égard des conditions matérielles de la

1. Cf. l'annexe 2.

production et de l'autonomisation de ces mêmes conditions, lui conférant l'apparence réifiée d'une chose qui domine la société: « *C'est ainsi que s'accroît la puissance du capital, celle des conditions de production sociales rendues autonomes et incarnées par le capitaliste, vis-à-vis des producteurs réels. Le capital apparaît de plus en plus comme un pouvoir social dont le capitaliste est l'agent. Il semble qu'il n'y ait plus de rapport possible entre lui et ce que peut créer le travail d'un individu isolé; le capital apparaît comme un pouvoir social aliéné, devenu autonome, une chose qui s'oppose à la société et qui l'affronte aussi en tant que pouvoir du capitaliste résultant de cette chose.* »² Or il s'agit là des parties de sa critique de l'économie politique dont l'élaboration restera en définitive la moins poussée, Marx n'étant plus revenu pour certaines d'entre elles sur les formulations adoptées dans les manuscrits rédigés entre 1863 et 1865, dont Engels se servira pour la publication de ce même Livre III. Autrement dit, l'inachèvement par Marx de sa critique de l'économie politique explique par lui-même, en partie, le défaut relatif d'élaboration de la définition du capital comme pouvoir.

Il y a cependant des raisons plus essentielles à ce défaut, qui ne tiennent plus seulement à l'inachèvement de la critique marxienne de l'économie politique mais aux *limites mêmes* de cette critique. La définition du capital comme pouvoir ne peut en effet pleinement se déployer dans le cadre de cette dernière. Définir le capital comme pouvoir, c'est indiquer qu'il tend à dominer en se les appropriant non seulement le procès social de production, mais encore plus largement l'ensemble de la *praxis* sociale, dans toute sa surface (extension) et toute sa épaisseur (compréhension). Plus exactement: qu'il ne peut s'approprier le procès social de production sans s'approprier plus largement, par toute une série de médiations, l'ensemble du champ de la *praxis* sociale. Or, ainsi que j'en ai fait l'hypothèse dans mon introduction, ce mouvement d'appropriation de la *praxis* sociale, par lequel le capital se détermine comme pouvoir, n'est autre que *le procès global de sa reproduction*. Si mon hypothèse est fondée, ce n'est donc que dans le cadre d'un exposé de ce procès global que le capital pourrait se comprendre comme pouvoir et que sa définition comme pouvoir pourrait pleinement se déployer.

Dans cette perspective, le défaut relatif d'élaboration par Marx de la définition du capital comme pouvoir est l'indice, le premier que

nous rencontrons sur notre chemin, des limites de son analyse de la reproduction du capital, limites sur lesquelles je reviendrai en détail dans la suite de cet ouvrage. Et au terme de ce dernier, c'est le concept de reproduction du capital lui-même – et non pas seulement la définition de ce dernier comme pouvoir – qui nous apparaîtra comme constituant l'horizon de la critique marxienne de l'économie politique, horizon vers laquelle cette critique mène et pointe, sans jamais parvenir à l'embrasser cependant³.

Le défaut relatif d'élaboration de la détermination du capital comme pouvoir tient, en dernier lieu, au fait que la notion de pouvoir ne fait pas elle-même partie de la conceptualité de Marx, ce qui n'est pas sans rapport avec les lacunes de sa pensée politique. Il n'en sera que plus intéressant de remarquer que les rares développements que Marx a consacrés à l'analyse du capital comme pouvoir contiennent pourtant quelques intuitions profondes sur cette dernière notion. Intuitions qui contrastent singulièrement avec les platitudes auxquelles une certaine pensée « post-moderne » a réduit cette même notion, dans le mouvement où elle a tenté d'en faire une machine de guerre anti-marxienne.

1. Le capital comme puissance sociale aliénée

La définition du capital comme pouvoir est déjà implicitement présente au sein de ses deux définitions précédentes. A commencer par sa définition comme rapport de production.

Selon son acception la plus courante, le pouvoir est ce rapport qui confère à des hommes la capacité de commander à d'autres hommes: la capacité de diriger, d'organiser et de contrôler leurs activités. En ce sens immédiat, ce rapport de production qu'est le capital est incontestablement un rapport de pouvoir. D'une part, au sein de son procès de production immédiat, il se caractérise comme rapport de domination, plus précisément comme commandement exercé sur les producteurs directs, commandement qui s'exprime dans la direction, l'organisation et la surveillance du procès de travail par les capitalistes ou leurs agents subalternes.

D'autre part, et plus fondamentalement, c'est l'ensemble du procès social de production que le capital tend à diriger et à organiser

2. *Le Capital*, III, 1, page 276.

3. Cf. la première partie de ma conclusion.

par l'intermédiaire de son procès de circulation. Par ce dernier, non seulement il s'étend à l'ensemble des branches de la production sociale, en éliminant progressivement les secteurs et les formes précapitalistes de la production; mais encore il détermine les proportions selon lesquelles le travail social doit se répartir entre les différentes branches et secteurs pour assurer les conditions de la reproduction de l'ensemble du capital social. Sous la forme de son procès de reproduction, il commande ainsi à la force productive totale de la société.

Bien plus, le capital ne se contente pas de lui commander comme à une détermination qui lui resterait extérieure: il *s'approprie* l'ensemble des puissances sociales du travail dont il fait sa puissance propre, ainsi que nous le verrons en détail par la suite. C'est particulièrement évident au sein du procès de production immédiat, dans lequel le capital fixe concentre en lui les puissances naissant de la socialisation du procès de travail: les puissances qui résultent de la coopération entre un grand nombre de travailleurs, de la division de l'acte de travail en une série de tâches parcellaires et spécialisées, enfin de la science elle-même comme force productive générale matérialisée dans le système des machines. Mais cela n'est pas moins vrai en ce qui concerne le capital circulant qui assure l'unité du procès global de production sociale, en en médiatisant les différents moments: la coopération des producteurs à l'échelle de la société entière prend alors la forme de l'unité du capital social, qui naît de l'entrelacement des mouvements des innombrables capitaux singuliers. Ainsi le capital apparaît comme omnipotent parce que omniprésent: «[...] *toutes les forces du travail sont transposées en celles du capital: dans sa partie fixe est absorbée sous forme matérialisée la force productive du travail (indépendante et extérieure à lui); dans sa partie circulante [...] tout se passe comme si le capital faisait les avances à l'ouvrier, et assurait la simultanéité de l'activité dans toutes les branches.*»⁴

Et, sous la forme du capital social, la force productive totale de la société finit par se poser comme une puissance séparée de cette dernière, une puissance qui lui est devenue à la fois extérieure et étrangère, qu'elle ne commande plus mais qui, au contraire, tend à l'asservir. Ce qui se traduit notamment par le fait que ce sont désormais les exigences de la reproduction du capital en tant que valeur en procès, valeur vouée à l'accroissement et à l'accumulation, qui conditionnent la

possibilité pour le corps social de se reproduire ou non. En s'appropriant la force productive totale de la société, le capital acquiert ainsi un véritable pouvoir de vie et de mort sur le corps social, ce qu'illustrent tant la « *surpopulation relative* » chronique qui condamne une partie de ce corps au chômage, à la précarité et au sous-emploi, partant à la misère, que les destructions périodiques de moyens de production et de forces de travail, dans les crises et dans les guerres qui ponctuent inévitablement le processus d'accumulation.

En somme, si le capital parvient à commander le procès social de production dans son ensemble, c'est qu'il procède fondamentalement de *l'aliénation des forces productives* de la société à l'égard des producteurs, aliénation qui les transforme en forces destructrices capables de menacer leur propre reproduction (survie). Sous ce rapport, le pouvoir du capital résulte de l'aliénation de la puissance sociale, de la puissance d'autoproduction de la société, telle qu'elle se manifeste dans la production de ses conditions matérielles d'existence. On retrouve ici la dimension d'aliénation qui est constitutive de ce rapport de production qu'est le capital.

2. Le capital comme médiation sociale autonomisée

La détermination du capital comme pouvoir n'est pas moins présente au sein de sa définition comme valeur en procès. Elle s'y explicite même en des termes qui donnent du pouvoir une définition originale comme *médiation sociale autonomisée*, comme autonomisation d'un rapport social relativement à ses propres acteurs.

Cela est déjà vrai de *l'argent*. Nous avons vu en effet comment, en sa qualité de représentant universel de la richesse marchande, de matérialisation de la valeur, l'argent, de simple moyen au service de la circulation marchande, tend à se poser en fin de celle-ci, donnant ainsi naissance à la pratique de la thésaurisation: « *De valet qu'il [l'argent] était lorsqu'il opérait comme simple instrument de la circulation, le voilà devenu le souverain et le dieu des marchandises.* »⁵ Grâce à lui, le détenteur d'une certaine somme d'argent peut en effet s'approprier n'importe quelle marchandise et, au delà de cette dernière, commander en un sens l'activité des travailleurs qui l'ont produite. Tout se passe comme si, avec l'argent qu'il a en poche, un individu disposait d'un fragment

4. Grundrisse, tome 2, page 216.

5. *Id.*, tome 1, page 162.

de la puissance sociale : l'argent « [...] investit l'individu de la domination générale sur la société et le monde des puissances, des travaux, etc. C'est comme si la découverte d'une pierre me procurait, indépendamment de ma personne, la maîtrise de toutes les sciences. La possession de l'argent me met en relation avec la richesse (sociale), comme la pierre philosophale avec toutes les connaissances. »⁶ Autre manière de caractériser le fétichisme monétaire. Bien plus, l'argent me permet de dépasser les limites de ma simple individualité et de m'appropriier l'ensemble des qualités humaines : « Les qualités de l'argent sont mes qualités et mes forces essentielles – à moi son possesseur. Ce que je suis et ce que je peux n'est donc nullement déterminé par mon individualité. Je suis laid, mais je puis m'acheter la plus belle femme. Donc je ne suis pas laid, car l'effet de la laideur, sa force repoussante, est anéanti par l'argent. »⁷ L'argent possède donc le pouvoir de métamorphoser, de transfigurer mon être, de le parer de toutes les déterminations et richesses de l'humanité. Et on devine immédiatement tous les attitudes, représentations, investissements fantasmatiques qui s'attachent à ce pouvoir de l'argent et qui participent pleinement de son fétichisme.

De ce pouvoir, Marx souligne le caractère profanateur, sacrilège ; l'argent ne respecte rien, pas même les choses les plus sacrées : « [...] tout, marchandise ou non, se transforme en monnaie. Rien qui ne devienne vénal, qui ne se fasse vendre ou acheter ! La circulation devient la grande cornue sociale où tout se précipite pour en sortir transformer en cristal monnaie. Rien ne résiste à cette alchimie, pas même les os des saints, et encore moins les choses sacro-saintes, plus délicates, res sacrosanctae, extra commercium hominum. »⁸ Mais aussi son caractère niveleur, qui procède de la réduction des différences, son caractère homogénéisant par conséquent, conduisant à la subversion de toutes les hiérarchies, celle de la richesse abstraite mise à part : « De même que toute différence de qualité entre les marchandises s'efface dans l'argent, de même lui, niveleur radical, efface toutes les distinctions. »⁹ Enfin son caractère dissolvant à l'égard des structures communautaires : il met en effet la puissance sociale (celle née du travail comme acte collectif de

la société) entre les mains de chacun, rendant ainsi les hommes naturellement rivaux mais aussi despotes les uns vis-à-vis des autres : « La puissance sociale devient ainsi une puissance privée des particuliers. Aussi, la société antique la dénonce-t-elle comme l'agent subversif, comme le dissolvant le plus actif de son organisation économique et de ses mœurs populaires. »¹⁰

Car ce pouvoir, l'argent ne le tient que de son caractère de rapport social autonomisé. Conformément à son concept, il n'est rien, en effet, que la forme autonome prise par la valeur, autrement dit par un rapport social médiatisant produits et producteurs. Il est ce rapport matérialisé, cristallisé, condensé en une chose (dans le cas de la monnaie métallique) ou même un simple signe (dans le cas de la monnaie fiduciaire ou scripturale). Et ce n'est qu'en leur qualité de matérialisation de rapport social que cette chose ou ce signe confèrent la capacité d'exercer un pouvoir. Ce n'est que parce que ce bout de métal, ce bout de papier ou ce code informatique matérialisent et condensent à la fois la médiation des hommes entre eux et avec leurs propres produits que son possesseur acquiert pouvoir sur les uns aussi bien que sur les autres, en commandant leurs rapports réciproques : en s'appropriant cette chose ou ce signe, c'est une médiation sociale essentielle que je contrôle et, dans cette mesure même, je me rends capable d'informer (de donner forme) et d'organiser rapports sociaux et pratiques sociales, en un mot ce qu'on appelle communément exercer un pouvoir.

Le pouvoir de l'argent connaît cependant les mêmes limites que l'autonomie dont il procède. L'argent n'existe que dans la présupposition de la circulation marchande dont il ne peut pas s'émanciper. Pour que son pouvoir puisse se développer et s'approfondir, il faut qu'il puisse se poser non seulement en médiation de / dans la circulation mais encore de / dans la production. Il faut qu'il médiatise non seulement les produits et par conséquent les fragments du travail social qui se matérialisent en eux, mais encore les différents éléments du procès de travail lui-même : matières de travail, moyens de travail, force de travail. Autrement dit, l'argent doit se métamorphoser en capital.

Alors la valeur autonomisée n'a plus seulement la capacité de s'approprier par l'échange l'ensemble de la richesse marchande, elle acquiert le pouvoir de *produire* directement cette richesse sous toutes

6. *Ibid.*

7. *Manuscrits de 1844*, page 121. A noter toutefois la dégradation de l'être en avoir, et donc aussi en paraître, qu'implique sa médiation par l'argent.

8. *Le Capital*, I, 1, page 137.

9. *Ibid.*

10. *Id.*, page 138.

ses formes. Si le détenteur d'argent pouvait mettre à son service des formes variées du travail social par l'intermédiaire de l'achat de leurs produits, le capitaliste acquiert le pouvoir de commander, mieux même : de s'approprier la puissance sociale de travail dans son ensemble. Enfin, si l'argent peut parer son possesseur de toutes les qualités de l'humanité, c'est l'ensemble des puissances naturelles et sociales que le capital parvient à s'incorporer dans son procès de production immédiat et, plus largement encore comme nous le verrons par la suite, dans son procès global de reproduction. Car, si le pouvoir de l'argent apparaît essentiellement comme celui d'un résultat dominant ses propres présuppositions, d'une médiation s'élevant au dessus des termes qu'elle médiatise, sans parvenir pour autant à s'en détacher, le pouvoir du capital tient à sa capacité de transformer, dans et par son procès de reproduction précisément, ses propres présuppositions en ses résultats : il se pose ainsi comme une médiation (un rapport social) qui, devenue autonome à l'égard des éléments qu'elle médiatise (les produits, les différents fragments du travail social, les moyens de production et les forces de travail, les producteurs enfin), se met à les produire et à les reproduire comme ses éléments propres. Sous ce rapport également, le capital est la réalisation en acte de ce que l'argent n'est encore qu'en puissance.

3. Le capital comme communauté sociale réifiée

Tout pouvoir se pose aussi comme principe unificateur du corps social, comme principe qui en assure la cohésion ainsi que la permanence. Cette troisième détermination du pouvoir se retrouve également au sein du capital. Pour le montrer, suivons un idée chère à Marx et pourtant peu développée par les marxistes après lui : celui de la réification tendancielle de ce qu'il nomme « *das menschliche Gemeinwesen* », l'être-en-commun des hommes, la communauté humaine, sous l'effet du développement de la production marchande et de sa généralisation sous une forme capitaliste¹¹. Idée qui permet à Marx de poursuivre, en l'amplifiant considérablement, le thème déjà

11. C'est l'ouvrage de Jacques Camatte, *Capital et Gemeinwesen*, Paris, Spartacus, 1978, qui a attiré mon attention sur ce thème. Camatte surestime cependant son importance dans la critique marxienne de l'économie politique ; tandis que ses présupposés bordiguistes l'empêchent inversement d'en tirer tout le bénéfice théorique possible.

abordé du mort saisissant le vif, des hommes dominés et asservis par les choses qui sont pourtant leurs propres produits. C'est sous cet angle que l'approche du capital comme pouvoir a été la plus développée par Marx.

3.1. En étudiant la formation historique du « *travailleur libre* », nous avons vu que le capital suppose la dissolution des différentes formes communautaires de production, de propriété (des moyens de production) et de vie sociale sur lesquelles reposent, peu ou prou, tous les modes précapitalistes de production. Dans ces formes de production et de propriété, la communauté est à la fois la condition et la finalité du travail individuel. C'est en effet l'appartenance à la communauté sociale qui garantit à chacun de ses membres l'accès aux moyens collectifs de production aussi bien qu'aux moyens individuels de consommation. Et la communauté est tout aussi bien la finalité du travail de chacun, dans la mesure où il n'a pas d'autre but que la reproduction de l'individu en tant que membre de la communauté, donc la reproduction de la communauté elle-même, en dehors de laquelle l'individu ne peut avoir aucune existence en tant que tel. De plus, dans ces formes de production et de propriété, le travail de chaque individu se pose immédiatement comme travail social, la plus grande partie du travail s'effectuant sous une forme directement collective ou coopérative, parce qu'elle met en œuvre des moyens de production communs (essentiellement la terre). Le travail proprement individuel, quand il existe, n'est possible que sur fond du travail collectif.

Or c'est sur les ruines de ces formes communautaires de production et de propriété que se constitue le capital. Les mouvements par lesquels il se forme : l'expropriation du producteur direct et l'autonomisation de la valeur, supposent en effet l'un et l'autre leur dissolution. L'expropriation du producteur direct, c'est-à-dire sa séparation de ses conditions objectives d'existence et de travail (de ses moyens de consommation et de production), équivaut à sa séparation de la communauté qui lui garantissait jusqu'alors l'accès à ces conditions, donc la dissolution des liens communautaires eux-mêmes sur lesquels reposait cette garantie.

Le développement des relations marchandes, qui se produit parallèlement au processus d'expropriation, exerce le même effet dissolvant. D'une part, il tend à faire éclater les limites étroites des com-

munautés locales et à les ouvrir sur des ensembles sociaux plus vastes, à la constitution desquels il participe d'ailleurs pleinement, en débouchant en définitive sur la formation du marché mondial. D'autre part, s'il tend à unir ce qui était séparé, il tend de même à séparer ce qui était uni : l'introduction des échanges marchands à l'intérieur même des communautés va de pair (à titre de cause et d'effet à la fois) avec le développement de la division sociale du travail, sur la base de la possession ou même de la propriété privées des moyens de production, impliquant ainsi l'éclatement de l'ancien collectif de travail. Conjuguant leurs effets, l'ouverture extérieure et la segmentation interne viennent à bout de la cohésion des formes communautaires, en dépit de leur résistance séculaire et de leur persistance sous des formes imaginaires (la religion notamment). A la production communautaire, œuvre d'un collectif de travail, n'ayant pas d'autre sens ni d'autre but que la reproduction de la communauté en tant que telle et trouvant en elle ses limites, se substitue alors une production marchande, alimentée par des producteurs séparés les uns des autres, uniquement mus par leurs intérêts particuliers.

Dans ces conditions, qu'advient-il de la communauté qui unissait jusqu'alors les hommes ? Elle se *réifie* : de sociale, elle devient matérielle. Cela devient manifeste tout d'abord en ce que la production marchande socialise les produits tout en privatisant les activités productives. Comme je l'ai déjà relevé, dans les conditions de la production marchande simple, les travaux individuels ne revêtent immédiatement comme tels aucun caractère social ; chacun reste au contraire enfermé dans une sphère d'activité privée, isolée, particulière. C'est l'inverse, cependant, pour les produits qui se posent immédiatement dans leur caractère de marchandises, donc de valeurs d'usage sociales, qu'ils confirment dans l'échange. Et, comme je l'ai déjà relevé, ce n'est que par l'intermédiaire de l'échange marchand des produits que les activités productrices et les producteurs eux-mêmes confirment leur caractère social : ce n'est plus l'activité productive qui manifeste immédiatement son caractère social par les liens qu'elle suppose et établit entre les producteurs directs, c'est au produit du travail que revient désormais ce privilège et ce n'est que par son intermédiaire que les travaux productifs individuels font désormais valoir leur caractère social. Les rapports sociaux entre les producteurs prennent la forme d'un rapport social entre leurs produits, entre des choses. Tel est bien le processus même du fétichisme marchand.

Cette réification de la communauté sociale se manifeste, en second lieu, par les conditions qui sont faites désormais à l'appropriation par l'individu des produits du travail social (par exemple de ses moyens de consommation). Dans les formes communautaires, cette appropriation lui était assurée par son appartenance à sa communauté de naissance, de travail et de vie. Il en va à présent autrement : pour qu'un individu puisse s'approprier un produit quelconque du travail au sein et par le biais de la circulation simple, il faut qu'il puisse l'échanger contre un autre produit de même valeur dont il est lui-même détenteur et/ou producteur. L'appropriation ne lui est plus assurée par sa propre appartenance à une communauté sociale, qui au demeurant n'existe plus, mais par la participation de ses propres produits au circuit incessant des échanges marchands, par leur entrée dans l'échange marchand, autrement dit par leur participation à la communauté des marchandises. C'est cette dernière, par son mouvement propre, qui détermine désormais la possibilité ou non pour un individu de s'approprier une partie du produit du travail social, de même d'ailleurs qu'elle détermine la quantité de ce produit qu'il peut s'approprier. La véritable communauté n'est donc plus celle des hommes mais celle des choses.

Ainsi, dans et par la production marchande, la communauté sociale s'extériorise et s'aliène en une communauté matérielle : elle se réifie. Ce qu'une société de producteurs marchands, isolés les uns des autres, indifférents les uns aux autres, ne se connaissant ni ne se reconnaissant directement comme tels, possède encore en commun lui fait face sous forme du système des rapports marchands et monétaires médiatisant produits et producteurs : « *Sans cette médiation objective, ils n'ont pas de relations réciproques, du point de vue des échanges matériels sociaux qui se produisent dans la circulation. Ils n'existent l'un pour l'autre que comme choses, et leur relation monétaire qui fait, pour tous, de leur communauté elle-même quelque chose d'extérieur et pourtant d'accidentel n'est que le développement de ce rapport.* »¹² En définitive, la communauté réifiée des producteurs marchands se concentre dans le produit éminent des rapports marchands, la monnaie, l'argent, l'or : « *N'étant pas subordonnés à une communauté naturelle, ni ne se subordonnant d'autre part à la*

12. *Version primitive...*, page 217. C'est dans ce texte que se trouve également le mieux développé par Marx le thème de la réification de la communauté humaine dans et par les structures marchandes.

communauté en prenant conscience que c'est ce qu'ils [les producteurs marchands] ont en commun, il faut en face d'eux, sujets indépendants, que celle-ci existe comme quelque chose de matériel, également indépendant, extérieur, fortuit. »¹³ Chacun pour soi et l'argent pour tous, telle est la formule condensant en définitive la réification de la communauté sociale au sein de la production marchande.

3.2. Cependant, à ce niveau du développement de la médiation marchande, la réification de la communauté sociale reste encore limitée, et la communauté réifiée n'a dans l'argent aucune existence stable et permanente: « [...] dans l'argent, comme nous l'avons vu, la communauté est une pure abstraction, une chose absolument fortuite et extérieure à l'individu et en même temps simple moyen de satisfaction pour lui en tant qu'individu isolé. »¹⁴ C'est que, d'une part, sous cette forme, la communauté matérielle résulte de la médiation d'actes sociaux qui lui restent extérieurs et sont autonomes à son égard, qu'elle ne détermine pas immédiatement comme tels: les travaux des multiples producteurs privés.

D'autre part, si la communauté réifiée se pose déjà en présupposition de l'activité des hommes, puisque la circulation marchande se pose désormais en point de départ et point d'arrivée obligés de la production, elle n'est pas pour autant encore sa fin. Nous avons vu, en effet, que dans la circulation simple, c'est la valeur d'usage et non pas la valeur qui est le véritable but du procès d'échange: sur la base de la production marchande simple, la valeur ne peut se poser comme but qu'en opposition à la circulation, qu'en se retirant dans la thésaurisation. Autrement dit, à ce niveau, la réification de la communauté humaine est encore limitée dans la mesure où *ce sont encore les hommes qui apparaissent comme le principe du mouvement économique*, tant au niveau de la production (par leurs travaux) qu'au niveau de la consommation (par leurs besoins). En un mot, le mouvement économique, l'échange matériel dans la société s'effectue encore par eux et pour eux.

On retrouve dans les limites de la réification de la communauté sociale sous la forme de l'argent les limites de ce dernier comme forme autonomisée de la valeur. L'argent ne peut, par conséquent, s'émanci-

per des premières sans dépasser les secondes, donc sans se transformer en capital. Alors, sous la forme du capital, l'argent ne dépend plus d'actes productifs individuels auxquels il ne commande pas, puisqu'il se rend maître de tout le travail social. De même, il n'est plus simple moyen au service de la jouissance individuelle (au service de l'appropriation de valeurs d'usage), mais il est devenu lui-même la fin dernière du procès économique en s'interposant comme condition nécessaire de toute jouissance individuelle: sous la forme du capital, « *l'argent est directement communauté réelle de tous les individus puisqu'il est leur substance même, ainsi que leur produit commun* »¹⁵.

Alors, sous une forme réifiée précisément, le capital présente tous les attributs qui furent ceux des antiques communautés sur les ruines desquelles il s'est développé. En premier lieu, il se pose en condition et fin à la fois de tout travail individuel et, au delà, de toute existence individuelle. En condition, puisque c'est lui désormais qui commande la possibilité pour un individu d'accéder (ou non) aux moyens de production et aux moyens de consommation: ce que, dans les communautés précapitalistes, l'individu devait à son statut de membre de ces communautés, il ne le doit plus désormais qu'à son statut de force de travail appropriée par le capital, c'est-à-dire au fait que le capital s'approprie par l'échange et la consommation productive sa force de travail dans le but de se valoriser. Par là même, le capital se pose en fin de tout travail individuel: ce dernier n'a plus pour but d'assurer la reproduction du travailleur en tant qu'individu et, au delà, celle de la communauté sociale dont il fait partie; il ne sert plus qu'à valoriser le capital et ce n'est que dans cette mesure que le capital assure, subsidiairement et accidentellement, sa propre subsistance. Ce qui implique la possibilité de la non-reproduction du travailleur individuel et même d'une partie du corps social.

En second lieu, grâce au capital, le travail de chaque individu se pose aussi, immédiatement, comme travail social. Non pas tant parce que, comme dans les communautés précapitalistes, les individus copèrent au sein d'un même collectif de travail à la mise en œuvre de moyens de production communs. Mais parce qu'ils se trouvent tous simultanément soumis, en tant que sujets du travail vivant, aux contraintes de la valorisation d'un même travail mort, c'est-à-dire employés à la mise en œuvre de moyens de production qui leur sont

15. *Ibid.*

13. *Id.*, pages 217-218.

14. *Grundrisse*, tome 1, page 167.

devenus étrangers. La réification du procès de travail est portée à son comble lorsque, avec sa mécanisation et son automatisaion, le travailleur individuel devient un simple appendice et rouage d'un système de machines, dans lequel se trouvent extériorisées toutes les puissances sociales du travail, comme nous le verrons encore par la suite.

Entamée au sein de la production marchande simple, la réification de la communauté sociale se parachève donc au sein de la production capitaliste. Ce que les hommes ont encore en commun au sein de cette dernière, c'est tout simplement le *procès de reproduction du capital comme valeur en procès*, c'est-à-dire le mouvement des conditions matérielles de leur existence sociale qui leur sont devenues étrangères, qui échappent à leur contrôle et même en partie à leur conscience, se développant de manière autonome (selon ses propres lois et ses propres fins), pliant tout et tous aux exigences de son mouvement cyclique et cumulatif à la fois. Dans ce mouvement, où il ne se présente que sous la forme de choses (de moyens de production, de marchandises, d'argent), le capital médiatise tous les rapports sociaux à travers lesquels les hommes produisent et s'approprient leurs conditions matérielles d'existence. Il se présente donc comme leur unité, mais une unité qui s'est extériorisée sous une forme qui leur est devenue étrangère et transcendante, sous laquelle ils ne reconnaissent plus et ne dominent plus leurs propres substance et œuvre communes: sous la forme d'un système de rapports réifiés dont les variables (prix, salaires, taux de profit, taux d'intérêt, etc.), les mouvements structurels (expansion, accumulation, concentration, centralisation, etc.) ainsi que les crises périodiques déterminent leur existence avec plus de rigueur que ne le fait aucun autre pouvoir dans l'histoire.

4. La spécificité du pouvoir capitaliste

Aliénation de la puissance sociale (de la force productive totale de la société), autonomisation de la médiation des producteurs entre eux et avec leurs propres produits, réification de la communauté sociale: telles sont donc les trois principales déterminations du capital comme pouvoir que l'on peut repérer dans la critique marxienne de l'économie politique. On peut tenter de les rassembler en une même formule et dire que le capital comme pouvoir, c'est *la substance valeur devenue sujet* à travers l'autonomisation de la forme valeur.

Relativement à sa substance, la valeur n'est en effet que du travail social abstrait. L'autonomisation de la valeur en tant que forme, c'est donc l'autonomisation du travail social relativement à ses éléments composants: les travaux privés, particuliers, concrets, les produits dans lesquels ils se matérialisent, en définitive les producteurs qui en sont les agents. C'est ce qui se produit déjà avec l'argent¹⁶. Mais cette autonomisation atteint son point culminant avec le capital, lorsque l'ensemble des puissances sociales du travail et leur résultat, la richesse sociale, sont séparées des producteurs et leur font face comme des conditions qui les dominent et qui les asservissent. Alors la substance de la valeur, le travail social abstrait, se pose réellement en sujet: en pouvoir dirigeant et organisant la production et la reproduction matérielle de la société, en les soumettant aux exigences de sa propre reproduction. Mais c'est au prix de la réification du véritable sujet: la communauté humaine.

La définition par Marx du capital comme pouvoir, tout en recouvrant certaines des déterminations générales du concept de pouvoir, souligne donc en même temps la spécificité du pouvoir capitaliste. C'est sur cette spécificité que je voudrais maintenant attirer l'attention.

4.1. Dans les sociétés précapitalistes, le rapport aux choses (aux moyens de production et aux moyens de subsistance) est toujours

16. Marx esquisse le développement de cette formule (la substance se faisant sujet) précisément lorsqu'il analyse le pouvoir de l'argent dans les *Grundrisse*. Dans l'exposé des différentes fonctions de la monnaie que contiennent ces manuscrits, Marx joue sans cesse sur le couple substance/sujet, repris de la tradition philosophique. Dans sa fonction d'étalon, la monnaie se présente, selon lui, comme substance (matérielle, naturelle): «*Lorsque l'argent sert d'unité, d'étalon et de point de comparaison universel, sa matière naturelle – or, argent – apparaît comme essentielle*» (tome 1, page 149). Dans sa fonction de moyen de circulation au contraire, la monnaie «*devient sujet et sa matière naturelle n'est qu'un accident fugitif dans l'acte d'échange*» (*id.*, page 153). Cependant, sa réalité subjective est ici purement idéale, celle d'un signe (*cf.* page 152) ou celle d'un symbole (*cf.* page 154). Dans sa troisième fonction, en tant qu'argent, le sujet devient substance (il acquiert un corps, devient réalité matérielle), il s'incorpore avec ses capacités subjectives (celles d'une médiation sociale) dans une substance naturelle (l'or ou l'argent en tant que métaux); tandis qu'inversement la substance devient sujet: une simple valeur d'usage (celle d'un métal précieux) acquiert la capacité à commander à toutes les autres valeurs d'usage en tant que représentant unique de la valeur: «*L'argent devient sujet de la richesse générale à l'issue de la circulation*» (*id.*, page 162).

médiatisé par le rapport des hommes entre eux à l'intérieur des communautés qu'ils constituent, ainsi qu'entre ces communautés et les structures (familiales, claniques, tribales, féodales, étatiques) qui peuvent éventuellement les soumettre. Dans ces conditions, le pouvoir y prend nécessairement la forme de rapports *personnels* de dépendance. Dans le mode de production capitaliste, au contraire, ce sont les rapports entre les hommes (entre producteurs comme entre producteurs et non-producteurs) qui sont médiatisés par les rapports entre les choses (les marchandises et l'argent) : le pouvoir y prend par conséquent une forme *impersonnelle* et *abstraite*, expression de la domination de rapports réifiés sur les hommes qui en sont les acteurs. Autre forme de cette prédominance des choses sur les hommes, du mort sur le vivant, de l'abstraction mortifère sur la vie, les vivants et leur vécu, que j'ai déjà eu l'occasion de souligner.

Marx insiste expressément sur ce point à de multiples reprises. Avec le développement de la production marchande, qui trouve son point culminant dans la production capitaliste, les rapports de dépendance et de domination perdent leur caractère personnel pour revêtir une forme de plus en plus impersonnelle et abstraite. Dans les sociétés précapitalistes, « [...] *les individus n'entrent en relation matérielle que sous une forme déterminée, en tant que seigneurs et vassaux, propriétaires terriens et serfs, membres d'une caste, citoyens d'un Etat* »¹⁷ ; et, dans ces conditions, les rapports de domination sont fortement personnalisés, plaçant directement des individus sous la domination d'autres individus. On sait que le développement de l'économie marchande et monétaire tend à dissoudre tous ces liens personnels de dépendance et à placer les individus, en tant que sujets de l'échange marchand, dans une situation d'indépendance réciproque : « [...] *les liens de dépendance personnelle se rompent et tombent en pièces ainsi que les différences de race, de culture, etc. : les liens personnels deviennent une affaire personnelle. Les individus sont libres d'entrer en heurt et d'échanger dans un climat de liberté ; ils semblent indépendants (cette indépendance n'est d'ailleurs qu'une illusion, et il serait plus juste de l'appeler indifférence)*. »¹⁸ C'est qu'ils sont en fait tous tombés sous une commune dépendance à l'égard du mouvement de leurs propres produits au sein de la circulation marchande, à l'égard d'un système de

17. *Id.*, page 100.

18. *Id.*, pages 100-101.

rapports sociaux sur le devenir général duquel ils n'exercent plus aucun contrôle et dont dépend pourtant leur reproduction en tant qu'êtres sociaux. A des rapports de dépendance personnels se sont substitués des rapports de dépendance impersonnels et abstraits : « *Les rapports réifiés de dépendance révèlent que les rapports sociaux – donc les conditions de production – sont autonomes en face des individus, apparemment autonomes. Contrairement aux rapports de dépendance personnels, où un individu est subordonné à un autre, les rapports réifiés de dépendance éveillent l'impression que les individus sont dominés par des abstractions, bien que ces rapports soient, en dernière analyse, eux aussi, des rapports de dépendance bien déterminés et dépouillés de toute illusion.* »¹⁹ La vie humaine dominée et saisie par des abstractions ? Que ceux à qui cette formule apparaîtrait sibylline pensent, par exemple, aux taux de croissance de la production et de la productivité, aux taux de plus-value et de profit, aux taux d'intérêt et de rente, aux taux d'inflation, aux balances commerciales et de paiement, à la dette publique, etc. : autant d'abstractions pourtant terriblement concrètes, qui pèsent aujourd'hui de tout leur poids de rapports sociaux réifiés sur la vie de la quasi-totalité des hommes.

Le caractère impersonnel des rapports de pouvoir qui naissent de la réification marchande de l'acte social de travail se confirme dans les deux moments éminents en lesquels ils se condensent : l'argent et le capital. Impersonnel, le pouvoir de l'argent l'est à un double titre. D'une part, il ne doit rien à la personne qui détient l'argent, il est indépendant de celui qui l'exerce de manière à la fois fortuite et éphémère. La preuve en est que ce pouvoir change sans cesse de mains, il circule sans que personne ne puisse se l'approprier définitivement : selon la formule bien connue, « *l'argent n'a pas de maître* ». Formule qui, comme le note Marx, contraste singulièrement avec cette autre, d'origine féodale, « *nulle terre sans seigneur* » : de l'une à l'autre, nous sommes précisément passés de rapports personnels à des rapports impersonnels de dépendance. D'autre part et surtout, le pouvoir de l'argent n'est pas le pouvoir d'une personne, mais celui d'une chose, ou plutôt : celui d'un rapport social réifié, d'un rapport social qui a pris la forme d'une chose, le pouvoir d'une abstraction concrète (la valeur) matérialisée dans un bout de métal ou un bout de papier, voire dans un simple signe numérique, un simple chiffre. C'est la posses-

19. *Id.*, page 101.

sion de cette chose ou la maîtrise de ce chiffre, et elle seule, qui garantit temporairement le pouvoir de l'individu.

Il en est de même en ce qui concerne le pouvoir du capital. Son pouvoir sur le travail diffère précisément des rapports précapitalistes de production par son caractère impersonnel. Contrairement au patriarcat, à l'esclavage et au servage, l'exploitation et la domination capitalistes du travail salarié ne reposent plus sur « [...] *un rapport personnel de domination et de dépendance, mais uniquement sur les différentes fonctions économiques* »²⁰. Ce que Marx veut dire par là, c'est que le rapport d'exploitation et de domination du travail salarié par le capital n'est pas *d'abord* un rapport de pouvoir entre le capitaliste et le travailleur salarié en tant que personnes, ni même entre la classe des capitalistes et la classe des travailleurs salariés. Car le pouvoir réel des premiers sur les seconds ne fait que dériver de la dépendance plus fondamentale dans laquelle est tombée la puissance de travail à l'égard de ses propres conditions de reproduction, moyens de production et moyens de consommation, dès lors que celles-ci se sont séparées d'elle pour devenir la propriété d'autrui sous forme de capital. C'est cette dépendance *objective et impersonnelle* du travail vivant à l'égard du travail mort qui explique les rapports de pouvoir que vont entretenir les capitalistes et les travailleurs salariés en tant que personnes; dans l'achat-vente de la force de travail: « *C'est uniquement parce qu'il détient les conditions du travail que l'acheteur place le vendeur sous sa dépendance économique: ce n'est plus un rapport politique et social fixe qui assujettit le travail au capital.* »²¹ Le pouvoir du capital, c'est en définitive celui du travail mort (produits et moyens de production) rendu autonome à l'égard du travail vivant (la puissance de travail), dès lors contraint de se mettre à son service pour assurer sa conservation et son accroissement; c'est celui des conditions matérielles et sociales de la production qui se sont émancipées des producteurs et qui placent ceux-ci sous leur dépendance.

Les rapports entre capitalistes et travailleurs salariés sont donc médiatisés et commandés par les rapports objectifs, impersonnels, abstraits entre catégories et fonctions économiques, que leur réification a détachées des agents économiques eux-mêmes: travail mort et travail vivant, valeur en procès et source de la valeur, ou tout simple-

ment: travail salarié et capital. C'est pourquoi Marx dit de ces agents qu'ils ne sont que *la personnification* de ces fonctions économiques réifiées. Capitalistes et salariés personnifient ces catégories impersonnelles que sont le capital et le travail, ils en développent les déterminations sur un mode subjectif, ils leur donnent chair et vie en exécutant les exigences abstraites. Personnification proprement dépersonnalisante d'ailleurs, puisqu'elle réduit chaque agent économique à n'être que l'incarnation d'une catégorie ou d'une fonction économique dans toute son abstraction, son étroitesse et sa sécheresse, loin de la riche diversité des facultés et des potentialités individuelles, puisqu'elle le réduit à ce que sa fonction économique exige de lui. C'est pourquoi Marx parle des agents économiques du mode de production capitaliste comme de véritables fonctionnaires: « *Au sein du procès de production, ce sont les fonctionnaires qui en personnifient les différents facteurs, le capitaliste le « capital » et le producteur immédiat le « travail », leur rapport étant déterminé par le travail devenu simple facteur du capital qui se valorise lui-même.* »²² Lorsque les rapports de production sont réifiés en face des agents de la production, ceux-ci ne peuvent plus prétendre qu'à en être les fonctionnaires impersonnels et interchangeable, qu'à les personnifier en se dépersonnalisant, en faisant des déterminations objectives de ces catégories réifiées leurs propres déterminations personnelles. Alors le capital apparaît comme l'œuvre personnelle (« l'entreprise ») du capitaliste, tandis que la condition sociale qu'impose le travail salarié semble résulter des limites individuelles du travailleur. A la mystification inhérente à la réification des rapports sociaux s'ajoute celle que fait naître la personnification des choses ou des catégories sociales.

4.2. Le caractère impersonnel et objectif du pouvoir du capital s'explique en définitive par sa détermination de valeur en procès, autrement dit d'abstraction concrète, d'abstraction se concrétisant en s'autonomisant par rapport à sa propre substance, le travail social. En quoi consiste en effet le pouvoir d'une abstraction en général, par exemple celle de la pensée analytique en son moment essentiel, le concept? En une *capacité de réduction*, d'ailleurs double. D'une part, dans la réduction du multiple à l'un: dans l'unification de ce qui se

20. *Un chapitre inédit du Capital*, page 195.

21. *Id.*, page 202.

22. *Id.*, page 193.

donne comme séparé, dispersé, disjoint. D'autre part, dans la réduction de l'autre au même: dans l'unification de ce qui se donne comme particulier et différent, dans l'identification du non-identique, dans l'égalisation de l'inégal. En un mot, le pouvoir de l'abstraction est un pouvoir d'*homogénéisation*: d'unification dans et par l'uniformisation. La subordination du concret à l'abstrait s'opère par l'homogénéisation du fragmentaire, du parcellaire et du particulier, du différent.

C'est ce que confirme l'analyse du pouvoir de l'argent sur les marchandises et les producteurs marchands. Ce pouvoir, l'argent le tient de la synthèse qu'il réalise des deux premières fonctions de la monnaie, comme on l'a vu plus haut. En sa qualité de moyen de circulation, l'argent unifie les moments séparés du travail social en rendant possible l'échange de leurs produits. Tandis qu'en tant qu'étalon des marchandises, de point de comparaison universel entre elles, il uniformise les produits pourtant différents du travail social, il établit leur identité en tant que valeurs et leur commensurabilité en tant que grandeurs de valeur. Et c'est cette double capacité d'unification et d'uniformisation, en un mot d'homogénéisation des produits des moments séparés du travail social qui confère à l'argent sa position dominante au sein de la circulation marchande.

Avec le passage de l'argent au capital, ce processus de hiérarchisation (de subordination, de domination) à travers l'homogénéisation de moments particuliers et fragmentaires s'approfondit. Le capital produit en effet les moments séparés et hétérogènes qu'il unifie et uniformise en lui, alors que l'argent partait de ces moments comme de données qui lui sont extérieures. Là encore, les présupposés de l'argent sont posés par le capital comme ses propres produits, ses propres résultats.

C'est ainsi, comme nous l'avons vu, que le capital se forme comme rapport de production en unifiant ce que lui-même sépare: la puissance de travail et les conditions objectives et subjectives du travail, le travail vivant et le travail mort. Bien plus, au cours de sa consommation productive de la force de travail, en transformant le procès de travail en son propre procès de valorisation, il uniformise les éléments pourtant hétérogènes qu'il réunit: moyens de production et forces de travail sont également réduits à de simples fractions d'une même valeur en procès, respectivement sous forme de capital constant et de capital variable. L'exploitation et la domination du tra-

vail par le capital reposent ainsi, elles aussi, sur la capacité d'homogénéisation (d'unification et d'uniformisation) de ce dernier.

5. La socialisation de la production

La définition du capital comme pouvoir met donc en jeu le processus de décomposition et de recomposition par le capital de la totalité sociale, comme en témoigne notamment sa détermination de réification de la communauté humaine. Cette définition met ainsi l'accent sur une troisième dimension du mouvement du capital, différente à la fois de *l'expropriation des producteurs* et de *l'autonomisation de la valeur* et pourtant étroitement articulée avec elles: *la socialisation de la production*, de même que sur la forme éminemment contradictoire de cette dernière au sein des rapports capitalistes de production. Le capital en tant que pouvoir n'est en ce sens que la forme contradictoire prise par la socialisation de la production dans les conditions instituées par l'expropriation des producteurs et l'autonomisation de la valeur.

Ce mouvement de socialisation de la production revêt lui-même des aspects et des sens multiples. En premier lieu, il signifie *l'extension* permanente des échanges marchands et, à travers eux, l'interconnexion croissante des unités productives, la production sur une base matérielle et sociale sans cesse plus vaste, un élargissement de l'échelle de la coopération sociale, même si cette coopération revêt, dans les conditions de la production capitaliste, la forme contradictoire de la concurrence. Ce premier aspect de la socialisation capitaliste de la production culmine aujourd'hui dans la constitution du marché mondial, ou plutôt des marchés mondiaux: celui des marchandises d'abord, celui des capitaux ensuite, celui des forces de travail enfin. C'est aujourd'hui la planète entière qui se trouve ainsi prise dans les rets des rapports capitalistes de production. Les fragmentations persistantes (essentiellement d'ordre national), les formes opposées que peuvent prendre ces rapports selon les circonstances de temps et de lieu, les inégalités de développement qui vont s'aggravant entre différents territoires au sein de ces marchés, ne sont elles-mêmes qu'autant de conditions de leur fonctionnement, donc les formes diverses et contradictoires à travers lesquelles s'accomplit le même devenir-monde du capital.

En deuxième lieu, la socialisation de la production matérielle s'exprime dans *l'intensification* de la force productive du travail, autrement dit dans une productivité croissante du travail. En effet, cette productivité croissante, dont se glorifient les apologues de l'ordre capitaliste, a pour condition essentielle l'appropriation (donc l'exploitation et la domination) par le capital de toutes les puissances sociales du travail, de la force productive de ce que Marx nomme le « *travailleur collectif* », qui ne se réduit pas à une simple addition ou juxtaposition de travailleurs individuels. Comme nous le verrons en détail par la suite, c'est cette force collective, résultant de la coopération entre de multiples travailleurs individuels, plus encore de la division sans cesse poussée du travail entre eux, en définitive de l'investissement continu dans le procès de travail des innovations technico-scientifiques, que le capital parvient à s'approprier en déterminant la composition du « *travailleur collectif* », en organisant et en contrôlant l'activité; tel est même l'un des enjeux essentiels de ce que Marx nomme la « *domination réelle* » du capital sur le travail. Bien plus, en s'appropriant les résultats antérieurs du travail des hommes et de tout le processus de civilisation, ce n'est pas seulement de la force productive de la société actuelle dont dispose le capital, mais encore du produit matérialisé du travail de l'ensemble des générations antérieures. En particulier, à travers la science, force productive générale, le capital s'approprie le développement intellectuel général de l'humanité. Toute la force productive accumulée par l'humanité au cours de son histoire se trouve ainsi présentement concentrée dans et par le capital (fixe).

Ce double processus quantitatif: extension de la base matérielle et sociale du travail, intensification de sa force productive par accumulation (sommation et appropriation) des acquis historiques, ouvre enfin sur un troisième aspect du processus de socialisation de la production, d'ordre qualitatif cette fois. Dans les sociétés précapitalistes liées à la terre, dont la structure se centre sur la propriété foncière, c'est *la nature* qui apparaît comme la principale force productive; d'où d'ailleurs le culte que ces sociétés lui rendent, directement ou indirectement, sous forme de rites magiques et de récits mythiques. Lorsque la production marchande se développe en dissolvant ces anciennes communautés, le procès social de production apparaît essentiellement comme la somme d'une multiplicité d'actes individuels. C'est *le travail individuel* qui est alors tenu pour la source de la ri-

chesse sociale et qui est vénéré comme tel, comme c'est le cas dans les villes du Moyen Âge européen, dominées par le régime corporatif. Dans l'un et l'autre cas, ce n'est pas la société qui apparaît comme le sujet du procès de production matérielle.

Au contraire, l'extension de la base sociale de la production et la concentration dans le capital de toutes les forces productives de la société font perdre à l'acte de production toute apparence extra-sociale (naturelle et/ou individuelle) pour en révéler l'essence sociale. Dans la production capitaliste, la richesse sociale n'apparaît plus comme le fruit de la nature ou l'œuvre d'individus dispersés, mais comme le résultat de tout le travail social présent et passé (accumulé). La socialisation capitaliste de la production matérielle révèle donc la société comme le sujet véritable du procès de production, comme le sujet de son propre acte vital. Pour la première fois dans l'histoire, la société se pose ainsi comme sujet auto(re) producteur. Avec la socialisation capitaliste de la production, les hommes peuvent prendre conscience d'être collectivement producteurs de leurs conditions matérielles d'existence: « *Concentration des moyens de production en peu de mains; ainsi ils cessent d'apparaître comme la propriété des ouvriers qui les utilisent directement et se transforment, au contraire, en puissances sociales de la production. Organisation du travail lui-même comme travail social: par la coopération, par la division du travail et par la liaison du travail et des sciences de la nature. Dans les deux cas, le système de production capitaliste abolit la propriété et le travail privé, quoique sous des formes contradictoires.* »²³ Car, simultanément, le capital exproprie les producteurs directs en les privant de la maîtrise de leur propre activité productive, et il s'approprie la totalité des puissances productives de la société pour se poser lui-même en sujet producteur et reproducteur de la société, sous la forme d'un système de rapports réifiés, d'abstractions fétichisées, semblant vivre de leur propre vie. Rapport social autonomisé, médiatisant l'ensemble des producteurs, des moyens de production et des produits, c'est lui qui apparaît comme le véritable sujet du procès social de production.

Ainsi la socialisation capitaliste de la production s'effectue sous une forme contradictoire, qui en limite du coup la portée et en obscurcit le sens. D'une part, elle tend à faire apparaître la société comme le véritable sujet du procès de la production matérielle, donc

23. *Le Capital*, III, 1, page 278.

comme le sujet du procès de sa propre production et reproduction. Mais, d'autre part, elle aliène les puissances productives de la société en un pouvoir apparemment extérieur, transcendant, celui d'un rapport devenu autonome par rapport à ses agents, le pouvoir du capital précisément: « *Le capital apparaît comme un pouvoir social aliéné, devenu autonome, une chose qui s'oppose à la société qui l'affronte aussi en tant que pouvoir du capitaliste résultant de cette chose* »²⁴, pour reprendre le passage déjà cité en introduction à ce chapitre.

Chapitre IV

DU CAPITAL

À LA REPRODUCTION DU CAPITAL

Tel qu'il est déployé au sein de la critique marxienne de l'économie politique, le concept de capital se présente donc comme une notion complexe, aux déterminations multiples. Trois définitions différentes en sont données, possédant chacune leur spécificité irréductible. Dès lors, comment concevoir la nécessaire articulation entre elles qui seule peut conférer unité à ce concept? Et quelle place revient à chacune de ces déterminations dans l'analyse de la reproduction du capital qui constitue l'objet propre de mon étude?

1. L'unité du concept de capital

Rappelons tout d'abord le résultat général des analyses menées dans les chapitres précédents. Chacune des trois définitions du capital possède sa nécessité et s'avère cependant insuffisante. Chacune est irréductible aux deux autres et reste pourtant inséparable d'elles du fait de son unilatéralité.

La définition du capital comme *rapport social de production* est la définition fondamentale, primordiale, celle dont il faut toujours partir et à laquelle il faut sans cesse revenir. C'est elle qui permet de dé-

24. *Id.*, page 276.

faire toutes les représentations mystificatrices du capital qui naissent de son fétichisme, qui tendent à naturaliser et éterniser le capital en tant que catégorie économique. C'est elle surtout qui permet d'exposer le contenu et la signification politiques de ce rapport social, qui est aussi – il faut le rappeler – un rapport de classes. Cette définition est donc nécessairement au cœur de toute critique de l'économie politique, comme monde réifié aussi bien que comme représentation fétichiste.

En même temps, réduire le capital à cette définition, c'est le figer, c'est occulter son mouvement, c'est ne pas saisir sa dynamique essentielle. Car, et Marx y insiste, le capital n'est pas seulement rapport statique, mais rapport en mouvement, rapport en procès, puissance dynamique: « *Le capital, étant de la valeur qui se met en valeur, n'implique pas seulement des rapports de classe, ou un caractère social déterminé reposant sur l'existence du travail salarié: c'est un mouvement, un procès cyclique traversant différents stades et qui implique à son tour trois formes différentes du procès cyclique. C'est pourquoi on ne peut le comprendre que comme mouvement, et non pas comme une chose au repos.* »¹

C'est précisément cet aspect dynamique essentiel du capital dont cherche à rendre compte sa définition comme *valeur en procès*. Cette définition est sans doute la plus générale que l'on puisse donner du capital. En elle se trouvent réunis les deux moments du procès de la production capitaliste (son procès de production et son procès de circulation). Elle permet de saisir les connexions internes entre le concept de capital en général d'une part, les différentes catégories en lesquelles il se décompose au cours de ses procès de production et de circulation (capital constant et capital variable; capital-argent, capital productif et capital-marchandise; capital fixe et capital circulant) d'autre part, enfin les différentes formes autonomisées du capital (capital marchand, capital financier, capital fictif) que j'aurai encore l'occasion d'évoquer par la suite. Elle permet donc de rattacher le capital aussi bien à ses présupposés historiques, les rapports marchands et monétaires, les catégories de marchandise et d'argent, qu'aux mouvements de la valeur à la fois les plus autonomisés et les plus irrationnels en apparence (les différentes formes de crédit, les marchés financiers, la rente foncière capitaliste, la capitalisation, la spéculation, l'inflation, etc.).

1. *Le Capital*, II, 1, page 97.

Mais cette définition du capital est aussi la plus abstraite qui soit, la plus difficile à comprendre de ce fait, la plus délicate aussi à manier, précisément pour ne pas être victime des illusions fétichistes qu'engendre l'autonomisation de la valeur. Elle présente en effet le capital sous une forme mystérieuse et mystificatrice, celle d'une quantité de valeur qui se met en mouvement, se conserve et s'accroît par elle-même en tant que valeur. Cette définition du capital demande donc à être complétée par les deux autres, notamment par sa définition comme rapport de production, pour que soient mises en évidence les conditions de ce procès apparemment autonome de conservation (sur un plan qualitatif) et d'augmentation (sur un plan quantitatif) de la valeur.

Quant à la définition du capital comme *pouvoir*, c'est à la fois la plus complexe et la plus simple. La plus complexe, puisque non seulement elle effectue la synthèse des deux définitions précédentes, mais encore elle déborde manifestement le seul champ de l'économie politique et de sa critique, pour renvoyer au processus par lequel le capital domine la *praxis* sociale dans son ensemble, donc au processus de constitution du mode de production capitaliste en tant que tel. De ce fait, c'est aussi la plus simple, celle qui correspond à la perception immédiate du capital, sans aucun doute en partie confuse, quand on parle par exemple de « *système capitaliste* » ou tout simplement de « *capitalisme* ». La définition du capital comme pouvoir saisit donc les prémisses de formes plus développées, dont seul l'exposé du procès global de reproduction du capital pourra rendre compte.

Dans ces conditions, comment concevoir la nécessaire articulation entre ces trois définitions? Les analyses précédentes suggèrent une voie. Chacune de ces définitions correspond à *une dimension* spécifique mais unilatérale du capital et de son procès de reproduction, tant global qu'immédiat. Sa définition comme rapport de production met l'accent sur la dimension d'*expropriation* des producteurs directs sur laquelle repose le capital, expropriation qui est le présupposé même de son existence et dont les conditions sont sans cesse reproduites sur un mode à la fois élargi et approfondi par le mouvement du capital. Sa définition comme valeur en procès met au contraire l'accent sur la dimension d'*autonomisation* de la valeur, sur le mouvement par lequel les conditions matérielles et sociales de leur existence deviennent indépendantes des producteurs, se déploient face à eux en un système de rapports et de formes réifiés qui semblent exister en et par

eux-mêmes, sur un mode fétichiste. Et sa définition comme pouvoir met enfin l'accent sur la dimension de *socialisation* de la production (et plus largement de la société) qui s'opère au sein des rapports capitalistes de production; plus précisément, sur le caractère contradictoire d'un processus qui, d'un même mouvement, pose la société comme sujet du procès de sa propre (re)production et fige ce procès dans des formes réifiées qui lui donnent l'apparence d'une puissance extérieure à la société, capable d'en menacer la survie même.

Dans chacun de ses moments, le procès d'ensemble de la production capitaliste présente ces trois dimensions d'expropriation, d'autonomisation et de socialisation à la fois. Tant il est vrai que ces dimensions sont inséparables, inhérentes au capital et à son mouvement reproductif. J'aurai l'occasion d'y insister à de nombreuses reprises au cours des développements ultérieurs. Mais, en même temps, selon le moment de ce procès, c'est l'une ou l'autre de ces trois dimensions qui peut se trouver accentuée, passer au premier plan de l'analyse, et avec elle la définition qui la privilégie, en rejetant du même coup les deux autres au second plan, voire dans l'ombre.

C'est notamment ce qui a lieu au sein de la critique marxienne. Ainsi, lorsque Marx analyse la transformation de l'argent en capital, il est conduit à mettre l'accent sur le processus d'autonomisation de la valeur qui en constitue l'enjeu; et c'est alors la définition du capital comme valeur en procès qu'il développe. Au contraire, lorsqu'il aborde l'analyse du procès de production immédiat, c'est l'expropriation des producteurs directs, dans ses dimensions d'exploitation, de domination et d'aliénation, qui retient son attention; et Marx élabore alors la définition du capital comme rapport social de production. Il en est de même lorsqu'il retrace la genèse historique de ce rapport, dont il montre qu'elle se confond, pour l'essentiel, précisément avec la destruction violente ou la lente dissolution des différentes formes de production dans lesquelles le producteur met directement en œuvre des moyens de production dans il est le propriétaire ou le possesseur. Inversement Marx retrouve sa définition du capital comme valeur en procès en analysant les différents obstacles que l'autonomisation de la valeur doit franchir au sein du procès de circulation. Enfin, lorsqu'il en vient à l'analyse des formes du capital qui se développe sur la base de l'unité des procès de production et de circulation, donc sur la base du procès d'ensemble de la production capitaliste, c'est la définition du capital comme pouvoir qui s'esquisse, avec

l'analyse de la socialisation de la plus-value (l'uniformisation des taux de profit, la répartition de la plus-value entre profit, intérêt et rente), la constitution du capital financier comme représentant du capital social, le développement des formes socialisées du capital (capital par actions, trust et cartel, capital d'Etat, etc.), sans que pour autant disparaissent les deux autres définitions, notamment celle du capital comme valeur en procès. Ainsi peut s'expliquer le va-et-vient de la pensée de Marx de l'une à l'autre de ses trois définitions du capital, selon le moment de son analyse critique.

A partir de là, on peut comprendre aussi les inflexions et les différences que les commentateurs ont relevées entre les multiples esquisses et essais à travers lesquels Marx a progressivement formulé sa critique de l'économie politique. C'est ainsi que me paraît pouvoir s'expliquer, en dernier recours, l'écart entre les *Grundrisse* et *Le Capital*. Comme le note très justement Antonio Negri dans son commentaire², les *Grundrisse* se développent à partir d'une définition du capital comme pouvoir, tandis que *Le Capital* prend pour fil conducteur la définition du capital comme valeur en procès. D'où sans doute l'accent mis par les premiers sur les contenus socio-historiques (le procès concret de réalisation du capital comme pouvoir) au détriment quelquefois de l'enchaînement logique des concepts, que le second peut au contraire mieux assurer, en déployant une sorte de phénoménologie de la valeur en procès, depuis ses formes les plus élémentaires (la forme simple de la valeur, telle qu'elle se manifeste dans le troc) jusqu'à ses formes les plus subtiles et les plus abscones à la fois (le capital fictif et les différents phénomènes de capitalisation). Cependant, cela n'autorise pas, comme le fait Negri, à privilégier les *Grundrisse* par rapport au *Capital*: en se centrant sur une dimension spécifique du capital et de son procès de mise en valeur, chacune de ces deux versions de la critique marxienne possède sa légitimité et son intérêt, sans qu'aucune des deux n'épuise pour autant entièrement son objet ni ne puisse par conséquent prévaloir sur l'autre.

Ainsi la distinction entre les trois définitions du capital, à laquelle ont procédé les chapitres précédents, permet-elle de comprendre la critique marxienne de l'économie politique dans son unité plurielle. Elle permet de voir dans les essais que Marx a multipliés au cours des

2. Cf. *Marx au-delà de Marx*, traduction française, Christian Bourgois, 1979, notamment les 3^e et 6^e leçons.

vingt cinq dernières années de son existence autre chose que le simple indice des difficultés réelles d'élaboration théorique qu'il a rencontrées: des explorations successives des différentes dimensions de cette réalité éminemment complexe que constituent le capital et son mouvement, des tentatives pour saisir ces dimensions à la fois dans leur spécificité propre et dans leur unité intime. L'hypothèse qui me servira de fil conducteur dans ma relecture de la critique marxienne de l'économie politique sera donc que l'articulation de ces trois définitions du capital, et à travers elles des trois dimensions d'expropriation des producteurs, d'autonomisation de la valeur et de socialisation de la production, peut – et peut sans doute seule – nous faire comprendre l'unité profonde de cette critique, tout en respectant la diversité des moments et des étapes de l'analyse à travers lesquels elle s'est constituée.

2. Le capital comme valeur en procès, fil conducteur de l'analyse de la reproduction du capital

Relire la critique marxienne de l'économie politique à partir de la thématique et de la problématique de la reproduction du capital, comme j'ai entrepris de le faire dans cet ouvrage, conduit cependant à privilégier, au moins dans un premier temps, la définition du capital comme *valeur en procès*. Car, des trois définitions du capital, c'est celle qui est manifestement la plus appropriée à l'analyse de son procès de reproduction.

S'interroger sur les conditions de possibilité de la reproduction d'un phénomène en général, c'est tenter de déterminer les médiations à travers lesquelles ce phénomène se constitue, assure à la fois sa cohérence interne (par intégration de ses différents éléments constitutifs) et son indépendance à l'égard de l'extérieur, en un mot son autonomie. Mais c'est aussi nécessairement scruter les limites de cette dernière. Ne serait-ce qu'à ce titre déjà, parce qu'elle met précisément l'accent sur l'autonomisation de la valeur comme enjeu de la constitution du capital et de son mouvement, mais aussi parce qu'elle conduit à s'interroger sur les limites de cette autonomisation, la définition du capital comme valeur en procès s'impose comme cadre et fil conducteur de l'analyse du procès de reproduction du capital.

De surcroît, dans cette définition, le capital se présente d'emblée comme un *procès*, et même comme un double procès: procès de conservation de sa qualité de valeur, à travers une série de métamorphoses au sein du procès de circulation; procès d'augmentation de sa quantité de valeur, à travers la consommation productive de la force de travail dans le procès de production. Le procès de valorisation du capital, de mise en valeur du capital, doit toujours s'entendre en ce double sens, son aspect qualitatif n'ayant pas moins d'importance que son aspect quantitatif, sur lequel seul on tend cependant à mettre l'accent d'habitude.

Enfin et surtout, cette mise en valeur du capital se présente d'emblée comme un *procès cyclique de reproduction*, comme j'ai déjà eu l'occasion de le souligner. En effet, pour conserver sa qualité de valeur et accroître sa quantité de valeur, le capital ne doit pas seulement accomplir la série des métamorphoses de son procès de mise en valeur, $A - M (Mp \text{ et } T) \dots P \dots M' - A'$; en se transformant d'argent A en marchandises M , en moyens de production Mp et en forces de travail T , combinés au cours d'un procès de production P aboutissant à une nouvelle marchandise M' , pour se retransformer de marchandise en argent A' . Car, s'il en reste à cette dernière forme, son existence même en tant que valeur autonomisée est immédiatement compromise, qu'il se retire de la circulation marchande (pour se thésauriser) ou qu'il y pénètre pour se dépenser en s'échangeant contre des marchandises, ainsi que nous avons vu en mettant en évidence les limites de l'autonomie de la valeur sous sa forme d'argent. Pour conserver sa qualité de valeur autonome à l'égard du procès de circulation et *a fortiori* accroître sa quantité de valeur, il doit à nouveau pénétrer au sein de ce procès en tant que capital, c'est-à-dire en tant qu'argent destiné à se conserver et à s'accroître en tant qu'argent, en parcourant à nouveau la série des métamorphoses de son cycle, et ainsi de suite à l'infini. Et, simultanément, le résultat de ce procès rend sa répétition incessante possible, puisque le capital s'y présente à nouveau sous la forme adéquate d'argent, qui lui avait servi de point de départ et de présupposé.

Ainsi la définition du capital comme valeur en procès le présente immédiatement comme moteur et résultat à la fois d'un *procès cyclique incessant*, dont le terme final est toujours aussi son terme initial. La reproduction incessante de la valeur en procès, au double sens qualitatif et quantitatif de cette dernière expression, telle est la forme

immédiate, simple en même temps que générale, sous laquelle se présente la reproduction du capital et que la définition du capital comme valeur en procès retient. C'est pour cette raison que je nommerai désormais *reproduction immédiate du capital* ou *procès de reproduction immédiat du capital* sa reproduction comme valeur en procès, qui n'est autre en définitive que son procès même de valeur promue à l'autonomie.

Forme simple, puisque le procès de reproduction se présente ici comme un procès cyclique incessamment répété et dont la nature même commande la répétition incessante en même temps qu'elle la rend possible. Mais aussi et surtout forme énigmatique ou plutôt *problématique*, puisqu'elle présuppose que sont non seulement *données* mais sans cesse *produites* et *reproduites* toutes les conditions même de ce procès, pour que celui-ci puisse se répéter indéfiniment. Or un pareil présupposé ne va pas de soi : rien ne garantit à l'avance que ces conditions de la répétition de son procès soient effectivement fournies au capital, qu'il les trouve toutes faites ou qu'il puisse les produire et les reproduire par lui-même, dans et par son propre mouvement. Ainsi, si au terme du cycle de ses métamorphoses circulatoires le capital peut se présenter à nouveau sous la qualité et la quantité de valeur qui lui permet de recommencer ce cycle, ce n'est qu'à la condition qu'il ait pu se reconvertir au préalable de marchandise en argent, en réalisant la valeur et la plus-value formées dans le procès de production. Mais pareille conversion n'est pas garantie d'avance, son procès de mise en valeur peut au contraire aboutir à sa dévalorisation, au cas où sa reconversion de marchandise en argent n'a pas lieu ou n'a lieu qu'en partie. Et même, à supposer qu'il réussisse cette première reconversion, comment le capital peut-il s'assurer qu'il réussira la suivante, qu'il trouvera sur le marché les facteurs matériels (les moyens de production) et surtout personnels (les forces de travail) sans lesquels sa mise en valeur ne pourra se poursuivre au cours d'un nouveau procès de production ?

Une théorie de la reproduction du capital ne peut donc pas *pré-supposer* l'existence ou la (re) production des conditions de ce procès. Elle doit au contraire s'efforcer de *comprendre comment ces conditions sont produites et reproduites*, et c'est même là sa tâche essentielle, celle que je me propose précisément d'accomplir. A cette fin, l'analyse du procès de reproduction immédiat du capital, l'analyse de sa reproduction comme valeur en procès, me servira de point de départ et de

fil conducteur. En suivant les articulations internes de ce procès, je pourrai en effet déterminer méthodiquement l'ensemble des conditions sous la présupposition desquelles il peut avoir lieu et peut se répéter ; et je pourrai m'interroger sur la manière dont le capital s'assure ces conditions dans le cours même de son mouvement de valeur en procès, de valeur autonomisée... ou n'y parvient pas. Autrement dit, en suivant ce fil conducteur, je me propose de distinguer entre celles de ces conditions que son mouvement de valeur en procès réalise par lui-même ; et celles qui, au contraire, ne sont pas les résultats de ce procès immédiat ou ne le sont qu'en partie, qui supposent par conséquent d'autres médiations, plus larges et plus générales, mettant en jeu d'autres instances de la *praxis* sociale.

Ainsi parviendrai-je à déterminer les limites du procès cyclique de mise en valeur du capital, à montrer qu'il n'est pas *le tout* du procès de reproduction du capital, qu'il n'en est qu'une partie, un moment, très exactement *un niveau*. Mais aussi à déterminer les articulations entre ce niveau et les autres niveaux du procès *global* de reproduction du capital. Ce qui me permettra de réintroduire les deux autres définitions du capital, en faisant droit à leurs exigences. Car les limites du procès de reproduction immédiat du capital, de sa reproduction comme valeur en procès, ne sont évidemment pas sans rapport avec celles de la définition du capital comme valeur en procès qui sert de point de départ et de fil conducteur à son analyse.

Ce que je me propose ici, c'est donc de reprendre la démarche de Marx : partir d'une abstraction concrète en présupposant, dans un premier temps, données les conditions de son existence, pour progresser ensuite sur la voie de leur restitution méthodique, en montrant comment ces conditions sont effectivement assurées ou non par le mouvement de cette abstraction. Mais, au lieu de partir de la catégorie de *valeur* comme l'a fait Marx, ce qui conduit au mieux à restituer les conditions du seul procès de reproduction *immédiat* du capital, sans même d'ailleurs saisir clairement et entièrement ce dernier en tant que tel, je me propose de partir de la catégorie de *valeur en procès*, ce qui conduit d'emblée d'une part vers une problématique de la reproduction du capital, d'autre part à saisir le mouvement de la valeur en procès comme la forme immédiate, par elle-même insuffisante, du procès *global*, du mouvement d'ensemble, de cette reproduction. En somme, il s'agit de reprendre la démarche inaugurée par Marx dans sa critique de l'économie politique, tout en lui permettant

de dépasser ses limites, en jetant les fondements et en dessinant le cadre beaucoup plus vaste d'une théorie du procès d'ensemble de la reproduction du capital.

3. Production et reproduction du capital comme valeur en procès

On sait que Marx a ordonné son analyse du procès d'ensemble de la production capitaliste en trois volets, dont résultera en définition la tripartition du *Capital*. Il commence par examiner séparément le procès de production du capital puis son procès de circulation, avant de passer à l'étude des formes qui résultent de leur unité.

Ma reprise critique de sa démarche respectera cette progression. Je me propose donc de reprendre successivement ses analyses du procès de production immédiat, du procès de circulation puis de l'unité des deux, pour déterminer comment Marx y analyse à chaque fois la reproduction du capital. Mais cet angle particulier de relecture que constitue la problématique de la reproduction me conduira, à chacune de ces trois étapes, à distinguer *deux moments différents* dans l'analyse marxienne.

En effet, comme je viens de l'indiquer, sous sa forme immédiate, la reproduction du capital se présente comme répétition indéfinie du procès cyclique de sa mise en valeur, comme répétition de son mouvement de valeur en procès. Les conditions de la reproduction du capital sont donc, d'une manière immédiate, celles de cette répétition. Mais, avant de déterminer les conditions de la *répétition* d'un procès, il convient de déterminer les conditions du procès lui-même pris isolément, abstraction faite de sa répétition périodique. Autrement dit, avant de déterminer les conditions de la *reproduction* du capital comme valeur en procès, en examinant si, comment et dans quelle mesure le capital les engendre par son propre mouvement, il faut déterminer les conditions de sa *production*: les conditions de son existence, de sa manifestation et de son affirmation comme valeur en procès, indépendamment de sa répétition périodique. Et c'est ce que fait implicitement Marx à chacune des étapes de son analyse, ainsi que j'aurai l'occasion de le montrer.

Evidemment, toutes les conditions de la *production* du capital comme valeur en procès sont autant de conditions de sa *repro-*

duction: tout ce qui permet au capital de *produire* son mouvement de valeur en procès lui permet aussi de le *reproduire*, de le répéter. Ce qui justifie que l'on intègre l'exposé des conditions de sa production comme valeur en procès dans l'analyse des conditions de sa reproduction. Mais l'inverse n'est pas vrai. Sauf à présupposer que la *répétition* du procès cyclique ne pose aucun problème en tant que telle, qu'elle ne pose aucun problème spécifique, on ne peut en effet supposer données les conditions de cette répétition avec celles du cycle lui-même qui se répète. Autrement dit, les conditions de la reproduction du capital comme valeur en procès ne se réduisent pas à celles de sa production, ainsi que j'aurai également l'occasion de le montrer tout au long de mon analyse.

A chaque étape de ma reprise de la critique marxienne de l'économie politique, je procéderai donc en deux temps. En premier lieu, je scruterai la manière dont Marx analyse la production par le capital des conditions de son mouvement comme valeur en procès pris isolément, abstraction faite de sa répétition. Nous verrons que cela implique son *appropriation* des différents moments du procès social de production, pour les transformer en autant de moments de son propre mouvement de valeur en procès, pour les rendre adéquats aux exigences de ce dernier; ce qu'ils ne sont pas immédiatement ou du moins qu'en partie seulement.

Ce n'est qu'en second lieu que je procéderai à l'examen de la manière dont Marx analyse (ou non) les conditions de la reproduction du capital proprement dite, les conditions de la répétition du mouvement du capital comme valeur en procès. Nous verrons alors que Marx tend bien souvent à *sous-estimer* voire à *méconnaître* les problèmes *spécifiques* que soulève cette répétition, en supposant que le capital engendre par lui-même, dans et par son propre mouvement de valeur en procès, l'ensemble de conditions de sa reproduction; ce qui n'est pas le cas, comme je le montrerai.

J'établirai ainsi deux résultats contraires, à la fois opposés et complémentaires, qui m'intéresseront l'un aussi bien que l'autre dans la perspective d'une théorie de la reproduction. D'une part, nous verrons que, dans et par son mouvement de valeur en procès, le capital parvient à engendrer *certaines* des conditions de ce mouvement même, de même que certaines des conditions de sa répétition. En quoi, par conséquent, le mouvement du capital est au moins partiellement *autoproduit* et *autoreproductif*, donnant ainsi une consistance (limi-

tée) à l'apparence d'autonomie de la valeur en procès qui fonde le fétichisme du capital. Et c'est sur cet aspect que Marx tend unilatéralement à mettre l'accent. D'autre part, et inversement, nous constaterons que ce mouvement est tout aussi bien incapable d'engendrer *la totalité* de ses conditions, que sa production tout comme sa reproduction requièrent de nombreuses et complexes médiations qui se situent en dehors et au delà de lui. Autrement dit, nous verrons que le mouvement du capital comme valeur en procès ne s'établit et ne se déploie que sous des conditions qui l'excèdent, ce qui limite d'autant son autonomie et ne fait de lui au mieux qu'un moment (un niveau) du procès global de reproduction du capital.

Partie II

LA REPRODUCTION DU CAPITAL DU POINT DE VUE DU PROCÈS DE PRODUCTION

La première et la plus fondamentale des conditions de la reproduction du capital est la répétition périodique du procès capitaliste de production. Nous savons en effet que, semblable à un vampire assoiffé de sang frais, le capital, accumulation de travail mort, sous forme d'argent, de moyens de production et de moyens de consommation, ne peut assurer sa survie et sa croissance qu'en absorbant sans cesse du travail vivant, qu'en s'appropriant des forces de travail en un double procès de travail et de valorisation. Autrement dit, ce n'est que dans et par le procès de production que le capital peut se produire comme valeur en procès, valeur qui se conserve et s'accroît. Et sa reproduction implique donc nécessairement la répétition incessante de ce procès, qui seule peut lui assurer continuité et permanence.

En ce sens, la reproduction du capital est fondamentalement une re-production : une répétition périodique et régulière de son procès de production, du procès immédiat de production du capital. Mais, avant de pouvoir se répéter, encore faut-il que ce procès de production se constitue comme tel, dans ses formes et ses contenus propres. Même si, dans le mouvement réel, les deux moments, celui de la formation du procès et celui de sa répétition, que l'analyse distingue et se doit de distinguer, sont en fait inséparablement liés.

Explorer la reproduction du capital implique donc, en premier lieu, de déterminer d'une part les conditions auxquelles le capital parvient à se doter d'un procès de production propre, adéquat à sa nature de valeur en procès ; d'autre part, les conditions de la répétition périodique de ce même procès. C'est à la manière dont Marx procède à l'analyse de cette double médiation du procès de reproduction du capital que sera consacrée la présente partie de mon étude.

Chapitre V

L'APPROPRIATION DU PROCÈS DE PRODUCTION

La reproduction du capital, soit la répétition périodique de son procès de production, suppose au préalable l'appropriation de ce procès. Il s'agit pour le capital d'engendrer un procès de production qui soit adéquat à sa nature de valeur en procès, qui lui permette en d'autres termes de se produire et de se reproduire comme valeur en procès. Cela implique la transformation du procès de travail en procès de valorisation : en procès de conservation et d'augmentation de la valeur avancée comme capital.

Ce processus est celui que Marx a analysé à partir du concept de *soumission du travail au capital*, processus au sein duquel il distingue deux formes et phases différentes : la soumission formelle et la soumission réelle¹. Je rappellerai tout d'abord les principales caractéris-

1. Marx emploie en fait deux concepts différents pour analyser le processus d'appropriation du procès de production par le capital. D'une part, celui d'*Unterordnung*, qui fait partie du registre administratif ou militaire, que l'on peut traduire par subordination ou soumission, et qui désigne le fait que le procès de travail passe sous le commandement du capital, sous sa direction et sa surveillance précise Marx. D'autre part, celui de *Subsorption*, de subsorption, que Marx emprunte à la logique, qui désigne sous ce terme l'opération par laquelle le général se subordonne le particulier. Par ce second concept, Marx a plus précisément en vue

tiques de ces deux phases; avant de revenir sur les différents résultats du processus d'appropriation du procès de production par le capital; pour conclure par quelques remarques sur les conditions générales de ce processus.

1. De la soumission formelle à la soumission réelle

1.1. Dans un premier temps, le capital se contente et doit se contenter de se soumettre tels quels les procès de travail hérités des rapports et des modes de production antérieurs dont il dérive. C'est là précisément ce que Marx dénomme *soumission formelle* du travail au capital: « [...] nous appelons *soumission formelle du travail au capital la subordination au capital d'un mode de travail tel qu'il était développé avant que n'ait surgi le rapport capitaliste.* »² Les conditions de la soumission formelle ne diffèrent pas de celles de la formation du rapport capitaliste en général: séparation entre la puissance de travail et les conditions matérielles du travail (moyens de production et moyens de subsistance) qui lui font face comme propriété d'autrui, rapport purement monétaire et contractuel (d'acheteur à vendeur, de détenteur d'argent à propriétaire de marchandise) entre le « *travailleur libre* » et le possesseur de moyens de production, à l'exclusion de toute autre forme de rapport de dépendance ou de domination. En somme, il y a soumission formelle du travail au capital dès lors que la force de travail s'échange contre de l'argent en tant que capital, autrement dit dans le but de le conserver et de l'accroître en tant que valeur, de faire de l'argent avec de l'argent.

Le procès de travail est alors transformé en procès de valorisation, en procès de formation de valeur et de survaleur (plus-value). Dans cette mesure même, il devient déjà procès de production du capital, procès de production de la valeur en procès, approprié à la nature de

le mouvement par lequel le procès de travail se trouve transformé en un procès spécifiquement capitaliste, rendu en quelque sorte adéquat à la nature de valeur en procès du capital. Pour ma part, j'emploierai, comme le fait souvent Marx lui-même, le concept de soumission pour désigner indifféremment l'un ou l'autre de ces deux mouvements, en insistant cependant sur le second.

2. *Un chapitre inédit* du Capital, pages 194-195. C'est dans cet inédit, fragment de la version primitive du premier Livre du *Capital*, que Marx a le plus méthodiquement mis en œuvre la distinction entre soumission formelle et soumission réelle.

cette dernière: « *Le procès de travail devient simple moyen de valorisation et d'autovalorisation du capital, simple moyen de production de la plus-value: non seulement il est subordonné au capital, mais c'est son procès à lui. Le capitaliste y entre comme dirigeant et chef. Il s'agit donc d'emblée pour lui d'un procès d'exploitation du travail d'autrui. C'est ce que j'appelle la soumission formelle du travail au capital. C'est une forme que l'on retrouve en général dans tout procès de production capitaliste.* »³

Mais, à ce stade, cette subordination du travail au capital, à ses exigences de valeur en procès, reste précisément encore formelle, en ce sens qu'elle n'affecte que la forme sociale du procès de travail (les rapports sociaux qui le structurent) mais nullement son contenu. Ni les forces de travail rassemblées, ni les moyens de travail mis en mouvement, ni les modes d'organisation du procès de travail (les rapports entre les travailleurs dans ce procès) ne se trouvent modifiés à ce stade par leur subordination aux exigences de la mise en valeur du capital. Autrement dit, au stade de la soumission formelle, le capital se valorise sur la base d'un procès de travail dont les traits essentiels restent encore étrangers à sa nature propre. Tout juste commence-t-il à se distinguer des procès précapitalistes par son échelle plus étendue (il mobilise un plus grand nombre de travailleurs et des masses plus importantes de moyens de production), ainsi que par une plus grande continuité et intensité du travail: « [...] *il se développe dans le procès de production [...] une grande continuité et une intensité accrue, ainsi qu'une plus forte économie dans l'emploi des conditions de travail, car tout est mis en œuvre pour que le produit ne renferme que du temps de travail socialement nécessaire (et, si possible, moins), en ce qui concerne non seulement le travail vivant employé à sa production, mais encore le travail objectivé (moyens de production) utilisé, dont la valeur entre dans le produit, et donc dans la création de valeur.* »⁴

C'est dire qu'à ce stade la subordination du travail au capital reste nécessairement limitée, et avec elle l'appropriation du procès de travail aux exigences de la valeur en procès. D'une part, la valorisation du capital n'y est alors possible que sous la forme de la production d'une plus-value absolue: d'une simple prolongation de la durée du travail au delà du temps de travail nécessaire à la reproduction de la force de travail; et de la multiplication du nombre des travailleurs.

3. *Id.*, page 191.

4. *Id.*, page 203.

Or l'un et l'autre de ces deux facteurs déterminant le masse et le taux de la plus-value rencontrent des limites à la fois naturelles et sociales : d'un côté, l'épuisement physiologique des travailleurs et leur lutte pour la réduction de la journée de travail ; de l'autre, la limite démographique de la population et les luttes des travailleurs pour exclure de « l'armée industrielle active » certaines catégories de la population ouvrière (femmes et enfants), en les préservant en tout ou en partie de l'exploitation capitaliste. D'autre part, la direction et la surveillance du procès de travail par le capitaliste, destinées à s'assurer que le travail dépensé répond bien aux impératifs de valorisation du capital en termes de qualité et d'intensité, se trouvent elles aussi limitées du fait qu'il n'organise pas ce procès en déterminant les relations des travailleurs entre eux ainsi qu'aux moyens de production : cette organisation lui échappe encore pour une bonne part, laissant une large autonomie aux travailleurs à l'intérieur du procès de travail, autonomie dont ceux-ci tirent parti pour limiter leur exploitation. Enfin, au stade de la soumission formelle, le travailleur individuel conserve la maîtrise du procès de travail caractéristique des modes de production précapitalistes. Le capital y reste donc dépendant, quant à sa valorisation, des qualités (habileté, maîtrise technique, conscience professionnelle) du travailleur individuel, ce qui place ce dernier en situation de force face au capitaliste.

Ce sont l'ensemble de ces limites que le capital cherche à surmonter en passant d'une soumission simplement formelle à une soumission réelle du procès de travail. Celle-ci se caractérise, en premier lieu, par le passage de l'extraction d'une plus-value absolue à l'extraction d'une plus-value relative. Au lieu de chercher à augmenter la durée absolue du travail ainsi que le nombre absolu des travailleurs, le capital va désormais chercher à diminuer la part relative du travail nécessaire pour accroître d'autant celle du surtravail qu'il s'approprie, à convertir en somme une partie du travail nécessaire en surtravail. Non pas en sous-payant le travailleur, en réduisant son salaire en dessous de la valeur de sa force de travail, comme cela peut être cependant fréquemment le cas ; mais en diminuant la valeur même de cette force, par conséquent la valeur de l'ensemble des moyens de subsistance reconnus nécessaires à sa reproduction, ce qui n'est possible qu'en augmentant la productivité moyenne du travail social. Il peut ainsi repousser les limites de l'exploitation de la force de travail rencontrées en régime de soumission formelle, notamment contre-ba-

lancer la réduction de la durée (journalière, hebdomadaire, annuelle) du travail imposée par les luttes des travailleurs.

Mais augmenter la productivité moyenne du travail social implique le bouleversement complet des anciens procès et modes de travail : « [...] dès qu'il s'agit de gagner de la plus-value par la transformation du travail nécessaire en surtravail, il ne suffit plus que le capital, tout en laissant intacts les procès traditionnels de travail, se contente d'en prolonger simplement la durée. Alors il lui faut au contraire transformer les conditions techniques et sociales, c'est-à-dire le mode de production. »⁵ Forces de travail, moyens de travail et organisation du travail se trouvent alors bouleversés pour prendre des formes et des contenus spécifiquement capitalistes, appropriés aux exigences de la valorisation intensive et non plus seulement extensive du capital.

Ce bouleversement de tous les éléments du procès de travail a, en deuxième lieu, pour enjeu un asservissement plus étroit des travailleurs au commandement du capital dans le procès de production. Celui-ci ne se contente plus désormais de diriger et de surveiller le procès de travail, il l'organise en en déterminant le cadre à la fois matériel et institutionnel, en en remodelant la base technologique aussi bien que les formes organisationnelles. A une exploitation accrue correspondra ainsi une domination approfondie, la seconde étant d'ailleurs la condition de la première.

Enfin, cette emprise sans cesse croissante du capital sur le procès de travail, en régime de soumission réelle, va se traduire par une aliénation redoublée des travailleurs. Dépossédés de la maîtrise du procès de travail lui-même, subissant une déqualification de leur force de travail, ils vont être réduits à un rôle de plus en plus subalterne et passif, tandis que le capital va tendre à s'autonomiser à l'intérieur du procès de travail lui-même.

De la soumission formelle à la soumission réelle, il y a donc à la fois continuité et rupture. Continuité, puisque la soumission formelle fixe la forme générale de la subordination du travail au capital, la transformation du procès de travail en procès de valorisation, que la soumission réelle développe et approfondit. Et néanmoins rupture, puisque tous les éléments du procès de travail hérités de l'histoire, tels qu'ils persistent au stade de la soumission formelle, vont se trouver bouleversés par le passage à la soumission réelle.

5. *Le Capital*, I, 2, page 9.

1.2. Marx a décrit et analysé par le détail le passage de la soumission formelle à la soumission réelle⁶. Il y distingue *quatre moments*, qui sont à la fois autant d'étapes historiques distinctes du processus et autant de modalités générales de celui-ci, chaque étape reprenant en elle-même et approfondissant les acquis des étapes antérieures qui l'ont préparée, tout en faisant naître et mûrir les conditions des étapes postérieures. Dans le cours historique du capitalisme, ces différents moments n'ont pas cessé de se chevaucher et de se combiner, quelquefois de manière inextricable, bien que leur enchaînement dessine l'axe général du développement du mode de produire spécifiquement capitaliste. Les différentes branches de la production sociale ont par ailleurs été inégalement affectées par le passage de la soumission formelle à la soumission réelle, ainsi que par les différents moments de cette dernière; certaines d'entre elles (le bâtiment par exemple) en sont même restées, pour l'essentiel, à une soumission purement formelle.

Le premier de ces moments est celui que Marx nomme *la coopération simple*, qui existe déjà au stade de la soumission formelle, voire dans des modes de production précapitalistes. Elle se caractérise par l'emploi simultané, dans un même espace-temps de travail, d'un grand nombre de travailleurs occupés à la même tâche ou à des tâches identiques, sans qu'il y ait encore entre eux de division du travail marquée ou définitive. Une file de faucheurs opérant dans un même champ ou des ouvriers formant la chaîne pour se passer des briques sur un chantier donnent à chaque fois l'exemple d'une coopération simple.

Avec *la manufacture* apparaît, au contraire, une division du travail poussée et spécifiquement capitaliste. Décomposant l'ancien métier artisanal en une série d'opérations isolées et indépendantes les unes des autres, ou combinant au contraire une série de métiers jusqu'alors séparés pour en faire les éléments d'un même procès de travail, la manufacture se caractérise par l'ouvrier parcellaire, effectuant une tâche et une seule, spécialisé à l'extrême par conséquent; ainsi que par l'outil spécialisé, donc simplifié et perfectionné, parce qu'étroitement adapté à la tâche parcellaire de l'ouvrier. La manufacture rend ainsi simultanées dans l'espace de travail les phases successives d'un même procès de travail, il réifie le procès (le temps) de production en le projetant et en le décomposant dans l'espace de la production.

6. Cf. notamment *Un chapitre inédit du Capital* et surtout *Le Capital*, I, 2, section IV.

Sur cette double base peut alors se développer *le machinisme*, la mécanisation du procès de travail, troisième moment du processus de soumission réelle du travail au capital. L'acte productif individuel ayant été réduit par la manufacture à quelques gestes simples ou opérations élémentaires et l'outil de travail ayant été rendu unifonctionnel, on peut substituer un mécanisme opérateur à l'ouvrier parcellaire. La mécanisation se développe alors, d'une part, en substituant à la force motrice humaine (ou animale) des forces motrices naturelles (vent, eau) ou artificielles (les divers moteurs: machines à vapeur, moteurs à explosion, moteurs électriques); d'autre part, en combinant les différentes machines en de véritables systèmes mécaniques, reproduisant sous forme du travail mort la coopération et la division régnant au sein du travail vivant, caractéristiques de la manufacture. Les deux mouvements se réunissent dans la constitution d'un système de production automatique: « [...] un système de machinisme forme par lui-même un grand automate, dès qu'il est mis en mouvement par un premier moteur qui se meut lui-même », dit Marx dans un langage aristotélicien, en ajoutant: « *Le système des machines-outils automatiques recevant leur mouvement par transmission d'un automate central, est la forme la plus développée du machinisme productif.* »⁷ L'ouvrier parcellaire, rivé à sa machine spécialisée, n'est plus alors que l'appendice vivant de ce système de production automatique, l'alimentant en matière première et évacuant les produits finis, ou intervenant sur les segments non encore mécanisés du processus. Ce qu'on nommera ultérieurement le taylorisme et le fordisme ne sera que la « rationalisation » (l'élaboration systématique) de ce principe de production mécanique déjà saisi par Marx.

C'est enfin cette ultime présence de l'ouvrier parcellaire au sein du procès de travail comme appendice de la machine que supprime *l'automatisation* de ce procès. L'ensemble du procès productif est alors assuré par un système de machines doté d'une capacité d'autorégulation par traitement automatique d'informations, les quelques ouvriers subsistant étant réduits au rôle de pilotes et de surveillants de ce processus automatisé de production. Si Marx n'a pu être témoin de cet ultime état du procès de production capitaliste (qui est en train de se déployer sous nos yeux), il a su cependant en prévoir le principe et surtout fixer la ligne générale du processus de soumis-

7. *Le Capital*, I, 2, pages 66 et 67.

sion du travail au capital dont l'automatisation n'est jamais que le degré ultime⁸.

2. La socialisation du procès de travail

2.1. Le résultat le plus manifeste de l'appropriation capitaliste du procès de travail est *sa socialisation*. Entendons par là que le véritable sujet de ce procès n'est plus désormais, comme cela peut encore être le cas en régime de soumission formelle, quelques travailleurs individuels mais un travailleur collectif, formé d'un grand nombre de producteurs rassemblés, organisés et dirigés par le capital. Plus que celle des travailleurs pris individuellement, c'est en fait la force productive de ce travailleur collectif qu'ils composent que le capital s'approprie : c'est elle qu'il domine, en dirigeant, organisant et contrôlant les opérations de ses membres individuels ; en même temps que c'est elle qu'il exploite, c'est par elle qu'il se valorise de manière intensive. C'est là un trait qui distingue d'emblée le procès de travail capitaliste des procès de travail antérieurs, et qui ne cesse de se renforcer au fur et à mesure où se développe la soumission réelle du travail au capital.

Dès la coopération simple, il se forme ainsi un travailleur collectif dont la force productive est supérieure à la simple somme des forces productives des travailleurs pris isolément, autrement dit dont le produit dépasse la simple somme des produits que l'on obtiendrait en faisant opérer les travailleurs de manière indépendante les uns des autres. C'est la conséquence tout à la fois de la concentration des efforts individuels en un même espace-temps, qui leur permet d'accomplir des tâches que leur dispersion rendrait impossibles ; de l'en-train, de la stimulation réciproque et de l'économie de mouvements que produisent la coordination ou l'enchaînement entre les gestes individuels ; enfin de l'économie relative de moyens de production que permet leur usage en commun : « Comparée à une somme égale de journées de travail individuelles et isolées, la journée de travail combinée rend plus de valeurs d'usage et diminue ainsi le temps nécessaire pour obtenir l'effet voulu [...] la force productive spécifique de la journée combinée est une force sociale du travail ou une force du travail social. »⁹

8. Cf. en particulier le passage prophétique sur l'automatisation dans les *Grundrisse*, tome 2, pages 209 à 223, dont je citerai différents passages plus loin.

9. *Le Capital*, I, 2, pages 21-22.

La socialisation du procès de travail s'accroît au stade de la production manufacturière qui est l'œuvre collective d'une multitude de travailleurs, coopérant sur la base de la décomposition de l'ancien métier artisanal en une série de travaux parcellaires et de fonctions isolées ou de la combinaison de différents métiers en un même procès de travail. Chaque travailleur n'est plus alors qu'un membre élémentaire de cet « organisme de production » qu'est devenu le travailleur collectif, que Marx compare à une sorte de géant doué d'innombrables membres, « [...] Briarée dont les mille mains sont armées d'outils divers »¹⁰. Et la force productive combinée du travailleur collectif s'enrichit alors de l'intensification du travail individuel que permet, d'une part, la spécialisation de chaque travailleur dans une tâche simple indéfiniment répétée, qui accroît sa rapidité d'exécution, réduit les temps morts entre les opérations et perfectionne l'outillage ; d'autre part, la mutuelle dépendance des tâches parcellaires, le résultat de chacune constituant le point de départ d'une autre, forçant ainsi chaque travailleur à effectuer sa tâche en un temps déterminé, de manière à assurer la continuité et la fluidité du procès d'ensemble : « Il est clair que cette dépendance immédiate des travaux et des travailleurs force chacun à n'employer que le temps nécessaire à sa fonction, et que l'on obtient ainsi une continuité, une régularité, une uniformité et surtout une intensité du travail qui ne se rencontrent ni dans le métier indépendant ni même dans la coopération simple. »¹¹

Avec la mécanisation du procès de travail et, plus encore, avec son automatiser, la socialisation de ce procès franchit encore quelques degrés supplémentaires. D'une part, la science, dont les applications fournissent désormais la base technique du procès de travail, est un produit général de l'ensemble du développement historique de l'humanité dont bénéficie et que s'approprie le procès de production capitaliste. D'autre part, l'application de la science au procès de travail n'est possible que moyennant sa socialisation, elle requiert la coopération sur une vaste échelle de multiples spécialités et compétences : « Dans la coopération simple et même dans celle fondée

10. *Id.*, page 35.

11. *Id.*, page 36. On voit du même coup que l'idéal de la production « fluide », « à flux tendus » ne date pas d'aujourd'hui, il est inhérent à la tendance capitaliste à l'augmentation de la productivité du travail et se manifeste, par conséquent, dès la première forme spécifique de celle-ci, la manufacture.

sur la division du travail, la suppression du travailleur isolé par le travailleur collectif semble encore plus ou moins accidentelle. Le machinisme, à quelques exceptions près que nous mentionnerons plus tard, ne fonctionne que moyennant un travail socialisé ou commun. Le caractère coopératif du travail y devient une nécessité technique dictée par la nature même de son moyen.»¹² Autrement dit, si dans la coopération simple et même encore dans la manufacture, l'opération productive accomplie par le travailleur collectif pouvait tout aussi bien l'être par un travailleur isolé, à une moindre échelle cependant, ce n'est plus le cas dans le procès de travail mécanique ou automatique: la nature même du moyen de travail fait que ce procès ne peut avoir comme sujet qu'un travailleur collectif.

2.2. A travers la socialisation du procès de travail, le capital parvient à homogénéiser le travail qu'il met en œuvre, à engendrer ce travail social moyen, ce travail abstrait, qui est la substance même de la valeur et de la plus-value, sur la base duquel seul il peut, par conséquent, se valoriser. Par le biais de son appropriation du procès de travail, le capital parvient ainsi à réaliser une socialisation du travail *a priori*, antérieure à sa socialisation par l'intermédiaire de la circulation (de l'échange) des produits-marchandises. C'est là un point que les commentateurs de Marx n'ont pas assez souligné.

Cet effet de la socialisation du procès de travail se manifeste dès le stade de la coopération simple: «*Le travail réalisé en valeur est du travail de qualité sociale moyenne, c'est-à-dire la manifestation d'une force sociale moyenne. Une moyenne n'existe qu'entre grandeurs d'une même dénomination. Dans chaque branche d'industrie l'ouvrier isolé, Pierre ou Paul, s'écarte plus ou moins de l'ouvrier moyen. Ces écarts individuels, ou ce que mathématiquement on nomme des erreurs, se compensent et s'éliminent dès que l'on opère sur un grand nombre d'ouvriers [...]* [Si bien que] *la journée d'un grand nombre d'ouvriers exploités simultanément constitue une journée de travail social.*»¹³ La coopération compense ainsi les uns par les autres les écarts individuels de puissance, d'habileté, d'intensité, de compétence professionnelle, etc. La division manufacturière du travail renforce cette homogénéisation en rendant les forces de travail individuelles mutuellement dépendantes, en en fai-

12. *Id.*, page 71.

13. *Id.*, pages 16-17.

sant les éléments d'une force de travail collective agissant d'un même mouvement selon un plan concerté, en transformant par conséquent leurs dépenses en simples séquences d'un même procès continu et uniforme de travail. La mécanisation et l'automatisation de ce procès vont parachever cette homogénéisation, en réduisant le travail de la plus grande partie des producteurs à l'exécution de quelques opérations simples et répétitives, ne nécessitant aucune compétence particulière, qui plus est totalement asservies aux exigences fonctionnelles, au rythme et à la vitesse d'un mouvement mécanique devenu autonome, dont elles ne sont plus que le prolongement et le complément.

Dans ses différentes modalités: coopération, division du travail, mécanisation, automatisation, la socialisation capitaliste du procès de travail fait ainsi de la force productive totale du travailleur collectif une force sociale homogène, indistincte, moyenne, égale à n'importe quelle autre force collective opérant dans les mêmes conditions de production. Elle n'est donc autre que le processus par lequel le travail concret et qualitativement différent des producteurs directs se trouve métamorphosé en un même travail abstrait, substance et mesure de la valeur et notamment de cette valeur en procès qu'est le capital. On voit sur cet exemple comment un présupposé du capital, le travail abstrait, devient un résultat général du développement de la production capitaliste, en l'occurrence le résultat de son appropriation du procès de travail.

Plus sûrement encore que l'extraction d'une plus-value relative, tel semble bien être en définitive l'enjeu de cette appropriation: assurer les conditions de fonctionnement de la loi de la valeur, en y subordonnant le procès de travail lui-même. L'un ne va d'ailleurs pas sans l'autre: ce n'est qu'à la condition expresse que fonctionne la loi de la valeur, que le travail social lui soit strictement assujéti, autrement dit que ne soit dépensée pour la production de chaque marchandise ou lot de marchandises que la quantité de travail socialement nécessaire, nécessaire en moyenne dans la société, que peut être formée une plus-value relative. Celle-ci suppose en effet la stricte détermination de l'ensemble des moyens de consommation servant à la reproduction de la force de travail par la loi de la valeur.

Avec la soumission réelle du travail au capital, la loi de la valeur ne fonctionne donc plus seulement comme principe régulateur des échanges marchands au niveau de la société globale, au sein du procès de circulation. De loi externe au procès de production, réglant *a*

posteriori le seul mouvement circulatoire des marchandises, elle devient loi interne à ce procès, loi à laquelle ce procès se trouve soumis, en réglant *a priori* la production des marchandises. C'est déjà le cas au sein de la manufacture dans laquelle, comme nous l'avons vu, chaque ouvrier ne peut employer qu'un temps déterminé pour effectuer sa tâche : « *Qu'une marchandise ne doit coûter que le temps de travail nécessaire à sa fabrication, cela apparaît dans la production marchande en général comme l'effet de la concurrence, parce que, à parler superficiellement, chaque producteur est forcé de vendre sa marchandise à son prix de marché. Dans la manufacture au contraire, la livraison d'un quantum de produit donné dans un temps de travail donné devient une loi technique du procès de production lui-même.* »¹⁴ Et cela est bien plus vrai encore dans le procès de travail mécanisé ou automatisé, où le temps de travail nécessaire à la production d'une quantité déterminée du produit est réglé par le mouvement du système des machines et peut être calculé *a priori*. La loi de la valeur n'est plus alors seulement la loi technique du procès de travail mais la loi qui règle le mouvement même du système mécanique de production, elle est la loi que ce système matérialise. *La loi de la valeur y devient la loi physique de fonctionnement du corps productif du capital.*

2.3. Homogénéisé, le procès de travail se trouve simultanément *fragmenté* par sa soumission au capital.

L'acte collectif de travail qui en résulte est divisé en une multitude de tâches parcellaires, effectuées par des travailleurs étroitement spécialisés, cantonnés chacun dans l'effectuation d'une série limitée d'opérations, voire de gestes simples. Le travailleur collectif, sujet du procès de production capitaliste, est profondément marqué par la division manufacturière du travail.

Car cette dernière est, ainsi que le montre Marx en y insistant, « *une création spéciale du mode de production capitaliste* »¹⁵, intimement lié au double objectif de celle-ci : une exploitation plus intensive et une domination approfondie de la force de travail du producteur immédiat. C'est pourquoi elle s'est maintenue au delà de la manufacture et de la période manufacturière qui l'a vu apparaître, au sein même des procès de travail mécanisé et automatisé. Alors même que ceux-ci

14. *Id.*, page 36.

15. *Id.*, page 48.

ruinent la base technique de cette division (la maîtrise d'un outil spécialisé par un ouvrier parcellaire, l'habileté dans l'exécution de détail), ils tendent cependant à la reproduire sous des formes plus monstrueuses encore, en substituant à l'ouvrier parcellaire de la manufacture, encore détenteur d'un savoir et d'un savoir-faire précisément liés à la maîtrise de l'outil, un ouvrier réduit au simple statut d'appendice vivant et conscient d'un mécanisme productif qui lui échappe totalement : « *La spécialité qui consistait à manier toute sa vie un outil parcellaire devient la spécialité de servir, sa vie durant, une machine spécialisée.* »¹⁶ Elle est ainsi devenue un trait permanent en même temps que spécifique de l'organisation capitaliste de la production.

La socialisation capitaliste du travail est donc profondément contradictoire : d'un même mouvement, elle enrichit le travailleur collectif tandis qu'elle appauvrit le travailleur individuel. En effet, ce n'est qu'en spécialisant chaque ouvrier dans une tâche parcellaire, en lui permettant ainsi d'atteindre à la perfection dans l'exécution de cette seule tâche, du double point de vue de la rapidité et de la qualité de l'exécution, que la division capitaliste du travail permet au travailleur collectif d'exceller dans toutes les tâches parcellaires à la fois, ce qui était à peu près impossible ou tout à fait exceptionnel pour le travailleur indépendant, pour l'ouvrier dans l'ancien métier artisanal. Autrement dit, l'étroite spécialisation du travailleur individuel, sa réduction à l'exécution indéfinie d'une seule tâche parcellaire, conduisant inmanquablement à lui faire perdre l'ensemble de ses autres dispositions, capacités, savoir-faire et savoirs pour le transformer en un automate vivant, est la condition de l'accroissement de la force productive du travailleur collectif : « *En tant que membre du travailleur collectif, le travailleur parcellaire devient même d'autant plus parfait qu'il est plus borné et plus incomplet. L'habitude d'une fonction unique le transforme en organe infaillible et spontané de cette fonction, tandis que l'ensemble du mécanisme le contraint d'agir avec la régularité d'une pièce de machine.* »¹⁷

2.4. Fragmenté et homogénéisé, le travailleur collectif est enfin strictement *hiérarchisé* par la socialisation capitaliste du procès de travail qui le constitue.

16. *Id.*, page 104.

17. *Id.*, pages 39-40.

D'une part, cette socialisation conduit à l'organiser sur un modèle militaire. En effet, tout procès socialisé de travail, qui met en œuvre de multiples forces de travail différentes en les combinant entre elles, suppose une direction d'ensemble, capable tout à la fois de leur indiquer le but commun à réaliser, d'organiser les différentes tâches de manière à ce qu'elles se combinent comme il faut, enfin de surveiller l'exécution de chacune des tâches individuelles, direction comparable en cela à celle du général sur le champ de bataille. En régime capitaliste, cette nécessaire direction du procès de travail socialisé revient de droit au capitaliste, puisque c'est lui qui a acquis l'ensemble des forces individuelles de travail et des moyens de production qu'elles doivent collectivement mettre en œuvre. Aussi est-elle fondamentalement ambivalente quant à son contenu. Car, si elle y exerce une fonction nécessaire au sein du procès de travail socialisé, elle ne le fait que dans le but d'exploiter le travailleur collectif et de valoriser au maximum le capital: « *Entre les mains du capitaliste la direction n'est pas seulement cette fonction spéciale qui naît de la nature du procès de travail coopératif ou social, mais elle est encore, et éminemment, la fonction d'exploiter le procès de travail social, fonction qui repose sur l'antagonisme entre l'exploiteur et la matière qu'il exploite.* »¹⁸

De ce fait, elle y prend une forme nécessairement despotique qui culmine dans « *la discipline de caserne* » qui règne au sein de l'atelier mécanique. Par ailleurs automate, le capital s'y fait alors autocrate, édictant ses propres lois et règlements, et révélant du même coup son véritable visage: « *Lesclavage auquel la bourgeoisie a soumis le prolétariat, se présente sous son vrai jour dans le système de la fabrique. Ici, toute liberté cesse de fait et de droit.* »¹⁹ D'autant plus qu'avec la socialisation du procès de travail, l'antagonisme entre capital et travail s'exacerbe. La socialisation du procès de travail fait croître, avec le nombre des travailleurs, leur résistance et, inversement, la pression du capital pour la vaincre, de manière à obtenir d'eux la régularité et la célérité nécessaires à la valorisation du capital. En augmentant la masse et aussi la valeur des moyens de production, elle rend plus nécessaire la surveillance du soin apporté par les ouvriers à leur emploi adéquat, pour lutter contre le gaspillage, la malfaçon, le sabotage même qui ne manquent jamais d'accompagner l'exploitation du travail.

18. *Id.*, pages 23-24.

19. *Id.*, page 106, note 2.

Enfin, en soumettant chaque travailleur à une discipline collective qui lui est profondément étrangère, manifestation d'une volonté hostile, la socialisation capitaliste du procès de travail doit renforcer la surveillance de tout instant de travailleurs prompts à s'y soustraire.

Cependant, la socialisation du procès de travail, qui étend et complexifie le champ de la production, interdit au capitaliste d'opérer par lui-même cette surveillance accrue. A cette fin, il lui faut recourir à une hiérarchie de « grands » et de « petits » chefs qui commandent et contrôlent en son nom les producteurs directs au cours du procès de travail: « *Dès qu'il se trouve à la tête d'une armée industrielle, il lui faut des officiers supérieurs (directeurs, gérants) et des officiers inférieurs (surveillants, inspecteurs, contre-mâtres) qui, pendant le procès de travail, commandent au nom du capital. Le travail de surveillance devient leur fonction exclusive.* »²⁰ La socialisation du procès de travail conduit ainsi à socialiser certaines des fonctions capitalistes elles-mêmes, en les organisant sur un mode hiérarchique, en dotant le travailleur collectif d'un encadrement de type militaire.

D'autre part, en plus de cette hiérarchie entre producteurs directs et producteurs indirects, la socialisation capitaliste tend à développer une hiérarchie au sein même des producteurs directs. C'est le cas déjà dans la manufacture: « *Les fonctions diverses du travailleur collectif étant plus ou moins simples ou complexes, inférieures ou élevées, ses organes, c'est-à-dire les forces de travail individuelles, doivent aussi être plus ou moins simples ou complexes.* »²¹ La manufacture engendre ainsi toute une gradation entre des forces de travail plus ou moins qualifiées; hiérarchie de qualifications à laquelle correspond une hiérarchie des salaires. Elle va en particulier créer une catégorie d'ouvriers auxquels seront confiées les tâches les plus simples, les fonctions les plus subalternes, celles qui ne requiert aucune qualification ni formation particulières par conséquent, ces ouvriers que Marx appelle « *inhabiles* » par opposition aux ouvriers « *habiles* » qui possèdent encore la maîtrise d'un outil spécialisé, avec ce que cela suppose de savoir et de savoir-faire.

Division hiérarchique que la mécanisation et l'automatisation du procès de travail va reproduire sous la forme de celle entre les ouvriers qualifiés et les ouvriers non qualifiés, ces derniers étant réduits au sta-

20. *Id.*, page 24.

21. *Id.*, page 40.

tut de servants de la machine, tandis que les premiers sont requis pour leur réglage, leur entretien ou leur réparation. Variable quant à sa forme et son contenu aux différentes étapes de l'appropriation capitaliste du procès de travail, cette division hiérarchique au sein du travailleur collectif ne s'en est donc pas moins maintenue depuis l'âge de la manufacture qui l'a vu apparaître, et constitue une autre caractéristique propre de la socialisation capitaliste du procès de travail.

3. L'autonomisation du capital productif

Le second résultat de la soumission réelle du travail au capital, que met en évidence l'analyse de Marx, est *l'autonomisation du capital productif*, autrement dit du capital en fonction dans le procès de production lui-même. Cette autonomisation passe par son appropriation des puissances du travailleur collectif, des puissances productives nées de la socialisation du procès de travail. Le capital s'empare de ces puissances dont il fait sa puissance propre, en leur conférant progressivement une forme réifiée, celle d'un procès de production mécanique et automatisé, appropriée à sa nature de valeur en procès, en renforçant du même coup l'illusion fétichiste d'autoproduction du capital. L'autonomisation du capital productif est ainsi le moment où la valeur s'autonomise (autant que faire se peut) par rapport à son contraire, la force de travail comme principe producteur de la valeur.

3.1. Pour exposer ce mouvement complexe, Marx développe une métaphore organique. Personnifiant le travailleur collectif, le comparant à une sorte de travailleur géant, il montre comment le capital s'approprie peu à peu l'ensemble de ses fonctions vitales, jusqu'à le transformer en un simple appendice ectoplasmique d'un corps productif qui lui est propre. Processus qui se développe au rythme de la socialisation du procès de travail, donc de la constitution du travailleur collectif lui-même.

Au stade de la coopération simple, le capital (iste) ne représente encore que le cerveau du travailleur collectif. Commandant les divers mouvements de ses multiples membres, il en constitue l'unité dynamique, l'instance qui imprime le sceau d'une volonté unique et d'un même dessein à des membres qui sont par eux-mêmes disjoints: « *Le lien entre leurs fonctions individuelles et leur unité comme corps productif se trouvent en dehors d'eux dans le capital qui les réunit et les retient.*

L'enchaînement de leurs travaux leur apparaît idéalement comme le plan du capitaliste, et l'unité de leur corps collectif leur apparaît pratiquement comme son autorité, la puissance d'une volonté étrangère qui soumet leurs actions à son but. »²² Mais la réciproque est tout aussi vraie: à ce stade, le cerveau capitaliste commande à un corps qui lui reste encore extérieur et étranger, dans la mesure où il n'en contrôle pas les membres composants, les travailleurs individuels et leur acte de travail, qu'il se contente de réunir et de coordonner.

Ce n'est qu'au stade de la manufacture que le capital commence à prendre réellement possession du corps productif du travailleur collectif. Alors, en effet, le capital ne se contente plus de diriger un organisme de production qui lui reste extérieur, il le pénètre en en déterminant le plan d'ensemble (sous la forme de la division manufacturière du travail) ainsi que les proportions entre ses différentes parties, et en en contrôlant désormais de ce fait le mouvement d'ensemble aussi bien que les mouvements de chacun de ses membres. Car il n'est plus alors jusqu'à l'organe individuel de ce corps productif (l'ouvrier parcellaire) et sa fonction spécialisée qui, par l'intermédiaire de la division manufacturière du travail, ne soient déterminés par le capital. On peut dire que ce dernier est devenu la totalité organique du corps productif, relativement à laquelle le travailleur parcellaire n'est plus qu'un simple organe, voire une simple cellule.

Cependant, si au stade de la manufacture le capital parvient à déterminer ainsi la structure et le mouvement d'ensemble du corps productif que forme le travailleur collectif, la substance même de ce corps lui reste encore étrangère et rétive. Elle n'est rien d'autre que la force de travail en acte, le travail vivant des ouvriers parcellaires: « *Composée ou simple, l'exécution ne cesse de dépendre de la force, de l'habileté, de la promptitude et de la sûreté de main de l'ouvrier dans le maniement de son outil. Le métier reste toujours la base.* »²³ Et Marx de montrer que cette dépendance du capital à l'égard de la force de travail: de sa qualité, de sa célérité, du savoir-faire de l'ouvrier, de sa conscience professionnelle, etc., aura constitué la grande limite de la manufacture et aura permis aux ouvriers de la période manufacturière de résister de multiples manières à leur exploitation et domination: « *L'habileté de métier restant la base de la manufacture, tandis que son mécanisme collectif ne possède*

22. *Ibid.*

23. *Id.*, page 30.

point un squelette matériel indépendant des ouvriers eux-mêmes, le capital doit lutter sans cesse contre leur insubordination.»²⁴ D'où la nécessité pour ce dernier de se doter d'un corps productif qui lui soit propre, dans lequel il objectivera les puissances du travailleur collectif dont il se sera emparé et qu'il pourra opposer aux travailleurs individuels.

C'est très exactement ce qui se produit avec l'apparition et le développement du machinisme: « Dans le système des machines, la grande industrie crée un organisme de production complètement objectif ou impersonnel, que l'ouvrier trouve là, dans l'atelier, comme la condition matérielle toute prête de son travail.»²⁵ D'une part, contrairement au corps vivant du travailleur collectif de la manufacture, le corps mécanique qui se constitue à partir du machinisme industriel, le système des machines, est de même nature que le capital; c'est du travail mort, passé, accumulé, qui va désormais se saisir du travail vivant et se l'asservir: « Le moyen de travail converti en automate se dresse devant l'ouvrier, pendant le procès de travail même, sous forme de capital, de travail mort qui domine et pompe sa force vivante.»²⁶ Autrement dit, dans le système mécanique et plus encore dans le système automatique, le capital acquiert un contenu matériel (des moyens de travail) adéquat à sa propre nature de valeur en procès: « Dans la machine et davantage encore dans le système de machines automatique, le moyen de travail est transformé, jusque dans sa valeur d'usage et sa nature physique, en un mode d'existence correspondant au capital fixe et au capital en général.»²⁷ De par son dispositif technique même, le système des machines réalise cette domination/absorption/appropriation du travail vivant (présent) par le travail mort (passé, accumulé) qui est l'essence même du capital, de cette valeur en procès qui ne peut pourtant exister qu'en s'incorporant la source même de toute valeur, la force de travail. Le mort y saisit le vif et le soumet à ses exigences: avec le procès mécanique et automatique de production, cette métaphore se réalise au pied de la lettre, le vampirisme du capital y acquérant le moyen de satisfaire son inextinguible soif de travail vivant.

D'autre part et simultanément, grâce au machinisme, le capital n'acquiert pas seulement un corps productif propre, à la fois dis-

24. *Id.*, page 56.

25. *Id.*, page 71.

26. *Id.*, page 105.

27. *Grundrisse*, tome 2, page 211.

tinct et approprié, mais encore un mouvement propre, qui n'est plus tributaire du mouvement de la force de travail vivante mais s'impose au contraire à cette dernière. Le capital se fait alors automate, système mécanique se mouvant lui-même: « Le moyen de travail est dès lors un perpetuum mobile industriel qui produirait indéfiniment, s'il ne rencontrait une barrière naturelle dans ses auxiliaires humains, dans la faiblesse de leur corps et la force de leur volonté.»²⁸ En un mot, dans et par le système automatique des machines, les déterminations formelles du capital comme valeur en procès: la subordination du travail vivant (la force de travail) au travail mort (la valeur), l'autonomisation du travail mort à l'égard du travail vivant, se matérialisent en un dispositif technique à l'intérieur du procès de travail lui-même, elles deviennent la structure matérielle même de ce procès: « L'appropriation du travail vivant par le travail objectivé – de la force et de l'activité valorisante par la valeur en soi – est inhérente à la nature du capital. Or, dans le procès basé sur la machinerie, elle devient le fait du procès de production lui-même, tant pour ce qui est de ses éléments physiques que pour ce qui est de son mouvement mécanique.»²⁹

Ainsi, tout se passe comme si, après s'être emparé du corps productif du travailleur collectif, après s'être approprié sa force productive combinée, le capital cherchait à l'autonomiser à l'égard du corps vivant du travailleur collectif, en la fixant dans un corps mécanique et automatique, dont la substance et le mouvement mêmes soient appropriés à sa nature réifiée de valeur en procès. Dès lors, la force productive vivante n'est plus que résiduelle; elle est réduite à l'état d'appendice et de dépendance de ce corps mort, dont l'importance relative va décroissante, sans jamais totalement disparaître pour autant: « [...] le travail immédiat et sa quantité cessent à présent d'être l'élément déterminant de la production, et donc de la création de valeurs d'usage. En effet, il est réduit quantitativement à des proportions infimes et, qualitativement, à un rôle certes indispensable, mais subalterne, eu égard à l'activité scientifique générale, à l'application technologique des sciences naturelles et à la force productive qui découle de l'organisation sociale de l'ensemble de la production – autant de dons naturels du travail social, encore qu'il s'agisse de produits historiques. C'est ainsi que le

28. *Le Capital*, I, 2, page 86.

29. *Grundrisse*, tome 2, page 212.

capital, comme force dominante de la production, œuvre lui-même à sa dissolution. »³⁰

3.2. En lui assurant ainsi un corps productif propre, la domination réelle du capital sur le procès de travail renforce sa réification, c'est-à-dire sa confusion à la fois pratique et idéologique, sociale et mentale, avec ses supports matériels, les moyens de production.

Cette confusion tient, tout d'abord, au fait que les moyens de production, et plus exactement encore les moyens de travail, sont l'une des formes que le capital revêt nécessairement au sein du procès de travail, à côté des et en opposition aux forces de travail. Il peut sembler alors que tout moyen de travail est en soi du capital, au moins potentiellement: « *De tout cela on veut conclure que virtuellement tous les moyens de production – pour autant qu'ils fonctionnent en tant que tels – sont du capital réel, si bien que le capital devient un élément indispensable du procès de travail en général, indépendamment de toute forme historique, autrement dit quelque chose d'éternel, déterminé par la nature même du travail humain.* »³¹ Ainsi les économistes font-ils couramment d'une simple machine du capital, de la même manière qu'on considère que l'or est en soi, par ses simples qualités de métal précieux, de la monnaie. La réification consiste justement à confondre la forme sociale avec son support matériel, en faisant abstraction du *rapport social* qui, seul, métamorphose l'un en l'autre. C'est, dit Marx, comme si on considérait qu'un siège est en soi un trône parce que le trône est généralement un siège, en faisant abstraction du rapport social qui métamorphose le siège en trône, à savoir la royauté comme forme du pouvoir politique. Il n'est pas moins « [...] absurde de prendre un rapport social de production déterminé qui se manifeste dans des choses, pour la propriété naturelle et objective de ces choses »³².

30. *Id.*, page 215. Ici pointe en effet l'une des contradictions fondamentales du capital, celle entre sa tendance à se valoriser en réduisant sans cesse la part du travail vivant dans le procès de production, alors que sa valorisation exige au contraire son échange constant avec la force de travail, son absorption continue de travail vivant, puisque seul ce dernier peut conserver et accroître la valeur antérieurement accumulée. Le capital apparaît ainsi comme sa propre barrière. Je reviendrai en détail sur cette contradiction dans le chapitre XVI.

31. *Un chapitre inédit du Capital*, page 127.

32. *Id.*, page 154.

Cette illusion réificatrice est encore renforcée par deux différences importantes entre les moyens de production et les forces de travail comme formes du capital dans le procès de travail. D'une part, les moyens de production sont la propriété directe et entière du capitaliste: ils sont la matérialisation même du capital qu'il a avancé pour les acquérir. Il n'en va pas de même pour ce qui est des forces de travail. Certes, le capitaliste les acquiert tout aussi bien que les conditions objectives du procès de travail et il les fait fonctionner comme conditions subjectives de ce procès. Mais ce qu'il s'approprie en définitive, c'est *l'usage* de ces forces, leur mise en œuvre, leur dépense en tant que forces de travail sous une forme déterminée, bref le travail vivant en tant que procès de travail, et non pas la force elle-même qui reste la propriété du travailleur, dont celui-ci ne fait qu'aliéner temporairement l'usage au capitaliste. De ce fait, les moyens de production symbolisent bien plus et bien mieux le capital que les forces de travail qui, par opposition à eux, représentent l'autre pôle du rapport capitaliste, le travail ou le travailleur: « *Il s'ensuit qu'au sein du procès de travail les conditions objectives du travail s'opposent, en tant que capital (et, dans cette mesure, comme existence du capitaliste) à la condition subjective du travail, au travail lui-même, ou mieux, à l'ouvrier qui travaille. Du fait de cette opposition, le capitaliste aussi bien que l'ouvrier considèrent les moyens de production comme forme d'existence même du capital, capital au sens éminent du terme, et le travail comme simple élément en lequel se convertit le capital variable.* »³³

D'autre part, les valeurs d'usage en lesquelles se matérialisent le capital constant, autrement dit les moyens de production, font directement office de capital dans le procès de production (le procès de travail), elles sont des valeurs d'usage immédiates du capital dans ce procès. Il n'en est pas de même des valeurs d'usage dans lesquelles se matérialise le capital variable, c'est-à-dire en définitive les moyens de subsistance du travailleur. Ces moyens de subsistance, pas plus que le salaire contre lesquels ils s'échangent, ne sont immédiatement comme tels, des valeurs d'usage dans lesquelles le capital peut se matérialiser dans le procès de travail. Ce n'est que sous la forme de forces de travail, résultats de la métamorphose des moyens de subsistance au cours du procès de consommation individuelle du travailleur, formellement indépendant du procès de production capitaliste et extérieur

33. *Id.*, page 129.

à lui, ou plus exactement sous la forme de la mise en œuvre de ces forces au cours du procès de travail, du travail vivant, que le capital variable prend sa forme adéquate de valeur d'usage dans le procès de travail. De ce fait, les éléments matériels du capital constant, autrement dit les moyens de production, symbolisent davantage et plus immédiatement le capital que les éléments matériels du capital variable: « *C'est ce qui distingue de manière spécifique cette partie du capital [la partie variable] de celle qui a la forme de moyens de production, et c'est ce qui explique aussi que, sur la base du mode de production capitaliste, les moyens de production apparaissent, au sens éminent du terme, comme du capital en soi et pour soi, à la différence des moyens de subsistance et en opposition à eux.* »³⁴

L'illusion réificatrice qui confond le capital avec ses supports matériels au sein du procès de travail se trouve enfin portée à son comble dès lors que, la subordination de ce procès aux exigences de la valorisation du capital s'approfondissant, les moyens de production deviennent de plus en plus nettement de simples moyens d'extorquer du surtravail, donc de valoriser la valeur qui est matérialisée en eux, de former une plus-value. A ce moment-là, ils n'apparaissent plus que comme matérialisation de la valeur en procès qu'est le capital, qui tend à se confondre avec eux: « *Les moyens de production n'ont plus pour fonction que d'aspirer en eux la plus grande quantité possible de travail vivant, et le travail vivant n'est plus qu'un moyen de valoriser les valeurs existantes, autrement dit de les capitaliser. Pour cette raison encore, les moyens de production apparaissent éminemment au travail vivant comme l'existence même du capital, et, à ce stade, comme domination du travail passé et mort sur le travail présent et vivant.* »³⁵

3.3. En s'emparant de la totalité des forces productives du travailleur collectif, en les agençant selon ses modalités propres pour les objectiver en définitive en un dispositif mécanique et automatique qui s'affirme autonome face aux travailleurs individuels, le capital les fait donc apparaître comme lui appartenant en propre. La force productive du travailleur collectif disparaît alors en tant que telle pour ne plus se manifester que comme une force appartenant au capital, comme une force qui lui serait en quelque sorte naturelle ou consub-

34. *Id.*, page 132.

35. *Id.*, page 139.

stantielle. La réification du capital se double et se prolonge ainsi par une véritable *personnification* qui pose le capital productif comme une puissance s'autovalorisant, autrement dit s'autoproduisant, parachevant ainsi son fétichisme.

Ce fétichisme est, en fait, inscrit dans le principe même du capital comme rapport de production: dans l'expropriation des producteurs immédiats à l'égard de leurs propres conditions matérielles d'existence et de travail, qui conduit à ce que ces conditions, pourtant résultats de leur propre travail, les dominent et les exploitent, en se dressant en face d'eux comme des réalités étrangères et hostiles. Aussi le fétichisme se manifeste-t-il dès la simple domination formelle du travail sur le capital: « *Même dans le rapport purement formel [...] les moyens de production, conditions matérielles du travail, ne sont pas soumis au travailleur, mais c'est lui qui leur est soumis: c'est le capital qui emploie le travail. Dans cette simplicité, ce rapport met en relief la personnification des objets et la réification des personnes.* »³⁶

Ce que la soumission réelle du travail au capital ajoute à cette inversion du sujet et de l'objet caractéristique du fétichisme, c'est précisément *l'appropriation par le capital des différentes formes sociales du travail*, autrement dit l'appropriation des différentes formes que revêt la coopération entre les travailleurs au sein du procès de travail et, plus largement même, de l'ensemble du procès social de production et, partant, des puissances productives du travail qui en résultent, des forces du travail social: « *[...] ce n'est plus seulement les objets – ces produits du travail en tant que valeurs d'usage et valeurs d'échange – qui, face à l'ouvrier, se dressent sur leurs pieds comme « capital », mais encore les formes sociales du travail qui se présentent comme formes de développement du capital, si bien que les forces productives, ainsi développées, du travail apparaissent comme forces productives du capital: en tant que telles, elles sont « capitalisées » en face du travail [...] le développement des forces productives sociales du travail et les conditions de ce développement apparaissent comme l'œuvre du capital, et l'ouvrier se trouve, face à tout cela dans un rapport non seulement passif mais antagonique.* »³⁷

Ce sont tout d'abord les formes vivantes, subjectives, du travail social, de la socialisation du travail, qui se trouvent appropriées par le

36. *Id.*, pages 249-250.

37. *Id.*, page 250 et page 252.

capital, et ce dès la simple coopération. A ce stade déjà, le capital se valorise sur la base de la force productive du travailleur collectif, dont on sait qu'elle excède la simple somme des forces productives des travailleurs isolés; or, si le capital paie bien ces dernières, il ne paie pas la première. Autrement dit, le capital s'approprie le surcroît de force productive qui naît de la coopération entre les multiples travailleurs sans avoir à la payer. De plus, si cette force résulte de la coopération entre les travailleurs eux-mêmes au sein du procès de travail et qu'en ce sens, elle n'est rien d'autre que leur *propre* force collective, cette coopération n'est pas pour autant leur œuvre volontaire et réfléchie, elle n'existe au contraire que par et pour le capital et ne se manifeste que dans le procès de production qui est le sien, lorsque les travailleurs sont déjà à son service, lorsque leurs forces de travail ont déjà été converties en capital variable. C'est pourquoi elle prend l'apparence d'une force propre au capital, qu'il développerait par lui-même, comme une de ses qualités ou propriétés intrinsèques: « *Parce que la force sociale du travail ne coûte rien au capital, et que, d'un autre côté, le salarié ne la développe que lorsque son travail appartient au capital, elle semble être une force dont le capital est doué par nature, une force productive qui lui est immanente.* »³⁸

Cette apparence se redouble au stade de la manufacture. En effet, dans la mesure où le travailleur collectif y est, plus encore que dans la coopération simple, l'œuvre du capital qui le dirige et l'organise entièrement, sa force productive, que le capital s'approprie pour se valoriser, apparaît comme une qualité ou propriété inhérente au capital, et ce d'autant plus qu'elle augmente en proportion de l'atrophie de celles des ouvriers parcellaires: « *Le corps de travail fonctionnant dans la manufacture et dont les membres sont des ouvriers de détail appartient au capitaliste; il n'est qu'une forme d'existence du capital. La force productive issue de la combinaison des travaux semble donc naître du capital.* »³⁹

Mais ce sont plus encore les formes objectives, mortes, du travail social, matérialisées dans les moyens de production, plus exactement dans les moyens de travail, que le capital s'approprie et dont il fait, comme nous l'avons vu, ses formes éminentes de manifestation au sein du procès de production en opposition au travail vivant des ouvriers. Si bien que, là encore, les puissances sociales du travail sem-

38. *Le Capital*, I, 2, page 26.

39. *Id.*, page 49.

blent être l'œuvre du capital: « *Non seulement la combinaison du travail, mais encore le caractère social des conditions de travail – parmi lesquelles il faut compter, entre autres, la forme qu'elles acquièrent dans la machinerie et le capital fixe quel qu'il soit – semblent être absolument autonomes et distincts des ouvriers, un mode d'existence du capital; ainsi, il semble qu'il soit arrangé par le capitaliste, indépendamment des ouvriers.* »⁴⁰ Certes, ces moyens de production socialisés, par lesquels se trouve considérablement accrue la force productive du travail social, ne pourraient être mis en œuvre sans l'existence d'un travail vivant lui-même socialisé, autrement dit sans la coopération des multiples travailleurs individuels à laquelle ils fournissent sa base objective. Mais, comme toutes ces conditions objectives de production leur sont devenues étrangères et même hostiles, propriété du capitaliste et moyens entre ses mains pour exploiter leur travail, et comme leur coopération elle-même est contrainte et leur est en définitive extérieure et étrangère, les travailleurs n'y reconnaissent pas les conditions objectives de leur propre acte collectif de production, pas plus que leur propre produit: « *Tout cela [les moyens de production socialisés] n'est que l'expression objective du caractère social du travail, et de la force productive sociale qui en résulte. Ainsi, la forme particulière de ces conditions – la machinerie, par exemple – ne pourrait s'appliquer, si le travail ne se faisait pas en association. Néanmoins, pour l'ouvrier qui s'affaire au milieu d'elles, ces conditions paraissent être données, indépendamment de lui, en tant que formes du capital.* »⁴¹

Ainsi le travailleur individuel trouve-t-il toutes constituées, par le capital (iste) précisément, comme conditions d'effectuation de son propre travail, les formes et conditions aussi bien subjectives (la coopération et la division du travail) qu'objectives (le système des machines) du travail social auquel il participe, formes dans lesquelles il doit accepter de se couler et par lesquelles le capital s'approprie sa propre force de travail afin de se valoriser. Dans ces conditions, ces formes lui apparaissent nécessairement comme des modalités d'existence et de manifestation du capital: bien qu'elles soient leur œuvre collective, les travailleurs ne peuvent se reconnaître en elles, dans la mesure où elles leur sont devenues étrangères et hostiles, antagoniques mêmes, en tant que conditions de leur domination et exploi-

40. *Un chapitre inédit du Capital*, p. 247.

41. *Id.*, page 248.

tation par le capital : « *Les formes sociales du travail des ouvriers individuels – aussi bien subjectivement qu’objectivement – ou, en d’autres termes, la forme de leur propre travail social, sont des rapports établis d’après un mode tout à fait indépendant d’eux : en étant soumis au capital, les ouvriers deviennent des éléments de ces formations sociales, qui se dressent en face d’eux comme formes du capital lui-même, comme si elles lui appartenaient – à la différence de la capacité de travail des ouvriers – et comme si elles découlaient du capital et s’y incorporaient aussitôt.* »⁴²

Et c’est enfin la forme immatérielle, idéale, spirituelle, du travail social, la science, que le capital s’approprie, en l’incorporant aussi bien dans le travail vivant (les formes d’organisation du procès de travail et du travailleur collectif) que dans le travail mort (le système mécanique et automatique qui lui sert de corps productif), en opposition au travail des producteurs immédiats. Bien qu’elle ne soit en définitive que le résultat condensé du travail passé, matériel et intellectuel, de l’humanité toute entière, elle apparaît comme n’ayant plus aucun rapport avec la force de travail, les capacités de travail de l’ouvrier individuel, son savoir et son savoir-faire, dès lors qu’elle se dresse face à lui, comme condition de son exploitation et de sa domination par le capital. Et ce d’autant plus que, simultanément, par la division du travail et la subordination au mécanisme objectif de production qu’il leur impose, le capital déqualifie et appauvrit la force de travail des ouvriers, la réduit de plus en plus à une force de travail simple, en les privant de leur savoir et savoir-faire traditionnels. Autrement dit, la science semble d’autant plus appartenir au capital, constituer l’une de ses propriétés immanentes que, dans le même mouvement où il se l’approprie, le capital en exproprie la grande masse des travailleurs, creuse un abîme entre le savoir qu’il s’incorpore et le maigre savoir et savoir-faire qui reste le lot de ces derniers : « *Il en va naturellement de même pour les forces de la nature et la science (ce produit du développement historique général dans sa quintessence abstraite), qui font face à l’ouvrier comme puissances du capital, en se détachant effectivement de l’art et du savoir de l’ouvrier individuel. Bien qu’elles soient, à leur source, le produit du travail, elles apparaissent comme étant incorporées au capital, à peine l’ouvrier entre-t-il dans le procès de travail. Le capitaliste qui emploie une machine n’a pas besoin de la*

42. *Id.*, pages 250-251.

comprendre (cf. Ure); pourtant la science réalisée dans la machine apparaît comme capital face aux ouvriers. »⁴³

Ainsi, c’est parce que le capital incarne, face aux travailleurs singuliers, face à leur force singulière de travail et à leur travail parcellaire, toutes les formes et les forces *sociales* du travail qu’il est parvenu à s’approprier, qu’il apparaît en définitive comme une puissance capable de s’autoproduire, qu’il prend en un mot une apparence fétichiste : « *A l’instar de ce qui se passe dans l’argent où le caractère général du travail créateur de valeur apparaît comme la propriété d’une chose, toutes les forces de production sociales du travail se présentent comme forces productives et propriétés immanentes du capital [...].* »⁴⁴ L’appropriation par le capital des puissances productives du travail social, non seulement présent mais passé, accumulé tout au long de l’histoire, et leur matérialisation en un corps productif propre lui permettent ainsi d’apparaître comme une puissance s’autoengendrant, s’autoproduisant. Et cela au niveau même où la mystification de l’autoproduction du capital, de son autovalorisation, devrait en principe le mieux se dissiper : celui du procès de travail, puisque s’y manifeste sa dépendance fondamentale, indépassable en définitive, à l’égard de la force de travail et du travail vivant.

4. L’expropriation des producteurs immédiats

Corollaire obligé des deux moments précédents de socialisation du procès de travail et d’autonomisation du capital productif, *l’expropriation du producteur immédiat*, entamée par la soumission formelle du travail au capital, se parachève dans et par sa soumission réelle. Cette dernière aggrave en effet les trois dimensions de cette expropriation que sont l’exploitation, la domination et l’aliénation du travailleur.

4.1. Nous avons vu, au début de ce chapitre, que l’enjeu immédiat de l’appropriation capitaliste du procès de travail est le passage d’un régime d’exploitation extensive de la force de travail à un régime d’exploitation intensive, le passage de la production d’une simple plus-value absolue à celle d’une plus-value relative. En fait, la soumis-

43. *Id.*, pages 251-252.

44. *Id.*, page 246.

sion réelle du procès de travail aux exigences du capital va permettre d'élever le degré d'exploitation de la force de travail en engendrant simultanément une plus-value relative et une plus-value absolue.

a) Produire une plus-value relative suppose, nous l'avons vu, de diminuer le temps de travail nécessaire à la reproduction de la force de travail, de dévaloriser par conséquent cette force. Cette dévalorisation, l'appropriation capitaliste du procès de travail l'obtient par un double biais.

Tout d'abord, directement, en substituant des forces de travail simple à des forces de travail complexe. En spécialisant étroitement la grande masse des travailleurs, en réduisant par conséquent la qualification requise d'eux, voire en ne requérant aucune qualification particulière autre que celle que possède n'importe quel individu à un moment donné dans la société, la division capitaliste du travail déqualifie la grande masse des forces de travail et, par cela même, elle la dévalorise, en réduisant d'autant la durée et les frais nécessaires à leur formation, donc à leur reproduction : « *La perte de valeur relative de la force de travail provenant de la diminution ou de la disparition des frais d'apprentissage entraîne immédiatement pour le capital un accroissement de plus-value, car tout ce qui raccourcit le temps nécessaire à la production de la force de travail agrandit ipso facto le domaine du surtravail.* »⁴⁵ C'est déjà le cas au sein de la manufacture, qui remplace l'ouvrier de métier, capable de maîtriser non seulement la totalité des opérations entrant dans un même procès de travail mais une pluralité de procès faisant partie d'une même branche de la division sociale du travail, par des ouvriers parcellaires qui n'excellent plus que dans l'exécution d'une seule de ces opérations. Et c'est plus vrai encore de la mécanisation et de l'automatisation, qui réduit le travail de la grande masse des ouvriers à l'effectuation de tâches simples et répétitives d'alimentation, de correction ou de surveillance des machines, tâches qui ne nécessitent aucune formation particulière et dont la maîtrise peut s'acquérir en quelques semaines, au plus en quelques mois, sur le tas.

A noter cependant que la déqualification de la majorité des travailleurs s'accompagne nécessairement d'une qualification plus grande d'une minorité d'entre eux, accaparant les fonctions intellectuelles

45. *Le Capital*, I, 2, page 41.

de direction, d'organisation, de conception et de surveillance du travailleur collectif dont le plus grand nombre a été dessaisi. Ce qui limite d'autant la dévalorisation de l'ensemble des forces de travail appropriées par le capital.

En fait, cette dévalorisation s'obtient surtout indirectement, par celle des moyens de subsistance entrant dans la norme de consommation des travailleurs. A cette fin, il s'agit d'économiser le travail, à la fois mort et vivant, socialement nécessaire à leur production.

L'économie de travail vivant se mesure très exactement à l'accroissement de la productivité du travail que le capital poursuit sans trêve ni repos. C'est là, pour l'essentiel, l'œuvre de la mécanisation et de l'automatisation du procès de travail, dont c'est d'ailleurs la principale finalité d'un point de vue capitaliste : « *Comme tout autre développement de la force productive du travail, l'emploi capitaliste des machines ne tend qu'à diminuer le prix des marchandises, à raccourcir la partie de la journée où l'ouvrier travaille pour lui-même, afin d'allonger l'autre où il ne travaille que pour le capitaliste. C'est une méthode particulière pour fabriquer de la plus-value relative.* »⁴⁶ Mécanisation et automatisation augmentent la productivité du travail en émancipant le procès de travail des limites de la force de travail individuelle, non seulement du point de vue de sa puissance physique (au moteur humain est substitué un moteur artificiel) mais aussi bien du point de vue de sa capacité opératoire. L'application systématique des sciences expérimentales de la nature au procès de travail permet notamment de multiplier considérablement les instruments de travail que, par l'intermédiaire du système mécanique, un même ouvrier peut actionner, alimenter ou surveiller simultanément, et d'accroître la puissance qui meut ces instruments, grâce à la mise en œuvre de forces naturelles sans commune mesure avec la force humaine, partant elle permet d'augmenter la quantité de matière de travail qu'il peut transformer par unité de temps.

L'effet de dévalorisation du produit par l'accroissement de la productivité du travail est cependant en partie annulé par un effet contraire résultant des mêmes procédés, à savoir de la mécanisation et de l'automatisation du procès de travail. C'est que ces dernières font nécessairement croître la masse des moyens de travail engagés dans ce procès, par conséquent la quantité de valeur qu'ils transmettent au

46. *Id.*, page 58.

produit. Cependant, la quantité de travail vivant économisé (sous forme de gains de productivité) par l'usage des machines est en principe supérieure à la quantité de travail nécessaire à leur production et à leur entretien, sans quoi la substitution de travail mort au travail vivant n'aurait aucun intérêt: «[...] le travail réalisé dans la machine et la portion de valeur qu'elle ajoute par conséquent au produit restent inférieurs à la valeur que l'ouvrier, avec son outil, ajouterait à l'objet du travail.»⁴⁷ De plus, si la mécanisation et l'automation accroissent la masse absolue des moyens de travail engagés par le procès de travail, elles la diminuent relativement à la masse du produit, la socialisation du procès de travail permettant de réaliser ce qu'on appelle aujourd'hui des économie d'échelle: «L'étude de la coopération et de la manufacture nous a montré que des moyens de production tels que bâtisses, etc. deviennent moins dispendieux par leur usage en commun et font ainsi diminuer le prix du produit. Or, dans l'industrie mécanique, ce n'est pas seulement la charpente d'une machine d'opération qui est usée en commun par de multiples outils, mais le moteur et une partie de la transmission sont usés en commun par de nombreuses machines d'opération.»⁴⁸

b) Mais la soumission réelle du travail au capital va aussi permettre à ce dernier d'accroître le surtravail absolu. Et ce sera là encore essentiellement l'effet de la mécanisation et de l'automation du procès de travail.

Dans un premier temps au moins, la mécanisation du procès de travail fournit au capital le moyen à la fois d'augmenter le nombre des ouvriers livrés à son exploitation et d'accroître la durée journalière et hebdomadaire du travail. En effet, en ne requérant plus la force physique humaine comme force motrice des moyens de travail, en ne lui faisant plus jouer par conséquent qu'un rôle tout à fait secondaire dans le procès de travail, mais aussi en déqualifiant la grande masse des forces de travail qu'elle requiert, la mécanisation aura permis l'ex-

47. *Id.*, page 75. Et ce d'autant plus que, comme le fait remarquer Marx, en régime capitaliste, ce qui motive l'introduction ou le perfectionnement du machinisme, ce n'est pas la perspective d'une économie de travail vivant en général, mais celle d'une économie du seul travail nécessaire: la valeur de la machine doit être inférieure à la valeur des forces de travail qu'elle permet de remplacer, ce qui la rend *a fortiori* inférieure à la valeur que la dépense de ces forces auraient conduit à former.

48. *Id.*, pages 72-73.

ploitation capitaliste à grande échelle du travail des femmes et des enfants. Et, en dotant le moyen de travail d'une autonomie motrice et fonctionnelle à l'égard de la force de travail, elle lui offre le moyen de soumettre cette force à un mouvement qui peut, en principe, se prolonger indéfiniment, au delà de toutes les limites naturelles et morales d'usage et d'usure de la force de travail.

Nous savons cependant que ce mode d'exploitation extensif de la force de travail se heurte aux résistances des travailleurs, de même qu'à la réaction de la société (par l'intermédiaire de son représentant officiel, l'Etat) aux excès mêmes qu'il fait naître. Limitation de la durée journalière et hebdomadaire du travail, réglementation du travail des femmes, interdiction du travail des enfants sont venus en limiter les possibilités, du moins dans les formations capitalistes les plus développées. Ce qui n'empêche pas le capital de chercher constamment à prolonger la durée du travail le plus possible, pour lutter contre les effets négatifs de l'accroissement de la part du capital matérialisée sous forme de moyens de travail, que ce soit en termes de renchérissement du produit, de limitation de la masse de la plus-value, de baisse tendancielle du taux de profit ou même de risque de dévalorisation du capital. Nous aurons l'occasion d'y revenir lors de l'analyse des limites et contradictions de la production capitaliste.

Mais ce que le capital perd ainsi en étendue de son champ d'exploitation, il va chercher, dans un deuxième temps, à le regagner en intensifiant l'exploitation, c'est-à-dire en accroissant l'intensité du travail. Celle-ci mesure la quantité de travail qui est dépensée pendant une durée déterminée, «la masse qui en est comprimée dans un espace de travail donné, une heure, par exemple»⁴⁹, dit Marx, en quelque sorte la densité du temps en travail. Elle dépend essentiellement de la continuité, de la régularité et surtout de la célérité avec laquelle le travail s'effectue, donc en définitive de l'habileté du travailleur, de son adaptation aux opérations productives, mais aussi de son entrain, de sa conscience professionnelle, etc.⁵⁰

49. *Id.*, page 92.

50. Il ne faut pas confondre intensité et productivité du travail, comme on le fait souvent (y compris Marx lui-même, par moments). L'intensité du travail détermine, avec sa durée, la quantité de travail dépensée; elle ne dépend que de la plus ou moins grande régularité et célérité des opérations effectuées par le travailleur. La productivité du travail détermine, pour sa part, la masse des produits dans laquelle se matérialise une quantité de travail donnée; elle mesure, en quelque sorte, «la fer-

J'ai déjà signalé plus haut comment la coopération simple et surtout la division manufacturière du travail permettent d'accroître l'intensité du travailleur individuel. Effet que la mécanisation et l'automatisation ne font que redoubler encore, en rendant plus continu et plus fluide un procès de travail désormais réglé par un mécanisme totalement extérieur aux travailleurs, en imposant par conséquent à ces derniers leur vitesse de travail et en comprimant sans cesse les temps morts entre les différentes phases de leur procès de travail. Elles permettent donc d'obtenir des gains d'intensité du travail, qu'il n'est pas toujours possible de distinguer des gains de productivité qu'elles engendrent simultanément, formant ainsi un surcroît de plus-value absolue, dans le mouvement même de la production de la plus-value relative.

4.2. L'élévation du degré d'exploitation de la force de travail, que produit la soumission réelle du travail au capital, n'est cependant possible que parce que, dans le même mouvement, cette dernière s'accompagne d'un renforcement de la domination du capital sur les travailleurs. Et ce pour trois raisons différentes.

En premier lieu, elle accentue la monopolisation par le capital des moyens de production et de consommation, c'est-à-dire la concentration de masses sans cesse plus grandes de ces moyens sous forme de capital. Par conséquent, elle élargit et aggrave l'expropriation des producteurs à l'égard de ces mêmes moyens qui en est le revers.

En effet, la socialisation du travail implique un élargissement de l'échelle de la production, donc la subordination au capital de masses sans cesse plus grandes d'ouvriers, partant la concentration entre les mains des capitalistes, sous forme de capital variable, de quantités de plus en plus importantes de moyens de consommation. De même, l'élargissement de l'échelle de la production suppose la mise en œuvre de masses de plus en plus importantes de moyens de production. Si la socialisation du procès de travail, sous ses différentes formes, permet d'économiser proportionnellement les moyens de travail utilisés, ceux-ci n'en croissent pas moins en quantité absolue avec le nombre des travailleurs. Quant à l'augmen-

tilité du travail» comme le dit Marx (*id.*, page 92); et elle dépend surtout des moyens de travail mis en œuvre: elle est une qualité non du travail vivant (comme l'intensité) mais essentiellement du travail mort.

tation de la productivité du travail, elle gonfle nécessairement la masse des matières de travail plus que proportionnellement au nombre d'ouvriers employés. Ainsi, l'appropriation capitaliste du procès de travail suppose-t-elle la concentration, sous forme de capital constant, de masses de plus en plus importantes de moyens de production. A quoi s'ajoute enfin, comme nous le verrons encore, la tendance à la centralisation du capital lui-même dans le cours de son procès d'accumulation.

Ainsi, au fil de l'appropriation capitaliste du procès de travail, non seulement la classe capitaliste concentre entre ses mains des masses de plus en plus importantes de moyens de production et de consommation, mais encore cette concentration s'accroît-elle au sein même de cette classe par la centralisation du capital. Ce qui produit des effets contradictoires sur le rapport de forces entre capital et prolétariat. D'un côté, cela restreint le nombre de ceux qui possèdent leurs propres moyens de production et, inversement, accroît le nombre de ceux qui en sont privés, donc fait grossir les rangs du prolétariat dans le mouvement même où il se concentre avec les moyens de production et de consommation eux-mêmes; ce qui tend à créer des conditions plus favorables à l'organisation de ce même prolétariat et à sa lutte de classe.

Mais, d'un autre côté, ce processus de concentration et de centralisation des moyens de production et de consommation étend le pouvoir de la classe capitaliste sur les conditions de la reproduction sociale en général et celles du prolétariat en particulier. Elle accroît ainsi la dépendance du prolétariat en tant que classe, de même que celle de chaque prolétaire, à l'égard des exigences et des aléas de la reproduction du capital, en les soumettant notamment à son alternance de phases d'expansion et de contraction, de croissance et de crise, qui tantôt attirent en masse les ouvriers vers le procès de production, tantôt les en expulsent de manière non moins massive: «*L'expansibilité immense et intermittente du système de fabrication jointe à sa dépendance du marché universel, enfante nécessairement une production fiévreuse suivie d'un encombrement des marchés, dont la contraction amène la paralysie. La vie de l'industrie se transforme en une série de périodes d'activité moyenne, de prospérité, de surproduction, de crise et de stagnation. L'incertitude et l'instabilité auxquelles l'exploitation mécanique soumet le travail finissent par se consolider et par devenir l'état normal de l'ouvrier, grâce à ces varia-*

tions périodiques du cycle industriel.»⁵¹ Ce qui est un merveilleux moyen de le « discipliner », de lui faire accepter les conditions de son exploitation par le capital.

Cela est d'autant plus vrai qu'en deuxième lieu, la mécanisation et l'automation du procès de travail aboutissent à transformer le moyen de travail en concurrent direct permanent des travailleurs, en les menaçant ainsi sans cesse de les expulser du procès de production pour les vouer à la pauvreté ou même à la misère : « *Le rendement du capital est dès lors en raison directe du nombre d'ouvriers dont la machine anéantit les conditions d'existence. Le système de la production capitaliste repose en général sur ce que le travailleur vend sa force comme marchandise. La division du travail réduit cette force à l'aptitude de détail à manier un outil fragmentaire. Donc, dès que le maniement de l'outil échoit à la machine, la valeur d'échange de la force de travail s'évanouit en même temps que sa valeur d'usage. L'ouvrier, comme un assignat démonétisé, n'a plus de cours.* »⁵² Ainsi, tout en grossissant les rangs du prolétariat, mécanisation et automation créent aussi une « *armée industrielle de réserve* », un volant de prolétaires non employés, dont la masse fluctue au gré des phases du cycle des affaires, plaçant ainsi constamment les travailleurs employés sous la concurrence de ceux que la misère contraint à se montrer moins exigeants quant aux conditions de travail aussi bien d'ailleurs que quant au salaire : « [...] *en enrôlant sous le capital des couches de la classe ouvrière jusqu'alors inaccessibles, et en mettant en disponibilité les ouvriers déplacés par la machine, elle produit une population ouvrière surabondante qui est forcée de se laisser dicter la loi.* »⁵³ Ce qui dégrade d'autant le rapport de forces en faveur du capital.

En troisième lieu, enfin, mécanisation et automatisation modifient la composition technique mais aussi sociale du travailleur collectif. Non seulement elles y incorporent massivement des catégories de travailleurs (femmes, adolescents voire enfants, ruraux déracinés) moins aptes à résister au despotisme du capital, au moins dans un premier temps ; mais encore elles permettent au capital de se séparer des ouvriers de métiers ou des ouvriers qualifiés, ou du moins d'en réduire considérablement le nombre, ces ouvriers qui peuvent précisément tirer parti de leur savoir et de leur savoir-faire, de la dépen-

51. *Id.*, page 133.

52. *Id.*, page 112.

53. *Id.*, page 90.

dance dans laquelle ceux-ci placent le capital à leur égard, pour résister à exploitation. Elles deviennent ainsi un puissant moyen de lutte du capital contre l'insubordination des travailleurs.

4.3. Elevant son degré d'exploitation, renforçant sa domination, l'appropriation capitaliste du procès de travail parachève enfin l'aliénation du travailleur, en l'expropriant de lui-même, de sa propre activité et de ses propres facultés, à l'intérieur même de ce procès.

C'est non seulement la direction générale, l'organisation et la surveillance de ce dernier qui échappent au travailleur individuel, bien plus encore qu'au travailleur collectif, pour passer entre les mains du capitaliste et de ses agents subalternes, comme nous l'avons vu plus haut. C'est bien plus encore la maîtrise par chaque travailleur de son propre acte de travail qui lui échappe, dès lors qu'il se trouve intégré à un procès de travail collectif dont l'organisation lui est étrangère et qu'il est progressivement réduit à la répétition mécanique d'une opération simplifiée à l'extrême, dès lors surtout que le moyen de travail acquiert une autonomie motrice et fonctionnelle grandissante à son égard, en étant en définitive absorbé par un système mécanique et automatique. Alors « *l'activité de l'ouvrier, réduite à une pure abstraction, est déterminée en tous sens par le mouvement d'ensemble des machines ; l'inverse n'est plus vrai* »⁵⁴. Et, avec la perte progressive de la maîtrise du procès et du moyen de travail, c'est le savoir et le savoir-faire qui lui étaient liés dont le travailleur se trouve dépossédé au profit du capital : « *Cette science n'est plus dans le cerveau des travailleurs : au travers de la machine, elle agit plutôt sur eux comme une force étrangère, comme la puissance même de la machine.* »⁵⁵

Cette expropriation du travailleur dans son propre procès de travail prend notamment la forme d'une séparation et d'une hiérarchisation sans cesse croissantes entre travail intellectuel et travail manuel, pour reprendre une terminologie classique. Disons, plus précisément, entre les fonctions de direction et de conception, d'organisation et de surveillance du procès de travail socialisé, qu'accapare le capital et qu'exercent le capitaliste et ses agents subalternes (ingénieurs, techniciens, agents de maîtrise), d'une part ; et les fonctions d'exécution qui cantonnent les producteurs directs dans des tâches

54. *Grundrisse*, tome 2, page 212.

55. *Ibid.*

simples, répétitives, plus ou moins disqualifiées, d'autre part. Scission et hiérarchisation qui se développent au rythme de l'appropriation capitaliste du procès de production : « *Cette scission commence à poindre dans la coopération simple, où le capitaliste représente vis-à-vis du travailleur isolé l'unité et la volonté du travailleur collectif; elle se développe dans la manufacture, qui mutilé le travailleur au point de le réduire à une parcelle de lui-même; elle s'achève enfin dans la grande industrie qui fait de la science une force productive indépendante du travail et l'enrôle au service du capital.* »⁵⁶ Que cet enrôlement ait lieu sous la forme du travail vivant des ingénieurs et des techniciens, ou sous celle de travail mort, la science étant alors directement incorporée (matérialisée) dans le système automatique des machines. Dans l'un et l'autre cas cependant, la science, en tant que force productive générale liée au rapport de l'humanité à la nature, est séparée du producteur direct, placée hors de son contrôle, et lui est opposée comme propriété et puissance du capital qu'il doit servir en tant que telle. Le savoir et le savoir-faire, dont les producteurs directs ont ainsi été progressivement expropriés, dépossédés, sont appropriés par le capital lui-même ou par ses agents subalternes.

Les opérations productives effectuées par la plupart des producteurs directs, perdent ainsi sans cesse en complexité, transformant le travail en une activité dépourvue de tout sens et de toute valeur aux yeux mêmes du travailleur, un travail dans lequel celui-ci ne peut se réaliser en rien, un travail qui le nie dans toutes ses déterminations humaines. C'est là une autre dimension de cette abstraction à laquelle le capital soumet le travail humain, qui est décidément au cœur de l'appropriation du procès de production par le capital.

5. Les conditions générales de l'appropriation capitaliste du procès de production

Nous venons de voir que l'appropriation du procès de production par le capital implique de profondes transformations au sein de ce dernier. Il n'est aucun de ses aspects ou éléments qui ne s'en trouve pas bouleversé, en étant en définitive subordonné aux exigences de la mise en valeur du capital. Forces de travail, moyens de travail, orga-

⁵⁶ *Le Capital*, I, 2, page 50.

nisation du procès de travail, tout finit par porter l'empreinte du capital comme valeur en procès. Mais comment le capital parvient-il à produire ces transformations du procès de production? De quels moyens dispose-t-il à cette fin? A quelles conditions y parvient-il? Et comment s'assure-t-il ces conditions?

5.1. En tant que rapport social de production, le capital implique la première et la plus fondamentale de ces conditions : l'expropriation du producteur. En effet, cette expropriation place ce producteur dans une situation de dépendance économique fondamentale à l'égard du capital (iste), de « *servitude économique* » même selon les propres termes de Marx, puisque ce n'est que par l'intermédiaire de l'achat par le capital (iste) de sa force de travail que le producteur peut espérer se reproduire économiquement (lui et les siens) et, plus largement, obtenir et conserver une place dans la société. Cette situation est ce qui va partout et toujours immédiatement contraindre, en définitive, le producteur direct d'accepter les conditions non seulement d'échange mais encore d'usage de sa propre force de travail, donc les formes et les contenus du procès de production façonné par le capital, transformé de manière à être le plus étroitement subordonné aux impératifs de sa mise en valeur, y compris ce que ce procès pourra alors présenter de dégradant et de mutilant pour lui. Non sans résistance de sa part bien évidemment : l'appropriation par le capital du procès de travail a au contraire été l'un des enjeux fondamentaux des luttes séculaires que se sont menées le capital et le prolétariat. J'aurai l'occasion d'y revenir à plusieurs reprises.

C'est dire l'importance stratégique que revêt pour le capital l'expropriation du producteur. Celle-ci est non seulement décisive pour contraindre ce producteur à vendre sa force de travail, en la soumettant formellement au capital, mais encore pour lui faire accepter les différentes modalités de sa soumission réelle. C'est pourquoi d'ailleurs l'effort historique du capital a tendu à rendre cette expropriation aussi complète que possible, en le conduisant notamment à détruire les restes de production domestique (d'autoproduction agricole et artisanale sur une base familiale) qui, longtemps, subsisteront et subsistent d'ailleurs encore au sein de certains secteurs du prolétariat, en particulier en milieu rural. Ce que la dynamique générale de la production capitaliste, ruinant les bases des anciens modes de production, provoquant l'exode rural, dissolvant les anciennes structu-

rales familiales larges au profit de la famille nucléaire, conduisant à l'entrée des femmes dans le salariat, sera parvenu à produire.

Faire entrer le prolétariat le plus complètement possible dans le rapport salarial, le faire dépendre au maximum du seul salaire pour sa reproduction économique, voilà qui aura été la première condition de la soumission réelle des producteurs directs au capital à l'intérieur même du procès de production. Dans quelle mesure le capital parvient à réaliser cette condition par lui-même, par la seule dynamique de son mouvement de valeur en procès, c'est ce que j'aurai l'occasion de discuter dans les deux chapitres suivants notamment. Mais on constate d'ores et déjà combien l'approfondissement de la domination du capital au sein du procès de production suppose l'extension de cette même domination au-delà de ce procès, à la limite à l'ensemble des conditions de la vie sociale.

5.2. L'expropriation des producteurs directs permet également au capital de contrôler les moyens de production (et notamment les moyens de travail : outils et machines) ainsi que l'organisation du procès de travail, et par conséquent de les façonner à son usage, selon ses exigences de mise en valeur. Nécessaire, cette condition reste néanmoins très insuffisante pour lui permettre de parvenir à ses fins sur ce plan.

En effet, nous avons vu que l'appropriation des moyens de travail aux exigences de la mise en valeur du capital suppose l'introduction de plus en plus massive des sciences de la nature au sein du procès de production. Processus complexe qui dépasse de loin les seules capacités du capital. Ce processus présuppose, en premier lieu, le développement de ces sciences en tant que telles, c'est-à-dire comme connaissances à la fois expérimentales et théoriques des lois régissant les phénomènes naturels. Or la production de telles connaissances ne peut guère prendre une forme capitaliste : le caractère fondamentalement aléatoire de la recherche scientifique, quant à ses résultats proprement théoriques et plus encore quant à ses retombées pratiques, technologiques (les seules qui intéressent en définitive le capital), doublé des difficultés de soumettre le procès de cette recherche aux modes de soumission réelle du travail au capital (du moins au-delà du stade de la coopération et d'une certaine division du travail) et de la nécessité d'y employer une main-d'œuvre abondante, requérant de bonnes conditions de travail et des salaires élevés, tout cela fait de la

recherche scientifique dans son ensemble une activité quasi incompatible avec les exigences immédiates de la mise en valeur du capital, une activité qui ne peut que difficilement prendre directement et entièrement une forme capitaliste. A quoi s'ajoute la contradiction entre les forces productives (en l'occurrence les découvertes et avancées scientifiques et les innovations techniques) et les rapports capitalistes de production (la propriété privée des moyens de production) qui prend ici un tour particulièrement désastreux : les exigences de l'appropriation privative des bénéfices des progrès scientifiques et techniques (gardés au secret, protégés par des brevets, etc.) tendent à limiter et ralentir la diffusion de ces derniers et, par conséquent, à stériliser en partie les efforts des savants, ingénieurs, techniciens, etc., donc ces progrès mêmes. Tout cela explique que, partout, y compris dans les formations capitalistes les plus développées, la recherche scientifique soit restée largement indépendante au moins formellement du capital, organisée et développée par les pouvoirs publics (l'Etat). Il n'est guère que dans certains secteurs de pointe (par exemple les industries chimique ou pharmaceutique), à forte composition organique, qu'une partie significative de la recherche appliquée (la fameuse « recherche-développement ») est passée sous le contrôle direct du capital.

L'introduction des sciences au sein du procès de production suppose, en second lieu, en plus du développement de la recherche scientifique, la transmission de ses résultats à tous ceux qui seront amenés soit à contribuer à ce développement par leurs propres recherches, soit à appliquer ces résultats au sein même du procès de production. Formation de chercheurs scientifiques, d'ingénieurs, de techniciens et même d'ouvriers qualifiés, toute cette activité d'enseignement ne peut pas davantage que la recherche scientifique *stricto sensu*, et pour les mêmes raisons, se mener sous une forme spécifiquement capitaliste, du moins à grande échelle. C'est pourquoi, dans l'ensemble des formations capitalistes, cette activité d'enseignement est pour l'essentiel formellement indépendante du capital, prenant là encore la forme d'un service public.

5.3. Cela est d'ailleurs valable non seulement pour la formation de la main-d'œuvre qualifiée mais aussi pour celle qui ne requiert aucune qualification particulière. Les formulations précédentes, insistant sur la tendance du capital à réduire le travail de la majeure partie

des producteurs directs à du travail simple, ne doivent pas suggérer que la force de travail requise par ce dernier ne nécessite aucune formation préalable. Si le travail simple de l'ouvrier de la grande industrie capitaliste est du travail déqualifié par rapport à l'ancien métier artisanal et même par rapport au travail de l'ouvrier de métier de la manufacture, il n'en requiert pas moins une aptitude générale à opérer au sein d'un travailleur collectif, à exécuter ordres et consignes en relation avec la maîtrise, fût-elle élémentaire, d'un outillage industriel plus ou moins complexe. Aptitude d'autant plus générale qu'elle doit pouvoir assurer la mobilité la plus grande possible de la force de travail, sur le plan géographique (au moins à l'intérieur de l'unité territoriale de l'Etat national) comme sur le plan professionnel, permettre son passage d'une branche d'activité à l'autre, en fonction des fluctuations de l'accumulation du capital; ce que nul autre mode de production antérieur ne requérait des producteurs immédiats. Une pareille aptitude n'a rien de naturel, elle suppose au contraire une formation préalable de caractère général, fût-elle élémentaire: « *Oui, la grande industrie oblige la société sous peine de mort à remplacer l'individu morcelé, porte-douleur d'une fonction productive de détail, par l'individu intégral qui sache tenir tête aux exigences les plus diversifiées du travail et ne donne, dans des fonctions alternées, qu'un libre essor à la diversité de ses capacités naturelles ou acquises.* »⁵⁷ Telle est aussi une des raisons fondamentales de l'institution de la scolarité élémentaire obligatoire, variable en durée et en contenu, dans toutes les formations sociales au sein desquelles s'est développé le mode capitaliste de production.

Plus généralement d'ailleurs, la production et reproduction d'une force de travail appropriable par le capital, c'est-à-dire capable de s'échanger contre lui pour le mettre en valeur, suppose bien d'autres médiations encore que, pour des raisons identiques ou analogues à celles que nous venons d'envisager à propos de sa formation et de sa qualification, la production capitaliste ne peut pas assurer directement et intégralement en tant que telle. J'aurai l'occasion d'y revenir en détail en étudiant, dans les deux chapitres suivants, les conditions de la répétition du procès capitaliste de production.

Car il ne s'agissait pas ici de passer en revue l'ensemble des conditions générales de l'appropriation par le capital du procès de produc-

tion, encore moins de montrer comment ces conditions sont effectivement produites ou assurées. Il ne s'agissait que de suggérer qu'au-delà des conditions de cette appropriation que le capital produit et reproduit par son propre mouvement de valeur en procès, il en est d'autres que le capital ne peut pas engendrer (ou que très partiellement) directement par lui-même et qui supposent la mise en œuvre d'autres médiations et d'autres résultats que ceux du capital dans son mouvement de valeur en procès.

57. *Id.*, page 166.

Chapitre VI

LA REPRODUCTION DU RAPPORT CAPITALISTE DE PRODUCTION

J'ai déjà signalé que le concept de reproduction du capital est *implicitement* présent dès le début du premier Livre du *Capital*, dans ce que Marx appelle « *la formule générale du capital* »¹. Cette formule définit en effet le capital comme un procès de conservation et d'accroissement de la valeur qui non seulement *peut* et mais encore *doit* indéfiniment se répéter pour permettre au capital d'exister comme valeur en procès.

Il faut cependant attendre la septième et avant-dernière section du Livre I du *Capital* pour que le concept de reproduction du capital apparaisse pour la première fois de manière *explicite* sous la plume de Marx et commence à faire l'objet d'une analyse de sa part. Nous en connaissons désormais la raison : l'analyse de la *répétition* du procès de production devait nécessairement être précédée par celle de la *formation* de ce même procès, de sa transformation pour le rendre adéquat aux exigences du capital comme valeur en procès, en un mot de son appropriation au capital. Marx précise cependant d'emblée que la reproduction du capital n'y sera abordée que de manière unilatéra-

le et partielle, précisément sous l'angle des seules conditions du procès de production.

En effet, conformément à sa méthode habituelle, Marx présuppose à ce moment-là de son analyse un certain nombre d'autres conditions du procès de reproduction du capital, qui ne relèvent pas directement du procès de production, et dont il renvoie par conséquent la détermination et l'analyse aux deux Livres suivants du *Capital*. C'est le cas, en premier lieu, de celles qui relèvent du procès de circulation du capital : « *La première condition de l'accumulation, c'est que le capitaliste ait déjà réussi à vendre ses marchandises et à retransformer en capital la plus grande partie de l'argent ainsi obtenu. Dans l'exposé suivant il est sous-entendu que le capital accomplit d'une manière normale le cours de sa circulation, dont nous remettons l'analyse au deuxième livre.* »² Tous les problèmes que pose le procès de circulation du capital, notamment la vente des marchandises à leur valeur de manière à réaliser la plus-value qu'elles contiennent, et la possibilité de reconvertir cette valeur en capital par le renouvellement de l'achat de moyens de production et de forces de travail, ne seront donc pas envisagés ici, ou de manière seulement partielle. Marx présuppose ces problèmes résolus et ces conditions données. La manière dont le capital parvient (ou ne parvient pas) à résoudre les premiers et à produire les seconds ne sera établie et discutée que dans le second Livre du *Capital*.

La présente analyse du procès de reproduction met de même entre parenthèses, en second lieu, le procès de répartition de la plus-value entre ses différents ayants droit ainsi que les différentes formes qu'elle revêt au cours de ce procès : profit industriel, profit marchand, intérêt du capital financier, rente foncière, donc le fractionnement du capital social et la genèse des différentes formes de revenus qui servent de points de départ incessants, de sources toujours renouvelées, au procès de reproduction. Ce processus de répartition de la valeur et de la plus-value, qui complique et obscurcit le procès de reproduction, est ici tout aussi bien délibérément ignoré par Marx, qui n'en abordera l'étude qu'au sein du Livre III : « *Quelle qu'en soit la portion que le capitaliste entrepreneur retienne pour lui ou transmette à d'autres, c'est toujours lui qui en premier lieu se l'approprie tout entière [la plus-value] et qui seul la convertit en capital. Sans nous arrêter à la répartition et aux transformations de la plus-value, dont nous ferons l'étude*

1. Cf. *Le Capital*, I, 1, chapitre IV, « *La formule générale du capital* ».

2. *Le Capital*, I, 3, page 7.

dans le troisième livre, nous pouvons donc traiter le capitaliste industriel, tel que fabricant, fermier, etc., comme le seul possesseur de la plus-value, ou si l'on veut comme le représentant de tous les partageants entre lesquels le butin se distribue.»³

Ce n'est donc qu'une étude partielle, unilatérale, de la reproduction du capital que Marx propose dans les deux dernières sections du Livre I du *Capital*, faisant abstraction de toute une série de conditions de cette reproduction qui relèvent soit du procès de circulation, soit du procès d'ensemble de la production capitaliste. De ce fait, la reproduction du capital se trouve ici réduite à la seule *continuité* du procès de production : la reproduction n'est envisagée que comme simple re-production, comme je l'ai déjà signalé dans l'introduction à la présente partie. Le procès de reproduction ne se distingue donc, en ce sens, du procès de production analysé dans le chapitre précédent, qu'en ce qu'il en est la *répétition périodique*. La seule question étant dès lors de savoir comment le capital parvient à produire les conditions de cette répétition de son propre procès de production.

1. *Reproduction simple et reproduction élargie*

Marx distingue deux modalités différentes de la reproduction du capital ainsi comprise. La reproduction est *simple* lorsque la répétition du procès de production se produit à l'identique. Dans ce cas, l'échelle du procès de production ne se trouve pas modifiée : seule la valeur initialement avancée comme capital, réalisée par la vente des marchandises produites, est à nouveau avancée à fin de valorisation comme capital ; et la plus-value est donc totalement dépensée comme revenu par les capitalistes, elle ne sert qu'à alimenter leur fonds de consommation individuelle. Dans ce cas toujours, le procès de production ne se trouve pas non plus transformé qualitativement, dans son contenu matériel (les moyens de production) ou organisationnel (leur agencement avec les forces de travail).

La reproduction est, au contraire, *élargie* lorsqu'une partie de la plus-value est capitalisée, c'est-à-dire convertie en un capital additionnel, soit en venant grossir le capital initial, soit en fonctionnant sous forme d'un nouveau capital autonome. Seule une partie de la

plus-value est alors dépensée comme revenu par le capitaliste. Dans ce cas, et dans ce cas seulement, il y a accumulation de capital. Et, lorsque le capital additionnel vient s'adjoindre au capital primitif, cette croissance quantitative s'accompagne souvent d'une modification qualitative du procès de production, dans ses composantes technologiques aussi bien que sociales (organisationnelles).

En fait, la reproduction du capital ne peut avoir lieu sans accumulation du capital : elle est nécessairement une reproduction élargie. Autrement dit, il ne peut y avoir *reproduction* du capital précédemment accumulé sans *production* de capital neuf. C'est pourquoi d'ailleurs la section VII du premier Livre porte en titre « *l'accumulation du capital* ».

Cette nécessité se déduit, en premier lieu, de la nature même du capital comme valeur en procès. En régime de reproduction simple, lorsque la plus-value formée et réalisée est entièrement dépensée pour alimenter le fonds de consommation personnelle de la classe capitaliste, tout se passe comme si la valeur d'usage et non pas la valeur, la richesse concrète et non pas la richesse abstraite, la reproduction des hommes (les capitalistes) et non pas celle du capital comme valeur en procès, restait le but et le principe moteur du procès social de production : la production capitaliste semble alors seulement destinée à élargir la sphère de la jouissance des capitalistes en tant qu'individus⁴. Si c'était le cas, cela contredirait la tendance à l'autonomie de la valeur en procès, s'émancipant du contenu matériel et de la finalité sociale du procès de production, pour se conserver et s'accroître sans cesse en tant que valeur en un procès cyclique : « *Faire cette supposition, c'est supposer l'inexistence de la production capitaliste et, par suite, l'inexistence du capitaliste industriel lui-même. Car on supprime le capitalisme jusque dans sa base si l'on suppose que le principe moteur est la jouissance et non l'enrichissement lui-même.* »⁵

Ce n'est qu'en régime de reproduction élargie que l'autonomie de la valeur, le procès de conservation et d'accroissement de la valeur, se pose effectivement et explicitement comme but et principe moteur

4. C'est ce qu'affirme encore une vieille représentation populaire qui pense que le but premier des capitalistes est de « *s'en mettre plein les poches* », autrement dit que la finalité essentielle de la production capitaliste serait l'enrichissement personnel des membres de la classe capitaliste.

5. *Le Capital*, II, 1, page 111.

3. *Id.*, page 8.

de la production capitaliste. Alors, en effet, la plus grande partie possible de la survalueur (plus-value) formée et réalisée ne se perd pas dans sa conversion en valeurs d'usage et en jouissances individuelles, mais se conserve et s'accroît au contraire en se convertissant en capital additionnel, en une quantité supplémentaire de valeur en procès. Bien plus, la reproduction élargie pose *le capital lui-même* comme fin de la production capitaliste. Il apparaît alors clairement que le but de la production capitaliste n'est pas la formation de valeur, ni même celle de survalueur (de plus-value) mais bien la formation de capital comme valeur en procès : comme valeur engagée dans un incessant procès de valorisation. C'est la reproduction sans cesse élargie du capital lui-même qui confirme ainsi qu'il est devenu l'alpha et l'oméga du procès social de production.

La production capitaliste apparaît donc clairement comme une production en vue de l'accumulation continue de moyens de production (notamment sous forme de capital fixe), donc une production en vue de la production. C'est là un trait essentiel du mode capitaliste de production, qui le distingue fortement de tous les modes antérieurs, dans lesquels la production (notamment sous sa forme d'accumulation de moyens de production) n'était pas érigée en fin en soi mais n'était qu'un moyen en vue de la consommation (de la satisfaction des besoins, de leur multiplication et de leur enrichissement), trouvant en celle-ci sa mesure en même temps que ses limites. Cette perversion, qui consiste à transformer un simple moyen (la production) en fin en soi, est précisément ce qui définit *le productivisme*, dont nous voyons ici qu'il est consubstantiel au mode capitaliste de production. Elle n'est jamais que l'une des formes du fétichisme du capital, cette inversion du sujet et de l'objet, qui place le travail vivant sous la coupe du travail mort, qui soumet le producteur à son propre produit.

En second lieu, la reproduction élargie du capital est commandée par les nécessités de l'exploitation de la force de travail, donc de l'expropriation des producteurs, mais aussi par la lutte de ces derniers contre leur expropriation précisément. En effet, nous avons vu dans le chapitre précédent que la résistance des travailleurs rend impossible l'extension du temps de travail (journalier, hebdomadaire, annuel, etc.) au delà de certaines limites, et contraint le capital à se valoriser en convertissant une partie du temps de travail nécessaire en surtravail, en produisant une plus-value relative par dévalorisation de la force de travail. A cette fin, il faut accroître la productivité moyen-

ne du travail social. Or un tel accroissement implique l'augmentation de la composition technique du capital (du rapport de la masse du travail mort à la masse du travail vivant qui le met en mouvement), partant une augmentation de sa composition organique (du rapport du capital constant au capital variable en tant qu'il dépend du précédent rapport entre travail mort et travail vivant), même si celle-ci n'est pas proportionnelle à celle-là. Or l'augmentation de la composition organique du capital implique généralement, dans des proportions diverses, une augmentation de la masse globale du capital à avancer, car l'augmentation du capital constant est le plus souvent supérieure à la diminution du capital variable qui peut résulter des gains de productivité obtenus. A quoi s'ajoute que les méthodes propres à augmenter la productivité du travail, la coopération de multiples travailleurs, la division manufacturière du travail, la mécanisation, etc., supposent une production à vaste échelle, donc la mise en œuvre de gros capitaux, dont le volume va nécessairement en croissant à mesure que ces méthodes se développent. Par conséquent, au niveau de l'ensemble du capital social comme à celui de chaque capital individuel, l'augmentation de la composition organique du capital, condition de l'extraction de la plus-value relative, s'accompagne nécessairement d'une augmentation du volume global du capital en fonction, partant de la nécessité d'une reproduction élargie du capital.

La reproduction simple du capital ne constitue donc qu'une modalité purement théorique, une pure hypothèse d'école. Marx ne lui consacre pas moins une attention particulière. D'une part, parce que la reproduction simple est la condition même de toute reproduction élargie : la seconde ne peut avoir lieu que sur fond de la première, qui en constitue toujours le noyau. D'autre part et surtout parce que, mieux que la reproduction élargie, la reproduction simple permet, de par sa simplicité même, de saisir le résultat essentiel que Marx tient à établir, à savoir que *le procès capitaliste de production est toujours aussi production de ses présupposés, donc des conditions de sa propre répétition périodique*, de sa propre reproduction dans le sens limité où celle-ci est ici entendue par lui. A commencer par la principale d'entre elles : *le rapport capitaliste de production lui-même*. C'est ce que je me propose d'examiner dans ce qui suit.

2. Le « double moulinet » de la reproduction

En développant « *la formule générale du capital* », Marx a déjà indiqué qu'en régime capitaliste la finalité du procès de production n'est pas de produire des valeurs d'usage ni même des valeurs d'échange (des marchandises), mais de produire de la plus-value : d'engrosser la valeur initialement avancée d'un incrément, d'une sur-valeur. En somme, la finalité propre du procès capitaliste de production est la transformation de la valeur en valeur en procès, en valeur se conservant et s'accroissant en tant que valeur, autrement dit la transformation de la valeur en capital, donc la *production* de capital. Poursuivant le développement de cette idée, l'analyse de la reproduction simple permet à Marx de franchir un pas supplémentaire : il établit que le but propre du procès capitaliste de production est en définitive la *reproduction* du capital comme rapport de production. Mais ce but, il ne peut l'atteindre qu'à la condition de pouvoir se répéter indéfiniment, donc d'engendrer par son propre mouvement les conditions mêmes de sa répétition. Marx va précisément montrer comment, selon lui, le procès de production produit et reproduit sans cesse non seulement ses propres éléments matériels et personnels, moyens de production et forces de travail, mais encore et surtout *le rapport social* qui les lie, qui seul les transforme en capital, en un mot : le rapport capitaliste de production.

Lorsque le capital sort du procès de production, il se présente sous forme de marchandises, dont la valeur n'est autre que celle du capital initialement avancé engrossée d'une plus-value, matérialisation du surtravail qu'il a extorqué⁶. En supposant que les marchandises en question se vendent à leur valeur, donc qu'elles se réalisent sur le marché, le capitaliste se retrouve en définitive en possession d'une valeur supérieure à la valeur initialement avancée comme capital. Et il peut alors répéter le procès de production à même échelle (et même éventuellement à une échelle supérieure), à condition toutefois de pouvoir retransformer la valeur initiale, à nouveau entre ses

6. On suppose ici que tout le capital initialement avancé a été effectivement consommé au cours du procès de production, donc que le capital constant ne se compose que de capital circulant, à l'exclusion de tout capital fixe. Car la distinction entre capital fixe et capital circulant relève de l'analyse du procès de circulation du capital.

mains sous forme d'argent, en nouveaux moyens de production et en nouvelles forces de travail.

La possibilité d'acquérir de nouveaux moyens de production suppose qu'une partie du produit social se compose en permanence de tels moyens. Dans quelle mesure cela est possible, autrement dit dans quelle mesure le produit social se compose de tels moyens, Marx ne s'en occupe pas ici, car cela relève, une nouvelle fois, des conditions circulatoires du capital social, autrement dit de la manière dont les multiples capitaux singuliers se répartissent dans les différentes branches de la production sociale et entrelacent leurs mouvements en se rendant mutuellement complémentaires. Tout juste note-t-il que, quelle que soit en définitive sa forme sociale, aucune continuité du procès de production, donc aucun procès de reproduction, ne peut avoir lieu sans que cette condition ne soit assurée : « *Une société ne peut reproduire, c'est-à-dire produire d'une manière continue, sans retransformer continuellement une partie de ses produits en moyens de production, en éléments de nouveaux produits. Toutes circonstances restant les mêmes, elle ne peut maintenir sa richesse sur le même pied qu'en remplaçant les moyens de travail, les matières premières, les matières auxiliaires, en un mot les moyens de production consommés dans le cours d'une année par exemple, par une quantité égale d'autres articles de la même espèce.* »⁷ Il s'arrête, par contre, à l'analyse des conditions dans et par lesquelles le capital peut s'échanger contre de nouvelles forces de travail.

En premier lieu, que le capitaliste puisse se présenter sur le marché du travail pour y acheter à nouveau des forces de travail signifie que celles-ci, tout en valorisant le capital, produisent et reproduisent sans cesse le capital variable, autrement dit la partie du capital grâce à laquelle le capitaliste achète précisément ces mêmes forces, s'en rend maître, se les approprie pour valoriser son capital. Si donc, dans un premier temps, le capital variable apparaît comme une sorte d'avance faite par le capitaliste à l'ouvrier, la répétition même du procès de production déchire cette apparence, en montrant que c'est avec une partie de son propre produit que le capitaliste achète sans cesse à nouveau le travail (la force de travail) de l'ouvrier : « *Outre la plus-value, fonds de consommation du capitaliste, l'ouvrier a donc produit le fonds de son propre paiement, le capital variable, avant que celui-ci lui revienne sous forme de salaire, et il n'est employé qu'aussi longtemps qu'il*

7. *Le Capital*, I, 3, page 9.

continue à le reproduire [...]. En effet, des marchandises que le travailleur reproduit constamment, une partie lui fait retour constamment sous forme de salaire. Cette quote-part, il est vrai, lui est payée en argent, mais l'argent n'est que la figure-valeur des marchandises.»⁸ Loin que son fonds de consommation lui soit avancé par le capitaliste, c'est lui-même qui l'a déjà antérieurement produit et qui le récupère sous forme d'une somme d'argent qu'il pourra échanger contre des moyens de subsistance.

Mais il ne suffit pas que le capitaliste puisse se présenter à nouveau sur le marché du travail avec une somme d'argent capable d'acheter (de payer) de nouvelles forces de travail. Il faut encore, en second lieu, que de telles forces de travail y figurent comme marchandises à vendre. Autrement dit, il faut que les forces de travail se soient reproduites de leur côté, et sous une forme qui rende leur nouvel usage par le capital non seulement possible mais encore nécessaire. Ce qui suppose, à son tour, toute une série de médiations.

D'une part, il faut que l'ouvrier ait pu se procurer des moyens de subsistance en quantité et en qualité appropriées à l'entretien et à la reproduction de sa force de travail. En supposant que la force de travail soit payée à sa valeur, le salaire doit en principe y suffire, à condition toutefois que se trouvent sur le marché les moyens de subsistance requis, autrement dit que le produit social contiennent ces moyens. Comme dans le cas des moyens de production, la manière dont cette condition est remplie n'est pas analysée par Marx, car elle intéresse le procès de circulation du capital dans son ensemble, ou plus exactement l'entrelacement de ce procès de circulation avec la circulation générale des marchandises et des revenus, qui ne sera analysé qu'au Livre II. On peut simplement répéter ici ce que Marx a déjà dit plus haut à propos des moyens de production, à savoir qu'il n'y a aucune répétition possible du procès de production, quelle que soit la forme sociale de ce dernier, si le produit social ne contient pas les moyens de subsistance nécessaires à l'entretien et à la reproduction des forces de travail.

Il faut, d'autre part, que la consommation de ces moyens de subsistance ne permette pas à l'ouvrier d'échapper à la nécessité de remettre en vente sa force de travail. Autrement dit, que son procès de consommation soit totalement subordonné aux exigences du capital. Et Marx de montrer que c'est précisément le cas.

Selon lui, cela apparaît clairement lorsqu'on envisage le processus non à l'échelle d'un ouvrier dans ses rapports avec un capitaliste individuel, mais à celle du prolétariat tout entier dans ses rapports avec la classe capitaliste, autrement dit au niveau de la société dans son ensemble: «*Le capital aliéné contre la force de travail est échangé par la classe ouvrière contre des subsistances dont la consommation sert à reproduire les muscles, nerfs, os, cerveaux, etc., des travailleurs existants et à en former de nouveaux. Dans les limites du strict nécessaire la consommation individuelle de la classe ouvrière est donc la transformation des subsistances qu'elle achète par la vente de sa force de travail, en nouvelle force de travail, en nouvelle matière à exploiter par le capital. C'est la production et la reproduction de l'instrument le plus indispensable au capitaliste, le travailleur lui-même. La consommation individuelle de l'ouvrier, qu'elle ait lieu au dedans ou en dehors de l'atelier, forme donc un élément de la reproduction du capital.*»⁹

La dépendance de la consommation individuelle de l'ouvrier à l'égard des exigences de la reproduction du capital se marque notamment par le fait, que Marx rappelle ici, qu'elle est strictement bornée à ce qui est nécessaire à la reproduction de sa force de travail. Car, du point de vue du capital, la consommation ouvrière n'a pas pour finalité la jouissance de l'ouvrier, l'épanouissement de ses facultés, l'enrichissement de son humanité, mais uniquement la reproduction de sa capacité de se mettre à son service pour le valoriser. Tout ce qui dépasse ce strict nécessaire est considéré comme «*consommation improductive*», superflue et même nuisible d'un point de vue capitaliste.

Surtout, la dépendance du procès de consommation individuelle des travailleurs à l'égard des exigences de la reproduction du capital se manifeste dans le fait que cette consommation ne les met jamais en état de lui échapper, c'est-à-dire d'échapper à la *contrainte économique* qui les oblige incessamment à se vendre au capital, autrement dit encore d'échapper à leur statut de «*travailleurs libres*», dépouillés de toute autre propriété que celle de leur force de travail. En effet, la consommation détruit sans cesse les moyens de subsistance à la disposition du travailleur sans lui fournir pour autant aucun moyen de production propre: «*En retirant sans cesse au travail son produit et en le portant au pôle opposé, le capital, ce procès empêche ses instruments conscients de lui échapper. La consommation individuelle, qui les soutient et les reproduit,*

8. *Id.*, page 10.

9. *Id.*, page 15.

détruit en même temps leurs subsistances, et les force ainsi à réparer constamment sur le marché. Une chaîne retenait l'esclave romain; ce sont des fils invisibles qui rivent le salarié à son propriétaire. Seulement, ce propriétaire, ce n'est pas le capitaliste individuel, mais la classe capitaliste.»¹⁰ Cette contrainte constante qui s'exerce sur le travailleur, en l'obligeant à vendre sans cesse sa force de travail, sans espoir que le renouvellement de cet acte puisse y mettre fin, correspond, selon Marx, à un véritable état de servitude économique, qui fait du travailleur la propriété, de fait sinon de droit, non pas d'un capitaliste en particulier mais de l'ensemble des capitalistes, de la classe capitaliste dans son ensemble, ou mieux encore du capital comme puissance sociale autonomisée dont cette classe n'est que la personnification. Etat que seules les circonstances et la forme même de l'achat-vente de la force de travail tendent à masquer à la conscience du travailleur: «*Le travailleur appartient en fait à la classe capitaliste, avant de se vendre à un capitaliste individuel. Sa servitude économique est moyennée et, en même temps, dissimulée par le renouvellement périodique de cet acte de vente, par la fiction du libre contrat, par le changement des maîtres individuels et par les oscillations des prix de marché du travail.*»¹¹

Ainsi, selon Marx, le procès de production capitaliste produit-il et reproduit-il la principale condition de l'existence et de la permanence du capital, à savoir le «*travailleur libre*», privé de tout moyen de production propre, ne disposant que de sa force de travail qu'il est constamment contraint de remettre en vente pour se procurer ses moyens de subsistance. En d'autres termes, le procès de production capitaliste reproduit par lui-même, selon Marx, la séparation du travailleur de ses conditions objectives et subjectives de travail, moyens de production et moyens de subsistance, et partant l'état de servitude

10. *Id.*, page 16. Ou encore: «*la forme naturelle nouvelle que doit revêtir le capital variable qui existe sous forme d'argent – à savoir la force de travail – est conservée, reproduite et existe à nouveau grâce à la consommation; c'est le seul article commercialisable de ses possesseurs: il faut qu'ils le vendent s'ils veulent vivre. Donc est reproduit également le rapport des salariés à capitalistes.*» (*Le Capital*, II, 2, pages 68-69).

11. *Le Capital*, I, 3, page 20. Il y a évidemment une part d'excès dans ces propos de Marx dans la mesure où ils ignorent la possibilité, il est vrai fort réduite, pour un travailleur d'échapper à son statut de prolétaire en devenant propriétaire de ses moyens individuels de production (travailleur «indépendant»: agriculteur, artisan, petit commerçant), voire en devenant à son tour capitaliste. Ce que dit Marx reste cependant vrai pour l'immense masse des prolétaires.

économique dans lequel les producteurs salariés se trouvent à l'égard de leur propre produit sous forme de capital: «*Le procès de production capitaliste reproduit donc de lui-même la séparation entre travailleur et conditions du travail. Il reproduit et éternise par cela même les conditions qui forcent l'ouvrier à se vendre pour vivre, et mettent le capitaliste en état de l'acheter pour s'enrichir. Ce n'est plus le hasard qui les place l'un en face de l'autre sur le marché comme vendeur et acheteur. C'est le double moulinet du procès lui-même, qui rejette toujours le premier sur le marché comme vendeur de sa force de travail et transforme son produit toujours en moyen d'achat pour le second.*»¹² Le «double moulinet» en question est celui que composent, d'une part, la circulation du capital, qui retransforme en permanence les produits du procès de production (les marchandises) en capital à la fois constant et variable, en mesure d'acheter à nouveau des moyens de production et des forces de travail; d'autre part, la circulation de la force de travail, son échange contre le salaire et l'échange du salaire contre des moyens de subsistance, dont la consommation permet certes au travailleur de reproduire sa force de travail, mais en ne lui laissant pas d'autre possibilité que de continuer à la vendre au capital.

On retrouve dans ce «double moulinet» la différence foncière entre le mouvement $A - M - A'$, qui est celui du capital en tant que valeur en procès, qui trouve dans son point d'arrivée les conditions d'un nouveau départ, autrement dit qui produit les conditions qui lui permettent de se reproduire indéfiniment; et, inversement, le mouvement $M - A - M$ de cette marchandise qu'est la force de travail: force de travail – salaire – moyens de subsistance, dont le point d'arrivée la reproduit certes mais comme simple marchandise dont le destin est de se vendre à nouveau, elle aussi indéfiniment. Tandis que le capitaliste avance une certaine somme d'argent qui, au terme de sa circulation, lui revient grossie d'une valeur supplémentaire et qui peut par conséquent être avancée pour un nouveau procès de valorisation (à même échelle ou à échelle élargie), le travailleur salarié, pour sa part, vend une marchandise, sa propre force de travail, que sa circulation ne peut au mieux que reproduire comme telle, c'est-à-dire comme marchandise destinée à être éternellement vendue.

12. *Id.*, pages 19-20.

3. L'apport du « Chapitre inédit »

En définitive, ce que l'analyse précédente fait clairement apparaître, c'est que le principal résultat du procès capitaliste de production est la production et reproduction du capital lui-même en tant que rapport social de production : « *Le procès de production capitaliste considéré dans sa continuité, ou comme reproduction, ne produit donc pas seulement marchandise, ni même plus-value; il produit et éternise le rapport social entre capitaliste et salarié.* »¹³ Ainsi, le procès de production capitaliste est-il aussi, pour Marx, *immédiatement* procès de reproduction du capital comme rapport de production.

C'est ce qu'énonce explicitement le titre de la dernière partie du *Chapitre inédit* : « *La production capitaliste est production et reproduction du rapport de production spécifiquement capitaliste.* »¹⁴ Dans ce manuscrit, fragment de la version primitive du *Capital*, qui devait constituer la section finale du premier Livre et qu'il a écarté de la version définitive¹⁵, manuscrit qui présente donc ici un intérêt particulier, Marx analyse en effet les « *résultats du procès de production immédiat* » (c'est là le titre même de ce « chapitre »), le principal résultat de ce procès étant précisément la reproduction du capital lui-même. Il y détermine en effet successivement le procès de production comme production de marchandises (donc de valeur et de valeur d'usage), puis comme production de plus-value (donc comme procès de valorisation de la valeur-capital), enfin comme production du capital lui-même en tant que rapport de production : « *Ce qui en résulte* [du procès de production immédiat], *ce ne sont pas seulement les conditions objectives du procès de production* [moyens de production et forces de travail], *mais encore son caractère spécifiquement social : les rapports sociaux, et donc la position sociale des agents de la production les uns par rapport aux autres. De fait, les rapports de production sont eux-mêmes produits et sont le résultat sans cesse renouvelé du procès.* »¹⁶ En d'autres termes, pour Marx, le procès capitaliste de production ne produit et ne reproduit pas seulement ses propres éléments, moyens de production et forces de travail, mais encore et surtout le *rapport de produc-*

tion lui-même qui lie et oppose entre eux ces différents éléments et les agents du procès de production qui les personnifient, capitalistes d'un côté et travailleurs salariés de l'autre. Il engendre ainsi en permanence ses propres conditions, non seulement matérielles mais encore sociales, le rapport capitaliste de production¹⁷.

3.1. Là encore, selon l'analyse qu'en fournit ce *Chapitre inédit*, ce résultat est rendu essentiellement possible parce que le procès capitaliste de production reproduit en permanence sa principale condition : la séparation entre le producteur immédiat et ses moyens de production et de subsistance et, par conséquent, l'état de *servitude économique* du travailleur salarié, l'état de dépendance de la force de travail salariée à l'égard de ses propres produits et conditions objectives d'existence, qui se dressent, face à elle, sous la forme aliénée (étrangère et hostile) du capital. Cependant, pour comprendre le mécanisme de cette reproduction, le *Chapitre inédit* considère d'emblée le procès de production capitaliste dans son ensemble, dans la totalité de ses moments, et non plus le seul procès de production immédiat.

Ce procès débute par l'achat-vente de la force de travail, acte par lequel le travailleur met sa force de travail à la disposition du capitaliste en contre-partie d'une certaine somme d'argent (le salaire), déterminée par la valeur de cette force. Il se poursuit par deux séquences très différentes, formellement distinctes l'une de l'autre bien que liées entre elles de multiples manières, dont la première intéresse essentiellement le travailleur et la seconde essentiellement le capitaliste. Ce qui nous vaut une nouvelle analyse du « *double moulinet* » dont parle Marx dans *Le Capital*, véritable secret de la reproduction du rapport capitaliste de production selon lui à ce niveau de son analyse¹⁸.

17. Dans les *Grundrisse*, Marx était déjà parvenu à cette conclusion : « *Enfin, le procès de production et de valorisation a pour résultat essentiel la reproduction et la production nouvelle du rapport entre le capital et le travail, entre le capitaliste et l'ouvrier. Ce rapport social de production est un résultat plus important de ce procès que n'en sont les fruits matériels.* » *Grundrisse*, tome 1, page 422.

18. L'analyse de ce « *double moulinet* » avait déjà été esquissée dans les *Grundrisse* à travers la distinction entre « *grande circulation* » (la circulation du capital) et « *petite circulation* » (la circulation du salaire et, à travers elle, celle de la force de travail). Cf. notamment tome II, page 194.

13. *Id.*, page 20.

14. *Un chapitre inédit du Capital*, page 257.

15. Cf. l'annexe 2.

16. *Un chapitre inédit du Capital*, page 266.

D'un côté, la vente de sa force de travail procure au travailleur une certaine somme d'argent qu'il va pouvoir échanger contre des moyens de subsistance, de manière à assurer son entretien et celui des siens. Cependant, si son salaire lui assure en principe la possibilité d'un tel entretien, puisqu'il est l'équivalent de sa force de travail, il ne lui assure rien de plus, notamment pas la possibilité de se procurer des moyens de production propres, ce qui seul lui permettrait d'échapper à son statut de travailleur salarié, contraint de (re) mettre constamment en vente sa force de travail pour vivre. Si bien que le résultat de son procès de consommation n'est rien d'autre que la reproduction de sa force de travail, nue, privée de tout moyen de production propre, et donc contrainte de se remettre en vente sur le marché du travail, le travailleur salarié se retrouvant « *Grosjean comme devant* », contraint de remettre à nouveau en vente sa force de travail : « *Quel est pour lui le résultat? Simplement et purement, la reproduction de sa force de travail [...]. Abstraction faite de l'usure de sa force de travail, il sort du procès comme il y est entré, simple force de travail subjective qui doit parcourir le même cycle pour se conserver.* »¹⁹

A l'autre pôle du procès, l'achat de la force de travail va permettre au capitaliste d'en disposer pour la consommer productivement, c'est-à-dire en définitive pour lui faire produire une certaine quantité de marchandises dans et par lesquelles la valeur de son capital initial se trouve non seulement conservée mais augmentée. La vente de ces marchandises (dont on présuppose ici qu'elle s'effectue sans problème, qu'elle ne rencontre pas d'obstacle majeur), en un mot la réalisation de leur valeur, met donc le capitaliste en possession d'une somme d'argent qui va lui permettre, lui aussi, de recommencer tout le processus mais en qualité de capitaliste, c'est-à-dire d'acheter d'une part de nouveaux moyens de production, d'autre part de nouvelles forces de travail pour recommencer le procès de valorisation de son capital : « *Le capital, en revanche, ne sort pas du procès comme il y est rentré : c'est seulement dans ce procès qu'il se transforme en véritable capital, en valeur qui se valorise. Le produit global qui en est issu, est à présent la forme d'existence du capital réalisé : en tant que tel, il fait face de nouveau à l'ouvrier comme propriété du capitaliste, comme puissance autonome, bien qu'il ait été créé par le travail.* »²⁰

19. Un chapitre inédit du *Capital*, page 258.

20. *Ibid.*

Ainsi, le procès d'ensemble de la production capitaliste reproduit non seulement les éléments du procès de production immédiat du capital (forces de travail, moyens de production et moyens de consommation), mais il les reproduit dans *le rapport* qui, seul, leur permet de fonctionner comme capital : la séparation entre le travailleur direct, le producteur immédiat, simple détenteur de sa force de travail, et les moyens de production et de subsistance qui lui font face comme la propriété d'autrui. Autrement dit, le procès d'ensemble de la production capitaliste reproduit *le rapport capitaliste de production* lui-même dans sa détermination essentielle, en perpétuant la dépendance dans laquelle la force de travail est tombée à l'égard de ses propres conditions objectives d'existence et de fonctionnement et de leurs possesseurs, dépendance qui la réduit au statut de simple moyen de conservation et de valorisation des premières et de support de la puissance sociale des seconds. C'est dans cette mesure même que, pour reprendre une des formules clés de Marx quand il analyse le procès de reproduction, *le capital transforme ses propres présupposés en ses résultats* : il fait de ses propres conditions ses produits mêmes.

3.2. C'est pourquoi d'ailleurs le *Chapitre inédit* insiste sur le fait que l'acte d'achat-vente de la force de travail se révèle n'être que la forme *mystificatrice* par et sous laquelle se perpétue cette servitude économique caractéristique du rapport capitaliste de production, anticipant là encore sur un thème qui ne sera qu'esquissé dans l'analyse reprise par le *Capital*.

Que se passe-t-il, en effet, dans l'achat-vente de la force de travail? Quelle est la nature exacte de ce rapport? S'agit-il d'un simple rapport marchand dans lequel capitaliste et travailleur salarié se font face comme de simples échangistes, comme de simples possesseurs, l'un de marchandise l'autre d'argent, qui procèdent à l'échange de leur valeur respective, selon les termes d'un contrat conclu entre eux?

Cela supposerait que chacun échange son propre produit, le produit de son propre travail. Or ce n'est pas le cas pour le capitaliste : ce qu'il échange contre le travail vivant de l'ouvrier, le capital variable dont le contenu matériel n'est autre en définitive que les moyens de subsistance que l'ouvrier va pouvoir se procurer, ce n'est pas lui-même qui l'a produit, mais au contraire l'ouvrier, qui ne fait que racheter, par l'intermédiaire de son travail présent, une partie du produit de son tra-

vail passé. C'est ce qui apparaît clairement dans le cours de la répétition périodique du procès capitaliste de production, autrement dit dans le cours même du procès de reproduction: « *Le rapport entre simples vendeurs de marchandises impliquerait qu'ils échangent leurs propres travaux incorporés dans des valeurs d'usage différentes. L'achat-vente de la force de travail, comme résultat constant de la production capitaliste, implique au contraire que l'ouvrier rachète constamment une fraction de son propre produit, en échange de son travail vivant.* »²¹

En définitive, l'achat-vente de la force de travail n'est que la forme sous laquelle se manifeste, à la surface de la société capitaliste, dans le procès de circulation, la dépendance économique permanente dans laquelle, en tant que travailleur « libre », dépourvu de tout moyen de production propre, le producteur immédiat est tombé à l'égard de ses propres produits, des conditions matérielles de production, moyens de production comme moyens de subsistance, dépendance qui l'oblige à constamment racheter par son travail vivant actuel une partie de son propre produit, du produit de son travail passé, matérialisé et objectivé: « [...] *l'acte constant d'achat-vente de la force de travail et la perpétuelle confrontation de la marchandise produite par l'ouvrier et de lui-même comme vendeur de sa capacité de travail et comme capital variable ne sont que des formes qui médiatisent son assujettissement au capital, le travail vivant n'étant qu'un simple moyen de conservation et d'accroissement du travail objectivé, devenu autonome en face de lui.* »²² L'acte d'échange de la force de travail contre un salaire est donc la forme sous laquelle se manifeste, dans le cadre du rapport capitaliste de production, la domination du travailleur direct par le propriétaire des moyens de production, caractéristique que ce rapport partage avec tous les rapports antérieurs d'exploitation du travail et des travailleurs.

Forme mystificatrice cependant. Car, contrairement à ce qui se passait dans ces modes antérieurs, où l'appropriation du travail vivant prenait *ouvertement* la forme d'un rapport de domination et d'exploitation (pensons, par exemple, à l'esclavage ou au servage), la forme marchande et juridique de la transaction entre le possesseur de la force de travail et le possesseur des moyens de production et de consommation en masque la nature profonde et véritable de rapport de classe, de rapport de domination et d'exploitation des travailleurs

par les propriétaires des moyens de production sous *l'apparence* égalitaire d'un simple rapport entre échangistes, dans lequel chacun pourrait faire valoir ses droits et ses intérêts propres: « *Le perpétuel renouvellement de ce rapport d'achat-vente ne fait que médiatiser la continuité du rapport spécifique de dépendance, en lui conférant l'apparence mystificatrice d'une transaction, d'un contrat entre possesseurs de marchandises dotés de droits égaux et pareillement libres l'un en face de l'autre. Ainsi, le rapport initial [l'achat-vente de la force de travail, comme acte inaugural du procès capitaliste de production] devient lui-même un moment immanent de la domination du travail vivant par le travail objectivé qui s'est instaurée avec la production capitaliste.* »²³

4. Les conditions politiques de la « servitude économique »

Ainsi, selon Marx, le procès capitaliste de production transforme ses propres présupposés en résultats, en engendrant du même coup les conditions de sa répétition indéfinie, partant de sa reproduction: moyens de production et moyens de consommation, fonds d'entretien du capitaliste comme de l'ouvrier, force de travail toujours disponible pour le capital et ne trouvant pas d'autre emploi que de se mettre à son service, en définitive séparation du travailleur de ses moyens de production et de consommation qui engendre précisément la nécessité pour la force de travail de s'échanger contre le capital pour le conserver et le valoriser: « [...] *ce qui fut d'abord point de départ devient ensuite, grâce à la simple reproduction, résultat constamment renouvelé. D'un côté, le procès de production ne cesse pas de transformer la richesse matérielle en capital et moyens de jouissance pour le capitaliste; de l'autre, l'ouvrier en sort comme il y est rentré: source personnelle de richesse, dénuée de ses propres moyens de réalisation [...]. La production capitaliste, étant en même temps consommation de la force de travail par le capitaliste, transforme sans cesse le produit du salarié non seulement en marchandise, mais encore en capital, en valeur qui pompe la force créatrice de la valeur, en moyens de production qui dominent le producteur, en moyens de subsistance qui achètent l'ouvrier lui-même. La seule continuité ou répétition périodique du procès de production capitaliste en reproduit et perpétue donc la base: le travailleur dans sa qualité*

23. *Id.*, page 263.

21. *Id.*, page 262.

22. *Ibid.*

de salarié.»²⁴ Cette dernière formulation suggère même une sorte de procès de reproduction du capital quasi automatique, sans médiations particulières autres que celles du procès de production lui-même (si ce ne sont celles des procès de circulation et de répartition)²⁵. En somme, pour Marx, au niveau d'analyse où il se situe ici, la reproduction du capital se réduit à la simple répétition périodique d'un procès de production qui trouve en lui-même l'intégralité des conditions de sa répétition.

En fait, le procès capitaliste de production n'est en mesure de produire par lui-même ni ses différents éléments constitutifs, moyens matériels de production et agents personnels de la production, ni surtout le rapport qui les lie entre eux, le rapport capitaliste de production. C'est ce que je voudrais brièvement établir ici en ce qui concerne ce dernier, en me réservant de revenir en détail sur les premiers dans le chapitre suivant.

4.1. Pour Marx, la reproduction du rapport capitaliste de production est, en définitive, la simple conséquence de la situation de «*servitude économique*» dans laquelle son expropriation à l'égard de tout moyen de production et, par conséquent, de tout moyen de consommation propre place le prolétariat en tant que classe : dans la nécessité qui lui est faite, de par son expropriation précisément, de se mettre au service du capital, de sa conservation et de sa valorisation. C'est ce que Marx indique en insistant sur le caractère purement *économique* de cette servitude. Économique, elle l'est en effet doublement à ses yeux.

D'une part, en ce sens qu'elle ne se distingue pas, fondamentalement, de la nécessité économique elle-même, autrement dit de la nécessité qu'il y a à produire pour pouvoir consommer : en régime capitaliste, la contrainte au surtravail ne se sépare pas de la contrainte au travail, travail nécessaire et surtravail se trouvant confondus en un même espace et en un même temps. Cela résulte du fait que, pour

24. *Le Capital*, I, 3, pages 13-14.

25. Cette conception mécanique du procès de reproduction du capital, qui en fait un procès quasi automatique, s'exprime clairement dans le passage suivant : «*Comme les corps célestes une fois lancés dans leurs orbites les décrivent pour un temps indéfini, de même la production sociale une fois jetée dans ce mouvement alternatif d'expansion et de contraction le répète par une nécessité mécanique.*» (*Id.*, page 77). Ou encore dans cet autre : «*[...] le régime capitaliste se soutient par la seule force économique des choses [...]*» (*Id.*, page 204).

travailler, autrement dit pour pouvoir unir sa force de travail aux moyens de production, le travailleur doit l'aliéner au capitaliste et donc se mettre à l'entière disposition de ce dernier, qui peut l'employer le temps nécessaire à la valorisation de son capital, donc à l'extorsion d'un surtravail. Dans cette perspective, à la limite, la reproduction du capital repose sur la nécessité économique au sens le plus strict : sur la nécessité du producteur de travailler pour produire ses propres moyens de subsistance.

La servitude dans laquelle est tenue le prolétariat est, d'autre part, purement économique en ce sens que, pour se perpétuer, elle n'a pas besoin, *en apparence*, d'autre contrainte que celle qui résulte de la séparation, de l'opposition et, en définitive, de la personnification dans le capitaliste et dans le travailleur des différents éléments du procès de travail, respectivement de ses facteurs objectifs (les moyens de production et de subsistance) et de son facteur subjectif (la force de travail), du travail mort et du travail vivant ; autrement dit, en définitive, cette servitude ne repose sur nulle autre contrainte que celle qui résulte de l'expropriation des producteurs. En ce sens, elle se distingue fondamentalement, selon Marx, de la servitude dans laquelle était maintenu le producteur direct dans les modes de production antérieurs, qui impliquaient tous la mise en œuvre d'une *violence* mettant directement en jeu le pouvoir politique : l'extorsion du surtravail y prenait la forme du travail forcé ou celle du versement d'un tribut, d'un prélèvement sur le produit du travail, lui-même opéré par des moyens de force ou sous la pression de tels moyens. L'acte d'achat-vente de la force de travail sur le marché et la forme juridique qu'il revêt renforcent encore *l'apparence* purement économique du rapport capitaliste de production et de son mouvement de reproduction : «*La subordination découle du contenu spécifique de la vente, et ne lui est pas antérieure, comme dans le cas où le producteur est dans un rapport autre que monétaire (c'est-à-dire un rapport de possesseur de marchandise à possesseur de marchandise) vis-à-vis de l'exploiteur de son travail, en raison d'une contrainte politique par exemple. C'est uniquement parce qu'il détient les conditions du travail que l'acheteur place le vendeur sous sa dépendance économique : ce n'est plus un rapport politique et social fixe qui assujettit le travail au capital.*»²⁶

26. *Un chapitre inédit du Capital*, page 202.

En fait, il ne s'agit bien là que d'une apparence. Car la servitude économique, dans laquelle son expropriation des moyens de production et de consommation tient le prolétariat, n'est elle-même que le résultat réifié, figé en rapports et fonctions économiques distinctes comme en rapports juridiques, de *la violence proprement politique* qui a historiquement produit cette expropriation. Et elle se maintient non pas par la seule dynamique autoreproductrice du capital, par son seul mouvement cyclique de valeur en procès, en un mot par « la seule force économique des choses » comme le dit encore Marx, mais aussi grâce à tout l'appareillage de domination politique et idéologique qui assure la reproduction des rapports de classe dans leur ensemble.

Marx lui-même l'indique lorsqu'il passe à l'analyse, dans la dernière section du premier Livre du *Capital*, de la prétendue « accumulation primitive », dont il montre justement qu'elle se confond avec le processus historique d'expropriation qui a produit le prolétariat aussi bien que le capital, en définitive avec le processus qui a engendré la « servitude économique » dans laquelle est maintenue le prolétariat et qui le caractérise. Contre les « robinsonades » de l'économie politique, Marx a été le premier à souligner le caractère éminemment violent de ce processus, qui a supposé la mise en œuvre de moyens directement politiques : « L'histoire de leur expropriation [celle des producteurs convertis en prolétaires] n'est pas matière à conjecture : elle est écrite dans les annales de l'humanité en lettres de sang et de feu indélébiles. »²⁷ Et Marx de rappeler en effet comment la capacité coercitive de l'Etat, sous toutes ses formes, depuis la violence militaire et policière la plus sauvage jusqu'à la réglementation juridique et administrative la plus tatillonne, a été requise pour faire naître la servitude économique du prolétariat que le rapport capitaliste de production présuppose et reproduit. Ce sont en fait tous les moments de ce processus qui auront exigé l'intervention de cette violence étatique : non seulement l'expropriation proprement dite des cultivateurs, paysans libres, petits fermiers ou journaliers encore liés à la terre par le biais des biens communaux ; mais encore leur transformation d'une masse de « gueux » (vagabonds, mendiants, voleurs, brigands, prostituées, etc.) en une classe de travailleurs forcés de rentrer et de rester dans le rapport salarial par « une législation sanguinaire », comme le dit Marx, qui s'est chargée de les « discipliner » et de les « civiliser » en punissant l'inoccupation professionnelle ou la ré-

volte contre la contrainte au travail à coups de peines d'emprisonnement ou de condamnation aux galères, de réduction à l'esclavage, de châtiments corporels, de mutilations, de peines de mort ; de même qu'enfin la fixation autoritaire du taux de salaire à une époque où, précisément, la production capitaliste *in statu nascendi* ne pouvait compter sur les mécanismes d'autorégulation de l'accumulation du capital (le marché du travail) pour imposer un niveau de salaire conforme à ses propres exigences : « La bourgeoisie naissante ne saurait se passer de l'intervention constante de l'Etat ; elle s'en sert pour « régler » le salaire, c'est-à-dire pour le déprimer au niveau convenable, pour prolonger la journée de travail et maintenir le travailleur lui-même au degré de dépendance voulu. C'est là un moment essentiel de l'accumulation primitive. »²⁸

Quant à l'autre pôle du rapport capitaliste, le capitaliste industriel, sa genèse n'a pas requis moins l'intervention de l'Etat, y compris violente, que celle du prolétaire. Dans un bref chapitre²⁹, Marx en rappelle les médiations obligées : colonisation, endettement public, pression fiscale grandissante, constitution d'un capital financier en situation de monopole, protectionnisme industriel, guerres commerciales : « Quelques-unes de ces méthodes reposent sur l'emploi de la force brutale, mais toutes sans exception exploitent le pouvoir de l'Etat, la force concentrée et organisée de la société, afin de précipiter violemment le passage de l'ordre économique féodal à l'ordre économique capitaliste et d'abrèger les phases de transition. Et, en effet, la force est l'accoucheuse de toute vieille société en travail. La force est un agent économique. »³⁰

Requise pour son établissement, pour sa production historique, la violence politique l'est autant pour le maintien du rapport capitaliste de production, pour sa reproduction. Certes, dans l'ordinaire des jours, lorsque « les affaires » suivent leur cours habituel (« *business as usual* »), autrement dit lorsque le capital domine sans contestation, il semble pouvoir se reproduire sans avoir à faire appel à la violence politique. C'est que cette violence est alors contenue, dans le double sens du terme : impliquée et limitée, administrée et masquée à la fois, dans et par l'ordre économique et juridique auquel elle a donné naissance, dans la situation de fait et qui semble natu-

28. *Id.*, pages 178-179. Cf. aussi la synthèse historique opérée par Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Fayard, 1995, chapitres II et III.

29. *Le Capital*, I, 3, chapitre XXXI.

30. *Le Capital*, I, 3, page 193.

27. *Le Capital*, I, 3, page 155.

relle (et donc éternelle) d'expropriation des travailleurs salariés. Mais, lorsque la lutte de classe du prolétariat se développe, et bien plus encore lorsqu'elle se déchaîne, lorsque il secoue le joug ou tente même de briser les chaînes de sa « *servitude économique* », lorsqu'il tente de se réapproprier les moyens sociaux de production pour les faire fonctionner pour lui-même, c'est-à-dire au service des intérêts de l'immense majorité de la population, alors le capital jette le masque pacifique de son ordre économique-juridique et montre son véritable visage : celui d'un rapport de domination fondé en définitive, comme n'importe quel autre rapport de domination, sur la violence nue et sans phrase. Et, pour éviter d'en arriver à ses formes extrêmes de la lutte politique, dont elle n'est jamais certaine de sortir victorieuse, la classe dominante recourt, y compris dans l'ordinaire des jours, à des multiples formes atténuées, détournées, travesties, de violence politique, destinées à faire accepter l'ordre existant ou à prévenir toute sédition de masse : contrôle et dévoiement de la lutte de classe du prolétariat par le biais de son encadrement syndical et de sa représentation politique, action continue de la propagande idéologique, intimidation et répression policières à l'égard des militants révolutionnaires, etc. ; comme plus largement à d'autres médiations proprement politiques, telles que la formation de l'Etat-nation, la constitution en son sein d'un bloc hégémonique, l'intégration du prolétariat dans le bloc national ou sa marginalisation par le bloc hégémonique, etc.

Pour lapidaires qu'elles soient, ces quelques remarques n'en suggèrent pas moins que la reproduction du rapport capitaliste de production, entendue au sens de la permanence de la « *servitude économique* » du prolétariat, ne peut être assurée par le seul mouvement du capital comme valeur en procès, par le seul « *double moulinet* » de la circulation du capital et de la circulation de la force de travail en tant que marchandise. En tant que le capital est aussi et même surtout *un rapport de classe*, sa reproduction met en œuvre *la lutte des classes elle-même*, dans la totalité de ses formes et de ses moments, et elle est en définitive toujours suspendue à ses péripéties. D'ailleurs, si ce n'était pas le cas, le dépassement du capitalisme serait pure utopie, et celui-ci serait alors assuré de la pérennité de son mouvement cyclique de valeur en procès, par delà ses fluctuations et crises périodiques.

4.2. Des critiques du même ordre peuvent être adressées à la manière dont Marx analyse la reproduction élargie de la « *servitude économique* » du prolétariat dans le fil de l'accumulation du capital. Autrement dit, à propos de son analyse de la production de la « *surpopulation relative* » caractéristique du mode capitaliste de production.

a) Commençons par rappeler de quoi il s'agit. Toute accumulation du capital, tout élargissement de l'échelle de la production capitaliste, suppose que le capital puisse s'approprier et exploiter des forces de travail supplémentaires, nécessaires à la mise en œuvre d'un surcroît de moyens de production. A première vue, il n'y a là aucune difficulté particulière, le salaire étant censé permettre non seulement l'entretien des travailleurs en fonction mais encore la multiplication de leur descendance, non moins soumise que ses ascendants à la nécessité de se mettre au service du capital : « *Le mécanisme de la production capitaliste y a déjà pourvu en reproduisant la classe ouvrière comme classe salariée dont le salaire assure non seulement le maintien, mais encore la multiplication. Il ne reste donc plus qu'à incorporer les forces de travail additionnelles, fournies chaque année, à divers degrés d'âge par la classe ouvrière, aux moyens de production additionnels que la production annuelle renferme déjà.* »³¹ En fait, s'en remettre, comme le suggère le passage qui vient d'être cité, à la croissance démographique de la population salariée serait subordonner la dynamique de l'accumulation du capital à un mouvement exogène. Ce qui est doublement impossible.

D'une part, dans son principe même, cette dépendance externe serait contradictoire avec la tendance à l'autonomie de la valeur en procès qu'est le capital, qui suppose que celui-ci se subordonne ses propres conditions en les produisant par lui-même ou, du moins, en les appropriant étroitement à ses exigences. D'autre part, comme nous le verrons encore en détail par la suite, le procès d'accumulation du capital est en fait non pas un processus continu et régulier mais une alternance périodique de phases de stagnation, de phases d'expansion continue puis explosive, suivies de brutales contractions du capital social, entraînant la chute de la production, dont le rythme de développement ne saurait par conséquent pas s'aligner sur celui de la croissance démographique. En particulier, dans les phases de croissance et plus encore d'emballlement du procès d'accumulation, le ca-

31. *Le Capital*, I, 3, page 23.

pital risquerait de manquer de bras et de têtes s'il ne pouvait compter que sur la croissance démographique de la population salariée.

En fait, là encore, selon Marx, le procès de production capitaliste assure par lui-même, par sa propre dynamique, la solution du problème. Il montre en effet que le procès d'accumulation du capital engendre constamment « *une surpopulation relative* », en transformant une partie du prolétariat en force de travail surnuméraire. C'est que, comme nous l'avons déjà vu, l'accumulation du capital a essentiellement pour fonction et finalité de faire croître la productivité du travail social, de manière à dévaloriser la force de travail. Elle s'accompagne donc nécessairement d'une hausse de la composition technique du capital, partant d'une augmentation de sa composition organique, si bien que, en dépit de sa croissance absolue, la demande de travail décroît relativement au capital en fonction. Ainsi, le taux d'augmentation de la demande de travail allant diminuant au fur et à mesure où l'accumulation du capital progresse, il finit par devenir inférieur au taux d'augmentation de l'offre de travail, au taux de croissance de la population salariée, générant une « *surpopulation relative* » de travailleurs salariés dont le capital n'a pas (plus) besoin, du moins de manière permanente : « *La demande de travail effective étant réglée non seulement par la grandeur du capital variable déjà mis en œuvre, mais encore par la moyenne de son accroissement continu, l'offre de travail reste normale tant qu'elle suit ce mouvement. Mais, quand le capital variable descend à une moyenne d'accroissement inférieure, la même offre de travail qui était jusque-là normale devient désormais anormale, surabondante, de sorte qu'une fraction plus ou moins considérable de la classe salariée, ayant cessé d'être nécessaire pour la mise en valeur du capital, et perdu sa raison d'être, est maintenant devenue superflue, surnuméraire. Comme ce jeu continue à se répéter avec la marche ascendante de l'accumulation, celle-ci traîne à sa suite une surpopulation croissante.* »³² Cette surpopulation est appelée *relative* par Marx parce qu'elle est uniquement déterminée par les exigences de l'accumulation et donc en définitive de la valorisation du capital : c'est uniquement parce que et tant que le capital n'en a plus besoin pour se valoriser que cette partie de la classe ouvrière devient superflue, surnuméraire, et ne trouve plus à s'employer. Car, en régime capitaliste, c'est la nécessité du surtravail (de la valorisation du capital par formation d'une plus-

value) qui détermine la possibilité du travail nécessaire (la possibilité pour le travailleur de travailler et, ainsi, de se procurer ses moyens de subsistance).

L'existence de cette surpopulation relative de travailleurs salariés est donc à la fois une condition nécessaire de l'accumulation du capital et le résultat constamment renouvelé de celle-ci. Relativement à l'accumulation, elle remplit au moins deux fonctions essentielles. D'une part, elle fournit au capital « *l'armée industrielle de réserve* » dont il a besoin dans le cours chaotique de son accumulation. Avec elle, le capital dispose en permanence d'une réserve de forces de travail, qu'il peut embaucher et débaucher, de manière à gonfler ou dégonfler l'armée industrielle en activité, au gré des fluctuations de ses besoins de main-d'œuvre dues aux vicissitudes cycliques du procès d'accumulation. Une réserve qui lui assure donc toute la flexibilité que l'irrégularité de sa propre marche exige de lui : « *Elle [la surpopulation relative] forme une armée de réserve industrielle qui appartient au capital d'une manière aussi absolue que s'il l'avait élevée et disciplinée à ses propres frais. Elle fournit à ses besoins de valorisation flottants, et, indépendamment de l'accroissement naturel de la population, la matière humaine toujours exploitable et toujours disponible. La présence de cette réserve industrielle, sa rentrée tantôt partielle, tantôt générale, dans le service actif, puis sa reconstitution sur un cadre plus vaste, tout cela se trouve au fond de la vie accidentée que traverse l'industrie moderne, avec son cycle décennal, à peu près régulier – à part des autres secousses irrégulières – de périodes d'activité ordinaire, de production à haute pression, de crise et de stagnation.* »³³

D'autre part, par la concurrence qu'elle lui fait en permanence, cette « *armée industrielle de réserve* », composée de chômeurs chroniques et de travailleurs temporaires, constitue un merveilleux instrument pour discipliner l'armée industrielle active, les travailleurs employés par le capital : vivant sous la menace constante d'être eux-mêmes versés dans la « réserve », de devenir eux-mêmes des travailleurs surnuméraires en étant remplacés par d'autres surnuméraires, les travailleurs en activité sont forcés d'accepter les conditions que leur fait le capital en termes d'échange et d'usage de leurs forces de travail. En particulier, l'existence de cette surpopulation relative est une nécessité pour éviter qu'avec l'accumulation du capital, donc

32. *Id.*, pages 73-74.

33. *Id.*, page 76.

l'augmentation de la demande absolue de forces de travail, par suite d'une pénurie relative de force de travail, le prix de cette dernière ne s'élève au dessus de sa valeur, en dégradant ainsi le taux de plus-value et, par conséquent, la valorisation du capital: « *Dès que ce mode de production a acquis un certain développement, son mécanisme brise toute résistance; la présence constante d'une surpopulation relative maintient la loi de l'offre et de la demande du travail et, partant, le salaire dans les limites conformes aux besoins du capital, et la sourde pression des rapports économiques achève le despotisme du capital sur le travailleur. Parfois on a bien encore recours à la contrainte, à l'emploi de la force brutale, mais ce n'est que par exception. Dans le cours ordinaire des choses, le travailleur peut être abandonné à l'action des « lois naturelles » de la société, c'est-à-dire à la dépendance du capital, engendrée, garantie et perpétuée par la mécanique même de la production.* »³⁴ Où l'on retrouve l'idée d'un procès de production autoreproductif, engendrant par lui-même les conditions (en l'occurrence les rapports de dépendance et de domination du capital sur le travailleur) nécessaires à sa répétition indéfinie...

Il se forme ainsi un véritable cercle, vicieux pour le prolétariat et vertueux pour le capital: l'exploitation à laquelle est soumise la part employée du prolétariat permet de générer et de faire grossir en permanence la surpopulation relative, dont la concurrence contraint la précédente à accepter ses conditions d'exploitation. En d'autres termes, chacune des deux parties du prolétariat, ainsi divisé et globalement affaibli, fait le malheur de l'autre: la part occupée parce que, par l'augmentation de la productivité, mais aussi de l'intensité voire de la durée de son travail, elle crée les conditions qui permettent au capital de se passer des services productifs de l'autre partie, en la condamnant au chômage, à la pauvreté et en définitive à la misère; la part inoccupée parce que, par la concurrence qu'elle menace en permanence de lui faire, elle force la partie occupée à accepter les conditions d'exploitation que lui fait le capital: « *L'excès de travail imposé à la fraction de la classe salariée qui se trouve en service actif grossit les rangs de la réserve et, en augmentant la pression de la concurrence de la dernière sur la première, force celle-ci à subir docilement les ordres du capital.* »³⁵

34. *Id.*, page 178.

35. *Id.*, page 79.

b) Laissons de côté la question de la validité de cette loi de surpopulation relative³⁶; et accordons à Marx que l'accumulation du capital place en effet un nombre croissant de travailleurs en situation de surnuméraires, donc qu'elle engendre bien en un sens cette surpopulation relative dont elle a elle-même besoin; donc que la reproduction élargie du capital engendre aussi la reproduction élargie de la servitude économique du prolétariat qui en est la condition. Cela ne signifie pas encore, pour autant, qu'elle soit en mesure de régler par elle-même les multiples problèmes que pose spécifiquement l'existence de cette surpopulation.

D'une part, son chômage chronique, la pauvreté voire la misère dans laquelle stagne une bonne partie d'entre elle, supposent qu'elle soit en permanence encadrée par toute une série d'appareils d'assistance, de surveillance et même de répression, de manière à éviter que ces « *exclus* », placés par le capital en dehors de la norme de consommation en cours voire en marge de sa propre civilisation, ne se transforment en « *classes dangereuses* » pour lui. Médecins, hygiénistes, assistantes sociales, enseignants, curés, travailleurs sociaux, policiers, politiciens paternalistes et clientélistes, organisations caritatives, gangs et mafias, etc., sont autant de médiateurs et de médiations requis pour l'encadrement permanent de cette surpopulation relative (ou du moins de la partie d'entre elle la plus marginalisée), certes à la fois nécessaire à la continuité chaotique de l'accumulation du capital et engendrée par elle, mais dont le procès capitaliste de production ne saurait assurer par lui-même l'entretien et l'existence et qui menace, par conséquent, constamment aussi de se retourner contre lui.

D'autre part, toute l'étude conduite par Marx du procès d'accumulation du capital présuppose que « *le monde commerçant [constitue] une seule nation* »³⁷, donc en faisant abstraction de sa division réelle en Etats-nations. En fait, dans le cadre de cette division, la surpopulation relative tend à se concentrer essentiellement au sein des nations les moins développées, placées à la périphérie du système capitaliste mondial. Par conséquent, sa présence au sein des nations plus développées, au sein des formations centrales du système mon-

36. En fait, au niveau historique-mondial, elle s'est largement vérifiée, ainsi que la loi générale régissant l'accumulation du capital qui l'accompagne: la paupérisation relative et même absolue de larges pans du prolétariat mondial.

37. *Le Capital*, I, 3, page 22, note 1.

dial, là où le capital en a précisément le plus besoin, prend notamment la forme d'une émigration continue des premières vers les secondes, phénomène migratoire dont le contrôle et la régulation supposent une fois de plus l'intervention constante de la médiation étatique, là encore une médiation qui ne relève pas directement comme telle du procès capitaliste de production.

Ainsi, contrairement à ce que Marx cherche à établir, ni en régime de reproduction simple ni en régime de reproduction élargie, le procès de production capitaliste ne parvient à produire *entièrement* par lui-même, par sa seule dynamique de valeur en procès, son principal présumé et sa principale condition : la servitude économique du prolétariat, fondement du rapport capitaliste de production. Dans les deux cas, qu'il s'agisse simplement de garantir la pérennité de l'expropriation : de l'ordre économique-juridique dans et par lequel la force de travail se trouve continuellement séparée de ses moyens de production et non moins continuellement contrainte par conséquent de se mettre au service du capital et de sa valorisation ; ou qu'il s'agisse d'engendrer cette surpopulation relative, placée en situation chronique à la fois d'exclusion et de dépendance à l'égard du capital ; ces deux conditions, dont seule la permanence assure la possibilité de la répétition périodique du procès de production, ne sont pas et ne peuvent pas être l'œuvre immédiate et exhaustive de ce procès. Leur production et reproduction requièrent au contraire, à chaque fois, d'autres médiations, de nature politique, donc extérieures au seul procès capitaliste de production. C'est ce que va confirmer l'analyse des conditions de la reproduction des agents sociaux de ce procès.

Chapitre VII

L'APPROPRIATION DES PROCÈS DE CONSOMMATION

La répétition du procès capitaliste de production n'est pas seulement conditionnée par la reproduction du rapport de production qui le structure, fondé sur l'expropriation des producteurs et l'état de « *servitude économique* » qui s'ensuit. Pour que ce procès puisse se répéter périodiquement, il faut encore que se trouvent reproduits ses différents éléments et facteurs, tant matériels que personnels.

En ce qui concerne les éléments matériels, moyens de production et moyens de consommation, nous avons vu, dans le chapitre précédent, qu'à ce niveau de son analyse Marx présuppose purement et simplement leur reproduction. Autrement dit, il présuppose que le produit social, la totalité de ce que la société a produit, dans le cours d'une année par exemple, contient, en quantité et qualité requises, les moyens de production et les moyens de consommation qui permettent de répéter le procès de production, à échelle simple ou élargie. Quant à la manière dont cette condition de la reproduction peut être assurée et la mesure dans laquelle elle se trouve effectivement assurée, Marx en renvoie l'analyse au Livre II du *Capital* (plus précisément à sa section III), donc à l'analyse des conditions auxquelles le capital social se reproduit non seu-

lement en valeur mais en nature, c'est-à-dire reproduit sa propre base matérielle.

A ce sujet, je rappellerai cependant un des résultats de la précédente analyse de l'appropriation capitaliste du procès de production, à savoir que ce procès n'est pas en mesure d'assurer par lui-même l'intégralité des conditions de la production et de la reproduction des moyens de production qui en forment l'infrastructure matérielle. Sont ici en particulier requises des médiations aussi diverses que la recherche scientifique, la diffusion de ses résultats, la mise au point de nouvelles machines ou techniques, la formation des ingénieurs, des techniciens, des ouvriers mêmes destinés à les mettre en œuvre, médiations qui ne peuvent au mieux que faire *partiellement* l'objet d'un procès capitaliste de production, autrement dit être produites sous une forme capitaliste, ainsi qu'on le constate aujourd'hui encore, y compris dans les formations capitalistes les plus développées.

Reste la question de la reproduction de ce que j'ai nommé plus haut les facteurs personnels du procès de production, autrement dit de ses agents. Car, pour que le procès de production puisse se répéter, il ne suffit pas davantage que ses conditions matérielles aient été reproduites, il faut encore que les agents de ce procès, ceux qui en sont les sujets, capitalistes aussi bien que travailleurs salariés, aient eux aussi été reproduits. Reproduction qui s'opère par l'intermédiaire de leur procès de consommation.

En effet, d'une manière générale, il faut entendre par procès de consommation l'ensemble des pratiques par lesquelles un agent social assure sa reproduction en tant que tel, c'est-à-dire en tant qu'agent déterminé par sa situation dans les rapports de production, la division sociale du travail et, en définitive, les rapports de classes¹. Reproduction qui inclut mais dépasse la seule reproduction de sa force de travail, le procès de formation, d'entretien et de transmission de l'ensemble des facultés (physiques, morales, intellectuelles) qui sont requises par ses travaux et fonctions au sein du procès social de production.

1. Il s'agit donc ici de la reproduction des agents sociaux, des individus, non pas de la reproduction de la structure de classes, ni par conséquent des classes elles-mêmes, à l'intérieur desquelles ces agents prennent place. On peut illustrer cette différence à l'aide d'une métaphore, celle du jeu d'échecs : c'est la différence entre la reproduction de l'échiquier, de sa structure, des règles qui y régissent les déplacements des différentes pièces ; et la reproduction des pièces elles-mêmes.

Le procès de consommation présente ainsi différentes dimensions. Il requiert, en premier lieu, l'appropriation d'un certain nombre de moyens de consommation (moyens de consommer ou matières à consommer), essentiellement par l'intermédiaire de la dépense d'une part plus ou moins importante de la fraction de la valeur formée que cet agent s'approprie, à titre de revenu monétaire, dans le cadre des rapports de répartition qui découlent des rapports de production. Le procès de consommation ne se réduit cependant pas à cette seule dimension économique. L'appropriation de ces mêmes moyens de consommation, leur usage notamment, donc leur consommation effective, répond également à des impératifs sociaux : la (re) production des rapports privés (familiaux, amicaux, de voisinage, etc.) qui servent de cadre au procès de consommation, rapports eux-mêmes déterminés par la situation sociale de l'agent (son appartenance de classe, de fraction, de couche, de catégorie) mais aussi par sa trajectoire sociale (ascendante ou descendante, à l'intérieur d'une même classe ou d'une classe à une autre). Enfin, les pratiques de consommation répondent encore à des enjeux culturels : elles produisent des signes, des images, des symboles, etc., par lesquels les différents agents marquent leur identité sociale (leur appartenance de classe, de fraction, de couche, de catégorie ou de profession), tout en se différenciant des groupes voisins, rivaux ou antagonistes.

Cette définition, pour sommaire qu'elle soit, n'en met pas moins déjà en évidence que le procès de consommation et, à travers lui, la reproduction des agents du procès de production excèdent de loin la sphère économique, le procès d'ensemble de la production capitaliste, et *a fortiori* le seul procès de production immédiat du capital. Autrement dit, le procès de consommation n'est pas et ne saurait être le résultat direct, immédiat, du seul procès de production. Et, pourtant, il en est une condition essentielle, sans laquelle ce dernier ne saurait se répéter. En somme, comme le note Marx lui-même, « *l'acte final de la consommation, conçu non seulement comme aboutissement, mais comme but final, est, à vrai dire, en dehors de l'économie, sauf dans la mesure où il réagit à son tour sur le point de départ, où il ouvre à nouveau tout le procès.* »² Et, à ce titre, le capital se doit de s'approprier les procès de consommation des différents agents sociaux, de les soumettre à ses exigences propres, aux exigences de la valeur en procès et

2. *Contribution à la critique de l'économie politique*, page 155.

de sa reproduction, tout comme il le fait du procès de production, sans pour autant y parvenir par ses seuls moyens.

Ainsi, avec le procès de consommation, nous avons affaire à un autre présupposé essentiel du procès capitaliste de production et de sa répétition périodique qui n'est pas davantage et ne saurait être un résultat immédiat de ce dernier, au double sens où :

- d'une part, le procès de production immédiat du capital est incapable de produire par lui-même l'ensemble des éléments, facteurs, conditions du procès de consommation, dont on devine, au vu de la définition précédente, qu'ils ne se limitent pas aux seuls moyens matériels de consommation ;

- d'autre part et surtout, le capital est de même incapable de soumettre par lui-même, par les seuls effets ou médiations de son procès de production immédiat, les procès de consommation à ses propres exigences, aux exigences de sa production et de sa reproduction.

C'est ce que vont nous confirmer successivement l'analyse du procès de consommation des travailleurs salariés et du procès de consommation des capitalistes.

1. Le procès de consommation des travailleurs salariés

Le capital ne peut exister et se reproduire comme rapport de production qu'à la condition *sine qua non* qu'ils aient en permanence à sa disposition des « *travailleurs libres* », au double sens d'individus disposant d'une force de travail capable de mettre en œuvre les moyens de production dans lesquels se matérialise le capital, et d'individus dépourvus par eux-mêmes de tout moyen de production, ne disposant que de leur force de travail, se trouvant contraints de la mettre en vente et, par conséquent, au service du capital. Dans le chapitre précédent, nous avons vu comment Marx analyse et explique la reproduction de la seconde de ces conditions, la permanence de la « *servitude économique* » qui contraint le « *travailleur libre* » à aliéner constamment sa force de travail au capital. Reste à expliquer la reproduction de la première, autrement dit la reproduction de la force de travail, de la capacité de travail du travailleur salarié.

Dans ces mêmes analyses, nous avons vu que Marx fait de cette dernière le résultat de la circulation marchande de la force de travail, du mouvement $T - A - M$: la vente de la force de travail T met le

travailleur en possession d'une certaine somme d'argent A , sous forme de salaire, qui lui permet d'acheter des moyens de consommation M , dont la consommation assure en principe la reproduction de sa force de travail, au double sens de son entretien et de sa relève. En fait, non seulement la simple circulation de la force de travail n'est pas en mesure de garantir par elle-même au travailleur salarié un tel procès de consommation ; mais encore elle n'assure nullement par elle-même l'appropriation de ce procès aux exigences du capital et de sa reproduction. Autrement dit, la simple circulation de la force de travail n'assure à elle seule ni les conditions garantissant la reproduction de la force de travail ni la subordination de cette reproduction aux exigences de la reproduction du capital.

1.1. En règle générale, pour qu'une marchandise puisse se reproduire, il faut que, par sa circulation, son propriétaire puisse s'approprier les conditions qui lui permettront de répéter son procès de production. Opération que, dans son principe même, la circulation marchande rend toujours aléatoire, puisque nulle marchandise n'est jamais assurée de pouvoir réaliser sa propre valeur ou seulement son coût de production en se vendant, ou même tout simplement de pouvoir se vendre.

Ainsi en va-t-il aussi pour la force de travail devenue marchandise. La possibilité de sa reproduction est dès lors conditionnée par sa capacité à se vendre préalablement, et surtout à se vendre continuellement ou du moins régulièrement. Or différents facteurs contribuent à rendre cet acte d'échange aléatoire et irrégulier et, par conséquent, à rendre problématique la reproduction de la force de travail elle-même.

D'une part, en effet, comme toute marchandise, la force de travail peut ne pas trouver à se vendre, ne pas trouver d'acquéreur sur le marché. Structurellement, parce que, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, l'accumulation du capital s'accompagne nécessairement de la formation d'une surpopulation relative composée de travailleurs surnuméraires, dont le capital n'a pas ou plus besoin. Conjoncturellement, parce que l'achat-vente de la force de travail est soumise aux fluctuations périodiques de la production capitaliste, dans son ensemble comme dans chacune de ses sphères particulières, qui tantôt nécessite une main-d'œuvre abondante, tantôt en met une partie au chômage ou les voue à un emploi seulement temporaire, en la versant précisément dans « *l'armée de réserve* ». Mais, si le capital n'a

besoin d'exploiter la force de travail que de manière irrégulière et intermittente, le travailleur salarié a pour sa part, au contraire, besoin de consommer en permanence pour assurer son entretien et celui des siens, partant l'entretien et la relève de cette force de travail.

D'autre part, plus encore que les autres marchandises, la force de travail peut devenir invendable parce que sa valeur d'usage s'est dégradée. C'est qu'il s'agit d'une marchandise bien particulière : elle n'est jamais que la capacité de travail d'individus dont l'existence est inévitablement soumise à des aléas et déterminismes, naturels ou sociaux, tels que la maladie, l'accident du travail, l'infirmité (physique ou mentale), le vieillissement, etc. Ceux que ces aléas et déterminismes frappent se trouvent privés, temporairement, durablement ou même définitivement, de leur aptitude à prendre part au procès de production. Dès lors, ils ne peuvent plus vendre une force de travail devenue inutilisable par le capital, voire inexistante, ni par conséquent percevoir de salaire et se procurer des moyens de consommation. C'est là encore sinon l'entretien du moins le remplacement de leurs forces de travail qui devient problématique ou même impossible.

Autrement dit, dans sa forme la plus immédiate, tant qu'il se réduit à la simple circulation de la force de travail en tant que marchandise, le rapport salarial ne garantit aucune continuité dans la perception par le travailleur salarié d'un revenu monétaire lui permettant d'acquérir les moyens de consommation qui lui sont nécessaires, à lui-même comme aux membres de sa famille, pour assurer la reproduction de leur force de travail.

Sans doute, le capital peut-il en partie pallier cette difficulté en comptant sur la surabondance de forces de travail, autrement dit sur l'existence de la surpopulation relative. Mais ce qui est ici en question, c'est précisément l'entretien de cette surpopulation, qui ne peut jouer son rôle d'« armée industrielle de réserve » qu'à la condition que sa force de travail reste intacte pendant tout le temps où elle se trouve condamnée par le capital à l'inactivité. Autrement dit, les « travailleurs libres » doivent pouvoir consommer pendant qu'ils ne produisent pas, pendant qu'ils ne se trouvent pas employés par le capital, pour rester employables par lui au moment où la nécessité et la possibilité s'en feront sentir.

Cet ensemble de problèmes ne peut recevoir de solution, et n'a historiquement reçu de solution, que moyennant une transformation du rapport salarial. Cette transformation doit, en partie au moins,

mettre ce rapport à l'abri de la précarité à laquelle la simple circulation marchande de la force de travail soumet le procès de consommation des travailleurs salariés. Elle passe notamment par l'institution de revenus palliatifs : d'un ensemble de prestations en espèce ou en nature venant remplacer, momentanément ou définitivement, le revenu salarial dès lors que celui-ci fait défaut, de manière à assurer la continuité du procès de consommation, sans laquelle la reproduction de la force de travail se trouve compromise. Nous allons voir tout de suite que l'institution de pareils revenus est encore rendue nécessaire par d'autres exigences de la reproduction de la force de travail ; et comment de tels revenus peuvent être assurés dans le cadre de la production capitaliste et du rapport salarial.

1.2. En devenant marchandise, la reproduction de la force de travail ne se trouve pas seulement soumise à la précarité essentielle du rapport marchand. Elle se trouve également confrontée aux contradictions inhérentes à la socialisation marchande.

En effet, par hypothèse, par delà ses fluctuations locales et temporaires, le salaire correspond à la valeur sociale de la force de travail telle qu'elle est déterminée à l'intérieur d'une formation capitaliste déterminée à chaque étape de son développement historique. En tant que tel, le salaire assure donc une couverture moyenne, au moins minimale, de l'ensemble des besoins qui doivent être satisfaits pour garantir la reproduction de la force de travail individuelle. Or ces besoins sont en fait très inégalement développés entre les travailleurs salariés selon leur place dans le procès de travail, leur situation familiale (un célibataire a moins de besoins à satisfaire qu'un père de famille), leur destin naturel et social (maladie, accidents, invalidité, chômage, etc.). Autrement dit, comme c'est le cas pour tout type de marchandises, il existe d'inévitables inégalités entre les valeurs individuelles des forces de travail singulières qui composent la force sociale de travail, inégalités dont ne tient pas compte et ne peut pas tenir compte le salaire, qui correspond à une valeur sociale, donc moyenne, des forces de travail. Autrement dit encore, il existe nécessairement une contradiction entre la valeur générale des forces de travail et les conditions particulières dans lesquelles certaines d'entre elles doivent se reproduire, contradiction que le rapport salarial ne peut pas résoudre, du moins sous sa forme immédiate, mais que celle-ci contribue au contraire à poser.

Dans un premier temps, cette contradiction trouve sa solution dans la persistance de structures et de pratiques précapitalistes contribuant à la reproduction de la force de travail. L'apport du travail domestique des femmes mais aussi des enfants et des personnes âgées, l'entraide au sein de structures familiales larges ou de structures communautaires plus larges encore (villages, quartiers, organisations corporatives ou assimilées, etc.), de même que le maintien d'une base d'autoproduction domestique agricole et artisanale, tous ces facteurs concourent à compenser d'éventuels écarts entre valeur sociale et valeur individuelle des force de travail. Tout comme le capitalisme aura pu trouver dans ces persistances une solution temporaire aux problèmes précédemment évoqués liés à la précarité essentielle du rapport salarial et, par conséquent, à l'entretien de la surpopulation relative. Mais la dissolution progressive de ces structures et pratiques, entraînée par le développement du système capitaliste lui-même et commandée par la nécessité déjà souligné de faire entrer le prolétariat le plus complètement possible dans le rapport capitaliste, fait nécessairement éclater la précédente contradiction. Celle-ci ne trouve dès lors, là encore, plus d'autre solution que dans *la transformation du rapport salarial*, sous la forme du développement d'un salaire social ou salaire indirect. Entendons par là un ensemble de prestations en espèce (des allocations) ou en nature (mise à disposition gratuite ou quasi gratuite de moyens sociaux de consommation : équipements collectifs et services publics), auxquels tout travailleur salarié et les siens auront droit, sous certaines conditions, de la part de l'Etat ou d'organisme para-étatiques, pour combler l'écart existant entre la valeur sociale des forces de travail et leurs valeurs individuelles, pour faire face par conséquent aux conditions singulières dans lesquelles s'opère la reproduction des forces individuelles de travail. Ces prestations sont elles-mêmes financées par des prélèvements sur le revenu général de la société, en fait essentiellement sur la masse salariale globale. C'est dans cette mesure même qu'elles procèdent d'une *socialisation* du salaire et peuvent être dénommées *salaire social* (ou encore salaire indirect).

L'intérêt pour le capital d'une pareille socialisation du salaire est double. D'une part, en suspendant le bénéfice de ces prestations à la manifestation dûment contrôlée des besoins singuliers, de la valeur singulière de certaines forces de travail, et en les finançant sur le revenu général de la société, le capital assure, par l'intermédiaire de l'Etat,

la reproduction de la force sociale de travail à moindre coût, tout en tenant compte des inévitables inégalités des situations individuelles. Sans cette socialisation, il faudrait au contraire porter la valeur sociale de la force de travail au niveau des valeurs individuelles les plus élevées, autrement dit accepter une hausse générale des salaires de manière à permettre aux travailleurs les plus défavorisés de reproduire leur force de travail. Ce qui constituerait une solution infiniment plus coûteuse.

D'autre part, à travers cette socialisation du salaire, le prolétariat voit sa dépendance à l'égard du capital, se doubler d'une dépendance à l'égard d'appareils étatiques ou para-étatiques, exerçant un contrôle administratif sur les moindres actes de la vie quotidienne de ses membres. De plus, le développement de ce salaire social ou indirect, qui va progressivement représenter une part importante du revenu de certaines catégories de ménages salariés (notamment les plus exploités et les plus marginalisés), occulte un peu plus encore la nature du rapport capitaliste, en aggrave l'opacité, et rend encore un peu plus difficile la prise de conscience par les travailleurs des mécanismes de leur propre exploitation.

1.3. Ainsi, la simple circulation marchande de la force de travail, le rapport salarial dans sa forme immédiate n'assure pas, à lui seul, la possibilité du procès de consommation des travailleurs salariés, partant la reproduction de cette force. Encore moins est-il capable d'approprier ce procès aux exigences de la reproduction du capital.

Du point de vue du capital, le procès de consommation des travailleurs salariés doit en effet satisfaire à une double exigence, potentiellement contradictoire. D'une part, ce procès doit avoir pour résultat d'assurer la reproduction de forces de travail en quantité et qualité requises par les besoins de l'accumulation du capital. D'autre part et simultanément, cette reproduction doit se faire au moindre coût, puisque ce coût détermine la valeur sociale de la force de travail et, partant, limite la valorisation du capital.

Pour imposer ces deux contraintes tout en les rendant compatibles, il faut au capital non plus seulement modifier la forme du rapport salarial, mais encore s'emparer du contenu même du procès de consommation des travailleurs salariés. Plus précisément, il lui faut, à chaque phase de son développement historique, leur imposer *une norme de consommation*, c'est-à-dire orienter leur consommation vers

des moyens de consommation et des pratiques de consommation types, de manière à minorer la valeur sociale de leur force de travail tout en s'assurant de son adéquation aux exigences du procès de production. C'est que, comme Marx l'avait signalé, il entre « *un élément moral et historique* »³ dans la détermination de la valeur de cette force, c'est-à-dire des moyens de consommation et des pratiques de consommation reconnus comme nécessaires à sa reproduction, donc comme socialement légitimes, élément à la définition de laquelle participent tant les luttes de classes que le développement général de la civilisation. En fixant une norme de consommation, il s'agit en fait pour le capital de déterminer cet « *élément moral et historique* » de telle manière qu'il soit compatible avec les exigences changeantes de sa valorisation (et notamment de la formation de la plus-value relative). Et cette nécessité devient d'autant plus impérieuse que se développe la production capitaliste, qu'elle s'empare de l'ensemble du procès social de production et qu'en conséquence toutes les conditions matérielles d'existence tendent à être produites sous une forme capitaliste.

Ce qui est ici en jeu, c'est tout simplement l'appropriation par le capital du mode et du cadre de vie privée des travailleurs salariés, c'est-à-dire la détermination et le contrôle des éléments matériels, institutionnels et idéologiques de la vie des travailleurs salariés en dehors même des lieux et moments où ils opèrent directement sous son commandement, hors de l'espace-temps de la production. La domination du capital sur les travailleurs salariés doit ici s'étendre du procès de production au procès de consommation, de la sphère du travail à la sphère hors du travail, en leur imposant par exemple la structure familiale nucléaire, un nombre limité d'enfants, un habitat standardisé, un niveau déterminé d'équipements ménagers, des modes d'usage du temps libre, des rythmes quotidiens, hebdomadaires, annuels, etc. Les moyens dont use le capital à ces fins sont extrêmement divers, depuis la contrainte économique la plus directe et la plus grossière (l'impossibilité pour les travailleurs d'accéder à d'autres moyens et modes de consommation) jusqu'à la persuasion la plus sournoise et la plus fine (par le système scolaire, l'ensemble des médias, la publicité, etc.). Le résultat global de ce processus est une expropriation tendancielle des travailleurs salariés de la maîtrise et du sens même de leur propre existence, qui est désormais dirigée et commandée par le capital, aussi

3. *Le Capital*, I, 1, page 174.

bien hors du travail que dans le travail, tendance à laquelle seule leur résistance organisée, leur lutte de classe, peut fixer des limites en leur permettant de s'auto-organiser et de développer ainsi, éventuellement, une contre-société et une contre-culture.

En conclusion, non seulement la reproduction de la force de travail ne saurait être assurée par sa seule circulation marchande; mais encore elle fait intervenir toute une série de médiations qui débordent de loin et le procès capitaliste de production et même le mouvement cyclique $A - M - A'$ que décrit le capital comme valeur en procès. Par conséquent, il apparaît une nouvelle fois que le procès capitaliste de production ne trouve pas en lui-même toutes les conditions de sa répétition, donc que le capital ne produit pas à lui seul l'ensemble des conditions de sa reproduction. Ce que l'analyse du procès d'appropriation capitaliste du procès de production avait déjà suggéré se confirme ainsi: le mouvement du capital comme valeur en procès ne constitue pas le tout du procès de reproduction du capital.

2. Le procès de consommation des capitalistes

Le procès de consommation individuelle des capitalistes s'alimente à la plus-value qu'ils s'approprient. Plus précisément à la part de cette plus-value qui fait l'objet de leur consommation *improductive*, en étant dépensée par eux (et par les leurs) comme revenu monétaire; l'autre part étant vouée au contraire à la consommation *productive*, en étant avancée comme capital additionnel, en étant adjointe aux capitaux existants ou en faisant naître de nouveaux capitaux, en rendant par conséquent possible une accumulation du capital.

Dans la mesure où il s'alimente à la plus-value, le procès de consommation des capitalistes ignore les contraintes les plus caractéristiques auxquelles est soumis le procès de consommation des salariés. En effet, tant du moins que son capital parvient à se reproduire en tant que tel, donc en tant que valeur qui non seulement se conserve mais encore s'accroît d'une survaleur en un mouvement répétitif, chaque capitaliste est assuré de disposer d'un revenu monétaire qui lui permet d'acquérir les moyens de consommation qui sont nécessaires à sa reproduction non seulement comme agent du procès capitaliste de production mais encore plus largement comme membre de la classe dominante: il est assuré de pouvoir s'approprier non seule-

ment les moyens de consommation nécessaires à la reproduction de sa force de travail comme directeur et organisateur du procès de production, mais encore les moyens de consommation de luxe qui permettent, à l'ensemble des membres de sa famille, de « tenir leur rang », d'assurer leur position au sein de la bourgeoisie. Cependant, précisément dans la mesure où la consommation personnelle des capitalistes suppose un usage *improductif* de la plus-value, elle n'en pose pas moins problème au regard de la répétition du procès de production, donc de la reproduction du capital. Autrement dit, tout comme celui des travailleurs salariés quoique pour des raisons différentes, le procès de consommation des capitalistes n'en demande pas moins à être approprié aux exigences de cette reproduction, spécifiquement de sa reproduction élargie.

Les classes dominantes des modes de production précapitalistes faisaient toutes un usage largement improductif du surtravail ou du surproduit (ou produit net) qu'elles s'approprièrent. Elles le destinaient pour l'essentiel à des pratiques de consommation somptuaire telles que luxe privé, fêtes grandioses, splendeurs monumentales, guerres, etc. Cet étalage et ce gaspillage de richesses remplissaient un rôle idéologique de premier ordre : ils étaient destinés à légitimer leur supériorité et leurs privilèges aux yeux des classes dominées et exploitées, exceptionnellement invitées (lors de fêtes, de spectacles, de défilés, d'inaugurations de monument par exemple) à participer, de loin, à la vie de leurs maîtres⁴.

Comme nous le savons, la classe capitaliste se doit, au contraire, de faire un usage essentiellement productif du surtravail qu'elle s'approprie sous la forme de la plus-value. Elle doit le destiner non plus à une dépense somptuaire mais à développer la base matérielle de la société (ses forces productives) sous la forme de l'accumulation du capital. Pour cela, il lui faut flétrir – et d'abord à ses propres yeux – toutes les vertus de l'éthique aristocratique des anciens maîtres : le goût de la dépense ostentatoire, la jouissance, le luxe, l'oisiveté, la grandeur somptuaire ; et enseigner les préceptes étriqués de la morale bourgeoise et petite-bourgeoise : la nécessité de l'économie (dans tous les sens du terme), de l'abstinence, de la frugalité, du travail acharné, de l'épargne jusqu'à l'avarice, etc. : « *En opposition à la noblesse féodale,*

4. Cf. à ce sujet le célèbre essai de Georges Bataille, *La part maudite*, Paris, Editions de Minuit, 1967.

impatiente de dévorer plus que son avoir, faisant parade de son luxe, de sa domesticité nombreuse et fainéante, l'économie politique bourgeoise devait donc prêcher l'accumulation comme le premier des devoirs civiques et ne pas se laisser d'enseigner que, pour accumuler, il faut être sage, ne pas manger tout son revenu, mais bien en consacrer une bonne partie à l'embauchage de travailleurs productifs, rendant plus qu'ils ne reçoivent. »⁵ Cette éthique de l'accumulation, faisant de l'économie (de l'épargne) sa vertu suprême, a reçu des expressions variées au cours de l'histoire séculaire du capitalisme, à commencer par le protestantisme, qui en demeure l'expression à la fois originelle et classique en Occident⁶.

Du même coup, la légitimation historique par la classe capitaliste de sa propre domination se transforme elle aussi. Que ce soit à ses propres yeux ou à ceux des classes qu'elles dominent, la bourgeoisie se justifie précisément par sa capacité à développer les forces productives de la société et à soumettre le monde entier aux exigences de l'accumulation de ces forces sous la forme du capital : « *Le capitaliste n'a aucune valeur historique, aucun droit historique à la vie, aucune raison d'être sociale qu'autant qu'il fonctionne comme capital personnifié [...] Agent fanatique de l'accumulation, il force les hommes, sans merci ni trêve, à produire pour produire, et les pousse ainsi instinctivement à développer les forces productrices et les conditions matérielles qui seules peuvent former la base d'une société nouvelle et supérieure. Le capitaliste n'est respectable qu'autant qu'il est le capital fait homme.* »⁷ La légitimité socio-politique que les anciennes classes dominantes tiraient de la monumentalité ou de la splendeur festive, la bourgeoisie l'assure par le gigantisme des forces productives industrielles qu'elle développe et met en œuvre. Dans le même ordre d'idées, l'ouverture incessante de nouveaux marchés et l'extension du champ de la circulation du capital à la planète entière se substituent, chez elle, à la conquête militaire de nouveaux territoires comme mode de légitimation de l'exercice du pouvoir politique.

Cependant, au fur et à mesure où progresse la production capitaliste et que s'élargit par conséquent la masse de la plus-value disponible ; mais aussi sous l'influence du mode de vie de ce qui subsiste

5. *Le Capital*, I, 3, pages 28-29.

6. Cf. à ce sujet la célèbre étude de Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1904-1905), traduction française, Plon, 1964.

7. *Le Capital*, I, 3, page 32.

de l'ancienne aristocratie associée au partage de la plus-value (sous forme de l'intérêt ou de la rente foncière) par l'intermédiaire des alliances familiales⁸; sans compter les inévitables «frais de représentation» (les dépenses de consommation ostentatoire) qu'implique la nécessité précisément de «tenir son rang» dans sa propre classe et face aux autres classes pour asseoir son crédit (dans tous les sens du terme); le penchant à la jouissance reprend en partie ses droits au sein de la classe capitaliste et rentre alors en contradiction avec la nécessité de l'accumulation: «*Bien que sa prodigalité [celle du capitaliste] ne revête jamais les franchises allures de celle du seigneur féodal, bien qu'elle ait peine à dissimuler l'avarice la plus sordide et l'esprit de calcul le plus mesquin, elle grandit néanmoins à mesure qu'il accumule, sans que son accumulation soit nécessairement restreinte par sa dépense, ni celle-ci par celle-là. Toutefois il s'élève dès lors en lui un conflit à la Faust entre le penchant à l'accumulation et le penchant à la jouissance.*»⁹ Une production artistique considérable, romanesque et cinématographique surtout, a dépeint les mille et une facettes de ce conflit qui divise les différentes fractions de cette classe, y oppose générations et membres d'une même famille, et se répercute jusque dans «l'âme» de chaque capitaliste individuel¹⁰.

L'exigence de consacrer la majeure partie de la plus-value à l'accumulation du capital ne rentre d'ailleurs pas seulement en contradiction avec la tendance à la dépense et à la jouissance au sein de la classe capitaliste, que renforce les progrès de l'accumulation. Elle heurte tout aussi bien sa tendance à la thésaurisation sous ses différentes formes, notamment sous celle de la constitution de patrimoines, et plus largement encore la tendance qui se manifeste ainsi à subordonner l'accumulation du capital aux exigences de la reproduction (du maintien, du renforcement et de la transmission intergénérationnelle) de la position sociale des capitalistes eux-mêmes, tendances qui sont au cœur de la tentative constante de constituer des dynasties bourgeoises, par laquelle la classe dominante cherche à asseoir sa légiti-

8. Sur cette fusion entre grande bourgeoisie et vieille aristocratie dans le cas français, cf. les études menées par Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, notamment *Grandes fortunes. Dynasties familiales et formes de la richesse en France*, Payot, 1996; et *La Chasse à courre. Ses rites et ses enjeux*, Payot, 1993.

9. *Le Capital*, I, 3, page 34.

10. Cf. à ce sujet Henri Lefebvre, «Sociologie de la bourgeoisie», *Au-delà du structuralisme*, Anthropos, 1971.

timité tout comme à conjurer le spectre de sa propre fin. Cette gestion patrimoniale de l'accumulation, caractéristique d'un capitalisme familial mais qui s'est maintenue jusqu'à nos jours, entre ainsi nécessairement en conflit avec une gestion technocratique, impersonnelle, abstraite, prête à sacrifier les capitalistes eux-mêmes aux exigences de la reproduction du capital: à leur faire perdre, si nécessaire, une partie de leur pouvoir voire de leur propriété sur les moyens de production, en un mot à les exproprier, pour continuer à assurer l'accumulation du capital. Ce conflit est au cœur de l'histoire des grandes dynasties capitalistes, de leurs stratégies d'alliances familiales, destinées à préserver leurs fortunes et leurs positions sociales, tout en les rendant compatibles avec les exigences abstraites et impersonnelles de l'accumulation; il explique encore la structure de nombre de grands groupes industriels ou financiers actuels. Il constitue l'une des raisons de la séparation entre la propriété du capital et les fonctions capitalistes de direction et de gestion de l'accumulation, séparation rendue à la fois possible et nécessaire par le développement des formes socialisées du capital (capital par actions, capital d'Etat)¹¹.

Ainsi, le procès de consommation de la classe capitaliste est-il en proie à une constante contradiction entre l'usage productif et l'usage improductif de la plus-value, entre les exigences de l'accumulation élargie du capital et les tentations de l'élargissement de la sphères des jouissances privées des capitalistes et de leurs familles. Plus fondamentalement, ce que l'on devine ici, c'est l'existence d'une contradiction potentielle entre les exigences de la reproduction élargie du capital comme valeur en procès et celle de la bourgeoisie comme classe sociale, contradiction que l'on retrouve au sein de chaque capitaliste entre le «*fonctionnaire de l'accumulation*» qu'il est censé être et l'individu concret, multiple, divers, contradictoire qu'il est effectivement.

Pour résoudre cette contradiction, comme nous aurons encore l'occasion de le voir, Marx compte une nouvelle fois sur les contraintes et les vertus propres du procès d'ensemble de la production capitaliste. Selon lui, la nécessité générale de l'accumulation, commandée par la nature même du capital comme rapport social de production (fondée sur l'exploitation intensive de la force de travail)

11. Sur tous ces points, cf. Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, notamment *Grandes fortunes, op. cit.*; *Nouveaux patrons, nouvelles dynasties*, Calmann-Lévy, 1999.

et comme valeur en procès (valeur s'autonomisant, devenant à elle-même sa propre fin), s'impose aux capitalistes individuels par le médiation de la concurrence qu'ils se mènent. C'est essentiellement par l'intermédiaire des contraintes que les capitalistes s'imposent les uns les autres par la concurrence qu'ils sont amenés à se conduire en « *agents fanatiques de l'accumulation* » et à limiter d'autant leur frénésie de consommation improductive.

Cependant, ainsi que le suggèrent les rapides analyses précédentes, la régulation du conflit entre les exigences de l'accumulation et le désir de dépense ne peut s'effectuer seulement sous la pression des nécessités économiques imposées par la concurrence, aussi inéluctables soient-elles. A chaque étape de l'histoire de la bourgeoisie, elle a fait intervenir des médiations sociales (l'organisation dynastique des familles, leurs stratégies d'alliance matrimoniale), juridiques (en rapport avec l'évolution des formes de propriété du capital), mais aussi morales (en particulier cet *ethos* spécifiquement bourgeois fait de retenue dans la dépense, de contrôle de soi jusque dans l'excès, dont la formation requiert des médiations pédagogiques spécifiques, tant mentales que sociales) et même religieuses (comme l'a justement montré Max Weber). Le peu qui vient d'en être dit suffit à suggérer que la résolution de cette contradiction n'est pas et ne saurait être l'œuvre du seul mouvement cyclique de la valeur en procès, de ses effets de contrainte directs ou indirects sur les capitalistes, des pressions et sollicitations qu'elle exerce à leur rencontre.

3. Les conditions générales de l'appropriation capitaliste des procès de consommation

Pour sommaires qu'elles soient, les précédentes analyses n'en indiquent pas moins clairement que les deux procès de consommation, des travailleurs salariés d'une part et des capitalistes d'autre part, et leur appropriation aux contraintes de la reproduction du capital exigent des conditions qui excèdent de loin les résultats du seul procès capitaliste de production et même, plus largement, du mouvement cyclique de la valeur en procès qu'est le capital. *A fortiori* en est-il ainsi pour les conditions qui sont communes à l'ensemble de ces procès de consommation et qu'il me faut encore brièvement évoquer.

Au nombre de ces dernières, il faut compter, en premier lieu, la structure familiale bien particulière qui sert de cadre (de moyen et de fin) aux procès de consommation, tant des capitalistes que des travailleurs salariés : il s'agit de la famille nucléaire. Sans doute est-il possible de montrer en quoi cette structure familiale, caractérisée à la fois par la réduction de sa taille et de sa morphologie, par le choix réciproque des époux, l'inégalité dans la division sexuelle des tâches et des fonctions, l'importance accordée à l'éducation et à l'avenir socio-professionnel des enfants, enfin sa mise sous tutelle par l'Etat, répond aux nécessités des rapports capitalistes de production et de leur reproduction¹². Il n'empêche qu'une pareille structure sociale, qui aura mis des siècles à se former et à se diffuser, n'est en aucun cas un résultat immédiat du procès de production du capital, bien qu'elle compte parmi ses conditions. Sa formation a supposé, là encore, des médiations sociales, institutionnelles (juridico-politiques), idéologiques (morales et religieuses) qui débordent de très loin ce seul procès.

S'y ajoutent, en deuxième lieu – ainsi que Marx y fait souvent allusion, notamment lorsqu'il envisage les conditions d'existence de la classe ouvrière anglaise en dehors du procès de production¹³ –, la production de l'infrastructure matérielle adéquate au procès de consommation privé et à son sujet, la famille nucléaire, à savoir non seulement le logement familial, mais encore tout son environnement urbain : moyens de transports individuels ou collectifs, voies de communication, réseau de distribution d'eau et d'énergie (gaz, électricité), services d'entretien de la voirie, d'enlèvement des ordures, de police, d'urbanisme, etc. Autant de médiations qui ne sont pas, et ne peuvent pas être, les résultats immédiats du seul procès de production capitaliste, même si à chaque fois ce procès peut en assurer certains éléments. Remarque que l'on peut étendre aux équipements

12. Il convient ici de renvoyer aux travaux des historiens et sociologues de la famille nucléaire moderne et contemporaine, soulignant le lien étroit entre le développement de cette forme et structure familiales particulières et les rapports capitalistes de production, en particulier : Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Le Seuil, 1973 ; Edward Shorter, *Naissance de la famille moderne* (1975), traduction française, Le Seuil, 1977 ; François de Singly, *Sociologie de la famille contemporaine*, Nathan, 1993 ; Christine Delphy, *L'ennemi principal*, tome 1, Editions Syllepse, 1998.

13. Notamment dans *Le Capital*, I, 3, chapitre XXV, 5^e partie.

collectifs et aux services publics qui permettent aux travailleurs mais aussi aux capitalistes de se reposer, de se distraire, de se soigner, d'être assistés en cas de besoins particuliers (maladie, infirmité, charges d'enfants), etc., tous moyens socialisés de consommation non moins indispensables à leur entretien et à leur relèvement.

Car, en troisième lieu, comme les analyses précédentes y font allusion à plusieurs reprises, la reproduction des agents du procès de production, travailleurs salariés ou capitalistes, ne se réduit pas à l'entretien des agents existants ; elle implique aussi la production de nouveaux agents capables de venir remplacer ceux qui sont actuellement en activité quand, frappés par l'âge, la maladie ou la mort, ils ne pourront plus servir à valoriser le capital. Le processus de formation de nouvelles forces de travail, puisque c'est de lui dont il s'agit, fait intervenir, en plus de la famille nucléaire, de son procès de consommation et de son infrastructure matérielle, bien d'autres médiations encore, institutionnelles (structures d'enseignement général et professionnel) et idéologiques (pratiques pédagogiques, rapports au savoir, conceptions mêmes du savoir), que le seul procès capitaliste de production peut encore moins produire ou même seulement expliquer comme tels.

On peut en dire strictement autant, en quatrième lieu, en ce qui concerne la production, à chaque phase du développement du mode de production capitaliste, des normes de consommation qui structurent les pratiques de consommation des différentes classes, autant celles de la classe capitaliste que celles des travailleurs salariés. En ce qui concerne ces derniers, j'ai signalé au passage que l'imposition d'une telle norme suppose l'intervention de tous les moyens de contrainte et de persuasion qui assurent l'hégémonie de la classe dominante, c'est-à-dire sa capacité à faire accepter sa domination par les classes dominées elles-mêmes, au premier rang desquelles le prolétariat précisément. C'est dire que ces normes de consommation sont en fait les produits et les enjeux à la fois de la lutte des classes, et qu'elles revêtent à ce titre une signification nécessairement complexe et ambiguë. Par exemple, si la socialisation du rapport salarial a été en un sens une manière pour le capital de parfaire la dépendance du prolétariat en l'enfermant totalement dans le rapport salarial, elle aura aussi répondu en un autre sens à un intérêt et à une aspiration immédiats de ce dernier (échapper à la précarité et à l'insécurité du salariat réduit à sa forme simple de circulation marchande de la force de

travail) et a été, dans cette mesure même, autant le résultat de sa lutte de classe que de celle du capital.

Avec la lutte des classes et la nécessité de la réguler, de lui fixer des limites et des règles, c'est donc en dernier lieu l'Etat, en tant qu'instance unifiant un corps social divisé aussi bien qu'en tant qu'instrument de la domination de classe, qui est requis à titre de médiation par l'appropriation capitaliste des procès de consommation. Sans lui, ni la formation de la famille nucléaire, ni le système d'enseignement, ni la production des moyens socialisés de consommation (équipements collectifs et services publics), ni l'institution d'un salaire social, ni la fixation et la diffusion des normes sociales de consommation n'auraient pu avoir lieu.

En somme, les principales médiations nécessaires à l'appropriation capitaliste des procès de consommation ne sont pas et ne sauraient être l'œuvre ni du seul procès capitaliste de production, ni même de l'ensemble du mouvement du capital comme valeur en procès, alors même que cette appropriation constitue pourtant une condition essentielle de leur reproduction. Il apparaît ainsi clairement que le mouvement cyclique du capital comme valeur en procès, incluant la répétition périodique du procès de production, n'est qu'un moment partiel du procès *global* de reproduction du capital, entendu comme procès de production de l'ensemble des conditions de la reproduction du capital. Et nous commençons à deviner que c'est en définitive la *praxis* sociale entière, dans toute son étendue et toute sa profondeur, que le capital doit s'approprier, à travers un ensemble complexe de multiples médiations, pour assurer toutes les conditions de sa propre reproduction immédiate, de la simple répétition de son procès de production.

Partie III

LA REPRODUCTION DU CAPITAL DU POINT DE VUE DU PROCÈS DE CIRCULATION

La plupart des commentateurs du Capital ont eu tendance à négliger, voire purement ignorer, son Livre II et, plus largement, l'ensemble des analyses que Marx consacre au procès de circulation du capital. Ils n'en ont généralement pas compris le propos, en considérant que Marx n'y traite que de questions intéressant les seuls capitalistes, quand – comble du contresens – ils n'y ont pas vu une esquisse d'ouvrage de gestion!

Là encore, on gagne peut-être à revenir, dans un premier temps, aux Grundrisse. Car, bien que l'analyse du procès de circulation y soit nettement moins élaborée et moins maîtrisée dans sa précision conceptuelle que celle du Capital, certaines formulations de ces manuscrits en font peut-être mieux ressortir les enjeux. Marx y insiste en particulier sur le caractère fondamentalement contradictoire du procès de circulation qui, d'une part, s'affirme comme le procès dans et par lequel le capital se manifeste pleinement comme valeur en procès et, d'autre part, apparaît comme un obstacle que le capital cherche constamment à abolir, sans y parvenir bien entendu.

Pour en revenir au Livre II du Capital, la négligence avec laquelle il a été traité est d'autant plus étonnante et inexcusable qu'il a été composé (par Engels) à partir des manuscrits les plus tardifs rédigés par Marx, après la publication du Livre I, à la fin des années 1860 et au cours des années 1870¹. Il réunit donc en un sens les élaborations les plus abouties de Marx, dans lesquelles il est pleinement en possession de sa problématique et de sa conceptualité, notamment du point de vue de l'analyse du

1. Cf l'annexe 1.

procès de reproduction. Et il s'agit aussi d'un texte sur lequel il est revenu à de multiples reprises pendant ces années, indice à la fois de l'importance et de la difficulté des problèmes qu'ils entendaient y traiter et y résoudre.

A qui cherche à élaborer une théorie de la reproduction du capital ou, tout simplement, à faire la synthèse critique des analyses de Marx sur ce thème et ce problème, pareille négligence n'est donc tout simplement pas permise. Car, autant ces analyses se trouvent circonscrites dans le Livre I, limitées en définitive à son avant-dernière section, autant au contraire, comme nous allons le voir, elles occupent en un sens tout le Livre II, et pas seulement sa section III, à laquelle seule s'en sont tenus les rares commentaires de Marx qui se sont arrêtés sur ce thème et ce problème. A telle enseigne que les fameux « schémas de reproduction » exposés dans cette section passent encore couramment pour l'essentiel de ce que Marx aurait dit sur la question² ; alors qu'ils ne constituent qu'une partie de l'analyse par Marx de l'ensemble des conditions circulatoires de la reproduction.

Bien plus, il me faudra même faire une incursion dans la matière du Livre III pour traiter exhaustivement des questions relatives à la reproduction appréhendée sous l'angle du procès de circulation. Indice supplémentaire de leur ampleur et de l'impossibilité de les négliger et encore plus de les ignorer.

Comme dans la partie précédente, je procéderai ici en deux temps. Tout d'abord en analysant la nécessaire appropriation par le capital du procès de circulation marchande et monétaire, de manière à le transformer en un procès spécifiquement capitaliste, adéquat aux exigences de la valeur en procès qu'est le capital; avant d'aborder l'exposé des conditions de la répétition de ce procès, soit celles des conditions proprement circulatoires de la reproduction du capital. L'analyse des transformations que le capital fait subir à la médiation monétaire se trouvant placée à cheval sur les deux niveaux d'analyse, cela justifie son traitement distinct.

2. Cf. par exemple l'article « Reproduction » du *Dictionnaire critique du marxisme* (Georges Labica et Gérard Bensussan eds), PUF, 1985, pages 997-1002.

Chapitre VIII

L'APPROPRIATION DU PROCÈS DE CIRCULATION

Le procès de circulation du capital proprement dit se compose de deux phases. L'une se situe en amont du procès de production, elle en constitue l'antichambre: la valeur-capital avancée sous forme d'argent s'y échange contre les conditions de ce procès, moyens de production M_p d'une part, forces de travail T d'autre part, figurant tous deux comme marchandises sur le marché, $A - M (M_p + T)$. L'autre se situe en aval de ce même procès: elle consiste dans la vente des marchandises produites, partant dans la réalisation de leur valeur, incluant la plus-value formée dans le cours du procès de production, $M' - A'$, avec $M' = M + m$ et $A' = A + a$, m et a étant la plus-value sous forme respectivement de marchandise et d'argent.

Apparemment donc, la circulation du capital ne fait que reproduire les deux phases de la circulation simple, $A - M$ et $M - A$, achat et vente. En fait, elle s'en distingue profondément, comme nous le savons déjà. D'une part, par sa forme: au mouvement $M - A - M$ de la circulation simple, le capital substitue le mouvement $A - M - A'$. D'autre part et surtout par son contenu: alors que la circulation simple est circulation de *valeur*, valeur destinée à disparaître dans le procès de consommation; la circulation du capital est circulation de

valeur en procès, donc d'une valeur qui se conserve et s'accroît en tant que valeur dans le cours de sa circulation. Par conséquent, pour autant que la circulation du capital emprunte également les formes de la marchandise et de la monnaie (de l'argent), celles-ci n'y figurent que comme simples *formes fonctionnelles* du capital, ainsi que les appelle Marx: comme simples supports de la valeur en procès, comme médiations nécessaires du procès de conservation et d'accroissement de la valeur, bref non pas comme simples marchandise et argent, mais comme *capital-marchandise* et *capital-argent*¹.

Ce changement dans le contenu du procès de circulation va exiger des transformations d'une part des rapports entre procès de production et procès de circulation, d'autre part du procès de circulation lui-même. Autrement dit, le capital va devoir non moins *s'approprier le procès de circulation simple* (celui de la marchandise et de la monnaie) dont il résulte historiquement, l'approprier à sa nature de valeur en procès, qu'il ne lui a fallu s'approprier le procès de production en le transformant.

1. Les obstacles opposés au capital par le procès de circulation

1.1. Dans les modes de production précapitalistes, et pour autant que la circulation marchande s'y est développée, production et circulation demeurent encore des moments extérieurs l'un à l'autre. La production s'y effectue, pour l'essentiel, en vue d'un usage non médiatisé par l'échange marchand, en vue de l'autoconsommation par les producteurs de leurs produits; et seule une faible part du surproduit social y entre dans l'échange, pour permettre l'appropriation de ce que leur propre production ne fournit pas aux producteurs. La circulation ne détermine alors la production ni quant à son but ni quant à ses conditions.

1. Dans la première partie de *Un chapitre inédit du Capital*, Marx insiste longuement sur la différence qui sépare la marchandise simple, point de départ de l'analyse du capital et présupposé historique de son procès, de la marchandise en tant qu'elle est un produit du capital. Il indique en particulier que, dans son second statut, la marchandise individuelle perd son autonomie pour n'être plus qu'une médiation de et dans le procès de circulation et de reproduction du capital – ce que, dans *Le Capital*, Marx appelle une *forme fonctionnelle* du capital –, au point par exemple que son prix est essentiellement déterminé non plus par sa valeur individuelle mais par les exigences de la valorisation du capital dont elle est le produit et le support.

Avec le développement de la production marchande simple, au contraire, la circulation tend à devenir le but immédiat de la production, même si pour l'essentiel elle reste un moyen en vue de la reproduction du producteur en tant que tel. En effet, à ce moment là, ni les conditions objectives (les moyens de production) ni les conditions subjectives (la force de travail) du procès de production ne sont encore, en règle générale, dépendantes du procès de circulation, car elles ne sont pas encore elles-mêmes devenues des marchandises.

C'est précisément ce qui se produit au sein de la production capitaliste. Dès lors, on ne peut plus parler d'un procès de production séparé du procès de circulation ou, inversement, d'un procès de circulation séparé du procès de production. Les deux procès se médiatisent mutuellement, chacun d'eux étant à la fois la fin et le moyen de l'autre. Ils forment ainsi une unité qui n'est autre que celle du procès total du capital comme valeur en procès: « *Le procès total se présente comme unité des procès de production et de circulation; le procès de production sert de moyen au procès de circulation et réciproquement.* »²

De ces deux moments: procès de production et procès de circulation, nous savons que le premier est le plus important. C'est en effet le procès de production seul qui, dans sa dualité de procès de travail et de procès de valorisation, permet à l'argent de se convertir en capital: en valeur se conservant et s'accroissant en tant que valeur. Mais, apparemment, c'est l'inverse. D'une part, ce n'est qu'au sein du procès de circulation que le capital *apparaît* comme tel, se *manifeste* comme valeur en procès. La circulation *semble* ainsi être le véritable procès du capital, masquant l'origine de la valorisation du capital dans la consommation productive de la force de travail au sein du procès de production. Ce qui contribue évidemment à l'occultation du rapport capitaliste et à la mystification qui fait apparaître le capital comme une puissance capable de s'autovaloriser, de s'autoproduire, dimension essentielle du fétichisme du capital.

D'autre part, en régime capitaliste, la production n'a lieu que *par* et *pour* la circulation. Comme nous l'avons vu, la circulation se situe aussi bien en amont (achat des moyens de production et des forces de travail) qu'en aval (vente du produit) du procès de production. Dès lors, la production n'y apparaît plus que comme un simple détour nécessaire pour permettre au capital de se maintenir sans cesse

2. *Le Capital*, II, 1, page 93.

dans le procès de circulation perçu comme son véritable procès. Détour dont le capital va chercher à faire l'économie et dont il parviendra apparemment à se débarrasser par la constitution du capital marchand (commercial et bancaire) et plus encore du capital financier et des pratiques de spéculation qu'il implique, comme nous le verrons ultérieurement: « *C'est pourquoi toutes les nations adonnées au mode de production capitaliste sont prises périodiquement du vertige de vouloir faire de l'argent sans l'intermédiaire du procès de production.* »³

Dans le mode capitaliste de production, procès de production et procès de circulation forment donc une unité indissoluble que Marx nomme *le cycle du capital industriel*, et qui n'est autre que le mouvement de la valeur en procès pris dans son ensemble⁴. Ce cycle se constitue de trois stades ou phases :

$A - M$ ou échange du capital-argent contre les moyens de production M_p et les forces de travail T ;

P ou procès de production, aboutissant à convertir les moyens de production en une nouvelle marchandise M' , avec $M' = M + m$, puisque la valeur initiale a été engrossée d'une plus-value;

enfin $M' - A'$, la vente de la marchandise M' , son échange contre une quantité équivalente d'argent A' , opération qui permet de réaliser la valeur-capital initiale et la plus-value contenues en M' .

A chaque stade de ce procès cyclique, le capital se présente sous une forme définie: capital-argent A , capital productif P , capital-marchandise M , forme sous laquelle il doit accomplir à chaque fois une fonction déterminée, raison pour laquelle Marx les dénomme formes fonctionnelles. Le procès total implique donc que le capital revête et rejette successivement ses trois formes fonctionnelles de capital-argent, de capital productif et de capital-marchandise.

De ce fait aussi, le procès total peut lui-même se représenter sous trois formes ou figures différentes, chacune se distinguant des autres par la forme fonctionnelle du capital qui lui sert à la fois de point de départ et de point d'arrivée. On peut ainsi distinguer :

3. *Id.*, page 54.

4. Je rappelle que Marx nomme *capital industriel* un capital simultanément en fonction dans le procès de production et le procès de circulation; par opposition au *capital marchand* (commercial ou bancaire) qui n'est en fonction que dans le procès de circulation.

le cycle du capital-argent: $A - M (M_p + T) \dots P \dots M' - A'$

le cycle du capital productif: $P \dots M' - A' - M (M_p + T) \dots P$

le cycle du capital-marchandise: $M' - A' - M (M_p + T) \dots P \dots M'$

Les points de suspension indiquent à chaque fois l'interruption du procès de circulation par le procès de production.

Dans les trois cas, on constate qu'il s'agit bien d'un procès cyclique puisque, dans sa dernière phase, le capital se présente toujours sous la forme fonctionnelle sous laquelle il a entamé la suite de ses métamorphoses, donc sous une forme qui lui permet de la reprendre, de parcourir à nouveau l'ensemble du procès, et ce quelle que soit la figure de ce cycle qu'on considère.

Cette unité indissoluble du procès de production et du procès de circulation permet d'expliquer les spécificités formelles (au sens de spécificités de forme) de la circulation du capital relativement à la circulation simple, celle de la marchandise et de la monnaie. Spécificités que j'ai déjà soulignées en introduisant la définition du capital comme valeur en procès. A cette occasion, nous avons vu notamment que la circulation du capital se présente précisément comme un procès *circulaire* (cyclique) qui peut *indéfiniment* se reprendre; alors que la circulation simple est, au contraire, un procès *linéaire* qui prend nécessairement *fin* dans la consommation de la marchandise ou la thésaurisation de l'argent. Nous comprenons désormais que ces différences formelles entre les deux procès renvoient en fait à une différence de contenu, de substance: alors que la circulation simple repose sur la dissociation d'avec son principe moteur, le procès de production, ce qui ne lui permet pas de se relancer immédiatement, c'est l'unité des deux procès au sein du cycle du capital industriel qui permet à la circulation du capital de se répéter incessamment. Et réciproquement d'ailleurs, cette unité assure tout aussi bien la possibilité d'une répétition indéfinie du procès de production, en lui permettant de métamorphoser ses résultats (la conservation et l'accroissement de la valeur initiale sous forme d'une nouvelle marchandise) en ses propres conditions (de nouveaux moyens de production et de nouvelles forces de travail pour une reprise du procès de production à échelle identique ou élargie).

1.2. Mais si le procès de production et le procès de circulation constituent ainsi une unité indissoluble au sein du cycle du capital industriel, cette unité n'en est pas moins *contradictoire*. Car, condi-

tion du procès de production du capital et de sa répétition périodique, le procès de circulation en est aussi, à divers titres, sa négation.

En premier lieu, le procès de circulation constitue *une interruption* du procès de production, ce que manifeste clairement le cycle du capital productif. Or le capital exige une parfaite continuité de son procès de production. D'une part, cette continuité est fréquemment requise par les impératifs techniques du procès de travail qui sert de contenu et de support au procès de valorisation du capital. D'autre part, toute interruption prolongée du procès de production s'accompagne d'une détérioration de la base matérielle du capital productif (des locaux, des machines, etc.), donc de sa dévalorisation, sans que la valeur ainsi perdue ait pu se transmettre à un produit quelconque et puisse par conséquent être récupérée par la vente de ce dernier: elle constitue donc une perte nette pour le capital. Enfin et surtout, le capital n'est valeur en procès que pour autant qu'il séjourne dans le procès de production. Pour lui, quitter ce procès, c'est perdre le lien vital avec l'exploitation de la force de travail dont il tire toute sa substance en tant que capital, en tant que valeur en procès. Il lui est donc nécessaire de conserver en permanence, et au plus haut degré possible, ce lien, donc de séjourner de la manière la plus continue possible dans le procès de production.

Dans cette mesure même, en second lieu, le procès de circulation apparaît comme *une limite* imposée au procès de valorisation du capital. Car, le procès de circulation ne formant ni valeur ni plus-value, le capital ne se valorise pas durant toute sa période de circulation, durant tout le temps où il séjourne dans le procès de circulation. Il est alors du *capital improductif*. Sa période de circulation est donc, pour le capital, du temps perdu; et, toutes choses égales par ailleurs, sa mise en valeur est, en définitive, inversement proportionnelle à la durée de cette période de son cycle: « *Ainsi la période de circulation du capital restreint d'une façon générale sa période de production et par conséquent son procès de mise en valeur. Elle restreint ce procès proportionnellement à sa propre durée.* »⁵

De plus, tous les travaux rendus nécessaires par le procès de circulation proprement dit (vente et achat, comptabilité, gestion de la trésorerie, production et reproduction de la matière monétaire) supposent qu'une partie du capital avancé le soit de manière improductive,

5. *Le Capital*, II, 1, pages 115-116.

sous forme de forces de travail et de moyens de production n'engendrant ni valeur ni plus-value, constituant autant de faux frais du procès de production que le capital doit cependant consentir et qui viennent en définitive en déduction de la plus-value: « *La loi générale est que tous les frais de circulation qui résultent uniquement du changement de forme de la marchandise n'ajoutent pas de valeur à cette dernière. Ce sont simplement des frais de réalisation de la valeur, de passage de la valeur d'une forme à l'autre. Le capital dépensé pour ces frais (y compris le travail auquel il commande) rentre dans les faux frais de la production capitaliste. Ces frais sont nécessairement compensés à partir du surproduit et, pour la classe capitaliste prise dans son ensemble, ils viennent en déduction de la plus-value, du surproduit, tout comme le temps dont l'ouvrier a besoin pour acquérir ses moyens de subsistance est pour lui du temps perdu.* »⁶ De ce double point de vue, le procès de circulation apparaît comme un procès de dévalorisation du capital, comme Marx le souligne expressément dans les *Grundrisse*: « [...] *si le temps de travail est l'activité créatrice de valeur, le temps de la circulation du capital est le facteur de dévalorisation.* »⁷

Ainsi l'articulation entre le procès de production et le procès de circulation, impliquant la subordination du second aux exigences du premier, pose-t-elle au moins deux problèmes immédiats au capital. Il s'agit pour lui, simultanément:

- d'assurer la continuité du procès de production, sa répétition sans arrêt ni temps mort, et ce malgré les inévitables interruptions périodiques qu'occasionne le procès de circulation;
- de réduire à la fois le temps de circulation: le temps pendant lequel le capital séjourne dans le procès de circulation; et les frais de circulation: les avances additionnelles de capital que nécessitent les métamorphoses de la valeur-capital dans le procès de circulation.

2. Assurer la continuité du procès de production

Le capital doit donc séjourner en permanence dans le procès de production; sans quoi il cesse d'être capital, c'est-à-dire valeur en procès. Et pourtant il lui est tout aussi nécessaire d'en sortir constamment pour accomplir les actes de circulation sans lesquels il ne peut

6. *Id.*, page 137.

7. *Grundrisse*, tome 2, page 31.

ni se réaliser comme valeur en procès, c'est-à-dire réaliser la valeur et la plus-value qu'il a formée au sein du procès de production, en vendant le produit-marchandise; ni assurer la continuité du procès de production lui-même, en renouvelant les actes d'achat des facteurs objectifs et subjectifs de ce procès, les moyens de production et les forces de travail.

Cette contradiction ne peut se dépasser que de la façon suivante. Tout capital industriel doit nécessairement se diviser en différentes fractions dont, alternativement, l'une devra se trouver au sein du procès de production pendant que les autres accompliront les métamorphoses nécessaires du procès de circulation. Autrement dit, en permanence, une des fractions du capital doit remplir la fonction de capital productif, pendant que deux autres effectuent les fonctions de capital-argent et de capital-marchandise. Ce qui n'est à son tour possible qu'à la condition que ces différentes fractions parcourent simultanément, l'une à côté de l'autre, les phases successives du procès total, l'une décrivant ainsi le cycle du capital-argent tandis que l'autre décrit celui du capital productif et que la troisième décrit le cycle du capital-marchandise: « *C'est pourquoi le cycle effectif du capital industriel en sa continuité n'est pas seulement l'unité des procès de circulation et de production, mais l'unité de ses trois cycles sans exception. Mais il ne peut constituer cette unité qu'à la condition que les différentes parties du capital traversent tour à tour les phases successives du cycle, puissent passer d'une phase, d'une forme fonctionnelle, à l'autre, c'est-à-dire que le capital industriel, en tant qu'ensemble de ces fractions, soit engagé simultanément dans ses phases et fonctions différentes et ainsi décrive simultanément les trois cycles.* »⁸

Le cycle total d'un capital industriel répond ainsi au schéma suivant:

| | Phase I | Phase II | Phase III |
|--------------|------------------|------------------|------------------|
| Fraction I | $P... M'$ | $M' - A'$ | $A - M(M_p + T)$ |
| Fraction II | $A - M(M_p + T)$ | $...P... M'$ | $M' - A'$ |
| Fraction III | $M' - A'$ | $A - M(M_p + T)$ | $...P... M'$ |

Ce schéma met en évidence qu'en se scindant en trois fractions différentes, un même capital industriel peut en permanence être engagé dans chacune des trois phases de son cycle et se présenter en permanence sous chacune de ses trois formes fonctionnelles, en particulier

8. *Le Capital*, II, 1, page 95.

sous celle de capital productif. Cela n'est cependant possible que parce que, lorsqu'une fraction quitte une des phases pour entrer dans la suivante, une autre fraction quitte la phase antérieure pour la remplacer, tandis qu'elle est elle-même remplacée dans cette phase antérieure par la troisième fraction qui quitte la phase encore antérieure. Dès lors, la continuité de la présence du capital sous chacune de ses trois formes fonctionnelles, et notamment sous celle de capital productif, du capital séjournant dans le procès de production, en dépit des discontinuités constantes qu'impliquent les métamorphoses formelles du capital au cours de son cycle, n'est possible qu'à la condition que ses différentes fractions parcourent côte à côte, parallèlement et de manière synchrone, les différents cycles du capital industriel. Si bien que, grâce à son fractionnement, à chaque moment, tout capital industriel se présente simultanément sous ses trois formes fonctionnelles, occupent simultanément les trois phases de son cycle: « *Considéré comme un tout, le capital occupe donc ses différentes phases simultanément, par juxtaposition dans l'espace. Mais, sans arrêt, chaque fraction passe successivement d'une phase, d'une forme fonctionnelle, à l'autre, fonctionnant ainsi successivement dans chacune d'elles. Les formes sont donc des formes fluides, et leur simultanéité est l'œuvre de leur succession.* »⁹

La synchronie nécessaire des mouvements des différentes fractions du capital, grâce à laquelle seule la continuité du procès de production peut être assurée, ne va évidemment pas de soi, elle risque au contraire d'être compromise par différents accidents du procès cyclique. Elle suppose en particulier que chaque capitaliste pallie les éventuelles irrégularités du procès de circulation, par exemple en constituant des stocks de matières premières ou de matières auxiliaires, pour prévenir toute interruption fortuite dans l'approvisionnement de ces produits; ou en conservant un fonds de réserve monétaire pour faire face à d'éventuels accidents ou pannes du procès de production, d'éventuels retards dans le reflux du capital-argent ou d'éventuelles hausse de la valeur ou du prix des éléments du procès de production; etc.

Tout cela revient à dire qu'un capital industriel ne peut assurer la continuité de son procès de production immédiat, donc la continuité de son procès de reproduction, qu'en faisant séjournier en permanence une fraction de lui-même dans le procès de circulation: « [...] en

9. *Id.*, page 97.

*réalité on ne peut engager dans le procès de production qu'une partie du capital industriel, si l'on veut que la production ne soit pas interrompue. Pendant qu'une partie se trouve dans la période de production, une autre doit se trouver dans la période de circulation. En d'autres termes: l'une des parties ne peut fonctionner comme capital productif qu'à la condition que l'autre partie, sous forme de capital-marchandise ou de capital-argent, reste soustraite à la production proprement dite.»*¹⁰ Une fraction déterminée de chaque capital industriel, partant une fraction de l'ensemble du capital social, est donc vouée à séjourner en permanence au sein du procès de circulation, et par conséquent condamnée à rester *improductive*, soit sous forme de capital-marchandise en cours de réalisation, soit sous celle de capital-argent en cours de reconversion en éléments du capital productif.

En définitive, le capital ne peut assurer la continuité de son procès de production qu'en stérilisant en permanence une partie de lui-même au sein du procès de circulation. Ce qui contredit pourtant formellement sa nature de valeur en procès, valeur destinée à s'accroître sans cesse en tant que valeur. Et cette fraction du capital ainsi stérilisée est, toutes choses égales par ailleurs, d'autant plus importante que la période de circulation est plus longue, autrement dit que la vitesse de circulation du capital est plus lente. D'où l'importance cruciale qu'il y a à accélérer cette circulation, comme nous allons le voir à présent.

3. Réduire le temps et les frais de circulation

3.1. En fait, pour une quantité donnée de valeur-capital à avancer à chaque période de production et pour une période de production donnée, la période de circulation exerce *un triple effet négatif*.

D'une part, elle accroît la masse du capital à avancer, sous forme de capital de circulation, pour assurer la continuité du procès de production à même échelle. Ce capital additionnel est dans le même rapport au capital en fonction dans le procès de production que le temps de circulation au temps de production. L'avance additionnelle de capital improductif est donc, pour un capital productif donné, proportionnelle à son temps de circulation.

D'autre part, ce dernier accroît d'autant le temps de rotation du capital circulant, somme de ses temps de production et de circulation.

10. *Id.*, page 246.

La période de circulation diminue donc le nombre de rotations qu'un même capital peut effectuer sur une année (en prenant l'année comme unité de mesure de la rotation du capital), soit le nombre de fois où il peut répéter son procès de production. La période de circulation détermine donc négativement (elle limite) la masse de la plus-value qu'un capital donné peut former et réaliser durant une année, toutes choses restant égales par ailleurs (notamment le taux de plus-value).

Enfin, en limitant ainsi la masse de la plus-value qu'un même capital peut former et réaliser, la période de circulation restreint du même coup les possibilités d'accumulation, d'élargissement de l'échelle de la production au cours de l'année et, par conséquent, pour un taux de plus-value donné, là encore la masse de la plus-value formée. Tout ce qui freine la rotation du capital circulant freine aussi en définitive l'accumulation du capital et, par conséquent, l'agrandissement extensif et intensif de l'échelle à laquelle il peut se mettre en valeur par l'exploitation du travail.

En bref, plus la période de circulation est longue, plus la masse du capital additionnel à avancer pour assurer la continuité du procès de production est élevée, et moins la masse de la plus-value extraite est importante. La période de circulation est donc bien un facteur déterminant négativement la valorisation du capital. Et c'est donc une nécessité impérieuse pour le capital que de la réduire au minimum, en accroissant sans cesse la vitesse de circulation de ses différents éléments composants.

« *Time is money* »: telle est bien en définitive la devise du capital, au sein du procès de circulation tout comme au sein du procès de production. Dans l'un comme dans l'autre procès, il est aux prises avec le temps; dans l'un et l'autre procès, le temps (naturel et social) s'avère l'ennemi du capital, ce contre quoi il ne cesse de lutter. Dans le procès de production, il s'agit pour lui non seulement de ne pas dépenser plus de temps que le temps de travail socialement nécessaire (nécessaire en moyenne dans la société à un état donné de son développement), mais encore de réduire autant que possible le temps de travail nécessaire pour accroître d'autant le temps de surtravail. Tandis que, dans le procès de circulation, il s'agit, selon une formule saisissante de Marx, de « *circuler sans temps de circulation* »¹¹. Si d'un

11. « *Le capital tend donc nécessairement à circuler sans temps de circulation.* » *Grundrisse*, tome 2, page 171.

côté le capital essaie d'étirer le temps en longueur (d'accroître la journée de travail ou la part de cette journée occupée par le surtravail), de l'autre, il s'efforce de le contracter au maximum¹².

3.2. Pour réduire la période de circulation du capital, il faut en premier lieu *développer les voies de communication et les moyens de transport*, de manière à accélérer la circulation physique des valeurs d'usage qui servent de supports aux formes fonctionnelles du capital, et à raccourcir le temps nécessaire à la double conversion $A-M_p$ et $M-A'$, dans un contexte d'élargissement croissant des échanges tendant à la constitution d'un marché mondial. Car la circulation de la valeur ne peut se détacher qu'en partie de celle de la valeur d'usage; et toute accélération de la première nécessite toujours une accélération de la seconde et reste en définitive conditionnée par elle.

Dans le même ordre d'idées, il faut procéder à *la concentration grandissante des lieux de production et des marchés*, en rapprochant autant que possible les premiers des seconds, de manière à limiter l'espace à parcourir par les marchandises. Dans une certaine mesure, le développement des moyens de communication et de transport y contribue. Et on devine aussi que c'est là l'un des principaux facteurs et enjeux du processus d'urbanisation des sociétés capitalistes, qui rassemble dans et autour des centres urbains hommes, marchandises et capitaux: « *Cette concentration accélérée, en des points déterminés, de masses d'hommes et de capitaux, s'accompagne de la concentration de ces masses de capitaux dans un petit nombre de mains. En même temps se produisent des modifications et des déplacements par suite des changements opérés dans la situation relative des lieux de production et des marchés par la transformation des moyens de communication.* »¹³ En définitive, ce qui est ainsi rendu nécessaire, c'est l'appropriation de l'ensemble de l'espace social aux impératifs de la circulation du capital, impliquant son bouleversement, son

12. A travers sa circulation et sa rotation, le capital est en proie non seulement *au* temps (à la durée) mais *aux* temps: à la multiplicité des temps et à leur discordance, à l'asynchronie et à la désynchronisation. Discordance entre les temps de travail et de production, discordance entre les temps de production et de circulation, discordance entre la rotation du capital fixe et celle du capital circulant. J'y reviendrai lorsque j'étudierai les cycles et les rythmes de la reproduction du capital et leur incidence sur les crises du procès de reproduction du capital; cf. *infra* chapitre XVIII.

13. *Le Capital*, II, 1, page 232.

réaménagement de fond en comble. Ce qui dépasse de loin les seules possibilités du procès de production et de circulation du capital; j'y reviendrai à la fin de ce chapitre.

3.3. *La création et le développement du capital marchand*, sous la double forme du capital commercial et du capital bancaire, constitue un second moyen d'accélérer la vitesse de circulation de l'ensemble du capital social, en même temps qu'un moyen de diminuer ses frais de circulation. En et par lui, les fonctions de capital-marchandise et de capital-argent deviennent des opérations spécifiques de capitaux particuliers, distincts des capitaux industriels, autonomisés au sein du procès de circulation. La constitution du capital marchand opère donc une puissante concentration et centralisation du travail, vivant et mort, assurant la circulation du capital industriel, ainsi du capital productif. Deux effets positifs en résultent pour ce dernier.

D'une part, cette centralisation par le capital commercial et par le capital bancaire des opérations nécessaires à l'accomplissement des fonctions du capital-marchandise (achat et vente) et du capital-argent (encaissement et décaissement, comptabilité, thésaurisation) rend possible la mise en œuvre, au sein des procès de travail correspondants, des méthodes capitalistes de domination et d'exploitation du travail en général: coopération à grande échelle, division du travail, mécanisation et automatisation de tâches parcellarisées s'introduisent ainsi dans les procès de travail assurant la circulation du capital aussi bien et du même mouvement que dans ceux mis en œuvre pour en assurer la production. Il en résulte un accroissement de l'intensité et de la productivité de ces travaux, partant une diminution du temps nécessaire à leur accomplissement, et par conséquent une accélération de la circulation de l'ensemble du capital social. Dans une moindre mesure, le même effet peut être obtenu en soumettant aux mêmes méthodes la part du travail vivant assurant les actes de circulation des capitaux industriels. Ainsi les méthodes mises au point par le capital pour accroître l'exploitation du travail productif finissent-elles toujours par s'étendre aux travaux improductifs assurant sa circulation, dans le même but: économiser du travail vivant, pour accroître la valorisation du capital, dans un cas en produisant le maximum de plus-value, dans l'autre en économisant en maximum (en limitant les frais de circulation).

D'autre part, toujours sous l'effet de la centralisation des opérations de circulation marchande et monétaire qu'opèrent le capital commercial et le capital bancaire, il se produit une diminution relative de la masse du capital qu'il faut avancer pour assurer la circulation du capital, capital improductif par définition, augmentant d'autant la part qui peut être utilisée productivement (au sens capitaliste: pour former de la plus-value). Car cette centralisation entraîne des économies d'échelle, en ce qui concerne tant le travail mort que le travail vivant: « *Compter avec des gros chiffres ne demande pas plus de temps que de compter avec des petits, mais dix achats à 100 £ coûtent dix fois plus de temps qu'un achat à 1000 £ [...]. Il en est ainsi parce que, dans le commerce, bien plus que dans l'industrie, la même fonction, qu'elle soit accomplie à grande ou à petite échelle, coûte le même temps de travail [...]. Cent petits comptoirs coûtent infiniment plus cher qu'un grand, cent petits entrepôts qu'un grand, etc.* »¹⁴ A quoi s'ajoutent là encore les économies de travail vivant, déjà signalées, mais aussi la dévalorisation de la force de travail des salariés commerciaux, que permet l'importation dans les activités chargées d'assurer le procès de circulation des méthodes capitalistes d'exploitation du travail éprouvées au sein du procès de production.

Capital commercial et capital bancaire permettent donc tout aussi bien de diminuer relativement les frais de circulation de l'ensemble du capital social. Contrairement à une représentation courante, ils ne constituent donc pas des formes purement parasites du capital: ils contribuent, à leur façon, à la dynamique et à l'efficacité d'ensemble du capital social.

3.4. En troisième lieu, parmi les méthodes développées par le capital pour accroître sa vitesse de circulation, il faut compter *le développement du système de crédit*.

C'est le cas tout d'abord pour ce qui concerne *le crédit commercial*. Il s'agit du crédit que s'accordent directement et mutuellement les capitalistes lorsqu'ils procèdent à des échanges entre eux, chacun se faisant alternativement créancier et débiteur, donnant son crédit d'un côté à ses clients et en recevant de l'autre de ses propres fournisseurs. Grâce au développement de cette forme immédiate du crédit intercapitaliste, le capital accélère sa propre vitesse

14. *Le Capital*, III, 1, pages 304-305.

de circulation: « *Accélération par le crédit des différentes phases de circulation, de la métamorphose des marchandises, outre la métamorphose du capital; par conséquent, accélération du procès de reproduction en général.* »¹⁵ Pour s'en convaincre, il suffit d'imaginer ce qui se passerait si tous les capitalistes exigeaient le paiement au comptant dans leurs échanges entre eux: il s'ensuivrait un ralentissement général du rythme des affaires, chacun devant attendre pour vendre que son client puisse payer comptant (donc qu'il soit lui-même parvenu au préalable à vendre ses marchandises au comptant) et devant de même attendre pour acheter de pouvoir payer comptant (donc d'être lui-même parvenu à vendre au comptant). Au contraire, grâce au développement du crédit commercial, le capital se rend relativement autonome par rapport au temps que prennent les reflux périodiques d'argent auxquels il est subordonné – mais non pas par rapport à la nécessité que ces flux se produisent effectivement de manière régulière; j'y reviendrai lorsque j'analyserai le développement de la monnaie de crédit.

Quant au *crédit bancaire*, il participe aussi de cette lutte incessante du capital contre son propre temps de circulation. Si le crédit commercial accélère la reconversion du capital-marchandise en capital-argent, le crédit bancaire, pour sa part, accélère la reconversion du capital-argent en capital productif: il lui évite de rester improductif sous forme de trésor dans l'antichambre du procès de circulation, sous forme de « *capital en jachère*»: « *Contraction des fonds de réserve: ce qui peut être considéré d'un double point de vue: d'une part, comme une diminution du moyen de circulation et, d'autre part, comme la réduction de la partie du capital qui doit toujours exister sous forme argent.* »¹⁶

En effet, dans son analyse du procès de rotation du capital, Marx montre qu'une partie de tout capital industriel figure toujours, en quantité variable et pour des durées variables, sous forme de capital-argent latent, potentiel, attendant d'entrer en fonction dans le procès de production ou de circulation, stagnant et s'accumulant en marge de ces procès, à divers titres qui peuvent parfaitement se confondre au demeurant:

15. *Le Capital*, III, 2, pages 101-102.

16. *Id.*, page 102.

– en qualité de fonds d'achat et de paiement, en attente d'être converti contre les éléments du procès de production, ce qui ne se produit que de manière discontinue et périodique;

– en qualité de fonds de réserve monétaire, permettant de faire face aux éventuels aléas du procès de production (pannes et réparation des moyens de travail) comme du procès de circulation (des reflux d'argent moins rapide que prévus, un changement intervenant dans le prix voire dans la valeur des marchandises), ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le mentionner;

– en qualité de capital circulant qui se libère au cours de la rotation, soit de manière régulière et normale (du fait de la désynchronisation des périodes de production et de circulation), soit de manière accidentelle (par exemple à la suite d'une baisse des prix des éléments composant le capital productif ou d'une interruption momentanée ou durable de la marche normale des affaires);

– en qualité de fonds d'amortissement : il s'agit de la fraction du capital fixe qui se libère à chaque rotation, correspondant à la valeur de la part des moyens de travail qui a été consommée, valeur qui s'accumule en attendant de devoir remplacer ces moyens au terme de leur vie physique;

– enfin, en qualité de fonds d'accumulation, de thésaurisation d'une partie de la plus-value en attendant qu'elle atteigne le volume approprié à sa conversion en un capital additionnel, volume variable selon les conditions techniques et économiques de la production.

Et on peut en dire autant, *mutatis mutandis*, de tout capital commercial. En se faisant les caissiers des capitalistes actifs (industriels ou commerçants), les banquiers centralisent ce capital-argent latent; et, en le leur prêtant, ils lui évitent de rester improductif, sans possibilité de se valoriser: «[...] à l'intérieur du système de crédit, tous ces capitaux potentiels deviennent, de par leur concentration entre les mains des banques, etc., du capital disponible, loanable capital, du capital-argent, qui n'est plus capital passif, perspective d'avenir, mais capital actif, capital usuraire (l'usure signifiant ici accroissement).»¹⁷ Dans cette même mesure, le crédit bancaire est *in fine*, tout comme le crédit commercial, une forme de prêt entre capitalistes actifs eux-mêmes, à cette double différence près que la valeur-capital avancée l'est ici sous forme d'argent et non plus de marchandise; et que le prêt passe par l'in-

17. *Le Capital*, II, 2, page 139.

termédiaire du système bancaire: le capital-argent latent des uns, déposé en banque, est mis à disposition des autres qui le font fonctionner comme capital-argent actif dans le procès de production ou de circulation pour leur propre compte.

Le développement du *crédit à la consommation* peut également se comprendre dans cette perspective, bien qu'il s'agisse là d'une forme de crédit non plus entre capitalistes mais entre capitalistes (marchands) et salariés (raison pour laquelle Marx ne l'a pas envisagée). En effet, surtout dans les formations capitalistes développées, la quasi totalité des moyens de consommation qui alimentent le procès de consommation des travailleurs salariés est constituée de marchandises qui sont autant de produits du capital: la dépense du salaire permet en fait la réalisation de cette partie du capital-marchandise social qui se composent de moyens de production nécessaires. Autrement dit, la dépense de son salaire par le travailleur salarié est, en un sens, elle-même un moment du cycle du capital industriel. Par conséquent, il faut soumettre la première à l'impératif de célérité du second: il faut que l'échange du salaire contre les marchandises produites par le capital soit le plus rapide possible.

Cet impératif ne pose aucun problème tant que la norme de consommation des travailleurs salariés n'inclut que les moyens de consommation les plus immédiats, correspondant aux besoins à satisfaire quotidiennement ou hebdomadairement. Il en va cependant différemment dès que la norme de consommation des travailleurs salariés inclut des moyens dont la valeur excède la valeur (hebdomadaire, mensuelle ou même annuelle) de la force de travail. C'est le cas notamment pour ce qu'on appelle couramment les biens durables: le logement, l'équipement électro-ménager, l'automobile, etc. S'il devait les payer comptant, un ménage de salariés ne pourrait s'approprier de tels biens qu'au terme d'une période plus ou moins longue au cours de laquelle une partie du salaire serait épargnée. Ce qui ralentirait d'autant la vitesse de circulation de ces marchandises, et par conséquent du capital auxquelles elles servent de supports, qui se trouve matérialisé en elles.

Le développement du crédit à la consommation fournit une solution alternative au problème. Comme le crédit commercial intercapitaliste auquel il s'apparente sous ce rapport, il permet d'accélérer la circulation du capital-marchandise: il permet au capitaliste de vendre sa marchandise sans attendre que le salarié puisse effectivement la lui

payer, et de se la faire payer malgré tout par l'organisme de crédit (généralement une banque), à charge pour ce dernier de récupérer principal et intérêt sur les revenus salariaux futurs du client-débiteur. Le crédit à la consommation n'en participe donc pas moins que le crédit intercapitaliste (commercial ou bancaire) à l'incessante lutte du capital pour abrégé au minimum nécessaire sa période de circulation : « *Le capital tend nécessairement à circuler sans temps de circulation, et cette tendance représente la base de toutes les formes capitalistes de crédit [...] Toute la théorie du crédit, pour autant qu'elle rentre dans l'histoire de la circulation monétaire, etc., renferme l'antagonisme entre le temps de travail et le temps de circulation.* »¹⁸

Evidemment, cette forme particulière de crédit suppose à son tour un développement déjà important de la production capitaliste, de manière à assurer non seulement un montant suffisant des salaires pour rendre possible une épargne de la part des salariés (puisque le remboursement du crédit n'est qu'une épargne différée : au lieu de payer avec les salaires passés, on paye avec les salaires futurs); mais encore la régularité et la sécurité nécessaires du revenu salarial. Elle suppose par ailleurs la centralisation des réserves monétaires et donc de la circulation monétaire par le capital bancaire, sous différentes formes (compte courant, compte épargne, etc.). Instrument de socialisation de la richesse, le crédit à la consommation met ainsi ponctuellement au service d'un individu ou d'un ménage une part de la richesse sociale excédant celle qui lui est immédiatement attribuée par sa place dans les rapports de distribution. Du même coup, il évite, comme le crédit bancaire intercapitaliste, que la valeur ne reste fixée sous forme d'argent dans les poches (ou les bas de laine) des travailleurs salariés, en la remettant en circulation le plus rapidement possible. Il se présente donc aussi comme un instrument d'autonomisation de la valeur, en luttant contre sa flânerie ou sa fixation dans le procès de circulation.

Notons enfin que le crédit à la consommation contribue à accroître la dépendance globale des travailleurs salariés à l'égard du capital et du système capitaliste de production, leur expropriation à l'égard de la maîtrise de leur propre vie. En acquérant ses moyens de consommation à crédit, le travailleur salarié tire en effet des traites sur ses revenus salariaux futurs et, dans la mesure où ces derniers ne

18. *Grundrisse*, tome 2, pages 171-172.

peuvent provenir que de la vente répétée de sa force de travail, cela renforce sa servitude économique en l'obligeant à « *se vendre à vie* » au capital.

4. Assurer la fluidité du capital

En fait, qu'il s'agisse d'assurer la continuité du procès de production par delà les interruptions périodiques que lui fait subir le procès de circulation; ou qu'il s'agisse d'accélérer ce dernier, l'enjeu est en définitive le même. A chaque fois, il s'agit de permettre à la valeur-capital de se maintenir en procès, en mouvement, en ne restant fixée sous aucune des formes successives qu'il lui faut pourtant nécessairement revêtir au cours de son cycle total. Il s'agit, par conséquent, de lui permettre de passer de manière aussi fluide que possible d'une forme à l'autre. Toute l'appropriation par le capital du procès de circulation est dominée par *cet impératif catégorique de fluidité*; ou, plus exactement, par la nécessité de surmonter l'inévitable contradiction entre fixité et fluidité : entre la nécessité pour le capital de prendre certaines formes et celle de les quitter aussi rapidement que possible. Car ce n'est qu'à cette condition qu'il reste du capital, c'est-à-dire une valeur en procès, une valeur se maintenant dans un incessant mouvement d'autoconservation et d'autoaccroissement, une valeur qui, par son incessant mouvement, affirme son autonomie à l'égard de chacune des formes particulières qu'il lui faut successivement revêtir et délaissier.

C'est dans les développements que les *Grundrisse* consacre au procès de circulation que Marx insiste expressément sur cette contradiction inhérente au capital entre fixité et fluidité et sur la nécessité pour le capital de la surmonter : « *Aussi longtemps qu'il reste dans l'une de ces phases [le procès de production ou le procès de circulation] et qu'elle n'est pas fluide – or, chacune d'elle a sa durée propre –, il ne circule pas, il est fixé. Aussi longtemps qu'il demeure dans le procès de production, il n'est pas en mesure de circuler, c'est-à-dire qu'il est virtuellement dévalorisé. Aussi longtemps qu'il demeure dans la circulation, il n'est pas en mesure de produire, ni de créer de la plus-value : il ne progresse donc pas en tant que capital.* »¹⁹ Le capital ne peut se réaliser comme valeur en procès qu'à la condition de passer incessamment et de la manière

19. *Id.*, page 125.

la plus rapide possible d'une forme à une autre, qu'en étant un *perpetuum mobile*: « La continuité infinie du procès – le passage fluide et facile d'une forme à une autre – est une condition essentielle de la production fondée sur le capital, et ce, à un degré infiniment supérieur à celui de tous les modes antérieurs de production. »²⁰

Nous venons d'examiner à quelles conditions et par quels moyens le capital assure la continuité fluide de son procès de circulation, comment il fluidifie au maximum ses formes de capital-marchandise et de capital-argent. Mais l'impératif de fluidité ne concerne pas seulement le procès de circulation, il s'étend aussi au procès de production: le capital ne doit pas davantage rester fixé sous sa forme fonctionnelle de capital productif, qui ne doit être, elle aussi, qu'une forme transitoire et passagère.

C'est que la période de rotation du capital ne se compose pas seulement de la période de circulation mais encore de la période de production. Tout prolongement de celle-ci produit donc les mêmes effets négatifs sur la valorisation et l'accumulation du capital que le prolongement de celle-là. Le capital doit, par conséquent, s'efforcer de réduire à la fois la période de travail (par accroissement de son intensité et de sa productivité, qui trouve là une autre de ses raisons fondamentales) et l'excès éventuel de la période de production sur la période de travail. A cette fin, le capital cherche à supprimer les interruptions périodiques du procès de production par le procès de travail, en rendant celui-ci le plus continu possible (d'où, par exemple, l'introduction du travail continu, du travail de nuit, du travail posté, etc.); comme inversement à réduire, dans toute la mesure du possible, les interruptions du procès de travail par le procès de production, chaque fois que l'élaboration du produit suppose de le soumettre, pendant un certain temps, à l'action de processus naturels.

Ainsi l'objectif d'un procès de production fluide, à flux tendus, sans temps mort, sans encours ni stocks, aussi étroitement articulé que possible aux fluctuations du procès de circulation, n'est-il aucunement une invention récente du capital. Tout au plus n'est-ce que récemment, grâce à la mise au point et au développement des technologies informatiques (des moyens automatiques de travail), que le capital est parvenu à se doter des moyens matériels permettant de

20. *Id.*, page 27.

pousser le plus loin possible la réalisation de son objectif permanent de fluidité à l'intérieur même du procès de production.

Il existe cependant une forme du capital productif sous laquelle une fraction du capital avancé demeure nécessairement fixée pendant un temps qui excède la temps de rotation du restant du capital. Il s'agit du *capital fixe* précisément, c'est-à-dire de la partie du capital constant correspond aux moyens de travail: locaux, outillage, machines, infrastructures productives, etc., qui à chaque période de production ne transmettent leur valeur au produit que proportionnellement à leur usure pendant le procès de travail (sous forme de leur amortissement), et dont une fraction de la valeur, certes toujours décroissante d'une période de production à la suivante, reste par conséquent fixée au sein du procès de production, en limitant d'autant le montant du capital pouvant participer au procès de valorisation. Le capital est ici en proie à la fixité de *sa propre valeur d'usage en tant que capital productif*. Car le capital fixe apparaît comme « [...] la forme la plus adéquate du capital en général, si l'on considère le capital dans son rapport avec lui-même. Mais il se trouve que, dans la mesure où le capital fixe est attaché à une valeur d'usage particulière bien déterminée, il ne correspond plus à la définition du capital, qui, à titre de valeur, est indifférente à toute forme déterminée de valeur d'usage. »²¹

Pour résoudre cette forme particulièrement aiguë de la contradiction entre fixité et fluidité du capital, il faut assurer, d'une part, la plus grande continuité du procès de travail, à la limite imposer une nouvelle fois aux travailleurs un procès de travail interrompu²²; d'autre part,

21. *Id.*, page 213.

22. Le développement du travail en continu (travail en équipes ou « travail posté ») répond encore à deux autres exigences fondamentales du capital. D'une part, celle d'absorber le maximum de surtravail: « Les moyens de production, le capital constant, considérés au point de vue de la fabrication de la plus-value, n'existent que pour absorber avec chaque goutte de travail un quantum proportionnel de travail extra. Tant qu'ils ne s'acquittent pas de cette fonction, leur simple existence forme pour le capitaliste une perte négative, car ils représentent pendant tout le temps qu'ils restent, pour ainsi dire, en friche, une avance inutile de capital, et cette perte devient positive dès qu'ils exigent pendant les intervalles de repos des dépenses supplémentaires pour préparer la reprise de l'ouvrage. La prolongation de la journée de travail au delà des bornes du jour naturel, c'est-à-dire jusque dans la nuit, n'agit que comme palliatif, n'apaise qu'approximativement la soif de vampire du capital pour le sang vivant du travail. La tendance immanente de la production capitaliste est donc de s'approprier le travail pen-

la rotation et donc la circulation la plus rapide du capital circulant, de manière à renouveler aussi fréquemment que possible le procès de travail. Et nous retrouvons ici l'impératif de célérité qui caractérise le capital dans son procès de circulation. Pour lutter contre son immobilisation sous forme de capital fixe, pour libérer la valeur qui s'y trouve fixée, il reste enfin au capital une troisième possibilité : celle de dévaloriser délibérément les éléments composant le capital fixe (les moyens de travail), de précipiter leur remplacement, voire de programmer leur obsolescence. Ainsi le dépassement de la contradiction entre fixité et fluidité du capital débouche sur une nouvelle contradiction : celle entre valorisation et dévalorisation du capital, la poursuite du procès de valorisation du capital impliquant la dévalorisation du capital précédemment accumulé. Contradiction dont nous verrons plus loin, dans la dernière partie de l'ouvrage, qu'elle a une portée bien plus générale que celle sous laquelle on la découvre ici, puisqu'elle est au principe de l'alternance des phases d'expansion et de contraction caractéristique de l'histoire économique du capitalisme.

Nous avons ainsi été renvoyés de l'appropriation du procès de circulation à celle du procès de production. Preuve que le capital ne peut exister et s'affirmer comme valeur en procès qu'en subordonnant à ses exigences propres, simultanément et d'un même mouvement, bien que selon des modalités et des médiations à chaque fois spécifiques, les deux moments de son procès cyclique.

dant les vingt-quatre heures du jour.» (Le Capital, I, 1, pages 251-252). D'autre part, celle de diminuer autant que faire se peut les risques d'obsolescence prématurée de ses instruments productifs : « La machine est en outre sujette à ce qu'on pourrait appeler son usure morale. – Elle perd de sa valeur d'échange à mesure que des machines de la même construction sont reproduites à meilleur marché, ou à mesure que des machines perfectionnées viennent lui faire concurrence. Dans les deux cas, si jeune et si vivace qu'elle puisse être, sa valeur n'est plus déterminée par le temps de travail réalisé en elle, mais par celui qu'exige sa reproduction ou la production de machines plus perfectionnées. Elle se trouve en conséquence plus ou moins dépréciée. Le danger de son usure morale est d'autant moindre que la période où sa valeur totale se reproduit est plus courte, et cette période est d'autant plus courte que la journée de travail est plus longue.» (Le Capital, I, 2, pages 87-88).

5. Les conditions générales de l'appropriation capitaliste du procès de circulation

Les analyses précédentes nous ont montré que le capital est incontestablement capable de produire par lui-même certaines des conditions de son appropriation du procès de circulation. C'est le cas, tout d'abord, par la partition de tout capital industriel en différentes fractions, qui parcourent simultanément et parallèlement les différentes phases du procès cyclique, de manière à ce qu'à chaque moment une fraction de ce capital se présente sous chacune des trois formes fonctionnelles qu'il lui faut successivement endosser et quitter, condition de la continuité du procès de production. C'est le cas, ensuite, avec la formation du capital marchand, sous sa double forme de capital commercial et de capital bancaire, en tant que formes autonomes du capital, à côté du capital industriel. C'est le cas enfin avec le développement du crédit, sous ses différentes formes, ainsi que de la monnaie de crédit comme forme originale et spécifiquement capitaliste de la médiation monétaire, comme nous le verrons ultérieurement. A chaque fois, il a fallu au capital se soumettre et transformer des formes et des médiations antérieures, archaïques, du procès de circulation (par exemple le capital mercantile et le capital usuraire, tout comme la monnaie métallique) qui s'étaient développées sur la base de la circulation simple, pour en faire des formes appropriées aux exigences de la circulation du capital²³.

Cependant, comme celle du procès de production, l'appropriation du procès de circulation fait, par ailleurs, manifestement intervenir des médiations que le capital n'est pas en mesure de produire par son seul mouvement de valeur en procès. C'est le cas, en premier lieu, de la production des réseaux de voies de communications et des systèmes de moyens de transports, nécessaires à l'accélération de la circulation des marchandises servant de supports au capital. Pour différentes raisons : le caractère peu rentable des investissements capitalistes dans de pareilles productions (qui imposent une haute composition organique et une faible vitesse de rotation due à la prépondérance écrasante du capital fixe) ; mais aussi la cohérence que nécessite l'interconnexion de tels systèmes de voies de communication et de moyens de transport, peu compatible avec le désordre du

23. Cf. à ce sujet *Le Capital*, III, 1, chapitre XX ; III, 2, chapitre XXXVI.

marché; le capital est mal adapté voire tout simplement inadapté à la production de telles médiations de son propre procès de circulation. Celle-ci nécessite en fait l'intervention de pouvoirs publics, seuls capables par exemple de mobiliser les fonds nécessaires à la production des infrastructures des moyens de transports ou de communication, ou de concevoir et d'imposer les normes juridiques et administratives nécessaires au développement cohérent de pareils réseaux. Cela est encore plus vrai en ce qui concerne la gestion des bouleversements de l'espace social résultant de la concentration et de la centralisation urbaines croissantes de l'activité économique et sociale, rendues elles aussi nécessaires par l'impératif de célérité de la circulation du capital. En un mot, *la production d'un espace social* approprié à la circulation du capital est une œuvre qui dépasse, de loin, les seuls résultats, médiations et possibilités du procès de valorisation du capital, de son mouvement de valeur en procès.

Mais ce n'est pas seulement l'espace social, ce sont l'ensemble des aspects, éléments, conditions, dimensions de la pratique sociale qui doivent être subordonnés aux impératifs de la circulation du capital. En effet, les différents éléments du procès social de production : produits, moyens de production, forces de travail, ne sauraient entrer dans le procès de circulation du capital, être soumis à ses exigences, sans que cela ne réagisse sur l'ensemble de la vie sociale, bien au delà de la seule sphère économique. Par exemple, la généralisation des échanges marchands doit nécessairement s'accompagner du développement de *l'appareillage juridique de la société*, dans la mesure où tout rapport marchand est simultanément un rapport contractuel. Ou encore l'impératif de continuité, de célérité et de fluidité du procès de circulation du capital implique que le procès de consommation des marchandises servant de supports au capital soit lui-même complètement bouleversé, en étant le plus étroitement possible soumis au précédent; ce qui suppose la mise en œuvre, outre le crédit à la consommation déjà envisagé, de médiations telles que la mode et la publicité normalisant les pratiques de consommation, plus largement le façonnage idéologique des individualités par les médias audio-visuels, impliquant le remodelage du champ sémantique (des systèmes linguistiques et sémiologiques), etc.

Ainsi, plus encore que l'appropriation du procès de production, celle du procès de circulation nécessite en définitive la subordination de la *praxis* sociale tout entière aux exigences du capital. Et elle rend

du coup nécessaire l'intervention de médiations qui ne sont directement ni produites ni contrôlées par le seul mouvement du capital comme valeur en procès, et dont la seule analyse de ce dernier ne permet pas de rendre compte. En un mot, il se confirme que ce dernier procès n'est pas autosuffisant, qu'il renvoie au delà de lui vers d'autres procès, plus vastes, qui lui servent de cadres et de supports.

Chapitre IX

LES CONDITIONS CIRCULATOIRES DE LA REPRODUCTION

Au terme du procès de production, le capital se présente sous la forme de marchandises. Pour que ce procès puisse se répéter, donc pour que le capital puisse se reproduire comme valeur en procès, les deux actes constitutifs de son procès de circulation sont nécessaires :

$M' - A' (A + a)$: il faut que les marchandises servant de support au capital puissent se vendre en réalisant leur valeur, comprenant à la fois la valeur-capital initialement avancée A et la plus-value nouvellement formée a , de sorte que le capital se présente à nouveau sous la forme d'une certaine quantité de valeur (d'argent) prête à renouveler le procès de sa valorisation.

$A - M (M_p + T)$: il faut que le capital puisse s'échanger à nouveau contre des moyens de production M_p et des forces de travail T , à même échelle ou à échelle élargie.

Ce qui suppose à son tour que le produit social total comprenne les moyens de production et les moyens de consommation en qualité et quantité requises; et que puissent se réaliser les différents actes d'échange, des multiples capitaux entre eux ainsi qu'entre ces capitaux et les revenus des agents du procès de production, par lesquels

seuls peut s'opérer l'appropriation de ces moyens de production et moyens de consommation.

Ce n'est qu'à cet ensemble de conditions que le procès de circulation peut servir de médiation à la répétition du procès de production, donc à la reproduction du capital. Et ce sont ces mêmes conditions que Marx présuppose données, comme nous le savons, lorsqu'il entame à la fin du Livre I du *Capital* l'analyse de la reproduction du capital, en renvoyant au Livre II, à l'analyse du procès de circulation, pour comprendre comment le capital parvient à se les donner, comment il parvient à les produire. Le moment est donc venu de résoudre ce problème laissé alors en suspens.

Il faut ici une nouvelle fois partir du procès cyclique du capital industriel, unité des procès de production et de circulation du capital. Dans le chapitre précédent, nous avons vu quelles transformations il fallait faire subir au procès de circulation (mais aussi, dans une moindre mesure, au procès de production) pour que le cycle du capital industriel puisse constituer un procès aussi continu, rapide et fluide que possible. Ce qu'il s'agit maintenant de déterminer, c'est à quelles conditions la *répétition* périodique de ce cycle peut avoir lieu. Le problème comprend en fait différentes facettes, à commencer par celle du choix de la figure de ce cycle qui doit servir de point de départ à l'analyse.

1. Les trois figures du procès cyclique du point de vue de la reproduction du capital

Nous avons vu que Marx distingue trois figures différentes de ce procès cyclique, selon la forme fonctionnelle du capital industriel qui est prise comme point de départ et point d'arrivée. Or ces trois figures n'ont pas la même signification ni la même importance du point de vue qui nous intéresse ici, celui de la reproduction précisément. C'est ce que je vais examiner dans cette première partie.

1.1. *Le cycle du capital-argent*: $A - M (M_p + T) \dots P \dots M'(M + m) - A' (A + a)$ ne représente *a priori* qu'un développement de la formule générale du capital $A - M - A'$ que Marx introduit au début du Livre I, avec le concept de capital lui-même. Il indique le caractère parfaitement cyclique du procès capitaliste, non seulement parce que son terme final reproduit son terme initial, mais encore et surtout

parce que le capital se présente à la fin dans la forme sous laquelle il est directement apte à reprendre le procès, à parcourir à nouveau la série de ses métamorphoses formelles, celle d'une certaine somme d'argent prête à s'échanger à nouveau contre des moyens de production et des forces de travail. L'une et l'autre formules indiquent ainsi que le procès de reproduction du capital est un procès cyclique dans lequel le point de départ est reproduit comme point d'arrivée, et qui peut par conséquent se reprendre indéfiniment.

L'une et l'autre formules indiquent de surcroît pour seul but propre du procès cyclique la valorisation du capital, la conservation et l'accroissement de la valeur-capital initialement avancée, la production d'un $A' > A$. Celle-ci se donne dans l'un et l'autre cas comme le moteur de tout le mouvement: « *C'est parce que l'aspect argent de la valeur est sa forme indépendante et tangible que la forme de circulation $A \dots A'$, dont le point de départ et le point final sont de l'argent réel, exprime de la façon la plus tangible l'idée de «faire de l'argent», principe moteur de la production capitaliste [...]. Le procès de production, dans la figure même du procès cyclique, apparaît formellement et explicitement ce qu'il est dans la production capitaliste: un simple moyen de faire valoir la valeur avancée; l'enrichissement en soi est le but propre de la production.* »¹

Dans cette mesure même, le cycle du capital-argent n'en représente pas moins un progrès par rapport à la formule générale initiale. Cette dernière ne représente en effet le capital que dans son procès de circulation et rend, de ce fait, incompréhensible sa valorisation; elle alimente ainsi directement l'illusion fétichiste d'un capital s'autovalorisant dans et par sa simple circulation. Le cycle du capital-argent, au contraire, se présente comme unité du procès de production et du procès de circulation. Bien plus, il indique clairement que la valorisation de la valeur-capital initialement avancée ne peut avoir lieu que moyennant la médiation du procès de production, son détour par ce procès, sa conversion dans les éléments d'un procès de travail qui est aussi – et qui est même seul à être – procès de valorisation: au cours de ce procès, la marchandise M ne se trouve pas seulement modifiée quant à sa valeur mais aussi quant à sa valeur d'usage, si bien que ce n'est pas la même marchandise qui accomplit les deux actes de circulation $A - M$ et $M' - A'$; l'acte initial et l'acte final. Le cycle du capital-argent révèle ainsi que la mise en valeur du capital, qui se manifeste

1. *Le Capital*, II, 1, page 54.

dans le procès de circulation, ne résulte pas de ce dernier, mais procède au contraire de son interruption par un procès de production : « *La modification de valeur relève exclusivement de la métamorphose P du procès de production, qui apparaît ainsi comme métamorphose concrète du capital par opposition aux métamorphoses de pure forme de la circulation.* »²

Par contre, si elle éclaire le secret de la valorisation du capital, cette forme du procès cyclique du capital industriel ne nous permet aucunement de résoudre le problème initialement posé concernant sa reproduction. Si elle indique clairement que le cycle peut se répéter, elle ne nous permet pas de comprendre comment il parvient à engendrer les conditions de sa propre répétition. Sous cette forme, le cycle du capital industriel demeure aussi énigmatique que la formule générale du capital qu'elle développe.

1.2. Relativement au cycle du capital-argent, *le cycle du capital productif*: $P... M' (M + m) - A' (A + a) - M (M_p + T)... P'$ présente immédiatement quelques spécificités qui ne sont pas sans intérêt pour l'analyse du procès de reproduction.

En premier lieu, il indique d'emblée que le résultat du procès cyclique est la répétition du procès de production, autrement dit la reproduction du capital sous sa forme productive, à échelle simple ou échelle élargie : « *Il signifie le fonctionnement périodiquement renouvelé du capital productif, donc la reproduction [au sens de la répétition de la production], autrement dit le procès de production du capital comme procès de reproduction en rapport avec l'augmentation de la valeur; non seulement production mais reproduction périodique de plus-value [...].* »³ Il indique ainsi clairement que la fin spécifique de la production capitaliste n'est pas tant la plus-value, la valorisation du capital, que la reproduction du capital sous sa forme productive, qui plus est sa reproduction élargie, son accumulation : « *Dans P... P'; P' exprime non la production de plus-value, mais la capitalisation de la plus-value produite, donc l'accumulation de capital qui s'est faite: il exprime que P' rapporté à P se compose de la valeur-capital primitive plus la valeur d'un nouveau capital accumulé par son mouvement.* »⁴

2. *Id.*, page 50.

3. *Id.*, page 60.

4. *Id.*, page 75.

Ainsi, alors qu'au sein du cycle du capital-argent, le procès de production apparaît comme un simple détour consenti par la valeur-capital pour se conserver et s'accroître en tant que valeur dans son procès de circulation, c'est ici, au contraire, ce dernier qui apparaît comme un simple intermédiaire entre le procès de production initial et le procès de production final. Le procès de circulation n'apparaît plus dès lors que comme un simple moyen au service de la répétition continue du procès de production du capital, en un mot au service de sa reproduction.

En deuxième lieu, sous cette forme, c'est la répétition du cycle tout entier du capital industriel qui apparaît comme une nécessité immanente et, avec lui, la reproduction du capital précisément. En effet, le cycle du capital-argent, $A... A'$, forme un cycle complet, achevé, puisque, à la fin, la valeur-capital accrue de la plus-value se présente sous une forme, celle d'argent, où elle *peut* sans doute recommencer tout le cycle du capital industriel mais où elle peut tout aussi bien s'employer à tous les autres usages possibles de l'argent : se dépenser comme revenu, se thésauriser, se prêter, etc. : « *C'est un cycle d'affaires fermé sur lui-même, ayant pour résultat l'argent, qui est bon à tout emploi. Le recommencement est donc simplement possible. A... P... A' peut être aussi bien le dernier cycle, terminant la fonction d'un capital industriel si l'on se retire des affaires, que le premier cycle d'un capital entrant en fonction.* »⁵

A la fin du cycle du capital productif, $P... P'$, la valeur-capital se présente au contraire sous une forme, celle des éléments du capital productif, sous laquelle elle ne peut demeurer sans se compromettre, et comme valeur et comme valeur d'usage. Sous cette forme, elle ne peut que remplir la fonction du capital productif, le procès de production, et elle *doit* nécessairement la remplir avant d'entamer un nouveau procès de circulation. Autrement dit, le cycle du capital productif doit nécessairement se rouvrir, se répéter, indéfiniment. Et il en est de même, comme nous le verrons, pour le cycle du capital-marchandise, $M'... M'$: « [...] *de même que, dans la figure II [le cycle du capital productif], il faut que le capital sous sa forme finale P recommence le procès comme procès de production, de même il faut ici, étant donné la réapparition du capital industriel sous forme de marchandise-capital, que le cycle se rouvre par la phase de circulation,*

5. *Id.*, pages 85-86.

$M' - A'$. Les deux figures du cycle sont inachevées, puisqu'elles ne se terminent pas par A' , la valeur-capital mise en valeur, convertie en argent. Il faut donc que les deux soient continuées; c'est pourquoi elles impliquent la reproduction.»⁶ Ainsi, contrairement au cycle du capital-argent qui se clôt sur lui-même, le cycle du capital productif (comme celui du capital-marchandise) est un cycle inachevé, qui doit constamment se répéter, qui signifie la nécessité de la répétition périodique du procès de production du capital, autrement dit la nécessité de son procès de reproduction.

En troisième lieu, enfin, quel que soit le régime d'accumulation, simple ou élargie, le cycle du capital productif amorce la circulation de la plus-value, le mouvement $m - a - m$. Il inclut en effet le premier acte de cette circulation, la conversion de la plus-value de sa forme marchandise en sa forme argent, qui va lui permettre dans un deuxième temps, pour la partie d'entre elle qui doit nécessairement se dépenser comme revenu du capitaliste, de mener une existence distincte de celle de la valeur-capital initialement avancée et vouée à la reproduction cyclique, bien qu'elle y trouve sa source: «[...] au moment où le capital-marchandise se réalise par l'acte $M' - A' = M' - A' (A + a)$, les mouvements de la valeur-capital et de la plus-value encore confondus en $M' - A'$ et portés par la même masse de marchandises deviennent séparables, les deux valeurs ayant désormais, en tant que sommes d'argent, des formes autonomes.»⁷ Autrement dit, le cycle du capital productif met en évidence que le procès cyclique du capital s'entremêle avec la circulation de la plus-value, ce que le cycle du capital-argent ne permettait pas du tout de saisir.

Du même coup, il attire l'attention sur le pendant et le complément de la circulation de la plus-value, à savoir la circulation de la force de travail. Car ce qui est $A - T$, achat de la force de travail, pour le capitaliste, est $T - A$ pour le salarié, vente de sa force de travail, premier acte de la circulation de cette dernière en tant que marchandise, qui s'achève par $A - M$, M étant ici l'ensemble des moyens de consommation contre lesquels le travailleur salarié échange son salaire pour assurer sa subsistance, partant la reproduction de sa force de travail, condition nécessaire de la reproduction du capital productif. Il apparaît ainsi que le procès cyclique du capital industriel s'en-

6. *Id.*, pages 86-87.

7. *Id.*, page 63.

entremêle également avec la circulation de la force de travail, ce que le cycle du capital-argent ne laisse pas deviner non plus, bien que l'acte $A - T$ soit inclus en lui aussi.

Dans les deux cas, ce qui s'indique ainsi, c'est que le procès cyclique du capital se mêle à la circulation marchande générale qui «[...] comprend aussi bien l'entrelacement des cycles des différentes fractions autonomes du capital social, c'est-à-dire la totalité des capitaux individuels, que la circulation des valeurs jetées sur le marché sans être des capitaux, ou encore des valeurs entrant dans la consommation individuelle.»⁸ Le procès cyclique du capital pénètre dans la circulation marchande générale, il y trouve certaines de ses conditions (notamment les forces de travail), en ressort pour poursuivre son mouvement propre avant d'y revenir à nouveau, notamment pour y réaliser une partie de son produit-marchandise. Bien que distinct, il est donc étroitement articulé à elle et en est fortement tributaire.

Cependant, ni le cycle du capital productif ni, encore moins, celui du capital-argent ne permettent d'explicitement les conditions de leur articulation. Et ce d'autant plus que ces deux cycles excluent et mettent entre parenthèses tout procès de consommation individuelle, finalité de toute circulation simple des marchandises, de tout mouvement du type $M - A - M$, pour ne prendre en compte que le procès de consommation productive P . Qu'il s'agisse de la circulation de la plus-value (non capitalisée) ou de celle de la force de travail, le deuxième acte de la circulation de ces marchandises, celui qui débouche sur la consommation personnelle de la marchandise, tombe toujours en dehors du cycle du capital industriel, qui n'en inclut que le premier acte.

1.3. Ce sont ces mêmes limites que le cycle du capital-marchandise: $M' - A' - M (M_p \text{ et } T) \dots P \dots M'$ permet précisément de dépasser, en nous mettant ainsi à pied d'œuvre pour aborder le problème qu'il s'agit ici de résoudre.

La première spécificité de cette troisième figure du procès cyclique par rapport aux deux précédentes est de s'ouvrir non pas par une valeur-capital attendant d'être mise en valeur, capital-argent A ou capital productif P , mais par une valeur-capital déjà mise en valeur, un capital engrossé de plus-value se présentant sous forme de

8. *Id.*, page 65.

marchandise M' ($M + m$). Au terme du premier cycle, $A... A'$, A' peut certes entamer un nouveau cycle, à une échelle élargie par rapport au cycle précédent, mais non pas comme A' , soit comme valeur-capital mise en valeur, mais comme A , soit comme simple valeur-capital avancée dans le but de se valoriser. Il en est de même pour le second cycle $P... P'$: le second P peut certes constituer le point de départ d'un nouveau cycle, nous savons même que cela est nécessaire, mais non pas comme $P' > P$, valeur-capital mise en valeur, mais comme P , valeur capital s'appêtant à se mettre en valeur. Dans le cycle du capital-marchandise, au contraire, la première forme sous laquelle se présente le capital est toujours celle d'une valeur déjà mise en valeur, d'une valeur engrossée d'une survaleur, attendant de se réaliser comme telle, comme valeur valorisée, pour se remettre en valeur à nouveau: « *Ce qui distingue la troisième figure des deux premières, c'est qu'elle est le seul cycle où le point de départ de la mise en valeur est fourni par la valeur-capital mise en valeur, non pas par la valeur-capital primitive, attendant sa mise en valeur [...]. Dans les figures I et II [les cycles du capital-argent et du capital productif], le mouvement total se présente comme mouvement de la valeur-capital avancée. Dans la figure III [le cycle du capital-marchandise], c'est le capital mis en valeur qui, sous l'aspect du produit-marchandise total, constitue le point de départ, en assumant la forme de capital en mouvement, de capital-marchandise.* »⁹

De ce fait, la répétition du cycle du capital-marchandise présuppose la consommation de la totalité du produit-marchandise qui lui sert de support, qu'il entre dans la consommation productive ou dans la consommation individuelle: « *Dans la figure $M' ... M'$, la consommation du produit-marchandise total est présupposée comme condition du cours normal du cycle du capital. La consommation individuelle de l'ouvrier et la consommation individuelle de la partie du surproduit qui n'est pas accumulée [soit la consommation individuelle du capitaliste] sont englobées dans la consommation individuelle totale. C'est donc la consommation dans sa totalité – consommation individuelle et consommation productive – qui entre à titre de condition dans le cycle M' .* »¹⁰ Sous cette forme donc, le cycle du capital industriel apparaît comme présupposant sinon incluant les procès de consumma-

9. *Id.*, page 87.

10. *Ibid.*

tion individuelle des différentes classes de la société en même temps que le procès de consommation productive.

Ce cycle manifeste une seconde spécificité, non moins remarquable. Ni l'un ni l'autre des deux premiers cycles ne présupposent, dans le cours de leur déroulement, l'existence en dehors d'eux et l'intervention en eux, à titre de médiation, de la forme fonctionnelle du capital qui leur sert de point de départ et de point de retour, donc le cycle d'autres capitaux industriels. Son existence et son intervention ne sont, à chaque fois, requises que dans la dernière phase du cycle, pour la conversion finale de la valeur-capital: « *A' , puisqu'il est le point final de I, la forme convertie de M' ($M' - A'$), présuppose A entre les mains de l'acheteur, comme existant en dehors du cycle $A... A'$, et attiré dans ce cycle, devenant sa forme finale par la vente de M' . De même, en II, le P final présuppose T et M_p (M) comme existant en dehors et lui étant incorporés en qualité de forme finale par l'acte $A - M$. Mais, abstraction faite du dernier terme, ni le cycle du capital-argent individuel ne présuppose l'existence du capital-argent en général, ni le cycle du capital productif individuel ne présuppose celle des cycles du capital productif.* »¹¹

Il n'en va pas de même pour le cycle du capital-marchandise. Le déroulement de ce cycle présuppose au contraire l'existence en dehors de lui et l'intervention en lui des cycles de deux autres capitaux-marchandises. La conversion du capital-marchandise dans les éléments de sa propre production présuppose en effet l'existence de moyens de production sur le marché qui sont, directement ou indirectement, du capital-marchandise. Et il en est de même pour les moyens de consommation qui s'échangent contre la partie de la plus-value dépensée comme revenu: « *[...] en III, M est présupposé deux fois en dehors du cycle. Il est une fois dans le cycle $M' - A' - M$ (M_p et T). Ce M , en tant qu'il se compose de M_p , est de la marchandise entre les mains du vendeur; il est lui-même capital-marchandise dans la mesure où il est le produit d'un procès de production capitaliste; et même si ce n'est pas le cas, il apparaît comme capital-marchandise entre les mains du marchand. La seconde fois dans le deuxième m , en $m - a - m$, où, de la même façon, il est nécessairement présent comme marchandise pour pouvoir être acheté.* »¹²

11. *Id.*, pages 88-89.

12. *Id.*, page 89.

Ainsi, le cycle du capital-marchandise est la seule figure du cycle du capital industriel où celui-ci apparaît comme présupposant les cycles d'autres capitaux industriels avec lesquels il s'entrecroise et se combine. Autrement dit, à travers le cycle du capital-marchandise, on passe de l'analyse du cycle du capital singulier au cycle du capital social: « *C'est non seulement une forme du mouvement commune à tous les capitaux individuels, mais en même temps la forme de mouvement de la somme des capitaux individuels. C'est donc la forme de mouvement du capital collectif de la classe capitaliste, un mouvement tel que celui de chaque capital industriel individuel apparaît dans son sein seulement comme mouvement partiel, entremêlé à l'autre et conditionné par lui.* »¹³

Si l'on tient compte de ses deux spécificités à la fois, le cycle du capital-marchandise apparaît donc comme la forme sous laquelle peut et doit s'appréhender non seulement la reproduction cyclique de l'ensemble du capital social sur la base de l'entrelacement des multiples capitaux singuliers, mais encore la manière dont elle se combine avec la circulation générale des marchandises qui alimente les divers procès de consommation individuelle: « *M' ... M' est le seul cycle dans lequel la valeur-capital primitivement avancée ne constitue qu'une partie du terme qui ouvre le mouvement et dans lequel le mouvement s'annonce d'emblée comme mouvement total du capital industriel: aussi bien de la fraction du capital qui remplace le capital productif que de celle qui constitue le surproduit et qui, en moyenne, est pour partie dépensée comme revenu et doit pour partie servir d'éléments d'accumulation.* »¹⁴ C'est donc de cette forme qu'il faut partir pour analyser non seulement la reproduction du capital social dans sa totalité mais le procès de reproduction sociale dans son ensemble, quand il s'agit de « [...] *faire voir clairement comment les métamorphoses d'un capital individuel s'entremêlent avec celles d'autres capitaux individuels et avec la fraction du produit total qui est destinée à la consommation individuelle.* »¹⁵

13. *Id.*, page 90. Je diffère momentanément l'analyse du concept de *capital social*, unité de la multiplicité des capitaux singuliers, qui se trouve ici implicitement introduit. Cette analyse fait l'objet spécifique du chapitre XIV.

14. *Id.*, page 91.

15. *Id.*, pages 91-92.

On voit donc que, du point de vue de l'analyse de la reproduction du capital, les trois figures du procès cyclique du capital industriel n'ont ni la même importance ni la même signification. Le cycle du capital-argent souligne essentiellement la valorisation du capital comme but du procès cyclique du capital. Le cycle du capital productif insiste, au contraire, sur le fait que ce procès est un mouvement de reproduction du capital, au sens d'une répétition périodique de son procès de production, à échelle identique ou élargie. Quant au cycle du capital-marchandise, il met l'accent sur le procès de reproduction sociale dans son ensemble, dont le procès de reproduction du capital *stricto sensu* n'est qu'un moment, qui se prolonge et se complète par la consommation individuelle assurant la reproduction des agents sociaux de la production. De l'un à l'autre cycle, la perspective de l'analyse s'élargit donc, le cycle du capital-marchandise apparaissant comme celui qui inclut l'horizon le plus étendu.

2. Les équilibres intersectionnels

C'est donc du cycle du capital-marchandise que, dans la section III du Livre II, Marx part pour reprendre l'analyse de la reproduction du capital, plus précisément pour établir les conditions circulatoires de cette reproduction qu'il avait présupposées à la fin du Livre I. Car seul ce cycle permet de formuler correctement et, par conséquent, de résoudre le problème laissé alors en suspens.

2.1. Pour s'en convaincre, il convient pour commencer de souligner l'originalité de la problématique engagée ici, relativement à la manière dont la reproduction du capital a été analysée jusqu'à présent. En d'autres termes, il importe d'indiquer les changements de perspective introduits entre la fin du Livre I et la fin du Livre II, précisément grâce à l'analyse du cycle du capital-marchandise.

A la fin du Livre I, lorsqu'il analyse les conditions de la répétition du procès de production, Marx peut présupposer que le capital se réduit à un seul et même capital. Cette hypothèse réductrice, loin de nuire à ses analyses, en assure la portée, en montrant comment ce procès parvient à reproduire ses propres conditions au sein même de ses résultats – dans certaines limites toutefois, comme nous l'avons vu. C'est cette même hypothèse que l'analyse du cycle du capital-marchandise oblige à abandonner, en montrant que le capital se

compose en fait d'une multiplicité indéfinie de capitaux singuliers, chacun engagé dans son propre procès cyclique de reproduction; que son mouvement procède de l'entrecroisement des mouvements de ces multiples capitaux; et que sa reproduction doit donc assurer ses conditions dans et par cet entrecroisement même.

L'analyse antérieure a de même présupposé que, dans le cours de son procès cyclique, chaque capital singulier parvient à se convertir de sa forme marchandise dans sa forme argent, puis de celle-ci à nouveau dans les éléments du capital productif. Autrement dit, elle a présupposé que chaque capitaliste parvient à vendre les marchandises produites par son capital, en les échangeant soit contre du capital (s'il s'agit de moyens de production), soit contre du revenu (s'il s'agit de moyens de consommation); et qu'il trouve lui-même à acheter les éléments lui permettant de renouveler son propre capital productif, soit comme produits d'autres capitaux (pour ce qui est des moyens de production), soit comme résultat de l'ensemble de la production capitaliste ou, plus largement même, de la reproduction sociale (en ce qui concerne la force de travail). Du même coup, ont été ainsi présupposées:

– d'une part, la compatibilité mutuelle des mouvements des multiples capitaux singuliers qui s'entrecroisent au sein du procès de circulation et qui constituent ainsi le capital social, la totalité du capital en fonction dans la société: « *Cependant, les cycles des capitaux individuels s'entrelacent, se supposent et se conditionnent mutuellement les uns les autres et c'est précisément cet enchevêtrement qui constitue le mouvement de l'ensemble du capital social* »¹⁶;

– d'autre part, la compatibilité des mouvements des multiples capitaux singuliers avec la circulation marchande générale, qui fournit notamment aux agents de la production sociale (salariés et capitalistes) les moyens de consommation nécessaires à leur reproduction par échange contre leurs revenus respectifs: « *Le cycle des capitaux individuels, considérés en bloc en tant que capital social, donc le cycle dans sa totalité, comprend non seulement la circulation du capital, mais aussi la circulation générale des marchandises. A l'origine, celle-ci ne peut se composer que de deux éléments: 1) le cycle propre du capital; 2) le cycle des marchandises qui entrent dans la consommation individuelle, donc*

16. *Le Capital*, II, 2, page 9.

celles pour l'achat desquelles l'ouvrier dépense son salaire et le capitaliste sa plus-value (ou une partie de celle-ci). »¹⁷

Mais l'analyse du cycle du capital-marchandise rend désormais nécessaire de montrer comment le capital, en tant que capital social, unité d'une multiplicité de capitaux, assure cette double compatibilité, à quelles conditions circulatoires répond sa reproduction comme totalité, comme unité multiple, impliquant également la reproduction des conditions de la consommation individuelle, donc notamment celle de la force sociale de travail. Autrement dit, il s'agit désormais de déterminer comment et à quelles conditions la totalité des mouvements des capitaux singuliers assure, d'une part, à chacun de ces capitaux individuels les conditions de sa reproduction; d'autre part, aux membres des deux principales classes sociales leurs conditions de reproduction en tant qu'agents sociaux (les conditions de leur procès de consommation individuelle).

En définitive, il s'agit ici de faire accomplir *un double progrès* à l'analyse du procès de reproduction. D'une part, il n'est plus question seulement, comme dans le cas de la reproduction d'un capital singulier, de savoir comment le capital assure sa reproduction (simple ou élargie) en valeur; mais encore et surtout de savoir comment sont périodiquement (par exemple annuellement) produites *les quantités physiques* de moyens de production et de moyens de consommation, nécessaires à la reproduction *en valeur* et *en nature* du capital social et des agents sociaux de la production. On ne peut donc plus supposer, comme dans l'analyse du cycle du capital individuel, que le capital trouve, dans la sphère de la circulation, ces quantités physiques de moyens de production et de moyens de consommation nécessaires. Il faut au contraire déterminer à quelles conditions il parvient précisément à produire de telles quantités: « *Cette façon purement formelle de présenter les choses ne suffit plus dans l'étude de l'ensemble du capital social et de la valeur de son produit. La conversion en capital d'une partie de la valeur des produits, le passage d'une autre partie dans la consommation individuelle de la classe capitaliste et de la classe ouvrière constituent un mouvement à l'intérieur même de la valeur de ces produits qui sont la résultante de l'ensemble du capital; et ce mouvement est un remplacement non seulement de valeur mais encore de matière, et, par suite, il est conditionné aussi bien par le rapport réciproque des composants de*

17. *Id.*, page 8.

valeur du produit social que par leur valeur d'usage, leur forme matérielle.»¹⁸

Il est question, d'autre part, de déterminer à quelles conditions peuvent avoir lieu les échanges, les actes de circulation entre capitaux mais aussi entre capitaux et revenus (salaire et plus-value) à l'intérieur de la circulation marchande générale, qui permettent la réalisation des différents éléments du produit social et leur répartition selon les exigences de la reproduction du capital, dans sa double dimension de consommation productive et de consommation improductive. Autrement dit, il s'agit de déterminer à quelles conditions peuvent avoir lieu les échanges marchands qui permettent de s'approprier les moyens de production et les moyens de consommation qui rendent possible la reproduction du capital social total dans ses éléments tant matériels que personnels.

Reformulé et précisé dans les termes du cycle du capital-marchandise, le double problème qu'il s'agit de résoudre est dès lors le suivant :

– D'une part, *quelle doit être la composition non seulement en valeur mais encore en nature du capital-marchandise total*, soit du produit social total, pour que le capital social puisse se reproduire, pour que le premier puisse fournir au second l'ensemble des conditions matérielles de sa reproduction, que ce soit à échelle simple ou à échelle élargie : les moyens de production et les moyens de consommation dont il a besoin ? Autrement dit, quelle doit être la composition du produit social total pour que le capital consommé dans la production annuelle de la société puisse être remplacé (en cas de reproduction simple) ou faire l'objet d'une accumulation (en cas de reproduction élargie), non seulement *en valeur* mais encore *en nature* ? Et pour que, simultanément, ce processus de remplacement ou d'accumulation de capital soit compatible avec la consommation individuelle de la plus-value par les capitalistes et du salaire par les travailleurs, de manière à assurer la reproduction (là encore simple ou élargie) des agents sociaux de la production ?

– D'autre part, *à quelles conditions le capital-marchandise total parvient-il à se réaliser ?* A travers quels actes d'échange ou actes de circulation, relevant de l'entrecroisement des procès cycliques des multiples capitaux singuliers et des revenus des agents sociaux (salariés et capitalistes), les différentes fractions du produit social total

18. *Id.*, page 48.

s'échangent-elles et se répartissent-elles, tout en se conformant aux exigences de la reproduction d'ensemble du capital social ainsi qu'à celles de la consommation individuelle des capitalistes et des salariés ?

2.2. Marx répond simultanément à ces deux questions, montrant ainsi qu'il ne s'agit en définitive que des deux faces d'un même problème, celui des conditions circulatoires de la reproduction du capital social. A cette fin, il distingue *deux sections* au sein de la production sociale, selon la nature et la destination des valeurs d'usage qu'elles produisent et, par conséquent, la fraction de la valeur du produit social total contre laquelle ces mêmes valeurs d'usage auront à s'échanger :

– d'une part, la section productrice des moyens de production, entrant dans la consommation productive, qui ne peuvent s'échanger que contre du capital (section I) ;

– d'autre part, la section de la production des moyens de consommation, entrant dans la consommation improductive, qui ne peuvent s'échanger que contre du revenu, salaire ou plus-value (section II)¹⁹.

A partir de cette distinction fondamentale, son analyse permet d'établir que la solution des deux problèmes précédentes répond à de strictes *conditions de proportionnalité* entre les différents éléments du produit global de chaque section, partant entre les différents éléments ainsi qu'entre les grandeurs de valeur du capital engagé dans chacune des deux sections. Elle permet de déterminer quels *arrangements de valeur* doivent respecter les différentes fractions du produit annuel de chaque section pour que se trouvent produites *les quantités physiques de valeurs d'usage* (sous forme de moyens de production et de moyens de consommation) nécessaires à la reproduction de l'ensemble du capital social, dans ses éléments personnels comme dans

19. Cette division sectionnelle ne recouvre aucune des divisions traditionnelles de l'appareil productif en secteurs ou branches, en « industrie lourde » et « industrie légère », etc. En effet, un même secteur, une même branche, voire une même entreprise peuvent relever simultanément de l'une et l'autre sections. Par ailleurs, Marx distingue deux sous-sections au sein de la section II : l'une productrice des moyens de consommation nécessaires, les seuls auxquels les salariés puissent avoir accès ; l'autre productrice des moyens de consommation de luxe, réservés aux capitalistes, et qui ne s'échangent que contre de la plus-value. Dans un but de simplification, je ne tiendrai pas compte de cette subdivision.

ses éléments matériels; et pour que se trouvent assurées, simultanément, les conditions de *leur réalisation comme marchandises*.

Pour résumer les résultats de son analyse, schématisons l'ensemble de la production sociale de la manière suivante. Désignons par V_1 et par V_2 la valeur du produit annuel respectivement de la section I et de la section II. Nous avons donc:

$$\begin{aligned} V_1 &= I_c + I_v + I_{pl}; \\ V_2 &= II_c + II_v + II_{pl}. \end{aligned}$$

Dans chacune de ces deux égalités, c représente le capital constant et v le capital variable consommés au cours de l'année dans la section considérée; et pl représente la plus-value produite dans cette même section au cours de cette même année. Dans ces conditions:

a) Pour qu'il y ait reproduction simple, il faut et il suffit que le produit total de la section I remplace (en nature comme en valeur) la totalité du capital constant consommé dans les deux sections; tandis que le produit total de la section II s'échange contre les salaires distribués et la plus-value formée dans les deux sections. Car, en régime de reproduction simple, par définition, toute la plus-value est consommée improductivement comme revenu personnel par les capitalistes. La reproduction simple exige ainsi à la fois:

$$I_c + I_v + I_{pl} = I_c + II_c \quad (1);$$

$$II_c + II_v + II_{pl} = (I_v + I_{pl}) + (II_v + II_{pl}) \quad (2).$$

Après élimination des termes qui s'y répètent, les équations précédentes aboutissent en définitive à l'égalité suivante:

$$II_c = I_v + I_{pl} \quad (3).$$

Ainsi, pour que la reproduction simple puisse avoir lieu, il faut et il suffit que la section I fournisse, comme produit-valeur nouveau, l'équivalent des moyens de production consommés au cours de l'année dans la section II. Et, inversement, il faut que la section II fournisse, en plus des moyens de consommation correspondant (en valeur) aux salaires et à la plus-value de cette section, ceux correspondant aux salaires et à la plus-value de l'autre section. Autrement dit, II_c ne peut s'échanger que contre $I_v + I_{pl}$ et réciproquement. Si cette condition n'est pas remplie, ou bien la section II ne peut pas renouveler la totalité de son capital constant, ou bien une partie des moyens de production produits par la section I ne trouvera pas à s'utiliser. Dans les deux cas, la reproduction ne pourra pas avoir lieu à échelle identique.

En définitive, la grandeur de valeur du capital constant de la section II est déterminée par la grandeur de valeur du capital variable de la section I et par le taux de plus-value, que l'on peut supposer identique dans les deux sections. Par conséquent, pour une composition organique du capital donnée dans chaque section, le capital consommé dans la section II doit être proportionné au capital consommé dans la section I²⁰.

b) En régime de *reproduction élargie*, au contraire, une fraction seulement de la plus-value produite dans les deux sections productives est dépensée sous forme de revenu par les capitalistes pour alimenter leur fonds de consommation individuelle, tandis que l'autre fraction est capitalisée, c'est-à-dire convertie en capital additionnel. Désignons la première par pl/d (plus-value dépensée) et la seconde par pl/a (plus-value accumulée). De plus convenons de noter cette dernière pl/ac ou pl/av selon qu'elle a été convertie en capital constant ou capital variable additionnel. Dès lors, la reproduction élargie répond nécessairement à chaque période aux deux conditions suivantes:

$$I_c + I_v + I_{pl} = I_c + II_c + I_{pl/ac} + II_{pl/ac} \quad (4);$$

$$II_c + II_v + II_{pl} = I_v + II_v + I_{pl/d} + II_{pl/d} + I_{pl/av} + II_{pl/av} \quad (5).$$

En effet, pour qu'il y ait reproduction élargie, il faut et il suffit:

– d'une part, que le produit total de la section I puisse à la fois remplacer le capital constant consommé dans les deux sections ($I_c + II_c$) et fournir les moyens de production dans lesquels pourra se matérialiser la part de la plus-value convertie en capital constant additionnel dans les deux sections ($I_{pl/ac} + II_{pl/ac}$) – c'est ce qu'exprime l'équation (4) précédente;

– d'autre part, que le produit total de la section II puisse à la fois alimenter le fonds de consommation des capitalistes et des ouvriers déjà en fonction dans les deux sections, $(I_v + II_v) + (I_{pl/d} + II_{pl/d})$, et fournir le fonds de consommation correspondant au capital variable additionnel dans les deux sections, $(I_{pl/av} + II_{pl/av})$ – d'où l'équation (5) précédente.

20. Si nous désignons par K_1 et K_2 le capital consommé respectivement dans la section I et dans la section II, par z_1 et z_2 la composition organique moyenne du capital respectivement dans les deux sections, par pl' le taux de plus-value, nous obtenons: $K_1/K_2 = [(1 + z_1)/(1 + z_2)] \times [z_2/(1 + pl')]$.

Après élimination des termes qui se répètent dans les deux membres de ces équations, celles-ci se ramènent à l'égalité suivante :

$$\Pi_c + \Pi_{pl/ac} = I_v + I_{pl/av} + I_{pl/d} \quad (6).$$

Cette égalité exprime *mutatis mutandis* la même condition d'équilibre que celle qui régit la reproduction simple : il faut que le capital constant consommé et accumulé dans la section II au cours de l'année puisse s'échanger contre la fraction du produit annuel de la section I qui représente le revenu total (salaires et plus-value consommée improductivement) de cette même section. Elle indique donc que le taux d'accumulation dans la section II est strictement déterminé par celui de la section I et doit s'adapter à lui²¹. En particulier, il est impossible que, comme en régime de reproduction simple, $\Pi_c = I_v + I_{pl}$; au contraire, il faut nécessairement que $\Pi_c < I_v + I_{pl}$ sans quoi il est impossible que se produise en I et *a fortiori* en II une accumulation de capital constant.

2.3. Quel sens donner à ces proportionnalités intersectionnelles grâce auxquelles le produit social total contient les quantités physiques de moyens de production et de moyens de consommation nécessaires à la reproduction (simple ou élargie) du capital social ainsi que des différents agents du procès de production ; et grâce auxquelles, simultanément, les différentes fractions du produit social total peuvent circuler en s'échangeant entre elles ?

En premier lieu, si, au niveau de chaque capital singulier, le procès de circulation semble conditionner la répétition du procès de production, il apparaît que c'est exactement l'inverse au niveau du capital social : *le procès de circulation du capital social est subordonné, quant à sa possibilité, au procès de production*. En effet, les échanges entre sections productives selon la loi de la valeur (équivalent contre équivalent) ne peuvent avoir lieu que sous condition du respect de proportionnalités précises entre éléments (constants et variables) du capital productif des deux sections. Au niveau social (global), c'est donc bien la composition en valeur et en nature du capital productif

21. En adoptant les conventions de la note précédente, en y ajoutant a'_1 et a'_2 pour les taux d'accumulation dans les deux sections (ceux-ci étant définis par le rapport de la plus-value accumulée à la plus-value totale), on démontre que a'_1 et a'_2 sont liés par la relation suivante :

$$\frac{[K_1 / (z_1 + 1)] \times [1 + pl' (1 - a'_1) + (pl' \times a'_1) / (z_1 + 1)]}{[(K_2 \times z_2) / (1 + z_2)] \times [1 + (pl' \times a'_2) / (1 + z_2)]} =$$

qui conditionne en définitive la possibilité de la circulation du capital-marchandise et du capital-argent.

En deuxième lieu, ces proportionnalités établissent que *c'est la reproduction de l'ensemble du capital social qui commande celle des capitaux singuliers*. En effet, les capitaux singuliers en fonction, que ce soit dans la section I ou dans la section II, ne peuvent se reproduire, en valeur et en nature, que si sont assurées les conditions de reproduction de l'ensemble du capital social, soit précisément les proportionnalités précédemment déterminées. Dans le cas contraire, s'il y a excès ou défaut de capital dans l'une ou l'autre des deux sections, certains capitaux ne parviendront pas à se reproduire, mais se trouveront au contraire éliminés. De même, en régime de reproduction élargie, c'est la reproduction du capital social total qui commande la possibilité ou non de la formation de nouveaux capitaux. Ainsi les capitaux singuliers n'apparaissent plus maintenant que comme des fractions promues à l'autonomie du capital social : « [...] *chaque capital pris à part ne constitue qu'une fraction promue à l'existence autonome, pour ainsi dire douée d'une vie individuelle, de l'ensemble du capital social, de même que chaque capitaliste pris à part n'est qu'un élément individuel de la classe capitaliste. Le mouvement du capital social se compose de la totalité des mouvements de ses fractions promues à l'autonomie, de la totalité des rotations des capitaux individuels.* »²² Une autonomie cependant très relative, puisque leur mouvement et leur existence même sont strictement conditionnés par les exigences de reproduction du capital total.

En troisième lieu, ces proportionnalités établissent *les limites de l'autonomisation du capital (y compris du capital social) comme valeur en procès*. Les schémas de reproduction précédents montrent en effet que la reproduction du capital social comme valeur en procès est tributaire d'une certaine composition du produit social total non seulement en valeur mais encore *en nature* : il doit comprendre des proportions déterminées de moyens de production et de biens de consommation, de moyens de production de moyens de production et de moyens de production de biens de consommation, de biens de consommation nécessaires et de biens de consommation de luxe. Ainsi la valeur en procès qu'est le capital, valeur tendant à l'autonomie, ne peut pourtant pas s'émanciper totalement de la valeur d'usa-

22. *Le Capital*, II, 2, pages 7-8.

ge de ses propres produits et, à travers elle, des besoins sociaux qu'ils doivent satisfaire, qui conditionnent directement sa reproduction en valeur. Nous aurons à nous en souvenir lorsque nous traiterons des limites et contradictions du mode capitaliste de production dans la dernière partie de l'ouvrage. Mais cela signifie aussi, inversement, que le capital social va devoir s'approprier et va chercher à s'approprier le système des besoins sociaux, de manière à le soumettre aux exigences de sa reproduction précisément.

En quatrième et dernier lieu, que ce soit en régime de reproduction simple ou en régime de reproduction élargie, les conditions circulatoires de la reproduction du capital social, les conditions qui régissent la circulation des différentes fractions du produit social total et les échanges entre elles, impliquent *une croissance proportionnée* de ce capital dans les deux sections. En particulier, le taux d'accumulation du capital (constant) dans la section II doit être proportionné au taux d'accumulation du capital (variable) dans la section I; et il en est de même en ce qui concerne les deux sous-sections composant la section II, celle produisant les biens de consommation nécessaires et celle produisant les biens de consommation de luxe. De ce fait, il apparaît que *la reproduction du capital social est, quant à ses conditions de circulation, essentiellement aléatoire*. En effet, en dehors de tout contrôle de la société sur les conditions matérielles de sa reproduction, la réalisation des proportions précédentes ne peut être que fortuite et quasi miraculeuse. Or un tel contrôle est par définition sinon impossible du moins difficile en régime capitaliste, puisque la production capitaliste institue précisément une aliénation des producteurs directs, et plus largement de l'ensemble de la société, à l'égard de leurs propres conditions matérielles d'existence; et que l'engagement ou le désengagement de capital dans le procès social de (re)production relève d'une myriade de décisions individuelles des capitalistes privés, dont la résultante est par définition relativement imprévisible. La reproduction du capital social, en tant que valeur en procès et rapport de production, ne peut donc se faire que de manière chaotique, en violant ses propres règles de proportionnalité intersectionnelle et par correction constante de ces déséquilibres non moins constants. En un mot, non seulement à travers la *destruction permanente* d'une partie des capitaux singuliers engagés de manière inefficace (en ce sens qu'ils ne trouvent pas à se reproduire en tant que fragments promus à l'autonomie du capital social, une autonomie qui leur est alors fatale); mais encore à travers *des crises péri-*

diques de l'ensemble de la production, la purgeant de ses excès ou comblant ses défauts, et rétablissant brutalement, par destruction massive de capital, les équilibres inter- ou intra-sectionnels: « *Il s'ensuit certaines conditions particulières pour l'échange normal dans ce mode de production et, partant, pour le cours normal de la reproduction, que ce soit à l'échelle simple ou élargie. Elles se convertissent en autant de conditions d'un développement anormal, en possibilités de crise, puisque l'équilibre – étant donné la forme naturelle de cette production – est lui-même fortuit.* »²³ La circulation du capital social renferme donc toutes les conditions de possibilité de la crise, dont les causes effectives d'actualisation ne se trouvent cependant qu'au sein du procès de production, comme nous le verrons encore dans la dernière partie de l'ouvrage.

Ainsi, ce dont les proportionnalités intersectionnelles nous avertissent en définitive, c'est que le procès de reproduction du capital ne peut assurer par lui-même ses propres conditions circulatoires qu'au prix d'une destruction chronique d'une partie du capital en fonction dans la société, destruction dont les crises générales de ce procès ne sont que la forme paroxystique. L'autonomie du capital dans son procès de reproduction, son autoreproduction, se paie donc du prix de son autodestruction partielle. Cette dernière nous apparaît ainsi, une nouvelle fois, comme une dimension, paradoxale et contradictoire, de l'autonomie du procès de reproduction du capital, de sa capacité à produire par lui-même les conditions de sa reproduction.

Telle est la forme spontanée de régulation d'un procès dont les contradictions échappent à la maîtrise de ses agents du fait que les conditions matérielles de la production leur font face comme des puissances étrangères qui se sont émancipées de leur contrôle et de leur maîtrise. Cependant, si elle implique à la fois la possibilité et, dans une certaine mesure, la nécessité de crises périodiques de l'ensemble de la production capitaliste et du rétablissement, par de telles crises, des équilibres perturbés, l'existence de telles proportionnalités intersectionnelles ouvre aussi la possibilité d'un autre type de régulation, moins sauvage que celui qui s'opère brutalement sous la forme de crises; et la nécessité de son développement, ne serait-ce que pour prévenir les dangers politiques (les menaces de révolution) liés à l'éclatement de telles crises. Régulation à base d'interventions étatiques, de *politiques économiques* à la fois générales et sectorielles, de

23. *Id.*, page 141.

manière à orienter et encadrer, sinon planifier, la création et la disparition des capitaux singuliers, en en contrôlant les médiations (notamment la médiation monétaire et le système de crédit); ou encore à antévalider la production par la régularisation des flux de revenus des différentes classes sociales, dans le cadre d'une contractualisation généralisée des rapports de répartition, etc. Une fois de plus, l'analyse de la reproduction du capital nous conduit à souligner la nécessité de médiations, notamment étatiques et plus largement politiques, qui ne s'inscrivent pas directement dans le procès même de cette reproduction, qui n'en sont pas les résultats immédiats mais se situent, au contraire, en relative extériorité par rapport à lui; autrement dit, à marquer une nouvelle fois les limites de l'autonomie du procès de reproduction. J'aurai l'occasion d'y revenir lors de l'étude des crises capitalistes et de leurs conditions de résolution.

3. Les conditions monétaires de la circulation et de la reproduction du capital social

Dans son étude des conditions circulatoires de la reproduction du capital social, Marx consacre encore une attention particulière à la médiation monétaire. En effet, pour que les échanges assurant la reproduction du capital social puissent avoir lieu, il ne suffit pas que soient établies les équivalences précédentes entre les différentes fractions du produit social; il faut aussi que ces échanges puissent être monnayés, donc qu'il se trouve à cette fin suffisamment d'argent en circulation ou disponible sous forme de trésor. Car, la production capitaliste étant une production marchande, les marchandises ne s'échangent pas directement entre elles, elles ne font pas l'objet de trocs, leurs échanges font au contraire nécessairement intervenir la médiation monétaire.

3.1. Rappelons, pour commencer, les termes dans lesquels Marx pose et entend résoudre le problème.

En premier lieu, il présuppose *une circulation monétaire purement métallique* et, qui plus est, dans sa forme la plus simple, excluant tout recours au crédit. Dans son esprit, ce présupposé se justifie d'un double point de vue. D'une part, pour des raisons purement méthodologiques: il convient de poser le problème dans les conditions d'une circulation métallique pour comprendre à quelles contraintes moné-

taires sa solution est alors soumise et pour quelles raisons elle est impossible sous ces conditions, en rendant par conséquent nécessaire le dépassement de la monnaie métallique et l'institution de monnaies de crédit. A quoi s'ajoutent, d'autre part, des raisons immanentes au procès capitaliste de reproduction: car, si la circulation du capital *stricto sensu* peut s'effectuer à la rigueur par la seule médiation de monnaies de crédit, il n'en est pas de même du procès de reproduction du capital dans son ensemble qui, en plus de la circulation du capital, inclut celle du salaire (et, à travers elle, la reproduction de la force de travail). Le capital variable doit, en effet, toujours être avancé sous la forme d'argent véritable, puisque ce n'est que sous cette forme qu'il peut faire fonction de salaire entre les mains du travailleur salarié.

Marx présuppose, en second lieu, *une société entièrement et exclusivement capitaliste*, donc des échanges marchands ne faisant intervenir d'autres échangistes que les capitalistes et les travailleurs salariés. Sous cette condition, les premiers sont toujours nécessairement à la fois le point de départ et le point de retour de toute la circulation monétaire, sous quelque forme qu'elle s'effectue. En effet, les échanges marchands nécessaires à la reproduction du capital se réduisent en définitive à deux types. D'une part, à des échanges entre capitalistes et salariés, dans lesquels les premiers se présentent comme vendeurs (de moyens de consommation) et les seconds comme acheteurs (de ces mêmes moyens), échanges qui sont monnayés directement ou indirectement par le versement des salaires, donc par la circulation d'argent qu'implique l'achat-vente de la force de travail, rapport inverse dans lequel les ouvriers se présentent comme vendeurs et les capitalistes comme acheteurs. D'autre part, à des échanges entre capitalistes eux-mêmes, dans lesquels chaque capitaliste est à la fois vendeur et acheteur, échanges qui ne peuvent être monnayés que par des avances additionnelles d'argent effectuées par les capitalistes pour acheter leurs moyens de consommation ou leurs moyens de production, avances qui, inversement, en leur permettant de réaliser leurs propres marchandises, se trouvent aussi récupérées par eux. Dans les deux cas, c'est la classe capitaliste qui nécessairement avance l'argent qui sert à monnayer les échanges marchands qui conditionnent la reproduction du capital; et elle est d'ailleurs la seule à pouvoir effectuer de telles avances, puisque, par définition, elle monopolise la richesse sous sa forme monétaire: «[...] par rapport à la classe capitaliste tout entière, la thèse que cette classe est obligée de mettre

elle-même en circulation l'argent nécessaire à la réalisation de sa plus-value (et nécessaire aussi à la circulation de son capital constant et variable), non seulement ne paraît pas un paradoxe, mais c'est la condition nécessaire du mécanisme tout entier; car ici il n'y a que deux classes en présence: la classe ouvrière, qui ne dispose que de sa force de travail; la classe capitaliste, qui possède le monopole des moyens de production comme de l'argent.»²⁴

Cette exigence qui est faite aux capitalistes de disposer de réserves monétaires pour monnayer la circulation de leurs propres marchandises n'est pas tout à fait neuve cependant: elle se pose déjà au sein de la circulation simple, avant même qu'intervienne le capital. Dès cette dernière, en effet, il se produit et il doit se produire une certaine thésaurisation de la part des échangistes (indépendamment de leur éventuelle passion pour l'accumulation d'argent, pour l'enrichissement abstrait): chaque échangiste doit en permanence avoir à sa disposition une certaine réserve d'argent, ne serait-ce que pour faire face aux aléas de la circulation (vitesse plus ou moins rapide de la circulation, révolution de valeur ou de prix des marchandises, etc.). Il en va de même au sein de la production capitaliste, comme je l'ai déjà noté: chaque capitaliste doit tenir en permanence un fonds de réserve pour faire face aux aléas divers du cycle de son capital, et il ne peut fonctionner comme capitaliste qu'à la condition de disposer d'un pareil fonds. Mais le problème y prend évidemment une ampleur et une acuité sans commune mesure avec celles qu'il présente au sein de la circulation simple, du fait à la fois de l'augmentation de la quantité de valeur à faire circuler, de sa croissance de plus en plus rapide, de la nécessité d'avancer constamment une masse elle-même croissante de capital variable sous la forme monétaire, en conciliant le tout avec les exigences d'une accumulation continue de capital-argent latent.

Car, et Marx insiste beaucoup sur ce dernier point, la reproduction (élargie) du capital s'opère nécessairement sous deux formes différentes, à la fois opposées et complémentaires: elle n'est pas seulement *accumulation de capital productif*, permettant l'élargissement de l'échelle de la production capitaliste, elle est encore *accumulation de capital-argent latent*, thésaurisation. Autrement dit, elle implique qu'une part, variable, de la masse monétaire globale dont dispose la société soit temporairement retirée de la circulation, thésaurisée en

vue d'être avancée ultérieurement à la circulation comme capital-argent, en privant du même coup la circulation d'une quantité égale de moyens de circulation. Et ce pour deux raisons essentielles que j'ai déjà eu l'occasion de mentionner.

D'une part – et cela est déjà vrai en régime de reproduction simple –, du fait du mode particulier de rotation du capital fixe. En effet, tandis que la part circulante du capital productif peut et doit sans cesse être remise en circulation au terme de chaque cycle, une partie du capital fixe, celle correspondant à l'usure des moyens de travail au cours de la période de production, qui s'est transmise par conséquent à la valeur du produit-marchandise et a été réalisée avec elle, doit au contraire en être retirée au terme de chaque cycle, pendant que l'autre partie en reste fixée dans le procès de production, attachée aux moyens de travail tant que ceux-ci peuvent y remplir leur fonction. Elle s'accumule ainsi sous forme d'*un fonds d'amortissement* jusqu'au moment où, les moyens de travail étant complètement usés et ayant transmis toute leur valeur aux produits au cours de procès de production successifs, ils doivent être remplacés physiquement. Le fonds d'amortissement, par lequel le capital fixe s'est alors reproduit en valeur, va rendre ce remplacement possible.

A quoi s'ajoutent, d'autre part, les contraintes inhérentes à la capitalisation de la plus-value, c'est-à-dire à sa reconversion en un capital additionnel. En effet, plus la production capitaliste se développe, plus la masse de capital-argent qu'il faut avancer pour créer un capital productif additionnel, constant et variable, est importante, plus par conséquent le capitaliste est tenu de thésauriser la plus-value pendant un certain temps, de la retirer de la circulation aux termes de cycles successifs et de la retenir sous la forme de capital-argent potentiel – puisque, par hypothèse, le recours au capital de prêt est impossible, Marx supposant que le système de crédit n'existe pas. Autrement dit, il se doit de constituer *un fonds d'accumulation*, par thésaurisation de la plus-value, avant de pouvoir transformer effectivement la plus-value ainsi accumulée en capital-productif additionnel, pour élargir l'échelle de la production.

Dans quelle mesure cette thésaurisation de capital (fixe) et de plus-value, qui se présente ici comme un moment indispensable de la reproduction du capital productif, à échelle simple et plus encore à échelle élargie, mais qui limite constamment la masse des moyens de circulation disponibles, est-elle compatible avec le monnayage des

24. *Le Capital*, II, 2, pages 72-73.

échanges sans lesquels cette même reproduction ne peut pas davantage avoir lieu? Tels sont en définitive les termes de la question que Marx pose. Termes qui renferment, au moins en partie, la réponse à la question, comme nous allons le voir.

3.2. Les éléments de la solution du problème avancés par Marx sont en fait multiples. En premier lieu, on peut, comme dans le cas de la circulation simple, procéder à *une économie relative de moyens de circulation* en accélérant leur vitesse de circulation (donc celle de la circulation tout entière) ou en faisant jouer à l'argent le rôle de moyen de paiement et non plus celui de simple moyen de circulation (l'argent n'étant plus alors requis que pour solder les comptes entre échangeistes à un terme convenu), ce qui préfigure l'apparition et le développement du système du crédit et des monnaies de crédit. Cette économie de moyens de circulation permet, à masse monétaire constante, d'augmenter la part de cette masse retenue sous forme de trésor.

En deuxième lieu, on peut, comme dans le cas de la circulation simple aussi, augmenter la masse monétaire disponible en comptant sur *la production de nouvelles quantités d'or* (en supposant que l'or est la seule matière monétaire), bien que les possibilités en la matière restent limitées. Outre les quantités d'or nécessaires comme moyen de production, comme matière première, la production d'or doit au minimum compenser l'usure de la matière monétaire due à sa circulation: «*Abstraction faite de ce qui est nécessaire pour les articles de luxe, le minimum de la production annuelle de l'or ou de l'argent doit être égal à l'usure annuelle de la monnaie métallique par suite de la circulation.*»²⁵ En fait, la production d'or excède en permanence ce double besoin, et les producteurs d'or jettent sans cesse dans la circulation de nouvelles quantités d'or qui constituent des moyens de circulation additionnels mais aussi l'occasion d'une thésaurisation de la part des non-producteurs d'or: «*Alors que les autres capitalistes, en dehors de leur dépense en capital fixe, retirent de la circulation une plus grande somme d'argent que celle qu'ils y ont mise pour l'achat de la force de travail et des éléments circulants, les capitalistes producteurs d'or et d'argent, abstraction faite du métal précieux qui sert de matière première, ne jettent dans la circulation que du numéraire et n'en retirent que des marchandises.*»²⁶ C'est qu'ils disposent de ce privilège que leur produit

25. *Le Capital*, II, 1, page 303.

26. *Le Capital*, II, 2, page 124.

(l'or) n'a pas besoin de se convertir, par un acte d'échange préalable, en argent, en équivalent général, puisqu'il est lui-même immédiatement cet équivalent. Ils peuvent donc être acheteurs (de moyens de consommation et de moyens de production) sans être obligés d'avoir été au préalable vendeurs, ils sont donc acheteurs nets; ce qui permet aux non-producteurs d'or commerçant avec eux d'être, à l'inverse, vendeurs sans être acheteurs, d'être vendeurs nets, donc de thésauriser une partie de la valeur qu'ils réalisent dans ces échanges.

En troisième lieu, la thésaurisation d'une partie du capital (fixe) et de la plus-value (destinée à être capitalisée) n'est possible qu'à la condition de *n'être pas une pratique généralisée*. Autrement dit, tous les capitalistes ne peuvent pas thésauriser en même temps; si c'était le cas, la circulation et la reproduction du capital s'interrompraient nécessairement, puisque tous les capitalistes voudraient être vendeurs (pour réaliser leur produit-marchandise et pouvoir thésauriser une partie de la valeur ainsi réalisée) sans être acheteurs, ce qui est une contradiction dans les termes: «*De l'argent est retiré de la circulation et accumulé comme trésor par la vente de marchandises, non suivie d'achat. Si l'on conçoit cette opération comme une pratique générale, il ne paraît pas possible de prévoir d'où proviennent les acheteurs. Dans ce procès, en effet, qu'il faut concevoir comme une pratique générale puisque tout capital individuel peut se trouver dans sa phase d'accumulation, chacun veut vendre, afin de thésauriser, et personne ne veut acheter.*»²⁷ Cette condition que tous les capitalistes ne thésaurisent pas à la fois est impérative et elle fournit aussi, du coup, l'essentiel de la solution du problème posé: pour que les conditions monétaires de la reproduction du capital soient assurées, il faut et il suffit que tous les capitalistes ne se trouvent pas simultanément au même stade de leur procès de reproduction (simple ou élargie), qu'une partie d'entre eux avancent à la circulation (sous forme de capital-argent qu'ils ont préalablement thésaurisé, comme fonds d'amortissement ou comme fonds d'accumulation) ce que l'autre partie va en retirer pour le thésauriser pour son compte. L'une cesse en somme de thésauriser et jette dans la circulation l'argent qu'elle a accumulé de manière à rendre la thésaurisation de l'autre possible.

Ainsi, dès le régime de reproduction simple, le remplacement du capital fixe en nature ne peut-il avoir lieu qu'à la condition qu'une partie seulement des capitalistes procèdent à ce remplacement, en jetant

27. *Id.*, page 138.

par conséquent dans la circulation le capital-argent potentiel qu'ils ont préalablement thésauriser sous forme de fonds d'amortissement, en se comportant donc en acheteurs nets auprès de l'autre partie des capitalistes qui, devenant de ce fait vendeurs nets, peuvent se constituer à leur tour leur propre fonds d'amortissement. Pareille hypothèse est évidemment tout à fait arbitraire, mais elle rend compte du fait que, au niveau social, la reproduction du capital fixe en valeur, sous forme de fonds d'amortissement, doit nécessairement équivaloir à sa reproduction en nature: on ne peut thésauriser d'un côté, en la retirant de la circulation, que la masse additionnelle d'argent que l'on jette de l'autre dans la circulation pour se procurer le capital fixe nécessaire, en remplacement de celui parvenu au terme de son cycle.

De la même manière, en régime de reproduction élargie, l'accumulation de capital productif d'un côté, donc la création d'un capital productif additionnel, qui suppose l'avance à la circulation d'une quantité additionnelle d'argent (pour acheter ou payer des forces de travail et des moyens de production supplémentaires), est la condition de l'accumulation de capital-argent potentiel de l'autre, donc de la thésaurisation d'une partie de la plus-value sociale: « Une partie des capitalistes transforme donc sans cesse en capital productif son capital-argent potentiel, lorsqu'il a atteint le volume requis. Ceci veut dire qu'ils achètent, avec l'argent accumulé par la conversion en or de la plus-value, des moyens de production, des éléments additionnels du capital constant, tandis que d'autres capitalistes sont encore occupés à la thésaurisation de leur capital-argent potentiel. Les capitalistes appartenant à ces deux catégories s'affrontent donc, les uns comme acheteurs, les autres comme vendeurs, chacun se limitant exclusivement à son rôle. »²⁸ Autrement dit, là encore, ce que les capitalistes retirent de la circulation d'un côté, sous forme de trésor temporaire correspondant à une accumulation de capital-argent potentiel additionnel, doit équivaloir à ce qu'ils jettent dans la circulation comme capital-argent additionnel de l'autre, moyen d'achat ou de paiement des moyens de production et des forces de travail supplémentaires. Les uns peuvent vendre sans acheter (et donc thésauriser) parce que les autres achètent sans vendre (en fait achètent plus qu'ils ne vendent).

Cet élément de la solution du problème peut sembler purement tautologique. Il est cependant cohérent avec l'hypothèse selon laquelle

28. *Id.*, page 139.

le Marx analyse ici le problème: en régime capitaliste, la classe capitaliste détenant le monopole de l'argent, étant le point de départ et le point de retour obligé de toute la circulation monétaire, elle ne peut retirer de la circulation que l'argent qu'elle y jette elle-même. Et, de plus, elle doit pouvoir l'en retirer, sans quoi elle cesserait d'être capitaliste. Car, par définition, un capitaliste ne fait que des *avances* d'argent: l'argent qu'il jette dans la circulation doit toujours finir par lui revenir. Le seul élément supplémentaire qu'adjoint l'analyse précédente est que l'argent avancé à la circulation ne revient aux capitalistes qui l'y ont jeté qu'après avoir servi, temporairement, de trésor à d'autres capitalistes, qu'après avoir été accumulé par eux comme capital-argent potentiel. Et il doit nécessairement s'établir un équilibre entre le capital-argent potentiel thésaurisé par les uns et les avances additionnelles de capital-argent se convertissant en capital productif jetées dans la circulation par les autres. Équilibre qui constitue une nouvelle contrainte pour la circulation et la reproduction du capital social et, par conséquent, une nouvelle source potentielle de crise, notamment parce qu'il est fondé sur une dissociation dans l'espace et dans le temps des actes d'achat et de vente.

En quatrième lieu, l'ensemble des éléments précédents – et ce n'est pas là leur moindre intérêt – montrent bien qu'une circulation purement métallique serait rapidement incompatible avec la reproduction du capital, qu'elle pose à cette dernière des limites et des conditions qu'elle ne peut jamais strictement respecter et dont elle tend au contraire constamment à s'affranchir. Autrement dit, la solution du problème précédent présuppose *l'abandon d'une circulation purement métallique et le développement du système du crédit*, avec les formes monétaires correspondantes: « Ainsi se trouve résolue cette question absurde: la production capitaliste avec son volume actuel serait-elle possible sans le système du crédit (même en ne considérant ce système que de ce point de vue-ci). Évidemment non! Elle se serait heurtée au contraire aux limites mêmes de la production de métaux précieux. »²⁹ Nous verrons dans le chapitre suivant comment le capitalisme parvient à réaliser cette métamorphose de la médiation monétaire, mais aussi les problèmes qu'elle lui pose.

Le développement du système de crédit réalise ainsi d'une pierre trois coups. D'une part, il met la circulation du capital à l'abri de la

29. *Le Capital*, II, 1, page 321.

pénurie de moyens de circulation dont la production de matière monétaire fait toujours planer la menace en régime de circulation métallique. D'autre part, il émancipe la dynamique de l'accumulation du capital du rythme des flux et reflux d'argent dans la circulation : il met à la disposition de chaque capitaliste le capital-argent latent nécessaire à la poursuite de la reproduction de son capital à échelle élargie, sans qu'il ait à attendre d'avoir thésaurisé la quantité suffisante de plus-value pour procéder à cet élargissement. Enfin, il évite au capital-argent latent de rester en jachère, improductif, de s'accumuler comme trésor stérile, en lui permettant de se mettre en valeur (sous forme de capital de prêt) sans attendre d'avoir atteint la masse critique nécessaire pour fonctionner de manière autonome comme capital-argent additionnel.

Cependant, ce faisant, en dynamisant la production capitaliste dans son ensemble, en repoussant les limites inhérentes aux contraintes d'équilibre intersectionnel de l'accumulation, en la poussant ainsi au bout de ses possibilités et même au-delà, le système de crédit exacerbe toutes les contradictions de ce régime de production et en précipite la crise³⁰. Et c'est là que se révèle tout l'intérêt pour Marx d'avoir mené l'analyse de ce problème sous l'hypothèse conditionnelle d'une circulation purement métallique : elle permet de mettre en évidence les limites inhérentes aux contraintes d'équilibre de l'accumulation, limites que le développement du système de crédit a précisément pour fonction et effet de repousser, en semblant ainsi les faire disparaître, donc en tendant à rendre du même coup inintelligible le mécanisme de la crise sur laquelle la production capitaliste finit malgré tout par déboucher.

4. Portée et limites de l'analyse

Pour conclure ce chapitre, examinons encore la portée des hypothèses dans le cadre desquelles l'ensemble de cette analyse des conditions circulatoires de la reproduction du capital social a été menée. Marx suppose notamment :

- des rapports de valeur constants : aucune modification ne se produit dans les grandeurs de valeur d'un cycle à l'autre de la reproduction du capital social ;

30. J'y reviendrai encore dans le dernier chapitre de l'ouvrage.

- une production sociale entièrement capitaliste : il n'y a aucune autre forme de production sociale que la production capitaliste, ou encore la base économique de la société est intégralement capitaliste ;
- enfin, un monde tout entier unifié en une seule et même société capitaliste : Marx fait abstraction du fractionnement du monde en une série d'Etats et de l'économie mondiale en une série d'économies nationales et, par conséquent, de l'incidence pour chacune de ces dernières du commerce extérieur.

En réalité, aucune de ces trois conditions n'est assurée dans le fonctionnement de l'économie capitaliste réelle, dans la production capitaliste effective. Mais Marx reste ici fidèle à sa démarche qui consiste, dans un premier temps, à supposer données certaines conditions particulières pour l'étude simplifiée du problème afin, dans une deuxième temps, de déterminer soit comment ces conditions sont assurées (produites) par le mouvement même du capital, soit comment les résultats obtenus se trouvent éventuellement modifiés par leur défaut. C'est dans cette seconde perspective qu'il nous faut nous placer ici.

Les révolutions constantes de valeur qui se produisent dans le cours du procès de reproduction, notamment du fait de variations de la productivité du travail social, modifient en permanence les proportions existant entre les différentes fractions du produit de chacune des deux sections productives et, par conséquent, les conditions auxquelles se réalisent les équilibres requis par les échanges assurant le procès de reproduction du capital social. En ce sens, elles sont autant des facteurs de perturbation possibles des équilibres intersectionnels, rendant la réalisation des conditions de la reproduction encore plus aléatoires que, inversement, des facteurs favorisant le rétablissement de ces mêmes équilibres. Elles comptent donc parmi les éléments qui assurent l'autonomie du procès de reproduction, comme elles soulignent les limites de cette dernière.

Cependant, les perturbations du procès de reproduction du capital social que peuvent produire les révolutions incessantes de valeur ne peuvent se comprendre que comme des écarts par rapport aux lois (les équilibres intersectionnels) qui régissent ce procès, lois dont l'établissement et la formulation supposent précisément qu'on fasse l'hypothèse de rapports de valeur constants. De surcroît, ces lois ne se trouvent pas supprimées par ces perturbations, qui se contentent d'en modifier les conditions d'application. Ce qui justifie, méthodologiquement, d'en faire abstraction, comme l'a fait Marx.

La présence de formes ou de secteurs de production précapitalistes caractérise par définition les stades inférieurs de développement du mode de production capitaliste, dans lesquels le procès de reproduction du capital n'imprime pas encore sa marque propre à l'ensemble du procès de reproduction sociale. Dans les formations capitalistes développées, du moins, ils sont condamnés pour l'essentiel à disparaître, soit en étant purement et simplement détruits, soit en étant intégrés au procès de reproduction, donc en se transformant en formes ou secteurs capitalistes de production et en se soumettant aux lois du procès de reproduction du capital social. Ceux qui subsistent ne jouent plus alors qu'un rôle marginal à l'égard de ce dernier.

Quant au fractionnement de l'économie mondiale en différentes économies nationales, il explique sans doute comment certaines de ces économies peuvent assurer, temporairement ou même durablement, les conditions de leurs équilibres intersectionnels internes grâce à leurs échanges extérieurs (importations et exportations) et à leur contrôle étatique (par l'intermédiaire du taux de change, des barrières douanières, de la réglementation de la circulation des capitaux, des investissements étrangers, etc.), en compensant les déséquilibres internes par les échanges externes. Mais les contraintes d'équilibre mises en évidence par Marx n'en sont pas abolies pour autant au niveau de l'économie mondiale tout entière; et leurs exigences se renforcent même au fur et à mesure que les échanges entre les économies nationales croissent et que l'économie mondiale se rapproche de la situation dont Marx fait ici l'hypothèse: celle d'une économie unifiée, fonctionnant à l'image de celle d'une seule et même nation capitaliste. Ainsi les résultats de son analyse permettent non seulement de comprendre comment et dans quelle mesure le commerce extérieur contribue (ou non) aux équilibres internes de chaque économie capitaliste nationale, mais encore à quelles conditions d'équilibre est soumise l'économie mondiale en formation dans son ensemble.

Chapitre X

LES TRANSFORMATIONS DE LA MÉDIATION MONÉTAIRE

Dans les deux chapitres précédents, il a été fait allusion à différentes reprises à la nécessité dans laquelle se trouve le capital de se libérer des limites que lui impose la monnaie métallique. Résultat général du développement de la production et de la circulation marchandes simples, et en tant que telle base de la formation du capital comme valeur en procès, cette forme de la monnaie s'avère pourtant inappropriée aussi bien à la circulation du capital qu'à son procès de reproduction.

En effet, parmi les frais de circulation, dont nous avons vu qu'ils limitent d'autant la valorisation du capital, figure l'usure de la matière monétaire. Phénomène que l'extension et l'accélération de la circulation marchande, qu'entraîne inévitablement le développement de la production capitaliste, ne peuvent qu'aggraver encore. Cette usure contraint la société à stériliser en permanence une fraction de ses forces productives pour produire et reproduire ce qui ne sera pourtant pour elle ni un moyen de production ni un moyen de consommation, mais un pur moyen de circulation, la marchandise-monnaie: « Ces marchandises fonctionnant comme monnaie n'entrent ni dans la consommation individuelle ni dans la consommation productive. Il y a

là du travail social fixé sous une forme où il sert de simple machine de circulation. Et non seulement une fraction de la richesse sociale est immobilisée sous cette forme improductive, mais l'usure de la monnaie exige son remplacement continu, autrement dit la conversion d'une plus grande somme de travail social – sous forme de produits – en une plus grande somme d'or et d'argent. Pour les nations à régime capitaliste développé, ces frais de remplacement sont considérables, puisque la fraction de la richesse immobilisée sous la forme argent est importante.»¹

La reproduction (simple ou élargie) de la matière monétaire ne constitue pas seulement un obstacle en tant qu'elle limite d'autant l'échelle de la valorisation du capital, en tant que frais de circulation. C'est que ses possibilités elles-mêmes limitées entrent par ailleurs nécessairement en contradiction avec le procès d'accumulation du capital, avec l'élargissement constant de l'échelle de la production sociale sous une forme marchande que le capital réalise.

D'une part, en effet, c'est une loi de la circulation marchande (et donc aussi de la circulation capitaliste en tant qu'elle est *aussi* une circulation marchande) que la quantité de monnaie requise par cette circulation, donc la quantité des moyens de circulation nécessaires, croisse de manière directement proportionnelle au volume et à la valeur des marchandises et de manière inversement proportionnelle à leur vitesse de circulation. Par conséquent, l'élargissement constant de l'échelle de la production sociale, l'augmentation constante de la quantité de valeur marchande mise en circulation sous forme de capital-marchandise, exige, toutes choses égales par ailleurs, une augmentation constante de la masse des moyens de circulation. En régime de monnaie métallique, cette augmentation constante de moyens de circulation suppose donc une croissance constante de la production d'or, de fait impossible à assurer passé un certain seuil.

A quoi s'ajoute, d'autre part, le fait déjà signalé que l'accumulation de capital productif s'accompagne nécessairement d'une accumulation de capital sous une forme monétaire, de capital-argent stagnant en marge du procès de production et du procès de circulation, que ce soit au titre de fonds d'amortissement (du capital fixe) ou à celui de fonds d'accumulation (par thésaurisation de la plus-value destinée à être transformée en capital additionnel). Autrement dit, le procès d'accumulation du capital requiert une croissance de la masse

1. *Le Capital*, II, 1, page 125.

monétaire non seulement sous forme de moyens de circulation mais encore sous forme de trésor. Croissance à laquelle la production de matière monétaire ne saurait faire face par ses seuls moyens.

Sous sa forme métallique, la monnaie s'avère donc inappropriée aux exigences de la reproduction du capital, inappropriée aussi bien à son procès de production (à son élargissement constant) qu'à son procès de circulation. Le capital doit donc procéder à une profonde transformation de la médiation monétaire, créer de nouvelles formes de monnaie, alternatives à la monnaie métallique pour réduire au maximum le recours à cette dernière. Il y parvient en développant le système de crédit et les différentes formes de monnaie (de crédit) auxquelles il donne naissance. Simultanément cependant, le développement de ces formes monétaires va, à son tour, faire surgir de nouveaux problèmes, en provoquant un relâchement de la contrainte monétaire, dont la reproduction du capital ne peut pourtant pas s'émanciper².

1. Contrainte monétaire et crédit

La notion de contrainte monétaire fait incontestablement partie de la conceptualité marxienne, même si elle ne figure pas littéralement sous la plume de Marx. De quoi s'agit-il ?

1.1. Dans tout système de production marchande, c'est-à-dire dans toute société dans laquelle la division sociale du travail revêt une forme marchande, tout procès particulier de travail n'est immédiatement que travail *privé* et ne revêt un caractère *social* que par la médiation marchande, autrement dit par l'échange de ses produits contre les produits d'autres travaux privés. Ce sont les produits du travail qui, en leur qualité de marchandises, en manifestant leur caractère de valeur dans et

2. L'analyse par Marx de la dématérialisation de la monnaie et du système de crédit est très lacunaire. Plus qu'aucune autre peut-être, cette partie de sa critique de l'économie politique a souffert de son inachèvement. Elle se réduit à quelques développements, notamment dans la section V du Livre III du *Capital*, dont Engels dit dans la préface à ce Livre qu'il a rencontré les pires difficultés pour la mettre en forme et l'éditer. Pourtant, en suivant ces développements, il me semble possible de restituer ce qu'aurait pu être son analyse, dès lors qu'on prend comme fil conducteur deux thèmes qui ne cessent de revenir sous la plume de Marx : la nécessité pour le capital de dépasser le système monétaire par le système de crédit ; et l'impossibilité pourtant pour le second de s'émanciper du premier.

par l'échange entre eux, établissent médiatement le caractère social des travaux particuliers, privés, qui les ont produits. Par conséquent, tout travail privé doit confirmer son caractère social par l'échange de ses produits-marchandises contre d'autres produits-marchandises. Ce n'est que par cette médiation qu'il peut attester qu'il n'est pas seulement un travail privé, mais aussi un travail socialement nécessaire, correspondant qualitativement et quantitativement à un besoin social déterminé. Ce phénomène est à la racine du fétichisme de la marchandise, ainsi que nous l'avons déjà vu.

Dès que l'échange marchand s'est suffisamment développé pour que se forme et s'institue un équivalent général, une marchandise servant face à toutes les autres de représentant général de la richesse sous sa forme marchande, de matérialisation et de personnification de la valeur, en un mot de monnaie, s'affirme par conséquent la nécessité de l'échange des produits-marchandises des différents travaux privés contre cette dernière, pour que ces travaux soient socialement validés, pour que leur caractère social soit confirmé. Tout simplement parce que, face à toutes les marchandises, produits de travaux privés, la marchandise-monnaie incarne dès lors le travail social en tant que tel; le fétichisme, qui incarne le caractère social du travail dans un objet, de marchand devient monétaire: «[...] *qu'est-ce donc qui distingue l'or et l'argent des autres aspects de la richesse? Ce n'est pas la grandeur de valeur: elle est déterminée par la quantité de travail matérialisée en eux. Mais ils sont des incarnations autonomes, des expressions du caractère social de la richesse. Cette existence sociale apparaît donc comme un au-delà, comme objet, chose, marchandise, à côté et en dehors des véritables éléments de la richesse sociale.*»³ Dans le cas contraire, dans le cas où les marchandises ne parviennent pas à s'échanger contre une certaine quantité de marchandise-monnaie, c'est que la valeur sociale des travaux qui les ont produites n'est pas reconnue; tout se passe comme si la société déclarait qu'ils ont été fournis en pure perte.

La contrainte monétaire est donc la nécessité dans laquelle se trouve toute marchandise, en tant que produit d'un travail *privé*, de se valider *socialement*, d'établir son caractère de valeur, par sa confrontation (son échange) avec la monnaie en tant que seule matérialisation socialement reconnue de la valeur, en tant qu'incarnation

3. *Le Capital*, III, 2, page 233.

fétichiste de cette dernière. Ce n'est qu'en parvenant à s'échanger contre de l'argent, contre de la monnaie réelle, que chaque marchandise atteste *in fine* de son caractère de valeur: de son caractère de produit d'un travail socialement nécessaire.

1.2. Pas plus qu'aucun autre système marchand, le mode capitaliste de production ne peut s'émanciper de cette contrainte. Tout au plus peut-il la distendre, la relâcher; et c'est précisément là une des fonctions spécifiques du système de crédit.

C'est évident en ce qui concerne *le crédit commercial*, auquel ont couramment recours les capitalistes dans les rapports marchands qu'ils entretiennent, par lesquels les cycles de leurs capitaux respectifs s'entrecroisent. Le capitaliste X cède sa marchandise (son capital-marchandise) au capitaliste Y, qui la fait entrer à ce titre dans le cycle de son propre capital (industriel ou commercial), non pas contre de l'argent, mais contre une simple promesse d'argent: un simple titre de crédit, une simple créance, un simple engagement à fournir, à un terme convenu, l'équivalent monétaire de la marchandise. Cette pratique revient en fait à ne pas vérifier, pendant un certain temps, si la marchandise ainsi cédée à crédit peut effectivement réaliser *in fine* sa valeur sur le marché; ou même si elle possède tout simplement une valeur, si elle correspond à une dépense de travail socialement nécessaire. En procédant entre eux à un échange à crédit, le créancier X comme le débiteur Y engagent le pari que la marchandise ainsi échangée finira par prouver son caractère de valeur sur le marché en s'échangeant contre de la monnaie, soit directement (si elle est moyen de consommation), soit indirectement (en entrant dans le procès de production d'autres marchandises, si elle est moyen de production), en provoquant ainsi le reflux d'argent (de capital-argent) qui permettra au débiteur Y d'honorer ses engagements et au créancier X de recouvrir sa créance.

Le crédit bancaire ne repose pas moins, lui aussi, sur un tel relâchement de la contrainte monétaire. En se procurant son capital-argent à crédit, le capitaliste actif (industriel ou commerçant) anticipe la vente des marchandises qu'il compte faire produire (cas de l'industriel capitaliste) ou acheter (cas du commerçant capitaliste) avec cet argent; vente qui seule, là encore, pourra provoquer le reflux du capital-argent avancé, et lui permettre de rembourser son emprunt (et de payer ses intérêts). A nouveau, le créancier (le banquier) aussi bien

que le débiteur (le capitaliste actif, industriel ou commerçant) engage le pari que les marchandises en question finiront par prouver leur caractère de valeur en s'échangeant contre de la monnaie. Et le pari est encore plus hardi dans ce cas que dans le précédent, puisqu'il porte ici non plus comme auparavant sur le caractère de valeur d'une marchandise qui existe déjà, d'une marchandise réelle, mais sur celui de marchandises qu'il faut encore produire ou se procurer, donc de marchandises seulement potentielles.

Notons que le relâchement de la contrainte monétaire que provoque la pratique du crédit consiste à chaque fois en *un double déplacement* de cette contrainte, dans le temps et dans l'espace. Dans le temps, au sens où elle est différée, son exercice étant remis à plus tard : la marchandise acquise à crédit n'a pas à prouver immédiatement son caractère de valeur, il lui est simplement demandé de le prouver avant un terme fixé. Dans l'espace social, en ce sens que la contrainte monétaire se trouve socialisée par la pratique du crédit. Evidemment, c'est d'abord au débiteur que revient la charge de se soumettre à cette contrainte et d'y satisfaire, en parvenant à convertir la marchandise en argent avant le délai convenu ; mais le créancier est désormais lui aussi solidaire de cette opération, pour le meilleur comme pour le pire : si elle réussit, il en retire, outre la valeur-capital qu'il a avancée (sous forme de marchandise ou d'argent), une partie des gains (du profit réalisé) sous forme d'intérêt ; si elle échoue, il risque d'avoir à assumer lui aussi une partie des pertes, par exemple en ne récupérant qu'une partie de la valeur-capital avancée ou même en la perdant totalement.

Mais, si le système de crédit permet de relâcher la contrainte monétaire, de la différer dans le temps et de la diluer dans l'espace, il ne la supprime pas ; tôt ou tard, il faut y satisfaire. C'est ce que nous allons voir en étudiant de près sous quelle forme elle continue à opérer au sein même du système de crédit et à quelles tensions elle soumet ce système.

2. La monnaie commerciale

Jusqu'à présent, nous n'avons envisagé le crédit que comme moyen de réduire les frais de circulation du capital et d'accélérer sa vitesse de circulation. Voyons maintenant comment il génère des nouvelles formes de monnaie, qui tendent à se substituer à la mon-

naie métallique et, précisément, pour cette raison, posent problème relativement à la contrainte monétaire.

2.1. Revenons à notre exemple précédent. Grâce à la vente à crédit, le capitaliste Y est dispensé temporairement de payer et peut poursuivre ses affaires sans bourse délier. Mais, de son côté, le capitaliste X se trouve sans argent puisque Y ne l'a pas payé, se contentant de lui remettre un titre de crédit, une simple créance. La pratique du crédit commercial ne pourrait pas se développer au sein du mode capitaliste de production si le capitaliste X ne pouvait pas, de son côté aussi, poursuivre ses propres affaires, autrement dit se servir de cette créance pour se procurer à son tour les marchandises dont il a besoin, en lui faisant donc jouer le rôle de monnaie. Comment cela est-il possible ?

Par elle-même, la créance que détient X est un titre de crédit. Elle représente donc la valeur (supposée) de la marchandise M , que X a cédée à crédit à Y, et dont il ne percevra la contrepartie monétaire qu'au terme de l'échéance convenue lors de la vente à crédit. Elle est donc *un signe* de la valeur de M . Et, à ce titre, en tant que signe de valeur, elle peut elle-même jouer le rôle de moyen de circulation, et permettre de faire circuler des marchandises entre les capitalistes.

En effet – Marx y insiste dès le début du *Capital* –, dans sa fonction de moyen de circulation, d'intermédiaire entre les marchandises, autrement dit dans le mouvement $M - A - M$, la monnaie n'est pas requise dans sa matérialité de marchandise-monnaie : il est possible de la remplacer par des signes d'elle-même, par de simples signes de valeur par conséquent, par exemple par des chiffres figurant sur du papier. A condition expresse cependant que ces signes soient garantis en tant que tels, qu'ils représentent effectivement une valeur et que leur convertibilité en monnaie réelle soit à tout moment assurée. C'est très exactement ce qui s'est historiquement produit avec la création tout d'abord du numéraire métallique dont la valeur faciale est distincte de la valeur intrinsèque, puis du papier-monnaie d'État, signes monétaires garantis par l'État et convertibles en monnaie métallique (or ou argent) à tout moment à une valeur déterminée et fixe : « On demandera peut-être pourquoi l'or peut être remplacé par des choses sans valeur, par de simples signes. Mais il n'est ainsi remplaçable qu'autant qu'il fonctionne exclusivement comme numéraire ou instrument de circulation [...]. Son roulement ne représente ainsi que l'alternation continue des mouvements inverses de la métamorphose $M - A$

– *M*, où la figure valeur des marchandises ne leur fait face que pour disparaître aussitôt après, où le remplacement d'une marchandise par l'autre fait glisser la monnaie d'une main dans une autre. Son existence fonctionnelle absorbe, pour ainsi dire, son existence matérielle. Reflet fugitif du prix des marchandises, elle [la monnaie] ne fonctionne plus que comme signe d'elle-même et peut, par conséquent, être remplacée par des signes. Seulement il faut que le signe de monnaie soit comme elle socialement valable, et il le devient par le cours forcé. »⁴

Ainsi, dans la mesure où, pour faire circuler des marchandises, de simples signes de valeur suffisent, toute créance, signe de la valeur d'une marchandise, pourra elle aussi faire fonction de moyen de circulation. Le capitaliste X, qui a obtenu du capitaliste Y une créance en contrepartie de la marchandise M_1 qu'il lui a cédée à crédit, pourra obtenir du capitaliste Z une autre marchandise M_2 par endossement de la créance sur M_1 à son bénéfice; Z pourra s'en servir de la même manière pour obtenir du capitaliste V une marchandise M_3 ; et ainsi de suite. La même créance pourra ainsi, par endossements successifs, se mettre à circuler, en permettant de réaliser différents actes d'échange intercapitalistes, jusqu'à son échéance: « *Jusqu'au jour de leur échéance et de leur paiement, ces traites circulent elles-mêmes comme moyen de paiement. Elles constituent la monnaie commerciale proprement dite. Dans la mesure où elles s'annulent finalement par compensation entre créance et dette, elles font absolument fonction d'argent, n'entraînant en fin de compte aucune conversion en argent. Tout comme ces avances réciproques entre producteurs et commerçants constituent la base véritable du crédit, leur instrument de circulation, la traite constitue la base de la monnaie de crédit proprement dite, billets de banque, etc. Ces derniers ne reposent pas sur la circulation d'argent, qu'il s'agisse d'argent métallique ou de papier-monnaie d'Etat, mais sur la circulation de traites.* »⁵ C'est ce que nous verrons encore un peu plus loin.

Le développement du crédit commercial institue ainsi la traite en monnaie commerciale, première forme de la monnaie de crédit. Son

4. *Le Capital*, I, 1, pages 134-135. Manifestement, Marx donne ici à l'expression « *cours forcé* » un sens différent de son sens actuel: il entend non pas que le papier-monnaie d'Etat n'est plus convertible, comme c'est le cas aujourd'hui; mais qu'il doit nécessairement être accepté comme moyen de paiement, et qu'il l'est d'autant plus volontiers qu'il reste précisément convertible.

5. *Le Capital*, III, 2, page 64.

principal intérêt est d'éviter aux capitalistes d'avoir immédiatement recours à l'argent réel dans leurs rapports commerciaux et de les dispenser même (pendant un certain temps) d'être en possession d'un tel argent pour commercer entre eux. Il réalise ainsi une économie de moyens monétaires de circulation, que l'instauration et le développement de la pratique de la compensation entre créances et dettes, par le système bancaire, accroît encore, les traites acquérant du coup par cette pratique en plus de leur fonction de moyen de circulation celle de moyen de paiement.

2.2. L'institution et le développement de la monnaie commerciale, sa substitution à la monnaie officielle (monnaie métallique et papier-monnaie) dans les transactions entre capitalistes semblent non seulement relâcher la contrainte monétaire, mais même la faire disparaître. En fait, il n'en est rien. Car cette forme particulière de monnaie, que devient la traite dans les rapports commerciaux entre capitalistes actifs, n'est pas de la monnaie véritable. Et, en s'échangeant contre elle, en circulant par son intermédiaire, les marchandises ne satisfont qu'en apparence à la contrainte monétaire. Celle-ci ne peut en définitive être réellement respectée que par l'échange final de la marchandise contre de l'argent réel, monnaie métallique ou simple papier-monnaie d'Etat.

a) C'est qu'il existe une différence essentielle entre ces deux signes de valeur que sont le papier-monnaie d'Etat et la traite commerciale. Certes l'un et l'autre ont en commun d'être des simples signes de valeur, des bouts de papier figurant (représentant) sous forme de chiffres une certaine quantité de valeur; et c'est à ce titre qu'ils peuvent se substituer à la monnaie véritable (l'or), en jouant le rôle de moyen de circulation. Leur identité fonctionnelle peut ainsi aisément conduire à les confondre. Ils n'en diffèrent pas moins profondément par leur nature.

Le papier-monnaie d'Etat représente, en principe, une valeur réelle: une certaine quantité d'or, en tant que matière monétaire socialement validée, incarnation autonomisée de la valeur, existant sous forme d'élément du Trésor public. Longtemps d'ailleurs, sa convertibilité a été garantie par l'Etat; et c'est pourquoi, même après suspension de cette convertibilité, lorsqu'est institué son cours forcé, il ne peut pas être refusé comme moyen de paiement dans les transactions marchandes courantes. On peut dire de lui qu'il est donc un véritable *signe monétaire*, le signe d'une valeur effective et garantie.

Il n'en va pas de même d'une traite commerciale. Celle-ci est bien un signe de valeur, mais non pas d'une valeur *réelle*, déjà réalisée, déjà validée socialement, comme dans le cas du papier-monnaie qui représente de l'or. Elle ne représente en effet qu'une valeur *potentielle*, virtuelle: la valeur d'une marchandise qui se trouve encore sur le marché et qui doit encore y réaliser sa conversion en argent, opération qui constitue toujours, comme le dit Marx, un véritable *salto mortale* pour toute marchandise. Car elle seule déterminera si et dans quelle mesure effective elle est valeur: si elle peut s'y vendre et à quel prix, autrement dit si le travail privé qui l'a produite est un travail socialement nécessaire et dans quelle mesure il l'est, si sa valeur d'usage correspond à un besoin social et dans quelle mesure elle y correspond. Ce n'est qu'une fois cette épreuve franchie avec succès, lorsque la marchandise a été vendue et l'a été à sa valeur, en bref lorsqu'elle a effectivement satisfait à la contrainte monétaire, que la créance contre laquelle elle a été primitivement échangée représente une valeur réelle pour son détenteur. Mais, à son moment-là, elle cesse aussi d'être un signe de valeur: à l'échéance convenue, en s'échangeant contre de l'argent (ou des signes monétaires), elle est détruite.

La créance commerciale n'est donc qu'un signe de valeur potentielle, *un signe de crédit*, et non pas *un signe monétaire*, un signe de valeur réelle, comme le papier-monnaie d'Etat. En ce sens, sa dénomination de monnaie (commerciale) est trompeuse. Elle n'est pas de la monnaie réelle mais, comme on le dit justement, une simple monnaie de crédit: le signe d'une valeur seulement potentielle, celle d'une marchandise qui doit encore être socialement validée en satisfaisant à la contrainte monétaire. Elle n'est pas *argent*, matérialisation socialement validée de la valeur, mais seulement *promesse d'argent* qui ne deviendra argent véritable que si la marchandise dont elle représente la valeur parvient à se vendre. Bref, si cette dernière satisfait en définitive aux exigences de la contrainte monétaire. Et si cette métamorphose n'a pas lieu, elle s'avérera n'être en définitive qu'une monnaie fictive, une « monnaie de singe », n'avoir en fait aucune valeur. C'est pourquoi d'ailleurs la fiabilité de la monnaie commerciale est bien moindre que celle du papier-monnaie et *a fortiori* que celle de l'or; et que son détenteur est toujours pressé de l'échanger au plus vite contre de l'argent réel, des espèces sonnantes et trébuchantes.

b) On peut encore dire tout cela autrement. La monnaie commerciale n'est en somme qu'une monnaie *privée*, une monnaie que les capitalistes créent entre eux et dont ils usent entre eux à leurs fins propres, pour procéder à leurs affaires, pour faciliter et accélérer les métamorphoses fonctionnelles de leurs capitaux respectifs dans leur procès de circulation. Cette monnaie privée ne peut cependant pas s'émanciper de la tutelle de la monnaie *publique*: de la matière monétaire socialement validée en tant que telle (l'or) et des signes monétaires garantis par l'Etat. Seuls ces derniers sont en mesure de valider la valeur (marchande) que représente la monnaie privée et par conséquent de confirmer la valeur monétaire de cette dernière. La monnaie de crédit et le système de crédit qui la développe ne peuvent donc absolument pas s'émanciper de la monnaie réelle, du système monétaire, même si c'est là leur tendance permanente.

Entre ces deux monnaies, privée et publique, monnaie commerciale (monnaie de crédit) et monnaie véritable, vont s'établir des rapports complexes de complémentarité, de concurrence et même de contradiction. De complémentarité en ce sens que tout se passe avec l'introduction et le développement de la monnaie commerciale comme si les deux fonctions de la monnaie comme moyen de circulation et comme moyen de paiement, comme simple signe de valeur et comme valeur réelle, incarnation socialement validée de la valeur, se séparaient et s'opposaient en deux formes différentes de la monnaie: la monnaie commerciale, monnaie privée, remplissant la fonction de moyen de circulation comme signe de valeur; la monnaie véritable, la monnaie publique, remplissant celle de moyen de paiement comme valeur véritable, socialement validée, comme incarnation fétichiste de la valeur.

Tant que ces deux fonctions se trouvent séparées et opposées, distinctes mais complémentaires, il n'y a pas de problème. Le problème va surgir de leur confusion: de ce que, en se substituant toujours davantage à la monnaie réelle comme moyen de circulation dans les transactions commerciales, la monnaie commerciale n'en reste pas à sa seule fonction de moyen de circulation mais tend à devenir elle aussi moyen de paiement et acceptée comme telle par les capitalistes, comme c'est le cas lorsque se développe la pratique de la compensation entre créances et dettes. Autrement dit, de simple signe de crédit, elle tend à passer et à se faire passer pour signe monétaire; de simple signe de valeur potentielle, elle tend à s'ériger en signe de valeur véritable, actuelle, réelle. Autrement dit encore, la monnaie commerciale, mon-

naie privée, tend à concurrencer la monnaie publique et même à se substituer à elle, à prendre sa place, non seulement dans sa fonction de moyen de circulation mais encore dans celle de moyen de paiement, donc d'incarnation socialement validée de la valeur. De simple signe de crédit, donc simple promesse d'argent, elle se donne pour argent véritable, relâchant ainsi d'autant la contrainte monétaire jusqu'à la faire apparemment disparaître, en émancipant la marchandise de la nécessité d'affronter l'argent véritable pour établir son caractère de valeur.

2.3. En somme, le crédit commercial présente deux aspects et produit deux effets contraires, à la fois complémentaires et opposés. Contrariété dont on devine déjà qu'elle est une contradiction en puissance, que le développement du crédit bancaire aura l'occasion d'actualiser en l'amplifiant et en l'exacerbant.

D'une part, il est avance de capital (sous forme de capital-marchandise) dans le procès de reproduction ; et, dans cette même mesure, il reste fondamentalement lié et même subordonné à ce procès, dont il favorise la fluidité et la célérité. D'autre part, en contrepartie de cette avance, il est création monétaire : création de signes de valeur, de signes de valeur seulement potentielle, qui ne pourront être validés que par le déroulement normal de ce procès, mais qui tendent pourtant à passer et à se faire passer pour des signes de valeur véritable, et tendent à fonctionner comme tels en son sein (au sein du procès de circulation). Autrement dit, d'une part, le crédit commercial reste lié et même subordonné au mouvement des valeurs réelles, au mouvement de la valeur-capital en fonction dans le procès de reproduction, dont le déroulement normal est sa condition *sine qua non* de possibilité, et qu'il a pour seul but de faciliter ; d'autre part, et inversement, il est création de signes de valeur potentielle qui font pourtant office de signes de valeur réelle, de monnaie, dans le procès de circulation, au risque de se révéler n'être en définitive que des signes de valeurs fictives.

Le crédit commercial est donc aussi un mécanisme de création monétaire, de création d'argent. Mais il s'agit d'une création d'argent seulement *potentiel*, puisque fondé sur la valeur supposée d'une marchandise qui doit encore être vendue pour réaliser et confirmer sa valeur ; donc au mieux création *anticipée* d'argent, au pire création d'argent *fictif* ; dans tous les cas, création *spéculative* d'argent, faisant pourtant fonction d'argent réel dans le procès de reproduction du capital, en tendant à se substituer à lui, et à se confondre avec lui. Tout

le monde de fictions qui va pouvoir s'échafauder sur la base de l'ensemble du système de crédit se trouve ainsi déjà contenu dans sa forme immédiate qu'est le crédit commercial.

3. La monnaie bancaire

Le crédit bancaire va amplifier tout ce processus de création monétaire, en lui donnant des formes nouvelles. Du même coup, il va rendre plus complexe et plus problématique encore l'articulation entre monnaie de crédit et monnaie réelle, donc l'administration de la contrainte monétaire.

3.1. Le crédit bancaire prend lui-même une double forme : l'escompte des traites commerciales et le prêt d'argent proprement dit. Sous sa première forme, il apparaît comme le complément immédiat et nécessaire du crédit commercial, lui permettant de surmonter certaines de ses limites et assurant ainsi du même coup sa pérennité et son développement.

Le principe en est simple et connu. Dans l'exemple précédent, X a vendu sa marchandise M à crédit à Y. Au terme de cette transaction, il n'a en sa possession qu'une créance d'un montant correspondant à la valeur (présumée) de M , que Y s'est engagé à honorer au terme convenu. Lui-même, cependant, s'est engagé à ne pas exiger le paiement de sa traite à Y avant ce même terme. Mais il peut se faire que X ait besoin de tout ou partie de l'argent correspondant à la valeur de M pour la poursuite de ses propres affaires avant le terme convenu ; autrement dit, qu'il ait à engager des opérations marchandes dans lesquelles il ne peut pas faire fonctionner sa créance comme monnaie (commerciale), dans lesquelles il lui faut avancer de l'argent véritable. C'est nécessairement le cas, par exemple, pour l'avance de capital variable (de salaires) qui doit toujours s'effectuer en monnaie véritable. Comme il n'est pas en droit d'exiger de Y la contrepartie monétaire de sa créance avant le terme convenu, il ne lui reste plus qu'à faire escompter sa traite par un banquier : la lui vendre moyennant une escompte, une décote ou dévalorisation, qui est fonction à la fois d'un taux déterminé (le taux d'escompte) et du délai qui sépare la transaction du terme auquel la traite vient à échéance. Au terme de cet escompte, le capitaliste X est à nouveau en possession de son capital-argent A ainsi que de la plus-value réalisée ∂A ,

certes diminuée du montant de l'escompte, avant le terme auquel il pouvait prétendre les récupérer s'il avait dû attendre le paiement de M par Y ; tandis que le banquier est en possession de la traite sur Y , que celui-ci honorera en principe au terme convenu, en permettant au banquier d'empocher la différence correspondant à l'escompte.

L'escompte bancaire des traites commerciales est une pratique courante au sein du mode de production capitaliste, tout à fait indispensable au fonctionnement du crédit commercial. Il assouplit et fluidifie ce fonctionnement, en ne rendant pas les capitalistes actifs créanciers (ceux qui vendent à crédit) par trop tributaires des conditions (notamment de délais) auxquelles ils consentent leur crédit. Il leur évite d'être à court de liquidités (de moyens d'achat ou de paiement), alors qu'ils ont déjà entre leurs mains le montant de leur capital-argent, mais sous une forme (celle d'une traite) où il ne peut pas servir de moyen d'achat ou de paiement: « *Ainsi chaque fabricant, ou commerçant individuel, à la fois tourne la nécessité de posséder un capital en réserve important et évite de dépendre des rentrées réelles.* »⁶ Enfin, en escomptant les traites commerciales, le système bancaire les centralise, facilitant ainsi la pratique de leur compensation généralisée, l'établissement des balances comptables entre l'ensemble des capitalistes, toujours à la fois créditeurs et débiteurs, permettant ainsi de réduire encore un peu plus la nécessité de recourir à la circulation d'argent véritable.

Mais, comme toute opération de crédit, l'escompte correspond aussi à une création monétaire. En effet, par son intermédiaire, le système bancaire permet à tout moment à un capitaliste actif de convertir la monnaie commerciale en sa possession en monnaie véritable, en monnaie officielle; pour autant toutefois que le banquier fasse crédit (au sens propre et immédiat du terme) à la traite présentée, par conséquent à la valeur marchande seulement potentielle qu'elle représente. Ce faisant, le banquier *antévalide* à titre privé un signe de valeur qui n'a pas encore été validé socialement (par le marché) et qui ne le sera peut-être pas. Il transforme la monnaie privée qu'est la monnaie commerciale, qui n'était encore que signe d'une valeur purement virtuelle, en monnaie publique, en papier-monnaie, en signe de valeur réelle, sans que la transaction marchande correspondante ait encore eu lieu et sans qu'il sache si elle aura

vraiment lieu. Dans notre exemple, il fait refluer l'argent vers le capitaliste X , qui a escompté la traite, avant que la marchandise M n'ait été effectivement vendue, alors même donc qu'elle n'est encore que valeur potentielle, figurant comme telle sur le marché ou même seulement encore dans le procès de production: il accepte de lui fournir A avant que la transaction $M - A$ ait réellement eu lieu, du moins sans savoir si elle a déjà eu lieu ou même aura jamais lieu. En acceptant précisément de courir le risque qu'elle n'ait jamais lieu.

Dans l'escompte bancaire des traites commerciales, la création monétaire prend en somme la forme d'une fourniture anticipée de monnaie réelle, sans que la contrepartie sous forme de marchandise de cette valeur-monnaie ait encore été réalisée sur le marché. Tout se passe comme si, dans la transaction $M - A$, le vendeur recevait A (diminué du montant de l'escompte) avant d'avoir fourni M , du moins un M socialement validé et dont le caractère de valeur ait été attesté par la transaction marchande elle-même. Normalement, pour s'approprier A , le vendeur doit donner en contrepartie une marchandise M qui, dans et par cet acte, confirme en même temps son caractère de valeur réelle. Ici, au contraire, notre vendeur X , cédant sa marchandise M à crédit et escomptant la traite obtenue en échange, s'approprie A (diminué de l'escompte) sans qu'il ait eu à apporter la preuve que M est bien une valeur socialement validable. Laissant à Y le soin d'en apporter la preuve, et au banquier le risque que cette preuve ne soit pas apportée, il empoche A sans plus attendre.

L'escompte bancaire des traites commerciales porte donc à un degré supérieur la confusion entre monnaie de crédit (ici la monnaie commerciale) et monnaie réelle. Non seulement la première tend à prendre la place de la seconde dans les transactions entre capitalistes, en se faisant passer pour elle; mais encore, grâce à l'escompte, elle parvient à se convertir *réellement* en elle. La conséquence en est évidemment un relâchement accru de la contrainte monétaire: il est désormais possible à un capitaliste X de voir refluer vers lui son capital-argent (et la plus grande partie de la plus-value qu'il a réalisée) sans avoir apparemment à se soucier de la réalisation de son propre capital-marchandise. On devine immédiatement combien un pareil mécanisme pervers tend à pousser le mode de production capitaliste à dépasser toute borne et toute limite, en exacerbant ses tendances naturelles à la surproduction et en précipitant par conséquent sa crise.

6. *Id.* page 146.

3.2. Mais on n'en a pas encore fini avec le mécanisme de création monétaire inhérent au système de crédit. Car, avec l'autre forme du crédit bancaire, le prêt de capital-argent proprement dit, la création monétaire va pouvoir prendre une tout autre allure et ampleur. Car c'est sous cette forme que se crée la monnaie bancaire proprement dite.

Puisqu'il ne s'agit jamais, pour le banquier, que de créer de l'argent virtuel, potentiel, auquel seul le reflux de capital-argent dans le procès de reproduction donnera une réalité (à condition qu'il se produise), il ne lui est pas nécessaire non plus d'avancer de l'argent réel au capitaliste qui lui demande un prêt. Il suffit qu'il lui avance... son propre crédit, qu'il l'autorise en quelque sorte à faire usage, dans ses propres opérations, du crédit qui lui est communément accordé par les autres capitalistes (actifs ou banquiers), en lui remettant des signes de celui-ci (par exemple des billets émis par sa banque) ou en l'autorisant à créer de pareils signes, autrement dit à tirer des traites sur lui (par exemple des chèques). C'est en définitive de son propre crédit que le banquier fait fondamentalement commerce: «[...] le crédit qu'accorde le banquier peut être donné sous différentes formes, par exemple, sous forme de traites sur d'autres banques, de chèques bancaires, d'ouverture de crédits de même nature, enfin pour les banques d'émission, en billets de banque émis par elles. Le billet de banque n'est rien d'autre qu'une traite sur le banquier, payable à tout moment à son détenteur, et que le banquier substitue aux traites privées. Cette dernière forme du crédit apparaît au profane comme particulièrement frappante et importante, d'abord parce que cette espèce de monnaie de crédit entre, à partir de la simple circulation commerciale [les échanges intercapitalistes], dans la circulation générale, y faisant fonction de monnaie; ensuite parce que, dans la plupart des pays, les banques principales émettrices de billets (constituant un mélange étrange entre la banque nationale et la banque privée) s'appuient en réalité sur le crédit national et que leurs billets sont des moyens de paiement plus ou moins légaux; enfin, parce qu'il devient ici tangible que c'est bien du crédit lui-même que le banquier fait commerce, le billet de banque n'étant qu'un signe de crédit en circulation.»⁷

Le crédit bancaire conduit ainsi à créer de nouvelles formes de monnaie de crédit, la monnaie fiduciaire (le billet de banque) et la monnaie scripturale (les chèques, émis sur la banque et compensés

7. *Id.*, pages 67-68.

entre les banques). Dès lors, l'opération de prêt bancaire peut prendre une forme à la fois extrêmement simple et radicale qui revient, d'une part, à créer un dépôt imaginaire au compte du crédité, sur lequel celui-ci pourra effectuer les retraits ou tirer les traites (sous forme de chèques) qu'il veut (dans la limite du crédit que le banquier lui accorde), dépôt que le banquier portera à son propre débit; d'autre part, parallèlement, à créer une créance à la hauteur de ce dépôt imaginaire, créance qu'il portera comme toute créance à son actif, qui viendra donc augmenter d'autant son propre capital (le capital bancaire), et dont la banque pourra se servir pour ses propres affaires, comme de toute autre créance en sa possession (par exemple en s'en servant comme monnaie commerciale, en la faisant escompter par la Banque centrale, en la titrisant, etc.): «*Au lieu d'avancer des billets de papier, la banque peut ouvrir à A un compte de crédit, A, son débiteur, devenant ainsi pour la banque un déposant imaginaire. A paie ses créanciers avec des chèques sur la banque et le destinataire de ses chèques les reverse à son banquier qui les échange au Clearing House [la Chambre de compensations des créances entre capitalistes] contre des chèques en circulation tirés contre lui. Il n'y a là aucune intervention de billets et toute la transaction se borne à ceci: une créance exigible par la banque est soldée par un chèque sur elle-même et sa compensation effective consiste en une créance de crédit sur A. Elle lui a donc avancé une partie de son propre capital bancaire parce qu'il s'agit là de ses propres créances.*»⁸

En définitive, accorder un prêt consiste, pour la banque, à créer une monnaie purement scripturale, puisqu'elle n'existe que sous forme de comptes (de dépôts fictifs et de créances) dans les livres de la banque. Cette monnaie n'existe réellement ni entre les mains du créancier ni entre celles du débiteur. Comme la monnaie commerciale, elle ne consiste qu'en signes de crédit, qu'en signes d'une valeur encore purement potentielle, qui ne se réalisera qu'au fur et à mesure que s'effectueront les reflux de capital-argent dont le crédité assure la mise en valeur dans le procès de reproduction. Et comme toute monnaie de crédit, elle peut donc aussi s'avérer de la monnaie fictive, si ces reflux ne se produisent pas.

En lui faisant crédit, le banquier ne remet donc pas au capitaliste actif de l'argent réel, mais de l'argent seulement potentiel, des signes de crédit, de simples promesses d'argent. Cependant, cet argent po-

8. *Id.*, page 122.

tentiel, qui n'existe réellement ni dans les caisses de la banque ni entre les mains du capitaliste actif auquel la banque fait crédit, va pouvoir se métamorphoser en argent réel pour l'un aussi bien que pour l'autre, pour autant que le second parvienne à le faire effectivement fonctionner comme capital dans le procès de reproduction, qu'il parvienne à mettre en œuvre ce procès avec succès. En effet, si ce procès se déroule normalement, le capitaliste actif va pouvoir mettre en valeur cet capital-argent potentiel, donc s'approprier de la plus-value qu'il partagera entre lui-même (profit d'entreprise) et le banquier (intérêt). On franchit ici un degré supplémentaire dans la perversion des rapports de valeur inhérente au système de crédit : si le crédit commercial doublé de l'escompte permettait simplement de convertir de l'argent potentiel en argent réel, le crédit bancaire va permettre pour sa part de créer de l'argent réel à partir d'argent purement potentiel. Ici, pour le coup, la fiction engendre la réalité.

3.3. Résumons tout le mécanisme de la création monétaire généré par le développement du système de crédit.

Dans leurs transactions commerciales, dans les échanges de marchandises auxquels ils procèdent constamment entre eux, les capitalistes actifs (industriels ou commerçants) créent sans cesse des signes de crédit (des traites commerciales) qu'ils utilisent comme une monnaie privée, leur faisant remplir les fonctions de moyens de circulation et même de moyens de paiement. S'ils procèdent de la sorte, c'est qu'ils sont convaincus que les marchandises qu'ils échangent ainsi sont en mesure d'établir leur caractère de valeurs socialement validables, autrement dit qu'elles provoqueront *in fine* les reflux d'argent (de capital-argent) qui leur permettront de répéter le cycle de leur capital comme valeur en procès.

Le crédit bancaire à la fois consolide et amplifie tout ce mécanisme de création de monnaie privée inhérent à la pratique du crédit commercial. D'une part, par l'escompte des traites commerciales qui permet la conversion de la monnaie privée en monnaie publique, des signes de crédit en signes monétaires, sans attendre la réalisation effective des capitaux-marchandises contre lesquels les premiers ont été émis. D'autre part, et de manière plus radicale encore, en permettant la création de capital (industriel ou commercial) sur la base non pas de monnaie véritable mais de simples signes de crédit. Dans le premier cas, le crédit bancaire permet la poursuite du procès cyclique

d'un capital dont le produit-marchandise n'a pas encore été réalisé sur le marché; dans le second, il permet d'initier un tel procès, sans avoir à avancer le capital sous la forme d'argent véritable ou, du moins, en ayant à n'en avancer qu'une partie sous cette forme. Si les banquiers procèdent ainsi, c'est parce que, comme les capitalistes actifs eux-mêmes lorsqu'ils s'accordent mutuellement crédit dans leurs transactions commerciales, ils comptent bien que les marchandises, en contrepartie desquelles les traites qu'ils escomptent ont été émises ou qui seront produites ou achetées avec le crédit qu'ils accordent, seront *in fine* validées sur et par le marché, qu'elles se transformeront de M en A , en témoignant ainsi de leur caractère de valeurs effectives et, par conséquent, du fait que les travaux privés qui les ont produites étaient bien aussi des travaux socialement nécessaires. Autrement dit, ils parient là encore sur le fait que l'opération $M - A$ sera en définitive accomplie, donc que la contrainte monétaire sera respectée. Si ce n'est pas le cas, si le capitaliste actif ne parvient pas à boucler le cycle en réussissant l'opération $M - A$, l'argent potentiel, créé par le banquier ou simplement antévalidé par lui, se révèle n'être que de l'argent fictif, entraînant éventuellement la ruine du créancier aussi bien que du débiteur et risquant de compromettre la reproduction du capital social tout entier.

Pour éviter cette fâcheuse perspective, il faut donc veiller à ce que les banquiers ne créent ou à ne valident que des signes de crédit qui aient quelque chance sérieuse de pouvoir se convertir en argent réel, autrement dit qui puissent donner naissance à la production ou à la circulation de marchandises en mesure de se valider socialement, donc qui n'impulsent que des dépenses de travail socialement nécessaires. Il devient donc nécessaire de contrôler la création monétaire par le système bancaire ou la validation par lui de la monnaie commerciale créée directement par les capitalistes actifs. L'enjeu de ce contrôle est double.

D'une part, il s'agit d'administrer l'inévitable contrainte monétaire, dont pas plus la monnaie bancaire que la monnaie commerciale ne peut en définitive s'émanciper. Il s'agit là encore de subordonner ces monnaies privées que sont la monnaie bancaire et la monnaie commerciale à la monnaie publique, de limiter la création des premières à ce qui est compatible avec les exigences de stabilité de la dernière. Car on sait que la quantité globale de monnaie en circulation est strictement déterminée (et donc limitée) à la fois par le volume de

la richesse marchande produite ainsi que par sa vitesse de circulation, deux caractéristiques qui relèvent en définitive du cours du procès de reproduction du capital.

D'autre part, à travers l'administration de la contrainte monétaire, il s'agit de freiner la tendance à la surproduction, inhérente au procès de reproduction du capital, en évitant précisément les engagements inconsidérés et inopérants de capital au sein du procès de reproduction. Car les facilités qu'offre le système de crédit, qui peut créer à loisir des signes de crédit, des signes de valeur potentielle, de la monnaie privée, incitent volontiers les capitalistes actifs (industriels et commerçants) à se lancer dans toutes les opérations industrielles ou commerciales (ou financières, comme nous le verrons par la suite) qui présentent une perspective un tant soit peu crédible de valorisation du capital engagé, voire de céder en définitive à la tentation d'opérations de plus en plus risquées ou même purement spéculatives.

Pour exercer ce contrôle, chaque Etat doit instituer une Banque centrale dotée d'un double privilège. D'une part, celui de recevoir la garantie de l'Etat, notamment sous la forme du dépôt en ses caisses du Trésor public (national) mais aussi sous celle de la centralisation d'une partie au moins de la dette publique, des créances publiques (l'Etat étant supposé pouvoir toujours faire face à ses engagements : d'être toujours capable de rembourser sa dette, puisqu'il lui suffit à cette fin de lever des impôts); d'autre part, celui de l'émission de billets de banque qui, contrairement à ceux des banques commerciales, ne peuvent pas être refusés comme moyens de paiement dans les transactions courantes, qui ont donc un cours forcé, dans la mesure où ils sont gagés sur le Trésor public et la dette publique : « *La Banque centrale constitue le pivot du système de crédit. Et la réserve métallique à son tour est le pivot de la banque.* »⁹

C'est en définitive à la Banque centrale qu'est dévolue la fonction d'administrer la contrainte monétaire en régime de monnaie de crédit, autrement dit de contrôler et de limiter la création monétaire inhérente à ce dernier. Il lui revient donc :

– D'une part, de garantir la valeur de sa propre émission monétaire (la valeur des signes monétaires qu'elle émet, sous forme de billets de banque, de papier-monnaie) en la réglant sur son encaisseur, sans pour autant nécessairement se limiter à elle.

9. *Id.*, page 232.

– D'autre part, d'assurer l'articulation entre monnaie de crédit et monnaie réelle (monnaie métallique et papier-monnaie d'Etat) en fournissant les banques en signes monétaires, par l'intermédiaire de la réescompte de leurs créances commerciales, de l'achat de leurs titres ou de prêts directs qu'elle leur consent. Ce qui confère aussi à la Banque centrale le rôle de prêteur en dernier ressort; rôle qui revêt une importance particulière en situation de crise, lorsqu'il lui faut satisfaire les besoins en liquidités (en moyens de paiement) des capitalistes actifs (industriels et commerçants) comme ceux des banques d'ailleurs.

– Enfin, de réguler l'émission de monnaie de crédit en fonction de la marche générale du procès de reproduction et des besoins en moyens de circulation mais aussi en financement (en capital de prêt) qui en résultent. Cette régulation s'opère par le biais des différents instruments économiques (encadrement du crédit, fixation du taux d'intérêt par l'intermédiaire de son taux de réescompte et du taux sur le marché monétaire) ou juridiques (législation bancaire obligeant les banques commerciales à effectuer des dépôts obligatoires auprès de la Banque centrale; ou leur interdisant de dépasser un certain plafond dans le rapport existant entre les prêts accordés et leurs fonds propres).

Mais, outre que la portée de ces instruments est limitée, l'administration de la contrainte monétaire par la Banque centrale est constamment en fait prisonnière d'un dilemme pour elle indépassable. Ou bien, elle durcit cette contrainte, en limitant la possibilité d'émission de monnaie de crédit et la possibilité pour la monnaie de crédit déjà émise de se reconvertir en monnaie véritable. Dans ce cas, elle assure sans doute la stabilité monétaire (elle garantit la valeur monétaire de ses propres signes monétaires, de ses propres billets); mais elle risque aussi, du même coup, de détruire une partie de la monnaie de crédit émise et, partant, une partie du capital en fonction, du capital engagé dans le procès de reproduction sur la foi d'anticipations de valorisation douteuses ou erronées. En persistant dans cette voie, elle risque même d'engager une spirale déflationniste.

Ou bien, inversement, elle relâche le contrainte monétaire, facilitant la création de monnaie de crédit et la conversion de la monnaie de crédit créée en monnaie véritable. Mais c'est alors au prix du risque d'un envol inflationniste (la valeur de ses signes monétaires se dégradant), favorisant dans un premier temps un emballement du procès de reproduction, dopé par les facilités du crédit, avant d'en

compromettre la poursuite par la dégradation du pouvoir d'achat du capital-argent lui-même face au capital-marchandise.

Ainsi la politique monétaire de la Banque centrale doit-elle alternativement jouer du frein et de l'accélérateur, sans parvenir en définitive à éviter que le procès de reproduction capitaliste ne se heurte à ses contradictions et limites. Et ses dilemmes virent à la quadrature du cercle en situation de crise, ainsi qu'on le verra ultérieurement encore.

4. Résultats et conditions de l'appropriation capitaliste de la monnaie

4.1. Nous sommes partis du constat de la nécessité pour le capital de s'émanciper des limites que la monnaie métallique impose à son procès de reproduction, de procéder par conséquent à une dématérialisation de la monnaie. Et nous avons vu comment, par le développement du système du crédit et la création des monnaies de crédit, il y parvient dans une large mesure : « [...] le mécanisme du crédit, par toutes sortes d'opérations, de méthodes, de dispositifs techniques, est constamment occupé à limiter à un minimum relativement de plus en plus bas la circulation métallique effective, ce qui accroît corrélativement le caractère artificiel de tout le mécanisme et les chances de perturbations dans sa marche normale. »¹⁰ Au régime de la monnaie métallique, forme unique de la monnaie résultant du développement de la circulation marchande simple, le mode capitaliste de production tend en fait à substituer un régime monétaire complexe caractérisé par l'organisation hiérarchique, pyramidale, de différentes formes de monnaie¹¹.

Au bas de la pyramide se situe la multiplicité des monnaies de crédit privées, de caractère commercial ou bancaire, alternativement créées et détruites par les capitalistes (actifs et banquiers) au gré des besoins naissant des transactions entre eux, y remplissant la double fonction de moyens de circulation et de moyens de paiement. La validation de ces monnaies privées, autrement dit leur convertibilité en monnaie fiduciaire nationale par l'intermédiaire du système bancaire, est cependant contrôlée et conditionnée par la politique monétaire de la Banque centrale, responsable de la gestion de la contrainte mo-

10. *Le Capital*, II, 2, page 146.

11. J'emprunte cette notion de pyramide monétaire à Suzanne de Brunhoff, *La monnaie chez Marx*, Editions Sociales, 1967.

nétaire, donc par les règles (dépôts ou réserves obligatoires) et contraintes (taux d'escompte) auxquelles elle soumet la création monétaire par les agents privés, et en premier lieu par les banques.

Au niveau central se situent les différentes monnaies fiduciaires nationales, émises par leur Banque centrale respective, chacune de ces monnaies faisant office dans son espace national respectif de moyen de circulation mais aussi et surtout de moyen de paiement dont le pouvoir libératoire est garanti. D'autant plus que chacune d'elles reste convertible, en étant gagée sur le stock d'or de la Banque centrale. Ce qui implique une gestion rigoureuse de l'émission monétaire par cette dernière, de manière à en garantir la parité par rapport à l'or et, par conséquent, le taux de change par rapport aux autres monnaies fiduciaires nationales. Gestion rigoureuse qui conduit précisément au contrôle de la création de monnaies privées.

Au sommet de la pyramide figure l'or, incarnation fétichiste de la valeur, unique monnaie internationale, dans laquelle doivent nécessairement être réglés le solde de toutes les transactions commerciales internationales et le solde des balances de paiement entre nations. C'est par référence à l'or qu'est définie la valeur de chaque devise ou monnaie fiduciaire nationale, sa parité. Entre l'ensemble des devises sont donc établis des taux de change fixes, cependant révisables (par dévaluation ou réévaluation) au gré des fluctuations dans les rapports de forces économiques internationaux.

Le résultat général de cette démultiplication des formes et des fonctions monétaires est la quasi-disparition de la monnaie métallique, de l'or, de la circulation marchande et monétaire ordinaire. Dans ce régime monétaire, l'or ne sert plus en définitive que de trésor (privé ou public); de moyen de réserve stocké dans les caves des Banques centrales pour gager les monnaies fiduciaires nationales (le papier-monnaie d'Etat), pour en garantir le cours tant qu'elles restent convertibles; enfin de monnaie internationale (monnaie universelle), exigible et exigée dans les transactions sur le marché mondial, essentiellement pour solder les comptes (les balances commerciales et les balances des paiements entre Etats): « *Toute l'histoire de l'industrie moderne prouve qu'en réalité il ne faudrait de monnaie métallique que pour assurer le solde des paiements du commerce international dès que son équilibre serait momentanément rompu, si la production intérieure était organisée. Dès maintenant, à l'intérieur d'un pays, on n'a plus besoin de monnaie métallique: ce qui le prouve, c'est la suspension des paie-*

ments en numéraire édictée par les banques dites nationales, qu'on tient pour l'unique moyen de salut et à laquelle on a recours dans tous les cas extrêmes.»¹²

Ce régime monétaire n'est autre que celui dit de l'étalon-or, qui se met précisément en place dans la seconde moitié du XIX^e siècle et qui est aussi le seul que Marx ait connu. Depuis lors, on sait qu'il a été abandonné, la dématérialisation de la monnaie ayant franchi deux degrés supplémentaires: d'une part, les différentes monnaies nationales sont devenues inconvertibles (en or); d'autre part, la monnaie nationale faisant fonction de monnaie internationale (la livre sterling jusqu'à l'entre-deux-guerres, le dollar depuis la fin de Seconde Guerre mondiale) est elle-même devenue inconvertible, même au niveau des rapports entre Banques centrales. Si bien que l'or a perdu à peu près toute fonction monétaire, y compris comme monnaie de réserve, comme valeur refuge (refuge de la valeur), fonction pour laquelle on lui préfère de plus en plus les titres financiers et les principales devises dans lesquelles ils sont libellés.

Ce n'est pas le lieu ni le moment de développer l'analyse des raisons de ce processus et des contradictions auxquelles il soumet le capitalisme contemporain. Elle confirmerait cependant que le procès de reproduction du capital à la fois tend sans cesse à s'émanciper de la contrainte monétaire sans jamais pouvoir y parvenir.

4.2. L'ensemble des développements précédents suggèrent clairement que les monnaies de crédit sont les seules formes monétaires appropriées aux exigences du procès cyclique de reproduction du capital. Pour préciser ce point, revenons une nouvelle fois sur les différences essentielles entre la circulation marchande simple, le mouvement $M - A - M$, et la circulation du capital, le mouvement $A - M - A'$.

Dans le mouvement $M - A - M$, la marchandise est le point de départ et le point d'arrivée. On jette une marchandise dans la circulation pour en retirer une autre marchandise et la monnaie ne constitue que le moyen terme entre les deux marchandises. Autrement dit, la finalité du procès reste la valeur d'usage et la valeur, sous la forme autonomisée de l'argent, ne constitue que la médiation obligée, transitoire, fugitive, que revêt la valeur d'usage pour se convertir d'une forme dans une autre.

12. *Le Capital*, III, 2, page 177.

De plus, dans ce mouvement, ne circulent et ne se métamorphosent que des équivalents, des valeurs constituées et invariables, qui ne font que changer de forme qualitative sans que leur quantité (leur grandeur de valeur) soit affectée par le mouvement même de la circulation.

Enfin, dans ce mouvement toujours, dans la mesure où celui qui vend le fait essentiellement pour acheter, pour se procurer une marchandise, il doit être assuré que ce qu'on lui remet contre la marchandise qu'il cède est un moyen d'achat ou de paiement effectif, une valeur ou un signe de valeur qui seront *irrécusables* par celui à qui il se propose d'acheter la marchandise qu'il veut se procurer ou de payer la marchandise qui lui a déjà été remise. Il exige donc nécessairement d'être lui-même payé en *vrai argent*, immédiatement ou à terme. Dans le mouvement $M - A - M$, A doit nécessairement figurer comme un représentant irrécusable de la valeur, comme un signe absolu de celle-ci, de manière à pouvoir servir immédiatement de moyen d'achat ou, éventuellement, de manière à pouvoir conserver sans risque aucun la valeur en attendant de procéder à l'achat final.

Il en va tout autrement dans le cas du mouvement $A - M - A'$. D'une part, le point de départ et le point d'arrivée ne sont plus ici constitués par la marchandise mais par l'argent, comme incarnation (matérialisation et personnification à la fois) de la valeur: on jette de l'argent dans la circulation pour en retirer plus d'argent encore. La finalité du procès n'est donc plus la valeur d'usage de la marchandise, ni même la valeur (l'argent), mais la *valorisation* de la valeur primitivement avancée sous forme d'argent.

Par conséquent, d'autre part, ce qui circule et se métamorphose ici, ce n'est plus une valeur constituée et qui reste stable au cours du procès de circulation, mais c'est *une valeur en procès*, destinée à non seulement se conserver mais encore s'accroître en tant que valeur au cours de la circulation, donc une valeur qui ne vaut que par et pour la possibilité (objective) et la perspective (subjective: l'attrait, la promesse, l'attente, le désir) de sa propre valorisation. Et les différentes formes que revêt cette valeur au cours de sa circulation, monnaie aussi bien que marchandise, ne sont qu'autant d'étapes et de médiations sur la voie de cette valorisation, de la réalisation de sa possibilité et de sa perspective. La circulation n'est plus ici suite de métamorphoses d'une valeur déjà constituée et fixée une fois pour toutes, elle est *procès de valorisation*, procès par lequel une valeur non seulement se

conserve mais encore s'accroît : elle est circulation d'une valeur en cours de valorisation, dont les différentes formes et étapes qu'elle revêt au cours de ce procès de valorisation ne valent pour celui qui la fait circuler qu'au titre de médiations.

Dans cette mesure même enfin, celui qui vend peut aussi bien se contenter en échange de la marchandise qu'il cède d'une simple promesse de paiement, d'une simple promesse d'argent, d'une créance, d'un titre de crédit, correspondant à cette valorisation. A une double condition toutefois :

– d'une part, pouvoir faire crédit à son acheteur, à sa solvabilité à terme, donc pouvoir raisonnablement parier sur le procès de valorisation du capital de son débiteur, sur le reflux de son capital-argent ; et, au-delà, pouvoir faire confiance dans la régularité et la pérennité de tout le procès social de production capitaliste ;

– d'autre part, pouvoir lui-même utiliser cette créance comme moyen d'achat ou de paiement, soit directement en tant que telle, soit en la faisant monnayer par le système bancaire, ce que le développement du système de crédit, l'articulation entre crédit commercial et crédit bancaire (par la pratique de l'escompte des traites), rend précisément possible.

Autrement dit, autant la circulation simple, circulation de *valeur* constituée et définitive, subordonnée à l'acquisition de valeurs d'usage, requiert nécessairement l'échange de la marchandise contre des signes absolus de valeur, or ou papier-monnaie d'Etat garanti ou convertible ; autant, au contraire, la monnaie de crédit, signe de crédit, signe de valeur seulement potentielle, simple promesse d'argent, est appropriée à la circulation de la *valeur en procès*, d'une valeur qui vaut moins par elle-même, par ce qu'elle est ici et maintenant, que par la potentialité et la promesse de sa propre valorisation qu'elle contient. La monnaie de crédit, simple promesse d'argent, est parfaitement appropriée à la circulation de cette valeur en procès qu'est le capital qui, tant que son procès cyclique reste inachevé, n'est lui-même que promesse de valorisation, valorisation seulement potentielle – tant du moins que cette valorisation potentielle est tenue pour réalisable et probable, sinon pour certaine, par les deux protagonistes de l'échange. En ce sens, elle est bien la forme spécifiquement capitaliste de la monnaie.

4.3. Ainsi, grâce au développement du système du crédit et à la création des monnaies de crédit, le capital parvient à s'approprier la médiation monétaire, à transformer cette médiation de manière à la soumettre aux exigences de son procès de reproduction, parachevant ainsi l'appropriation du procès de circulation marchande qui lui a donné naissance. Mais, une fois de plus, il apparaît que le capital ne parvient pas à réaliser pareille transformation par ses seuls moyens, qu'il ne parvient pas par conséquent à produire à lui seul les conditions de son procès de reproduction.

En effet, quelle est la condition *subjective* de la substitution de monnaies de crédit à la monnaie métallique ou au papier-monnaie convertible, donc de la substitution de simples signes de crédit, de simples signes de valeur potentielle à des signes de valeur réelle dans les transactions courantes entre capitalistes ? Comme j'ai eu l'occasion de le souligner à différentes reprises, c'est *la confiance* des capitalistes dans le fait que les marchandises finiront par se vendre en s'échangeant contre du vrai argent, donc par réaliser leur valeur ; c'est donc leur confiance dans le caractère de valeur des marchandises, dans le fait qu'elles matérialisent du travail socialement nécessaire, au double sens qualitatif et quantitatif de ce concept, par conséquent la confiance dans la rationalité du mode capitaliste de production aussi bien que dans les vertus individuelles des capitalistes en tant que personnification du capital : « *C'est la confiance dans le caractère social de la production qui fait apparaître la forme argent des produits comme quelque chose de simplement évanescant et idéal, comme une simple représentation. [...] C'est la foi qui sauve. La foi dans la valeur monétaire en tant qu'esprit immanent des marchandises, la foi dans le mode de production et son ordre tenu pour prédestiné, la foi dans les agents industriels de la production en tant que simples personnifications du capital qui se met en valeur lui-même.* »¹³

Cette confiance présente inévitablement une dimension irrationnelle, qui se manifeste massivement dans le déchaînement périodique d'opérations spéculatives auxquelles donne nécessairement lieu le développement de la pratique du crédit ; dimension qui relève en définitive du fétichisme du capital, de la croyance dans la capacité immanente du capital à se mettre en valeur par lui-même. Indépendamment de cette dimension, cette croyance est non moins

13. *Id.*, pages 233 et 252.

inévitablement toujours un pari sur l'avenir qui peut, comme tout pari, être perdu, et qui en a conscience. Mais, en dépit de son caractère irrationnel et aléatoire, cet acte de confiance n'en demande pas moins quelques garanties objectives pour pouvoir se développer et, avec lui, le système du crédit.

En socialisant le procès de travail et, plus largement, le procès social de production, le mode capitaliste de production crée par lui-même certaines de ces garanties objectives. Par socialisation, j'entends ici que, tout en maintenant la division du travail social caractéristique d'une économie marchande, partant la fragmentation du procès social de production en une myriade de procès de travaux privés, indépendants les uns des autres, non coordonnés entre eux, mutuellement rivaux (concurrents), dont aucun n'est par conséquent assuré *a priori* de son caractère de travail socialement nécessaire, le mode capitaliste de production n'en tend pas moins à conférer un caractère social grandissant à chacun de ces procès privés, à accentuer leur dimension sociale, leur dimension de procès de travail social. Se conjuguent ici tout à la fois :

- le fait que le capital transforme toute production en une production marchande, donc en une production de valeurs d'usage sociales et non plus seulement privées ;

- le fait que, dans et par leur procès de circulation, les capitaux des différentes branches de la division du travail s'entremêlent et s'entrecroisent, chacun devenant la condition de la reproduction de multiples autres et trouvant réciproquement dans les résultats de multiples autres les conditions de sa propre reproduction ; en transformant ainsi les multiples procès de travail privés en autant de moments (certes éclatés et séparés) d'un même procès social de travail ;

- le fait que, par la concurrence qu'ils se mènent, les capitalistes d'une même branche s'obligent mutuellement à ajuster leur procès de travail privé sur les normes (qualitatives) et les moyennes (quantitatives) de la branche considérée, de manière à ce que les travaux qu'ils mettent en œuvre et par l'intermédiaire desquels ils tentent de valoriser leur capital soient du travail socialement nécessaire, au double sens qualitatif et quantitatif du terme ; ce que renforce encore :

- le fait que, comme nous déjà l'avons vu, la socialisation des procès de travail privés permet de transformer la loi de la valeur en loi technique de ces procès, en loi incorporée dans le système objectif des moyens de travail mécanisés et automatisés ;

- le fait que, par la centralisation des capitaux, la constitution de grands groupes industriels et financiers occupant des positions d'oligopoles à l'intérieur d'une branche ou opérant simultanément dans de multiples branches différentes, les travaux privés prennent de plus en plus directement la forme de travaux sociaux, de travaux dont le caractère de travail socialement nécessaire apparaît immédiatement comme tel ; ce que rend manifeste leur constitution en capitaux socialisés, en capitaux par actions ;

- à quoi s'ajoute enfin la régularité grandissante que présente le procès d'ensemble de reproduction du capital social au fur et à mesure que, aux régulations spontanées de ce procès qui s'opèrent par le biais du marché, se surajoutent ou même se substituent des régulations contractuelles et étatiques.

Mais précisément, comme le suggère cette dernière remarque, l'intervention de médiations juridiques et politiques se trouve également requise pour assurer les conditions subjectives et objectives du système de crédit et, partant, celles des transformations de la médiation monétaire qui s'opère par son biais. C'est aussi ce qui résulte plus largement de l'ensemble des développements de ce chapitre. Ceux-ci ont en effet fermement établi que l'éclipse de forme métallique de la monnaie au profit des monnaies de crédit ne signifie nullement l'abolition de la contrainte monétaire, simplement une transformation de son mode d'administration corrélative de la transformation de la médiation monétaire elle-même. Plus précisément, le développement des monnaies de crédit en lieu et place de la monnaie métallique a pour condition nécessaire en même temps que pour contrepartie inévitable la substitution de l'Etat au marché comme médiation centrale par laquelle s'opère cette administration. C'est l'Etat qui, directement ou par l'intermédiaire de la Banque centrale, contrôle (facilite ou limite) la création des monnaies de crédit par sa politique monétaire et sa législation bancaire ; c'est surtout l'Etat qui remplit le rôle de prêteur en dernier ressort, lorsqu'il s'agit, là encore par l'intermédiaire de la Banque centrale, d'assurer l'approvisionnement du système bancaire en liquidités ou de faire face à des défaillances de paiement qui risqueraient de mettre tout ce système en faillite et de précipiter la crise du procès de reproduction du capital. C'est en définitive sur la dette publique, plus exactement sur la capacité de l'Etat à l'honorer, donc à lever des impôts, que repose la sta-

bilité des régimes monétaires nés de la dématérialisation de la monnaie¹⁴.

Déjà requise pour l'institution de la monnaie métallique (pour définir et garantir l'étalon monétaire officiel; pour en assurer le monnayage, la création du numéraire; pour instituer le cours forcé du papier-monnaie et contrôler sa masse en circulation), l'intervention de l'Etat dans le circuit des échanges marchands l'est bien davantage encore quand il s'agit de contrôler le développement des monnaies de crédit, de manière à le rendre compatible avec l'exercice de la contrainte monétaire. En définitive, plus le capital s'empare de la médiation monétaire, plus il la plie aux exigences de son procès de reproduction, et plus il la fragilise et risque de la compromettre et, avec elle, sa propre reproduction; et plus, par conséquent, l'Etat joue un rôle décisif dans l'institution de cette médiation et dans la garantie de sa valeur et, partant, dans la pérennité des conditions de la reproduction du capital.

14. On en a une parfaite illustration avec la situation qui voit aujourd'hui la garantie de la valeur du dollar, faisant fonction de monnaie internationale, et avec elle toute la stabilité du système monétaire international, reposer sur la capacité de l'Etat américain à honorer la monstrueuse dette publique des Etats-Unis. La valeur du fétiche monétaire reposant sur une montagne de dettes: on ne peut concevoir meilleure image de l'absurdité sur laquelle débouche nécessairement la dématérialisation de la monnaie, résultat de l'appropriation capitaliste du procès de circulation.

TABLE DES MATIÈRES

TOME I

| | |
|--|--------|
| <i>Introduction</i> | 7 |
| 1. Les enjeux | 8 |
| 2. La problématique | 27 |
| 3. La méthode..... | 40 |
| <i>Partie I: le concept de capital</i> | 51 |
| <i>Chapitre I: le capital comme rapport social de production</i> | 55 |
| 1. Le concept de rapport de production | 55 |
| 2. Les trois moments du rapport capitaliste de production | 58 |
| 3. L'expropriation des producteurs: le « travailleur libre » | 65 |
| 4. La triple dimension de l'expropriation capitaliste | 69 |
| <i>Chapitre II: le capital comme valeur en procès</i> | 75 |
| 1. La valeur, abstraction concrète | 77 |
| 2. De la marchandise à l'argent | 85 |
| 3. De l'argent au capital | 99 |
| 4. Le fétichisme de la valeur | 114 |

| | |
|--|------------|
| <i>Chapitre III: le capital comme pouvoir.....</i> | <i>119</i> |
| 1. Le capital comme puissance sociale aliénée..... | 122 |
| 2. Le capital comme médiation sociale autonomisée..... | 124 |
| 3. Le capital comme communauté sociale réifiée | 127 |
| 4. La spécificité du pouvoir capitaliste | 133 |
| 5. La socialisation de la production | 140 |
| <i>Chapitre IV: du capital à la reproduction du capital.....</i> | <i>145</i> |
| 1. L'unité du concept de capital..... | 145 |
| 2. Le capital comme valeur en procès, fil conducteur de l'analyse de la reproduction du capital | 150 |
| 3. Production et reproduction du capital comme valeur en procès | 154 |
| <i>Partie II: la reproduction du capital du point de vue du procès de production</i> | <i>157</i> |
| <i>Chapitre V: l'appropriation du procès de production.....</i> | <i>161</i> |
| 1. De la soumission formelle à la soumission réelle..... | 162 |
| 2. La socialisation du procès de travail..... | 168 |
| 3. L'autonomisation du capital productif..... | 176 |
| 4. L'expropriation des producteurs immédiats | 187 |
| 5. Les conditions générales de l'appropriation capitaliste du procès de production..... | 196 |
| <i>Chapitre VI: la reproduction du rapport capitaliste de production.....</i> | <i>203</i> |
| 1. Reproduction simple et reproduction élargie..... | 205 |
| 2. Le « double moulinet » de la reproduction | 209 |
| 3. L'appart du « Chapitre inédit »..... | 215 |
| 4. Les conditions politiques de la « servitude économique »..... | 220 |
| <i>Chapitre VII: l'appropriation des procès de consommation ...</i> | <i>233</i> |
| 1. Le procès de consommation des travailleurs salariés..... | 236 |
| 2. Le procès de consommation des capitalistes..... | 243 |
| 3. Les conditions générales de l'appropriation capitaliste des procès de consommation | 248 |

| | |
|---|------------|
| <i>Partie III: la reproduction du capital du point de vue du procès de circulation.....</i> | <i>253</i> |
| <i>Chapitre VIII: l'appropriation du procès de circulation.....</i> | <i>257</i> |
| 1. Les obstacles opposés au capital par le procès de circulation | 258 |
| 2. Assurer la continuité du procès de production..... | 263 |
| 3. Réduire le temps et les frais de circulation | 266 |
| 4. Assurer la fluidité du capital | 275 |
| 5. Les conditions générales de l'appropriation capitaliste du procès de circulation | 279 |
| <i>Chapitre IX: les conditions circulatoires de la reproduction ..</i> | <i>283</i> |
| 1. Les trois figures du procès cyclique du point de vue de la reproduction du capital | 284 |
| 2. Les équilibres intersectionnels | 293 |
| 3. Les conditions monétaires de la circulation et de la reproduction du capital social | 304 |
| 4. Portée et limites de l'analyse | 312 |
| <i>Chapitre X: les transformations de la médiation monétaire ..</i> | <i>315</i> |
| 1. Contrainte monétaire et crédit | 317 |
| 2. La monnaie commerciale | 320 |
| 3. La monnaie bancaire | 327 |
| 4. Résultats et conditions de l'appropriation capitaliste de la monnaie..... | 336 |